

Karageorghis Vassos *et al.*, *Ancient Cypriote Art in Russian Museums, The State Historical Museum, Moscow, The Pushkin State Museum of Fine Arts, Moscow, The State Hermitage Museum, St. Petersburg, Nicosie, Fondation A. G. Leventis, 2005, 1 vol. 21,5 × 28, XII + 166 p., fig. ds t.*

Sabine Fourrier

DANS **REVUE ARCHÉOLOGIQUE** 2007/2 n° 44 , PAGES 319D À 438D
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-0737

ISBN 9782130564225

DOI 10.3917/arch.072.0319d

Date de mise en ligne : 27/02/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-archeologique-2007-2-page-319d?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La *Revue Archéologique* donne, dans chacun de ses numéros, la liste des ouvrages reçus, mais elle ne peut s'engager à rendre compte que des ouvrages qu'elle aurait elle-même demandés.

Dusinberre Elspeth R. M., *Gordion Seals and Sealings : Individuals and Society (Gordion Special Studies, III, University Museum Monograph, 124)*, Philadelphie, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, 2005, 1 vol. 22 × 28,5, XVI + 180 p., fig. 1-124 ds t., et fig. 125-237 sur CD-Rom.

On connaît le caractère exemplaire des fouilles américaines de Gordion (University Museum de Philadelphie) : durée (depuis 1950), utilisation des moyens d'investigation les plus modernes, qualité des participants, intervention de toutes les disciplines capables d'éclairer une situation antique ; et nul ne s'étonnera que la capitale de Midas soit devenue, à partir de l'Âge du Bronze, le site de référence pour l'Anatolie centrale et occidentale. On ne peut donc que se réjouir de voir ces fouilles produire un nouveau volume.

Dans sa préface (p. XIII-XIV), l'A. met intelligemment l'accent sur l'intérêt des sceaux pour notre connaissance de la société, mais aussi de l'individu (l'une des rares voies, avec les nécropoles, pour atteindre ce dernier) : leur apport est ici d'autant plus fiable que, à la différence de bien des sceaux parvenus dans des musées ou des collections privées par le commerce des antiquités, ceux qui sont présentés dans cette monographie sont livrés avec un contexte archéologique. Cela ne doit évidemment pas inviter l'exégète à se départir de toute prudence, en raison de la mobilité de ces artefacts à travers le temps et les couches archéologiques : tel sceau de l'Âge du Bronze n'a-t-il pas été trouvé dans un dépôt hellénistique ? Il a pu être utilisé pendant des siècles et changer éventuellement de statut : outil authentificateur, d'abord, a-t-il fini comme amulette ?

Ces utiles préliminaires sont suivis (p. 1-18) d'une excellente synthèse sur Gordion : sa situation, les avantages économiques et politiques de cette situation, les fouilles dont elle a été l'objet, sa très longue histoire, du III^e millénaire (où le site est déjà occupé par un établissement fortifié) au IV^e s. de n. è. (époque de son quasi-abandon). Les séquences des archéologues du site rythment cette histoire, qui, pour la date de la destruction, adopte la nouvelle chronologie (aux alentours de 800, cf. Brixhe, *Kadmos*, 41, 2002, p. 25-26,

et CRAI, 2004, p. 274-275) et inscrit désormais la « Early Phrygian Period » entre 950 (date encore un peu trop basse, à mon avis) et 800.

Puis sont abordés (p. 19 sq.) les sceaux proprement dits : 114 artefacts. Les uns correspondent à l'outil lui-même (le cachet, *seal*), les autres simplement à l'empreinte (*sealing*). Présentant l'ensemble du matériel enregistré par les fouilles comme ressortissant à la sigillographie, l'A. a bien conscience que certaines de ses entrées (telle empreinte sur un fragment de céramique, par exemple) ne correspondent pas réellement à des sceaux.

Chaque époque est ensuite examinée à la lumière du nombre de sceaux produits, de la nature et de la qualité de leur iconographie. Avec beaucoup de doigté, E. D. essaie de dégager l'apport de ces petits objets à l'histoire. – Ainsi, soulignant l'influence de la glyptique hittite au Bronze Moyen et au Bronze Tardif, elle se demande si Gordion n'était pas alors occupée par un établissement hittite (cf. encore ci-dessous). – L'époque du Fer Ancien (1100-950) est représentée par un unique artefact, mais sa forme (il s'agit d'un sceau-scarabée) et son décor (égyptianisant) sembleraient révéler une ouverture de la région au monde. – La pauvreté en sceaux de la Période Phrygienne Ancienne (950-800 : un sceau, un possible et une empreinte) contraste avec la montée en puissance et la centralisation croissante du pouvoir et de l'économie. – La période de domination achéménide (Late Phrygian, 540-330) voit, au contraire, une explosion du nombre (30 sur les 114 du *corpus*) et de la variété des sceaux : poids de l'administration perse et ouverture de Gordion sur toutes les parties de l'empire (voir encore ci-dessous). – À l'époque hellénistique (330-150 av. J.-C.), l'appareil administratif précédent et les sceaux afférents disparaissent. On voit, en revanche, apparaître : a) des anneaux à chaton décoré, susceptible – sans que ce soit

certain – d’avoir été utilisé comme sceau ; et b) des sceaux qui pourraient avoir servi à marquer le pain : signe d’une nouvelle organisation sociale (utilisation de fours collectifs) liée à l’apparition d’une nouvelle population (les Galates) ?

Vient enfin (p. 33-92) le catalogue, où les sceaux sont classés par périodes, avec présentation des sceaux, d’abord, puis des empreintes. Pour chaque pièce, on nous donne les dimensions, le matériau utilisé, le contexte archéologique, la référence aux carnets des fouilleurs, et l’on discute des différents aspects de l’objet.

L’ouvrage est complété par une riche bibliographie (p. 93-107), des planches (p. 109-171) avec dessins illustrant chacun des artefacts, des tables de concordance (directe et inverse) avec le catalogage des fouilleurs (p. 173-175), un index général (p. 176-179). Un CD-Rom présente la photographie de chacun des objets étudiés.

L’examen de deux ou trois points suffira à montrer, s’il en était encore besoin, l’intérêt de tels *corpus*, surtout quand ils sont élaborés par une excellente connaissance du domaine.

a) Le sceau n° 19, « scaraboid with oval face », présentant un sphinx avec aile déployée en forme de lyre, a été trouvé sur le sol du « South Cellar ». Or il appartient à un groupe manufacturé quelque part « in the Eastern Mediterranean, from the Syro-Phoenicio-Cilicio-Levantine area » et assigné à la période 740-720 : cela corrobore manifestement la nouvelle chronologie proposée pour le bâtiment (voir Brixhe, *Kadmos*, 41, 2002, p. 27).

b) Comme on l’a vu plus haut, l’A. souligne avec force que les deux siècles de domination achéménide voient une véritable explosion du sceau à Gordion : par le nombre (n° 33-62), la variété des matériaux utilisés (verre, os, ivoire, lapis-lazuli, agate, calcédoine...), la variété de l’imagerie (souvent achéménide ou proche-orientale), la diversité des origines (Gordion, mais aussi tous les points de l’empire et même au-delà). L’un des sceaux de cette section a attiré mon attention, le n° 33 (p. 51-54) : il s’agit d’un cylindre en agate, avec imagerie totalement achéménide et inscription araméenne, assignable,

d’après le contexte de découverte, à la fin du v^e s. ou au début du iv^e. Or il fait immanquablement penser à un sceau-cylindre d’origine inconnue, conservé au Museum of Science de Buffalo : même matériau, imagerie de même inspiration, mais légende paléo-phrygienne (en dernier lieu Brixhe, *Kadmos*, 43, 2004, p. 126-127, n° Dd-103). Témoignage de l’acculturation perse des élites phrygiennes, ce sceau viendrait-il de Gordion ? La date avancée par les différents éditeurs (vi^e-v^e s.) est-elle la bonne ? – Devrions-nous attribuer à Gordion également le Dd-101 (collection privée) de Brixhe et Lejeune, *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes*, Paris, 1984 : fait de calcédoine, mais de forme sans répondant dans le *corpus* de Dusinberre, il est décoré par un lion dont la gueule évoque étrangement ses n^{os} 40, 45, 48 et 50.

c) Les sceaux sont peu bavards : ceux qui sont inscrits sont, en effet, rares ; mais, quand ils parlent, ils apportent parfois une précieuse information. Si le n° 5, illisible, ne nous intéresse que par l’écriture utilisée (les hiéroglyphes hittites), sur le n° 14 on lit clairement (même écriture) un bel anthroponyme hittite, *Arma-ziti* : signe d’une présence hittite sur les lieux ? Cf. ci-dessus. – L’inscription araméenne évoquée plus haut nous rappelle que l’araméen était langue d’empire. – Et le n° 108 (iv^e s. apr. J.-C.) pourrait, avec son inscription hébraïque (un nom de personne ?), orienter vers l’existence, à Gordion, d’une population juive à la fin de la vie du site. – Pour les parlers qui viennent d’être mentionnés, l’A. a sollicité l’avis de spécialistes. Lorsque la légende est grecque, elle tente d’apporter son écot à une discussion parfois amorcée ailleurs, sans paraître très à l’aise avec cette langue. Heureusement pour elle, les légendes grecques sont rares et ses défaillances (mineures) dans ce secteur n’affectent pas la qualité ni l’utilité de l’ouvrage.

Claude Brixhe,

3, rue des Acacias,
57000 Metz.

Hatzaki Eleni, *Knossos, The Little Palace (ABSA, Suppl. 38)*, Londres, The British School at Athens, 2005, 1 vol. 24 × 31, XI + 221 p., 22 pl., 4 dépliant.

Peut-être davantage que n’importe quel autre site minoen de Crète, Knossos – la prétendue,

sinon réelle, capitale de l’île – a souffert d’un manque de publications détaillées et définitives de

ses fouilles principales menées au début du ^{xx}e s. par Arthur Evans, un homme aujourd'hui presque aussi légendaire que le palais qu'il y fouilla. Une nouvelle génération d'archéologues qui fouillent à Knossos a tenté de remédier à cette lacune. Parmi les publications les plus récentes, on trouve des travaux qui se concentrent sur le sanctuaire central du palais (Panagiotaki, 1999), la maison Sud (Mountjoy, 2003), les maisons Sud-Ouest (Macdonald, 1993 ; Coldstream et Macdonald, 1997), la poterie (MacGillivray, 1998 ; Coldstream, Eiring et Forster, 2001) et, dernièrement, le Petit Palais (Hatzaki, 2005). Eleni Hatzaki, dont le présent volume reflète la thèse de doctorat réalisée sous la supervision de Mervyn Popham, est l'une de ces chercheurs qui s'attachent à publier cet héritage. Tout récemment, elle s'est par ailleurs consacrée au réexamen et à l'étude de la *Temple Tomb* de Knossos.

Situé à 250 m au Nord-Ouest du Palais, le Petit Palais doit son nom à l'intuition première de son fouilleur qui, tout en le dégagant, a longtemps pensé qu'il mettait au jour un autre palais à Knossos. La mise au jour de la Maison inexplorée, édifice adjacent au Petit Palais, a soulevé le problème de la relation, voire de la dépendance réciproque de ces deux bâtiments. Les niveaux minoens de la Maison inexplorée ont été indépendamment publiés par Popham en 1984. Quant au Petit Palais, avant la réalisation de son étude complète que propose le présent volume, l'attention qui lui avait été accordée concernait essentiellement la datation et le caractère de l'incendie destructeur qui a préservé un groupe de tablettes en Linéaire B et d'objets scellés tombés de l'étage. Cette problématique a été utilisée dans le débat controversé qui s'efforce de situer chronologiquement et historiquement la période majeure de l'activité administrative en Linéaire B de Knossos et, par suite, l'effondrement final de ce centre puissant et séculaire. Initialement, Evans avait attribué ces dépôts de destruction à sa période de réoccupation (1300-1200 av. J.-C.), ce qui constitua un argument tentant et une base de travail pour qui défend la datation tardive du MR IIIB pour la chute de Knossos. E. Hatzaki souligne la fragilité de certains raisonnements développés à partir de ce premier constat du fouilleur (p. 191-192). Popham a étudié une grande partie de la poterie du Petit Palais qui a été conservée (p. 102, n. 15 ; p. 105, n. 45). Il a distingué deux événements dans l'histoire de l'édifice qui peuvent être reliés à la destruction par incendie, l'un au MR IIIA, l'autre au MR IIIB. L'examen approfondi par E. Hatzaki de l'assemblage architectural, céramique et autre du Petit Palais affine le débat.

Organisé en six chapitres, l'essentiel de l'information archéologique dont on peut encore disposer aujourd'hui est donné. Le chap. 1 est un compte rendu détaillé de la fouille du Petit Palais, qui se fonde sur un examen minutieux des rapports de fouille de l'époque et qui inclut une série de photographies et de dessins originaux, publiés pour la première fois. Le chap. 2 sonde les idées d'Evans et de son assistant Duncan Mackenzie sur le Petit Palais. Une description architecturale rigoureuse des différents secteurs de l'édifice est donnée dans le chap. 3 ; celle-ci comprend notamment quelques données éclairantes qui permettent de restituer la structure originelle du bâtiment. Plusieurs observations pertinentes des ruines actuelles sont apportées, qui bénéficient grandement de l'autopsie directe et répétée du bâtiment par l'A. De bonnes élévations et sections sont fournies. Une synthèse des phases architecturales successives de l'édifice clôt cette analyse de l'architecture du Petit Palais (p. 73-78). Ce chapitre inclut finalement une discussion approfondie de la campagne de restauration et de fouilles de 1995, entreprise par les éphories et menée sous la supervision de l'A., et dont les enseignements seront pris en compte pour affiner la reconstitution ultime de l'histoire du Petit Palais. Le chap. 4 (p. 99-175) constitue le cœur du volume et s'attaque à l'analyse stylistique des phases céramiques. E. Hatzaki expose les problèmes méthodologiques et les limites de son étude de la poterie du Petit Palais, qui font essentiellement écho à certains comportements dommageables des fouilleurs de l'époque. Les problèmes les plus sérieux concernent leur processus de sélection drastique de la céramique, l'absence d'un carnet qui rendrait compte des observations de la poterie par Mackenzie au moment de la fouille, le reconditionnement du matériel archéologique conservé, le lieu d'origine nébuleux – voire inconnu – de certaines des trente-quatre boîtes de céramique et petits objets, le mélange originel de lots différents de poteries, qui efface leur séquence stratigraphique. L'A. fournit une présentation concise des dépôts potentiels pour chaque phase céramique (MR IIIA1/2, MR IIIA2, MR IIIB), suivie d'une analyse stylistique respective. Cette étude céramologique est bien illustrée et accompagnée de comparaisons appropriées, variées et relativement bien à jour. Une première reconstruction de la stratigraphie et de l'histoire de l'édifice est proposée à la suite, qui mentionne des liens avec celles de la Maison inexplorée et d'autres édifices knossiens. Un catalogue raisonné de 339 poteries sélectionnées clôt ce chapitre sur la céramique. Le chap. 5 discute des petits objets, particulière-

ment des tablettes et des objets scellés et de leurs relations avec des objets similaires trouvés à l'intérieur du Palais. Un chapitre final (p. 191-204) propose la reconstruction argumentée, par l'A., des différentes étapes de l'histoire de l'édifice, sur la base des résultats obtenus au terme de l'étude de l'architecture et du mobilier archéologique du Petit Palais. La séquence suivante est avancée. Une construction MM II/III de bonne facture a été identifiée ; elle semble avoir été sévèrement endommagée par un tremblement de terre à la fin de cette période. Au début de l'époque néopalatiale, une reconstruction complète s'y superpose, qui incorpore quelques-unes des structures antérieures, dont une belle chaussée dallée et un mur d'orthostates – les seuls réels orthostates du Petit Palais, bien que le terme soit réutilisé erronément à plusieurs reprises dans le volume. Les fondations de la Maison inexplorée sont établies sur une courte période après l'édification du Petit Palais. Les deux édifices connaissent une destruction au cours du MR IA ; un lien avec un tremblement de terre qui précède l'éruption du volcan de Santorin est suggéré. Alors que la Maison inexplorée est laissée à l'état de ruine jusqu'à sa réoccupation au MR II, le Petit Palais aurait reçu quelques réparations assez immédiatement. Les deux édifices n'ont cependant préservé aucun dépôt MR IB et le Petit Palais n'a même fourni aucun dépôt MR II. La reconstruction de l'A. soutient toutefois une occupation continue de l'édifice, mais jalonnée par un déblaiement total au lendemain d'une possible destruction MR IB et après une autre probable destruction, contemporaine de l'événement destructeur qui eut lieu dans la Maison inexplorée et qui est responsable de ses dépôts MR II substantiels. Il nous semble sage de ne pas exclure l'hypothèse suivante : le Petit Palais fut laissé à l'état de ruine pendant une période prolongée, avant d'être réoccupé, largement, au MR IIIA1. Au cours de cette dernière phase, les réparations furent considérables. La façade Ouest est presque entièrement reconstruite et une série d'ouvertures sont bloquées, ce qui modifie considérablement le plan et les circulations du bâtiment. En ce qui concerne le débat scientifique ardu évoqué plus haut, Hatzaki apporte sa propre pierre à l'édifice. En tenant compte, d'une part, d'une distinction significative entre la nature des dépôts de poterie MR IIIA et MR IIIB (p. 196) et son propre réexamen des carnets de fouilles de Mackenzie,

et en s'appuyant, d'autre part, sur sa propre restitution de la stratigraphie du Petit Palais, l'A. détaille pourquoi l'incendie crucial qui détruisit l'édifice est davantage lié à la poterie MR IIIA1/2 et MR IIIA2. Cet incendie dévastateur – très probablement provoqué par un agent humain – mit donc un terme à l'activité administrative du Petit Palais. Une reconstruction et une réoccupation substantielle, quoique partielle, du Petit Palais ont lieu au MR IIIA2, voire seulement à partir du MR IIIB, une phase dont témoigne une quantité non négligeable de poteries de style MR IIIB. Au MR IIIB avancé, l'édifice fut définitivement abandonné par la population minoenne.

Il est peut-être assez étonnant qu'aucune tentative d'interprétation ne soit avancée quant à la nature et à la fonction du bâtiment, ou à sa relation avec son prétendu grand frère, plus à l'Est, auquel le Petit Palais devait sans aucun doute être lié par la Voie royale – dont la chaussée pavée (*Early Causeway*), identifiée au Sud de l'entrée méridionale du bâtiment, dans la cour Sud-Est, pouvait être à l'origine un prolongement, plutôt que la route pavée qui passe à l'Est de l'édifice (*Paved Roadway*). Dans une précédente publication (1996), Hatzaki avait suggéré que le Petit Palais comprenait effectivement toutes les fonctions reconnues dans le Palais, à l'exception d'une cour centrale, et l'A. approuvait par conséquent l'appellation d'Evans, sans expliciter cependant cette thèse. Enfin, Hatzaki a insisté sur la nécessité d'autant plus urgente d'une étude exhaustive du Petit Palais, après la publication de la Maison inexplorée par Popham – puisque ces deux édifices semblent avoir autrefois appartenu à un même complexe. On aurait, dès lors, plus qu'apprécié de trouver ici la lecture personnelle de l'A. sur leur fonctionnement en tandem, particulièrement au cours des phases MR II-III A1/III A2, la période palatiale finale, critique dans l'histoire de la Crète minoenne et encore difficilement définie.

Charlotte Langohr,

FNRS / Université catholique de Louvain,
Département d'Archéologie et d'Histoire de l'Art,
Collège Erasme,
1, place Blaise-Pascal,
B-1348 Louvain-la-Neuve.

Karageorghis Vassos, avec des contributions de Petre Alexandrescu, Jacqueline Karageorghis, Silvia Marinescu-Bilcu et Maria Alexandrescu-Vianu, *Kypriaka in Romania*, Nicosie, A. G. Leventis Foundation, 2006, 1 vol., x + 73 p., fig. ds t.

Un catalogue de plus, fruit de l'activité de Vassos Karageorghis au sein de la Fondation Leventis, recense, sous forme de florilège, les collections d'antiquités chypriotes conservées dans les musées du monde entier – en l'occurrence, en Roumanie. Comme pour les autres volumes de la série, on admire la célérité de la publication – les objets ont été étudiés en mars 2006 à Bucarest (p. viii), l'ouvrage a paru au cours de l'été suivant – et sa qualité formelle : tous les instruments pratiques (tableau chronologique, bibliographie, table de concordance, index) sont à la disposition du lecteur ; chaque numéro de catalogue est illustré en couleurs. Les photographies, à l'exception de celles, floues, des deux objets de Timisoara (n^{os} 35-36), sont excellentes, même si le choix d'un fond bicolore sur lequel paraissent flotter les sculptures détournées (n^{os} 26 et 28-34) est déconcertant. Les notices, courtes, vont à l'essentiel. Les *askoi* zoomorphes du Chypriote Moyen III / Chypriote Récent I sont les seuls à susciter un développement (p. 7-8) : c'est la seule série remarquable du lot.

Les collections chypriotes, conservées à l'Institut d'archéologie de l'Académie roumaine (Bucarest) et au Musée Banat (Timisoara), sont pauvres. Elles sont dépourvues de contexte : les huit objets de Timisoara (deux sont publiés dans ce volume) sont issus de la collection Cesnola ; ceux de Bucarest, qui, à l'exception du rhyton n^o 25, avaient d'ailleurs déjà été publiés, parfois avec des identifications erronées, de celle d'un notable roumain, Mihail C. Soutzou. La longue hagiographie qui est consacrée à ce dernier (M. A.-V., p. 1-5) n'offre aucun renseignement plus précis. Il n'existe, de fait, aucun lien dans l'histoire,

antique ou moderne, des deux pays, susceptible d'expliquer la présence d'objets chypriotes dans les musées roumains. Pour combler l'indigence du *corpus* (36 numéros de catalogue), quatre chapitres se répondant deux par deux traitent de deux points communs de l'histoire ancienne de Chypre et de la Roumanie : les représentations d'une déesse de la fécondité (« Magna Mater ») au Chalcolithique ; les sacrifices de chevaux dans certaines tombes de l'Âge du Fer. Vague coïncidence, donc, que souligne J. K. dans sa synthèse bien documentée sur « Chypre aux temps néolithiques et chalcolithiques » (p. 31-44), tandis que S. M.-B. s'emploie à démontrer qu'il n'y a pas de culte de la « Magna Mater » en Roumanie (p. 45-49). Vague ressemblance, sans portée historique, ainsi que l'indique V. K. en esquissant, comme il en a coutume, avec son parcours personnel l'historiographie des recherches sur les inhumations de chevaux dans les tombes « royales » chypriotes (p. 51-53), tandis que P. A. reste attaché à la thèse du « rituel homérique » (p. 54-60).

Rien de neuf, donc, dans ce volume dont la raison d'être est peut-être moins scientifique que politique : il ouvre la voie à de nouvelles relations culturelles au sein de l'Union européenne entre deux nouveaux membres, Chypre et la Roumanie qui, depuis la parution du volume, a vu sa candidature acceptée.

Sabine Fourier,

HiSoMA-UMR 5189,
Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux,
7, rue Raulin,
69365 Lyon Cedex 07.

Karageorghis Vassos *et al.*, *Ancient Cypriote Art in Russian Museums, The State Historical Museum, Moscow, The Pushkin State Museum of Fine Arts, Moscow, The State Hermitage Museum, St. Petersburg*, Nicosie, Fondation A. G. Leventis, 2005, 1 vol. 21,5 × 28, XII + 166 p., fig. ds t.

Après celui du Musée archéologique d'Odessa, paru en 2001 et qui les regroupait avec des antiquités grecques, ce catalogue est le second à présenter des œuvres chypriotes conservées dans des musées de l'ex-URSS. Une partie des collections de

trois grands musées russes (le Musée d'Histoire et le Musée Pouchkine de Moscou, l'Ermitage à Saint-Petersbourg) est ici publiée. Comme pour les autres volumes de cette série de catalogues-florilèges, initiée par V. Karageorghis au sein de

la Fondation Leventis, l'A. s'est attaché la collaboration de différents spécialistes, notamment russes, pour livrer un bel ouvrage, illustré en couleurs, qui fournit au lecteur, spécialiste ou amateur, tous les instruments pratiques de consultation (tableau chronologique, carte, bibliographie, tables de concordance et index).

Dans l'ensemble, les œuvres, inédites ou publiées en russe, sont très mal connues. Que se serait-il passé si Cesnola avait réussi à vendre sa collection à l'Ermitage et non au Metropolitan Museum de New York, et si Johannes Doell, au lieu de John Myres, en avait rédigé le catalogue ? L'anecdote, relatée en introduction (p. VII-VIII) et dans l'historique des collections de l'Ermitage (p. 93-94), laisse deviner un rendez-vous manqué. Relativement nombreuses, surtout pour les périodes allant du Bronze Ancien à la fin de l'époque classique, les antiquités chypriotes conservées dans les musées russes appartiennent, pour l'essentiel, à des séries déjà bien connues, même si certains objets sont rares, voire exceptionnels. Parmi ces derniers, on mentionnera une cruche composite de fabrication *White Painted III – V String Hole Style* (n° SHM 6), un rhyton *Base-Ring* en forme de chèvre au lieu de l'habituel taureau (n° SHM 54), ou encore une tête de divinité thériomorphe en calcaire (n° H 45), qui paraît renvoyer à des modèles plus largement orientaux qu'égyptiens, à la différence des rares exemples de ce type attestés dans la collection Cesnola. D'autres objets sont remarquables en raison de leur technique de fabrication (figurine de terre cuite dont tout le torse, et non seulement la tête, est modelé sur tenon, n° H 20) ou de leur matériau (sceau cubique en nacre, n° H 54, qui n'est probablement pas de production chypriote). Signalons enfin quelques œuvres majeures, qui illustrent des séries par ailleurs bien documentées, comme le relief funéraire n° P 50 ou la cruche *Bichrome IV* à décor figuré (n° H 12).

Les notices, brèves et claires, ne suscitent que des critiques ponctuelles. Certaines interprétations sont discutables : la tête de terre cuite n° SHM 60, loin d'être isolée, est exemplaire des productions de la région de Soloi, connues notamment par les découvertes de Limniti et d'Agia Eirini ; la tête de calcaire n° H 44 appartient plus vraisemblablement à un *couros* qu'à une *corè* (elle est d'ailleurs rapprochée d'une tête barbue du Louvre, inv. AM 2934, p. 122). La datation proposée pour les deux bustes masculins n°s H 14 et H 15 paraît trop haute. Quelques commentaires manquent de cohérence : la tête de terre cuite n° SHM 59 est datée de la première moitié du v^e s., ce qui est juste, mais elle est attribuée au « Neo-Cypriote Style » de Gjerstad,

qui est plus ancien ; le relief votif n° P 55 est daté des iv^e-iii^e s., alors qu'il entre dans une série bien documentée pour l'époque romaine, comme l'A. l'indique dans le commentaire (p. 86) ; la tête de calcaire n° H 48 est nommée « female votary », mais sa coiffe en fait assurément une représentation divine, peut-être celle de la « Grande Déesse » (p. 125). Pourquoi avoir transcrit en une invraisemblable « semi-koinè » le texte syllabique que porte la plaque n° P 56 (= O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*², Paris, 1983, n° 338, auquel on se reportera pour avoir une transcription exacte et un commentaire des formes épichoriques) ? Enfin, on ajoutera aux propositions de lecture de l'inscription que porte la petite statuette « chyro-ioniennne » de l'Ermitage (n° H 36) celle, bien plus convaincante, d'A. Johnston (*ZPE*, 144, 2003, p. 164-166).

Comme pour les autres catalogues de la série, le manque d'indication sûre de provenance ne laisse pas d'être frustrant. Pourtant, quelques informations peuvent être glanées dans les exposés succincts qui ouvrent les présentations de chaque collection. L'essentiel des œuvres chypriotes du Musée d'Histoire de Moscou et une bonne partie de celles du Musée Pouchkine proviennent de la collection du comte Uvarov, qui l'aurait acquise auprès du consul russe à Chypre Ysefovich (p. 3-6 et 55-56). Or ce dernier, contemporain de Cesnola, aurait acheté des objets au consul américain et aurait même fouillé des « tombes non loin du temple [Golgoi-*Agios Phôtios*] » en 1870. Le relief votif n° P 55 fait certainement partie des découvertes de Cesnola à Golgoi, les autres exemples étant, pour l'essentiel, conservés à New York (O. Masson, *CCEC*, 27, 1997, p. 25-29, pl. VI-X). Cette région de la Mésoara est, en outre, riche en sites du Bronze Moyen, ce qui expliquerait l'importance des céramiques de cette époque dans la collection Uvarov. Cela justifierait également la prépondérance dans le lot archaïque de figurines de terre cuite de style idalien, dont témoigne en particulier une belle série de danseuses (n° SHM 71 et n°s P 37-41).

Plusieurs objets chypriotes du Musée Pouchkine sont issus de la collection de l'égyptologue Vladimir Golenishchev. Or il est possible, sinon probable, que certains d'entre eux aient été non seulement acquis, mais aussi trouvés en Égypte : ainsi, la cruche *Red Lustrous Wheelmade* n° P 12 ; peut-être la plaquette de calcaire inscrite n° P 56, ce qui justifierait l'emploi de l'ethnique (l'hypothèse est déjà présentée par O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*², *op. cit.*, n° 338) ; voire la tête de terre cuite n° P 19, qui est de style salaminien et non idalien comme indiqué dans la

notice (p. 68), et qui pourrait provenir de Naucratis (rappelons que le petit *couros* d'albâtre dit « Apollon de Naucratis » appartient également à la collection Golenishchev).

Le lot le plus intéressant est sans doute celui que le marchand d'éponges Giorgos Koutsourakis disait provenir de « Cnide ou Calymnos » (Musée de l'Ermitage). La série de sculptures « chypriennes », déjà publiée par A. Hermary (*RDAC*, 1991, p. 173-177) est ici complétée de figurines de terre cuite de style salaminien, jusqu'alors inédites (n° H 24 - H 26). L'ensemble a des parallèles exacts parmi les découvertes de Cnide, et notam-

ment parmi les trouvailles récentes issues des fouilles de D. Berges et N. Tuna à Emecik (*Antike Welt*, 32, 2001, p. 155-166).

Il y a là des pistes de recherche à exploiter. Ce catalogue, en diffusant auprès d'un large public des collections inédites ou peu connues, a le mérite de les suggérer.

Sabine Fourier,

Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux,
7, rue Raulin,
69365 Lyon Cedex 07.

Karageorghis Vassos, avec la collab. de Callot Olivier, *Excavations at Kition, VI : The Phoenician and Later Levels*, Chypre, Département des Antiquités, 2005, 4 vol. 23,5 × 30,5 ; 1 : xx + 134 p., 30 fig. ds t., 27 pl. h. t. ; 2 : 536 p., 38 pl. ds t. ; 3 : 12 p., 212 pl. ; 4 : 23 pl., 16 plans dépliant.

Vingt ans après la parution du t. V, consacré aux niveaux antérieurs à la colonisation phénicienne, cet ouvrage clôt la publication des fouilles menées, sous la direction de V. Karageorghis, par le Département des Antiquités de Chypre à Kition, entre 1959 et 1983. Quatre secteurs voisins, situés dans la ville moderne de Larnaca, ont été explorés, de manière inégale. Les secteurs I et III, au Sud de l'église de la Chrysopolitissa, ont livré des vestiges du Bronze Récent et des périodes hellénistique et romaine, mais non d'une occupation contemporaine du royaume phénicien de Kition. Malgré des découvertes remarquables (dont un établissement de bains hellénistique pavé de mosaïques [partie 1, p. 101-102 et pl. XXVII] dont on ne connaît, à Chypre, qu'un seul autre exemple, dans la ville basse d'Amathonte), l'étude reste sommaire, les niveaux récents (« Floors C-A », datés du IV^e s. av. au IV^e s. apr. J.-C., sans périodisation plus précise) sont rapidement survolés. De fait, on apprend (partie 1, p. 106) que ces couches, proches de la surface, ont été perturbées par de nombreuses fosses de pilleurs et qu'elles avaient, du reste, été exclues du projet initial de publication. La fouille du secteur IV, situé dans la zone, essentielle pour la compréhension de la ville antique, qui sépare les quartiers de Bamboula et de Kathari, n'a pas été achevée. C'est donc l'étude de l'« Area II », correspondant aux sanctuaires de Kathari, qui constitue le cœur de l'ouvrage.

Cette publication ne s'est pas faite sans difficultés, que l'A. reconnaît fort honnêtement (notamment dans les deux préfaces qui ouvrent les volu-

mes de texte) : publier une fouille vingt ans après son achèvement n'est pas chose aisée ; cela l'est encore moins quand il s'agit d'un chantier de cette envergure. Les différents volumes ont été fabriqués de manière échelonnée : les planches étaient achevées en 1999, quatre ans avant le catalogue des objets qu'elles illustrent, ce qui a entraîné de nombreuses erreurs. Une partie des contributions regroupées en annexes, notamment celle de P. Bikai (partie 2, p. 207-249, pl. 1-8), rédigée en 1985, n'a pas pu être mise à jour. Lors de l'harmonisation des dénominations de sols, des confusions ont été commises : les niveaux hellénistiques et romains des secteurs I et III ont ainsi gardé leur numérotation initiale en « Floors 3-1 », pourtant réservée, dans la synthèse, aux couches de l'Âge du Fer. On ne peut qu'admirer le résultat final, au vu de ces péripéties : l'A. met en garde à plusieurs reprises contre les risques de confusion (partie 1, p. 106, 113, 126, par ex.), et des corrections manuelles, à l'aide d'autocollants, ont été portées sur les planches ; les rares erreurs subsistant sont mentionnées dans une liste de *corrigenda* (partie 2, p. 526). L'ouvrage ainsi amendé est d'un maniement facile, les renvois sont clairs, de nombreux index et tables de concordance en facilitent la consultation, les dessins et les photographies sont nombreux et de qualité.

Cet ouvrage monumental s'inscrit dans la lignée des publications des fouilles suédoises dont il reprend les principes et l'agencement. Comme dans les volumes de la *Swedish Cyprus Expedition*, la première partie (parue en 2005) est consacrée à

l'étude architecturale, avec figures et planches, complétée par un volume de plans et de coupes (imprimé en 2004). L'A. y présente la stratigraphie et les vestiges exhumés dans les différents secteurs. Une longue contribution d'O. Callot (avec, comme dans les annexes de la partie 2, une bibliographie et des illustrations propres, placées à la suite du texte) s'intéresse au bâtiment le plus important de Kathari, le temple 1, dans ses trois premières phases (sols 3 à 2, ca 800-350 av. J.-C.). Une courte synthèse historique clôt le volume (partie 1, p. 103-109). La deuxième partie (parue en 2003), qui complète un volume de planches (imprimé en 1999), dresse la liste des objets inventoriés par secteur puis contexte, du plus ancien au plus récent : l'essentiel des trouvailles provient de l'« Area II », celles des trois autres secteurs étant présentées en moins de vingt pages (partie 2, p. 182-200). Un résumé succinct tient lieu de commentaire des découvertes par niveau. À la suite, certaines catégories de matériel font l'objet de catalogues et d'études plus précis : céramique phénicienne (P. Bikai, p. 207-249, pl. 1-8, en complément de sa contribution dans *Kition*, IV) ; inscriptions phéniciennes (M. G. Amadasi Guzzo, p. 258-263, pl. 9, *addenda* à *Kition*, III) ; lampes (Th. Oziol, p. 265-296, pl. 10-16) ; monnaies (O. Callot, p. 304-342, pl. 17-18) ; timbres amphoriques (Y. Calvet, p. 345-368, pl. 19-24) ; sceaux (J. S. Smith, p. 375-380, pl. 25) ; céramique *Black-on-Red* (N. Schreiber, p. 382-386) ; lot de céramique romaine du secteur I (S. Marqué, p. 387-404, pl. 26-33) ; faune marine et astragales (D. S. Reese, p. 413-428, pl. 34-38).

Le site de Kathari est exceptionnel, tant pour les restes architecturaux qui y ont été exhumés que pour la quantité et la variété du matériel archéologique qui y a été recueilli. Seul le sanctuaire de l'ancienne-Paphos possède une architecture comparable, mais des remaniements tardifs ont entièrement oblitéré les vestiges éventuels de l'Âge du Fer. Dans d'autres sanctuaires urbains, dépourvus de constructions monumentales, tel celui d'Aphrodite à Amathonte, une occupation dense et continue explique, de la même façon, que les couches de l'Âge du Fer, moins bien conservées, aient livré un matériel beaucoup moins abondant qu'à Kition.

L'étude du temple 1, menée par O. Callot (partie 1, p. 7-102) permet de suivre, avec un dossier graphique détaillé, riche de nombreuses reconstitutions, toutes les phases de la transformation du bâtiment du Bronze Récent en sanctuaire phénicien. L'interprétation du « Saint des Saints » comme un baldaquin monumental abritant l'image du culte est ingénieuse, même si l'hypothèse de V. K. (partie 1, p. 108), qui voit dans

les deux piliers latéraux non pas les montants d'un *naïskos*, mais deux supports indépendants, couronnés de chapiteaux ou de cornes de consécration, a pour elle l'exemple biblique du temple de Salomon et l'inscription des comptes du sanctuaire d'Astarté à Bamboula qui mentionne la rétribution accordée aux « vingt ouvriers spécialisés qui ont fait les piliers (ou les bases) de pierre dans le temple de MK[L...] ». De manière générale, les sanctuaires de Kathari offrent un *corpus* de temples et d'autels sans parallèle dans l'architecture religieuse de l'Âge du Fer chypriote.

Les sols conservés à l'intérieur des bâtiments ont livré des objets, mais les lots les plus importants proviennent des nombreux *bothroi* disséminés sur le site. Une partie du matériel était déjà connue grâce à des publications de catalogues par catégorie (*Kition*, II : objets égyptiens et égyptisants ; *Kition*, III : inscriptions phéniciennes ; *Kition*, IV : céramiques non chypriotes). Il n'en reste pas moins que la richesse des trouvailles est impressionnante. Outre des objets remarquables ou étonnants mais isolés (par ex., la sculpture en calcaire n° 2894, pl. XLVI, ou les figurines d'argent n°s 489 et 457, pl. LXIX), on mentionnera, parmi les séries les plus nombreuses, les objets en gypse, pierre abondante dans la région de Larnaca, aussi bien pièces architecturales (base, pilier et chapiteau, mentionnés dans la partie 1, p. 98 et pl. XXVI) que récipients divers, et notamment un alabastré anthropomorphe (pl. XXXVI, 3783) qui offre une version locale d'un type proche-oriental bien connu. Autre matériau fréquent, la faïence est déclinée en amulettes (connues, pour l'essentiel, grâce au volume *Kition*, II), vases et perles. De nombreux objets en ivoire, dont des fragments bruts comme le morceau de défense n° 1751 (pl. XLIII), attestent la présence d'un atelier, auquel il faut sans doute attribuer la fabrication d'œuvres remarquables, tel le pommeau d'épée n° 1340 (pl. LXXI). Les trouvailles métalliques forment un lot abondant et varié, avec notamment des broches, des couteaux en fer et un crochet (pl. LXXXIV, 3605A), qu'il faut associer à la pratique du sacrifice et du banquet. On s'étonnera d'ailleurs de l'absence d'étude consacrée aux ossements animaux (la contribution de D. S. Reese ne porte que sur la faune marine et les astragales) : on ne dispose donc, pour les niveaux phéniciens de Kition, que de l'article succinct de G. Nobis, paru en 2000. Un rasoir en bronze (pl. LIX, 1261) fait écho à l'inscription des comptes du sanctuaire d'Astarté de Bamboula qui mentionne des barbiers sacrés. Certaines formes céramiques locales (vases miniatures, belle série de bols à pied *Plain White*, pl. LXX) sont tout à fait originales et certainement à mettre en relation avec des pratiques rituelles.

On peut relever quelques erreurs ponctuelles, certaines identifications sont discutables. Il est plusieurs fois question de l'« acropole » de Bamboula (partie 1, p. 1 et 102, par ex.) : les fouilles françaises qui y ont été menées sous la direction de M. Yon ont montré depuis longtemps qu'il s'agit d'un tell artificiel. Il est douteux, en raison de leurs dimensions, que tous les tessons découpés en forme de jeton aient pu servir de couvercles, comme l'A. le propose systématiquement (par ex. pl. XXVII et XXXV). Plusieurs figurines de terre cuite (pl. LXII, 402 et 519, par ex.) sont considérées comme importées alors qu'elles appartiennent au « cycle de la déesse de Kition », bien connu depuis la publication par A. Queyrel du lot mis au jour dans le sanctuaire d'Artémis Paralia, près du lac salé, et aujourd'hui conservé au Louvre.

Mais ce sont moins des points de détail que la méthode suivie qui est critiquable. Comme il est d'usage dans les volumes de la *Swedish Cyprus Expedition*, seule une sélection de trouvailles, c.-à-d. les objets inventoriés, est publiée, par ordre de numérotation, sans regroupement par catégorie. On peut, certes, faire confiance à la compétence de l'A. qui a certainement choisi des lots représentatifs. Les bilans par niveaux, proposés à la suite des catalogues, sont toutefois trop succincts pour donner une vue d'ensemble. Par ailleurs, l'absence de dénombrements céramiques précis empêche d'évaluer la part respective des différentes productions et la validité des conclusions chronologiques. Quel est le sens des énumérations de fabriques par caisses, proposées pour les niveaux I-3 à 2A ? Elles s'accompagnent, au mieux, d'estimations approximatives (par ex., p. 34, caisse 9 : « Sherds, about 50 necks of Red Slip (Phoenician) jugs » ; p. 35, caisse 35 : « Sherds, fragments from a large number of Phoenician Red Slip jugs »). L'étude « statistique » que P. Bikai consacre à la céramique phénicienne est entachée des mêmes défauts, puisque seuls les fragments, sans recherche de raccord, ont été pris en considération. La variété des formes céramiques entraîne des distorsions : les fragments de bords de plats, par ex., sont évidemment beaucoup plus nombreux que ceux de jarres. La contribution de S. Marquié est, au contraire, exemplaire, mais elle ne s'attache qu'à un lot très réduit de céramique romaine, provenant du secteur I.

Or la chronologie que propose l'A. suscite certaines réserves. Il est certain que les datations provisoires données dans *Kition*, II étaient trop hautes : l'A. révisé ainsi, avec raison, la datation du niveau le plus ancien (« Floor 3 ») en le plaçant en plein VIII^e s., même s'il maintient que les colons phéniciens ont pu arriver dans la seconde moitié du IX^e s. av. J.-C. (partie 1, p. 103-104). Il est tou-

tefois étonnant de trouver, dès ce niveau, plusieurs vases de la classe V (partie 2, p. 31, n° 2885 ; p. 32, n° 3043 ; p. 34, n° 3504), qui ne sont guère en circulation avant la deuxième partie du Chypro-Archaique I. Dans des contextes datés de la transition entre les niveaux 3 et 2A (fin du VIII^e - début du VII^e s.), on remarque deux têtes de figurines de terre cuite moulées qui n'apparaissent pas avant l'époque classique (pl. XXVIII, 1896 et 4311 : l'A. se contente de relever, pour cette dernière, qu'elle « évoque des figurines plus récentes de la période classique » [partie 2, p. 70]). Le niveau 2A (ca 725-550) a livré quelques formes céramiques avancées (pl. XXXVII, 3604 et 3608, qui appartiennent sans doute au plus tôt à la classe VI). Dans le niveau 2 (ca 550-350), on note la présence d'une monnaie d'Antigone (p. 131, n° 4142) et d'une monnaie romaine (p. 106, n° 1148). Quant au niveau 1 (ca 350-312), il contenait de la céramique hellénistique et romaine (*Colour-Coated Wares* des II^e-I^{er} s. : pl. LXXXVIII, 2085 ; pl. LXXXIX, 3364 et 3373 ; pl. XCI, 4894 ; pl. XCII, 4170 ; fragment de plat en sigillée orientale A : pl. LXXXIX, 3510) ainsi que des monnaies de bronze romaines (partie 2, p. 149, n° 3802, et p. 153, n° 4679).

Il peut, certes, s'agir d'intrusions, et certains de ces problèmes sont évoqués dans la conclusion (partie 1, p. 103-107), mais les indices permettant de fonder la chronologie absolue sont rapidement mentionnés, sans qu'il soit possible d'en évaluer la valeur : il paraît s'agir, pour l'essentiel, des importations grecques ; quant à la céramique phénicienne, pourtant utilisée en ce sens, elle est encore de datation trop imprécise pour étayer une argumentation chronologique. On se demande parfois si les événements historiques connus (colonisation tyrienne, siège de Kition par Ptolémée et exécution du dernier roi phénicien, Pumayyaton, par ex.) n'ont pas déterminé certains découpages chronologiques, que les trouvailles archéologiques devaient, tant bien que mal, illustrer.

La synthèse historique, proposée à la suite (partie 1, p. 107-109), laisse sur sa faim. Elle offre, en outre, quelques interprétations pour le moins discutables. Le parallèle esquissé entre, d'une part, la réoccupation par les Phéniciens d'un sanctuaire du Bronze Récent et, d'autre part, l'islamisation par les Ottomans de lieux de culte chrétiens serait seulement maladroit s'il ne renvoyait à un travers prégnant de l'historiographie chypriote contemporaine, qui relit l'antagonisme supposé entre Grecs et Phéniciens dans la Chypre antique à la lumière des affrontements récents entre Chypriotes grecs et turcs. De fait, il existe d'autres façons de rendre compte de ce phénomène de réoccupation de sites – au demeurant non grecs –

du Bronze Récent. Au moment où les Phéniciens investissent les sanctuaires de Kathari (fin du Chypro-Géométrique III - début du Chypro-Archaique I), d'autres sanctuaires sont implantés sur des ruines monumentales du Bronze Récent, non seulement à l'ancienne-Paphos, mais aussi à Maroni, Enkomi ou Sinda. Il s'agit donc d'un phénomène général, qui touche l'ensemble de l'île et qui coïncide avec une consolidation des royaumes. De même, il est douteux que l'abandon des sanctuaires soit lié à une réaction émotionnelle et idéologique de la population locale de Kition, enfin débarrassée de l'occupant phénicien. Loin de renvoyer à des modèles d'architecture étrangère, le temple 1 de Kathari devait avant tout évoquer le temple le plus renommé de l'île, celui d'Aphrodite de l'ancienne-Paphos. Par ailleurs, la nef centrale du temple 1 est divisée en compartiments dès le niveau 1 (partie 1, p. 83-89), ce qui semble indiquer, si l'on suit l'A., que le bâtiment avait perdu sa fonction sacrée avant la chute de la dynastie phénicienne.

En fait, les résultats des fouilles de Kathari livrent de l'implantation phénicienne dans l'île un tableau beaucoup plus nuancé que celui que dressaient les interprétations traditionnelles de la « colonisation phénicienne » de Chypre (pour reprendre, en partie, le titre d'un article d'E. Gjerstad). La présence phénicienne est indéniable, et forte : les importations céramiques sont nombreuses et l'emploi de l'alphabet et de la langue phéniciens est courant, dès les niveaux les plus anciens. Les relations avec la Phénicie continentale sont soutenues, tout au long de la période, comme le montrent les trouvailles de céramique et de terres cuites. Mais on n'a à aucun moment l'impression d'une implantation extérieure en milieu « indigène », d'une colonie, au sens grec du terme. Le matériel du niveau 3 donne, au contraire, l'image d'une civilisation d'emblée mélangée, cosmopolite. Il est difficile, parfois impossible, comme le reconnaît l'A. (partie 2, p. 57-58), de distinguer les importations phéniciennes des productions locales « phé-

nicisantes ». L'image divine privilégiée est celle de la « déesse aux bras levés », d'origine crétoise, dont plusieurs spécimens de grande taille (par ex. pl. XVIII), modelés en creux, ne sont pas sans évoquer les productions contemporaines de Paphos. Au IV^e s., période d'apogée de la dynastie royale phénicienne, la divinité emprunte ses traits aussi bien au cycle de la « déesse de Kition », type local, qu'au répertoire d'Artémis (pl. XCVIII, 3807 et peut-être pl. CII, 4126, ainsi que pl. LXXXIX, 3645), comme, du reste, dans le sanctuaire d'Artémis Paralia, près du lac salé. Les trouvailles de Kathari montrent également l'importance des relations entre le monde égéen et Kition, tout au long de l'Âge du Fer : le sentiment anti-grec que l'on prêtait volontiers aux Phéniciens, suppôts des dominations extérieures, et notamment des Perses, n'est guère reflété dans la civilisation matérielle. Dès les couches archaïques les plus anciennes, les vases à boire de type grec, *skyphoi* ioniens et imitations locales, sont nombreux, peut-être même plus qu'ailleurs à Chypre, ce qui dénote un certain degré d'acculturation. Dans les niveaux de la deuxième partie de l'époque archaïque et surtout à l'époque classique, les amphores commerciales grecques et les importations attiques sont communes.

En somme, la publication des niveaux phéniciens de Kathari invite à reprendre, avec une documentation en grande partie nouvelle, la question de l'implantation phénicienne à Chypre. L'A., en livrant ces quatre volumes, offre tous les outils nécessaires pour une synthèse qu'il n'entreprend pas d'écrire. Mais il achève là un parcours sans faute d'archéologue : toutes les fouilles, et elles sont nombreuses, qu'il a dirigées au sein du service des antiquités de Chypre sont désormais publiées.

Sabine Fourier,

HiSoMA-UMR 5189 du CNRS,
Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux,
7, rue Raulin,
69365 Lyon Cedex 07.

Fourrier Sabine, Grivaud Gilles éd., *Identités croisées en milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité - Moyen Âge)*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, 1 vol. 16 × 24, 436 p., fig. ds t.

Ce volume élégant réunit dans ses 436 pages 20 communications présentées à un colloque d'antiquisants et médiévistes sur ce sujet, tenu à

Rouen les 11-13 mars 2004. La balance entre l'Antiquité et le Moyen Âge est scrupuleusement respectée, dix communications étant consacrées à

chacune des deux périodes. Leurs auteurs ne sont pas uniquement des savants réputés dans leur domaine, mais aussi de jeunes érudits à qui l'on a offert une tribune pour présenter leurs travaux.

La tenue, ces dernières années, de trois autres colloques sur un thème similaire témoigne de l'intérêt toujours très vif du sujet et justifie la démarche de S. Fourrier et G. Grivaud, sans pour autant écarter tout danger de redites¹. Comme il arrive inévitablement dans ce genre de colloques, les auteurs invités à y participer se conforment avec plus ou moins de bonheur au thème proposé, l'intervention finale des deux organisateurs du colloque étant chargée de fournir la synthèse indispensable.

Il est naturellement impossible d'examiner dans cet espace restreint la totalité des communications, dont chacune apporte sa contribution à la reconstitution du passé de Chypre. Ainsi, Laurence Alpe (« Les groupes ethniques de Limassol dans l'Antiquité ») établit que le centre urbain « secondaire » de Limassol était une dépendance du royaume d'Amathonte. Thierry Petit (« MALIKA : l'identité composite du Dieu-Roi d'Amathonte sur le sarcophage de New York ») présente une interprétation originale de ce monument. Antoine Hermay (« Marques d'identité, d'ethnicité ou de pouvoir dans le monnayage chypriote de l'époque des royaumes ») examine les monnayages de Salamine, Paphos, Kition, Amathonte et, surtout, de Marion pour trouver dans leurs thèmes iconographiques changeants le message politique et idéologique de leurs souverains. Évangéline Markou (« Problèmes iconographiques du monnayage d'or des derniers rois de Salamine au IV^e siècle avant J.-C. ») rend sa véritable identité sexuelle au buste représenté sur le revers des émissions d'or de Salamine. Théodoros Mavroyannis (« L'identité chypriote de la révolte ionienne d'Évagoras I^{er}, 499-374 avant J.-C. ») suit la signification du terme « Chypriotes » pendant cette période. Anastasia Serghidou (« Discours ethnographiques et quêtes identitaires en Chypre ancienne ») poursuit dans diverses œuvres littéraires sa recherche sur l'identité chypriote. Jean-Baptiste Cayla (« Liens commerciaux et alliances matrimoniales entre Chypriotes et négociants romains ») a recours aux données prosopographiques pour déceler les stratégies utilisées par les élites chypriotes pour s'intégrer dans la

société romaine provinciale. Phryni Hadjichristophi (« Identités païennes et chrétiennes dans l'art paléochrétien de Chypre ») recherche les ambiguïtés religieuses du message de l'art décoratif dans la période charnière des IV^e et V^e siècles. Tassos Papacostas (« Architecture et communautés étrangères à Chypre aux XI^e et XII^e siècles ») dépiste dans les monuments architecturaux des informations sur lesquelles les textes restent silencieux et y décèle des mouvements de populations d'Asie Mineure vers Chypre sous le règne des Comnènes. Nolwenn Lécuyer (« Marqueurs identitaires médiévaux et modernes sur le territoire de Potamia-Agios Sozoméno ») découvre dans les vestiges de ce grand domaine une page de l'histoire économique de Chypre du Moyen Âge. Catherine Otten-Froux (« Les Italiens à Chypre, fin XII^e - fin XV^e siècle ») met en lumière la double identité des ressortissants des républiques italiennes, Latins quant à la religion mais distincts des « Chypriotes » francs, parce qu'indéfectiblement attachés à leur citoyenneté d'origine. Alexander Beihammer (« Byzantine Chancery Traditions in Frankish Cyprus : The Case of the Vatican ms Palatinus Graecus 367 ») attire l'attention sur la vitalité des traditions de la chancellerie byzantine au service des rois Francs de Chypre. Daniele Baglioni (« και γραφομεν φράγκικα και ρωμαϊκά : plurilinguisme et interférence dans les documents chypriotes du XV^e siècle ») étudie le phénomène du mélange du romain et du « franc » dans les écrits administratifs et montre que ce dernier terme ne se limite pas seulement au français mais peut inclure aussi l'italien et le latin, entre lesquels les fonctionnaires ne reconnaissaient pas clairement les limites.

C'est à regret et pleinement conscient du caractère subjectif de notre choix que nous nous résignons, faute d'espace, à passer aussi rapidement sur la plupart des communications, pour nous étendre un peu plus sur certaines contributions qui nous ont semblé appeler quelques commentaires.

La longue expérience de Marguerite Yon lui donne l'occasion de présenter un panorama dense du caractère cosmopolite des sociétés chypriotes de la période royale. On appréciera plus particulièrement son traitement tout en nuances de la présence phénicienne sur l'île. Si les découvertes du siècle dernier nous ont permis de constater que celle-ci débordait du cadre étroit de

1. *Kyprios character : Quelle identité chypriote ? Actes de la Table ronde organisée par Histoire au Présent* (Sources. Travaux historiques, 43-44), Paris, 1995 ; Y. Ioannou, F. Métral, M. Yon dir., *Chypre et la Méditerranée orientale, Formations identitaires : perspectives historiques et enjeux contemporains* (Travaux de la Maison de l'Orient méditerranéen, 31), Lyon, 2000 ; les actes d'un quatrième colloque sur le même thème, organisé à Bristol, n'ont pas encore été publiés.

Kition, l'interprétation des données nouvelles exige l'approche nuancée que maîtrise parfaitement l'auteur. Ainsi explique-t-elle que l'alternance des noms sémitiques et grecs sur le monnayage de Lapéthos et la légende de l'origine laconienne de la cité, contredite par des inscriptions religieuses en phénicien venues au jour dans son territoire, ne nous permettent pas de former une idée précise de son peuplement, faute d'épigraphes ou d'autres inscriptions de caractère privé susceptibles de nous révéler le parler vernaculaire des habitants (p. 41). À Idalion, si le phénicien fait une entrée en force après l'annexion de la cité par Kition, les rois de la cité conquérante n'hésitent pas à faire accompagner leurs dédicaces d'une traduction en grec syllabique, afin de se faire comprendre de leurs sujets locaux (p. 47). À Kition même, un étranger qui fait graver une épigraphie réserve au grec la place principale, révélant ainsi que cette langue était sentie comme l'idiome véhiculaire de l'île (p. 46). De même, le regard pénétrant de l'auteur attire l'attention sur les traits grecs de l'inscription du trophée du roi Milkyaton célébrant sa victoire sur Salamine et Paphos. Ainsi le terme ΤΡΡΥ employé n'est-il que la transcription du grec *tropaion*, inconnu par ailleurs en phénicien, alors que l'association du « peuple de Kition » à la victoire royale est inhabituelle dans le monde phénicien. Ne pourrait-on pas y reconnaître l'influence de l'institution royale grecque, voire celle du royaume d'Idalion annexé, où, sur son célèbre bronze, le roi ne figure jamais seul mais toujours accompagné de « la cité des Idaliens » (p. 40) ?

S. Fourrier interroge également avec beaucoup de talent les ethniques mais aussi les anthroponymes pour déceler la façon dont les Chypriotes se définissaient eux-mêmes et étaient perçus du monde extérieur. Il est particulièrement intéressant de relever l'abondance de noms propres comportant l'élément *Kypro-* ou *-kypros (-kypra)* dès la période archaïque – autrement dit, à une époque où l'île était divisée en plusieurs états indépendants et souvent ennemis (p. 103). Cette constatation en rejoint une autre : la fréquence de l'ethnique *Kyprios*, accompagné ou non du nom d'une cité, utilisé par des Chypriotes pour s'identifier en dehors de l'île, à une époque où il n'y avait aucune institution commune et où la seule réalité politique était les royaumes indépendants (p. 102). Il est difficile, au vu de tels phénomènes, de nier

l'existence, dès la période archaïque, d'une conscience d'appartenance commune, au moins au sein des communautés grecques de Chypre.

Dans la partie « médiévale » du volume, les contributions d'Angèle Nikolaou-Konnari sur l'identité en diaspora ; de Thierry Soulard sur l'architecture gothique grecque du royaume de Lusignan et de James Shryver sur les « monuments d'identités » prennent place comme des chants alternés sur le même thème, exprimé tantôt en termes immatériels de croyances et de mentalités, tantôt en termes concrets d'architecture et, de façon plus générale, de tout autre art plastique. La conclusion est la même : Francs et « Romains » qui, pendant les premiers cent cinquante ans de domination étrangère restent séparés et hostiles, à partir de la seconde moitié du *xiv^e* siècle, tout en gardant leur appartenance confessionnelle distincte, commencent à se fondre dans une nouvelle identité exprimée par l'ethnonyme *Κυπριώτης*-Chypriote et dont des monuments telles les cathédrales de Saint-Georges des Grecs à Famagouste et de Notre-Dame des Grecs à Nicosie sont les manifestations concrètes. Cette tendance, qui atteint son point culminant au *xv^e* siècle, se trouve contrariée lorsque s'impose la domination vénitienne et est définitivement stoppée par la conquête ottomane (p. 329-405). (Il est dommage que la contribution de Chris Schabel sur le mythe de la reine Alice, au lieu de mettre pleinement en valeur le rôle positif de cette souveraine et de la *Bulla Cypria* dans le rapprochement à terme de la population orthodoxe indigène et des conquérants fidèles à la loi de Rome, s'égare en polémiques contre des savants vivants ou morts de confession orthodoxe ou anglicane.)

Dans la longue durée, l'île apparaît au fil des pages de notre volume, à cause de sa position géographique, comme un aimant attirant des groupes humains disparates et en même temps comme un creuset efficace où ceux-ci, si on leur donne le temps, se fondent en synthèses originales toujours renouvelées.

Miltiade Hatzopoulos,

Centre de recherches de l'Antiquité grecque et romaine,
Fondation nationale de la recherche scientifique,
Vasiléos Konstantinou 48,
GR-116. 35 Athènes.

Yon Marguerite, *Kition de Chypre (Guides archéologiques de l'Institut français du Proche-Orient, 4)*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, ERC, 2006, 1 vol. 21 × 24, 156 p., 92 fig. ds t.

L'édition d'un guide de Kition était assurément une bonne idée : si tout homme cultivé a entendu parler du philosophe Zénon de Kition, il faut admettre que seuls des initiés étaient bien conscients que la large fourchette chronologique de l'occupation antique de l'actuelle Larnaka en fait l'un des sites historiques majeurs de la Méditerranée orientale. Cet *emporion* très cosmopolite a déjà bénéficié de multiples publications ou mentions (voir la bibliographie aux p. 147-150, avant un index très bienvenu), mais, justement, il manquait une petite synthèse qui permette à chaque spécialiste de tel ou tel secteur de réaliser en quoi Kition pouvait aussi intéresser les spécialistes d'autres domaines. Illustré de quelques plans et, surtout, de nombreuses et bonnes photographies, pour la plupart en couleurs, ce livre à la fois très clair et relativement détaillé reste heureusement d'un format tout à fait maniable, puisqu'il ne sacrifie pas à la mode récente des guides quasi intransportables sur le site concerné, parce qu'ils tiennent à être une somme.

Bien que la densité des constructions de Larnaka (le mot grec qui signifie « coffre » ou « sarcophage » renvoie évidemment à des trouvailles de ce genre) gêne la progression des fouilles, empêchant de restituer l'urbanisme antique, le tracé et les différentes phases des remparts, le site de Kition est aujourd'hui assez bien connu : après quelques recherches menées par les pionniers du XIX^e s., c'est l'éminent E. Gjerstad qui ouvrit en 1929 la fouille de Bamboula (la « petite colline », en dialecte chypriote), suivi par V. Karageorghis et le Département des antiquités de Chypre dans un autre quartier, enfin par la mission française de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux (CNRS-Université de Lyon 2), présente à Bamboula depuis les années 1975 sous la direction de M. Yon.

Le guide est logiquement divisé en deux grandes parties, « le cadre historique et géographique », et la description des « restes archéologiques ».

L'histoire de Kition va du XIII^e s. av. n. è. (date de la fondation du port) à l'époque impériale comprise. L'A. explique comment elle semble avoir succédé à une agglomération plus ancienne, localisée au bord de l'actuel lac salé (Hala Sultan Tekké) ; enrichie par le commerce avec le Levant, cette ville avant tout phénicienne – car Tyr fut responsable de sa refondation au XI^e s. –

possédait des sanctuaires qui disent assez sa puissance, particulièrement aux V^e et IV^e s., lorsque la cité fut au cœur d'un véritable royaume chyprophénicien indépendant et allié aux Perses, avant de tomber sous la dépendance des Lagides, puis des Romains. C'est finalement un peu l'histoire de l'île qui est résumée ici, une île ballottée entre de multiples influences, où elle a su puiser son caractère propre. Dès cette partie historique, et encore par la suite, l'apport capital des fouilles ou découvertes fortuites à l'épigraphie apparaît bien. M. Yon récapitule en conclusion (p. 143) toutes les écritures retrouvées à Kition : du chyprominoen, de la langue d'Ougarit, de l'assyrien (stèle de Sargon II), du phénicien (un *corpus* impressionnant), du grec, enfin (ce sont des inscriptions grecques qui témoignent de l'existence d'un gymnase, d'un stade et d'un théâtre, non localisés avec assurance), et même de l'égyptien ainsi que du latin.

L'évocation de la géographie côtière est l'occasion d'insister sur le côté pluridisciplinaire de l'exploration récente : le littoral s'étant profondément modifié depuis l'Antiquité, avec une montée (?) du niveau marin, des recherches géomorphologiques et géologiques ont été menées ici entre 1975 et 1998 pour tenter d'établir les différents états du trait de côte (p. 45-51), des travaux d'autant plus nécessaires que des loges à bateaux bien conservées, fouillées depuis 1988 avec un pompage quotidien, constituent désormais l'intérêt le plus spectaculaire du site.

Avant de s'étendre sur l'aspect du port, la seconde partie présente toutes sortes d'objets ou de structures archéologiques, édités auparavant de manière dispersée, car ils ne ciblaient pas le même public. Sont donc commodément rassemblés ici, à côté d'inscriptions phéniciennes et grecques, différentes sortes de stèles « hathoriques », des vases et des figurines de type chypriote ou grec, ainsi que d'importantes statues, en calcaire local ou en marbre. Comme en d'autres points de l'île, les nécropoles de Kition ont livré un riche mobilier, provenant de tombes creusées ou construites, mais l'existence de sarcophages, certains anthropoïdes, est une particularité locale. Kition se distingue également par ses lieux de culte représentatifs de l'architecture sacrée phénicienne, où l'eau joue un rôle primordial.

Il était normal que le guide se termine par la description du port, ou plutôt des ports, puisque,

en plus des activités commerciales favorisées par sa situation, Kition a abrité au IV^e s. av. n. è. un port de guerre destiné aux trières de la flotte royale. Alors que les ports antiques de la Méditerranée ont attiré l'attention dès les années 1925, il n'y a pas si longtemps que l'on a commencé d'analyser de près les restes d'arsenaux ou de bases navales militaires, et le grand complexe des *néoria* de Kition, qui a nécessité en son temps d'énormes travaux de terrassement, est un de ceux qui ont fait progresser notre connaissance des infrastructures militaires des ports antiques, tout en bénéficiant de la comparaison avec d'autres dispositifs de halage à sec des bateaux de guerre, d'époque classique ou hellénistique, mis au jour en plusieurs points de la Méditerranée (au Pirée, au cap Sounion, à Abdère, à Thasos, Cos, Rhodes, Oiniadae, Corfou, à Naxos de Sicile, Syracuse..., etc.). Bien qu'elle soit loin d'être achevée, l'analyse détaillée et comparative de tous ces *néoria* a déjà fait appa-

raître l'absence de réelles variations techniques ; c'est toujours la même architecture, très fonctionnelle, qui est utilisée, en sorte qu'il n'était pas très difficile de proposer une restitution convaincante des six rampes parallèles de Kition, qui garaient des trières de type grec sous des toits à double pente (fig. 85).

M. Yon avait raison d'écrire que sur ce site plutôt ingrat beaucoup de vestiges ne « prennent un sens que si on les intègre dans une information globale » (p. 148) ; tous les espoirs de pouvoir compléter l'image glorieuse de Kition offerte par cet ouvrage sont donc raisonnablement permis.

Marie-Christine Hellmann,

Maison René-Ginouvès de l'Archéologie et de l'Ethnologie,
UMR 7041 du CNRS / Université de Paris X - Nanterre,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Karageorghis Jacqueline, *Kypris, The Aphrodite of Cyprus, Ancient Sources and Archaeological Evidence*, Nicosie, A. G. Leventis Foundation / Cyprus Tourism Organisation, 2005, 1 vol. 21,5 × 28, XVIII + 269 p., 329 fig. ds t.

Cet ouvrage de très belle facture, richement illustré, poursuit deux objectifs et s'adresse donc à deux publics différents. En premier lieu, la publication s'inscrit dans le projet de la *Cyprus Tourism Organisation* de promouvoir le tourisme culturel dans l'île en établissant une route qui associe physiquement tous les lieux de Chypre en relation avec Aphrodite. Cette publication est le support livresque d'une telle ambition culturelle et touristique : c'est en termes d'héritage et de promotion que se définit l'entreprise. En second lieu, l'ouvrage prétend s'adresser aussi à un public de spécialistes. Comme l'affirme le préfacier, « the book will (...) prove to be a prominent milestone in the research on this fascinating and inexhaustible subject » (p. xi). J. Karageorghis (J. K.), quant à elle, termine sa propre préface sur l'espoir que « this book – although certainly incomplete – will be useful both to Cypriots and visitors to the island, who may wish to know more about our most glorious celebrity, Aphrodite » (p. xvii), après avoir affirmé qu'elle souhaitait donner « a more thorough and accurate idea of the history of Aphrodite in Cyprus » (p. xvi).

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, une part essentielle de la démarche de J. K. porte sur la collecte des sources textuelles et de la documentation archéologique disponible. Ce matériel s'ordonne selon un plan géographique en quatre chapitres : Aphrodite à Paphos et dans ses environs (chap. I), Aphrodite à Amathonte (chap. II), la « Grande-déesse » et Astarté à Kition (chap. III), les lieux de culte d'Aphrodite ailleurs dans l'île (chap. IV). Près de quarante pages à la fin du livre rassemblent des outils de consultation : une table chronologique, une bibliographie sommaire, une très utile liste des 329 fig. (le plus souvent en couleur) que compte l'ouvrage, les crédits photographiques, un index des sources et un index général très fourni. Sur un plan technique, les éditeurs ont renoncé au système des notes en bas de page pour appuyer les dires de l'A. C'est donc selon un système mixte de référence aux sources anciennes à l'intérieur du texte et de regroupement des travaux modernes à la fin de chaque paragraphe que s'ordonne l'appareillage de références. Une même recherche de compromis entre deux objectifs dif-

férents conduit à la présentation d'un grand nombre de traductions de textes anciens, chaque fois dûment datés, mais sans les textes originaux. Le lecteur, cultivé ou plus spécialisé, dispose ainsi d'une remarquable somme d'informations, très à jour. Le volet archéologique de l'entreprise fait écho aux fouilles les plus récentes et la bibliographie de J. K. est à jour, dans le cadre général qui l'accueille. Le lecteur cultivé, qui parcourt la fameuse route touristique de Chypre, aura donc à la main un état des lieux bien informé. Quant au lecteur spécialisé, il a accès à une documentation commodément rassemblée en un seul ouvrage. Du point de vue du sous-titre du livre, le double contrat est donc rempli. En revanche, sur le plan de l'interprétation des données, je formulerai une série de remarques et de questions.

D'un point de vue général, tout d'abord, la démarche de J. K. conduit à faire des différentes sources littéraires autant de reflets indifférenciés de données historiques qu'il s'agit donc d'identifier et d'extraire. Or la naissance de la déesse chez Hésiode, le discours sur les origines de son culte dans les *Histoires* d'Hérodote, les *Métamorphoses* d'Ovide, le traité *De l'abstinence* de Porphyre ou les œuvres apologétiques des Pères de l'Église ne sont pas des sources de même nature. La part de représentation et d'imaginaire dont les uns et les autres, à des titres divers, chargent leurs œuvres doit être évaluée pour éviter une lecture purement historiciste de leurs affirmations. Un exemple : l'*Odyssée* évoque le sanctuaire de la déesse à Paphos, son autel parfumé, le bain et la toilette de la déesse ; J. K. y voit la trace d'une cérémonie rituelle prenant place dans le sanctuaire. Mais que dire de la toilette d'Héra au chant XIV de l'*Illiade*, qui brode sur le même motif ? S'agit-il aussi d'un rituel poétiquement interprété ? Ajoutons que l'image de Chypre dans l'imaginaire grec est particulièrement ambiguë, oscillant entre une grécité pleine et entière, et une position marginale, « orientale ». La prudence est donc de mise dans l'interprétation des données. Or le choix fréquent de simplement juxtaposer les textes qui se réfèrent à tel ou tel lieu risque d'entretenir l'illusion, auprès d'un public non averti, que l'on a affaire à des informations historiques que l'on peut lire au premier degré. Je ne ferai pas l'injure à J. K. de laisser penser qu'elle n'est pas consciente des différents niveaux d'information de ses sources. Mais les quelques invitations à la prudence que l'on trouve dans le texte ne suffisent pas à éviter l'aplatissement des données. Quant à l'archéologie du site qui viendrait « corroborer » les mythes de fondation du sanctuaire paphien, il semble que, sur ce point aussi, la prudence doit être davantage de mise.

Un autre aspect peut prêter à discussion, même si je suis consciente que J. K. ne fait pas ici un travail d'historien des religions. La grille de lecture systématique en termes de *fertility cults* pour évoquer la vie religieuse autour de la figure de la Grande Déesse de Chypre a quelque chose de vraiment réducteur. Certes, on peut souscrire à l'idée générale que « a goddess was shaped, emerging from very ancient fertility cults, who was subsequently influenced by the Oriental religions of the Near East to be finally adopted by the Greek settlers in the island... » (p. 1). Mais notre méconnaissance des systèmes religieux préhistoriques doit inciter à la plus grande prudence dans l'évaluation de la portée effective des sanctuaires et des figures prétendument divines que l'archéologie met au jour. L'étiquette indifférenciée de « culte de fertilité » ou « déesse de la fertilité » rend davantage compte de notre incapacité à saisir le détail des processus que de l'attente des fidèles. Or la déesse chypriote que les Grecs appelleront Aphrodite devait répondre, au sein des communautés qui l'honoraient, à des besoins autrement plus diversifiés que la seule « fertilité ». De plus, les royaumes chypriotes ont honoré une pluralité de dieux, comme toutes les communautés méditerranéennes contemporaines, et cette « Grande Déesse », fût-elle particulièrement présente dans l'île, n'occupait pas tout le paysage religieux. Enfin, cette grille d'analyse en termes de « fertilité » aboutit à de curieuses affirmations. Dans l'introduction, qui évoque les récits de la naissance d'Aphrodite et les manifestations de son pouvoir divin, J. K. conclut : « The Ancient Greeks saw Aphrodite as a great and powerful goddess, whose strength derived from her identity as a fertility goddess, and whose strangeness lay in her Oriental roots » (p. 7). Le raccourci est surprenant et la deuxième affirmation peut aussi bien être retournée : c'est pour rendre compte de son côté inquiétant (lié davantage à la violence de l'instinct sexuel qu'à la « fertilité ») que les Grecs ont associé son profil à une certaine image de l'Orient (la comparaison avec Dionysos serait très éclairante de ce point de vue).

Il est inutile, et sans doute injuste en regard de l'effort consenti dans ce travail, de présenter l'énumération fastidieuse de points où je ne peux souscrire à certaines affirmations rapides de J. K. (par ex. : p. 3, l'interprétation de la cosmogonie d'Hésiode en termes de « création monstrueuse et anarchique » est une réelle erreur de perspective ; p. 5, Aphrodite n'est pas « plus souvent » appelée Kypris qu'Aphrodite dans la littérature antique ; le thème de la naissance marine d'Aphrodite n'est pas « souvent » représenté dans

la céramique ; p. 49, ramener le récit des amours d'Aphrodite et d'Anchise raconté par l'*Hymne pseudo-homérique à Aphrodite* à une « simple love story » n'est guère satisfaisant, etc.).

Je conclurai simplement en soulignant que ce livre soigneusement fait rendra assurément des services, mais que la méthode d'approche des faits religieux et l'interprétation de la documenta-

tion qui y est proposée prêtent plus d'une fois à discussion.

Vinciane Pirenne-Delforge,

FNRS / Université de Liège, Sciences de l'Antiquité,
7, place du 20-Août,
B-4000 Liège.

Stucky Rolf A., en collab. avec Stucky Sigmund et avec des contributions de Loprieno Antonio, Mathys Hans-Peter et Wachter Rudolf, *Das Eschmun-Heiligtum von Sidon, Architektur und Inschriften (Antike Kunst, Beiheft, 19)*, Bâle, Antike Kunst, 2005, 1 vol. 22,5 × 28, 332 p., fig. ds t., 35 + 23 pl. N-B h. t., 1 plan dépl.

Le sanctuaire d'Eshmoun, auquel l'A. consacre cet ultime volume, est édifié au lieu-dit Bostan esh-Sheikh. C'est à 3 km environ au Nord-Est de Saïda, l'antique patrie des Sidoniens, détenteurs d'une flotte de guerre réputée et dont les marins au long cours sont déjà évoqués chez Homère. Cette principauté phénicienne, qui acquit une place notable sous les Perses (siège principal de la 5^e satrapie), disposait, comme Tyr, d'un port largement ouvert sur la Méditerranée, centre d'intenses activités artisanales et commerciales (production et exportation de la pourpre extraite du murex).

Les lieux saints étudiés ici étaient consacrés à une divinité phénicienne de la végétation, que les Grecs identifièrent volontiers avec la figure d'Asclépios, et sont localisés dans la vallée du Nahr el-Awali (le Bostrenos et l'*Asclepius fluvius* des Anciens), sur la rive Sud / gauche du cours d'eau, où ils occupent des contreforts dominant la fertile plaine côtière. L'endroit fut signalé par Ernest Renan dès 1864. Les premières fouilles, à la suite de trouvailles épigraphiques intervenues en 1900, sont à mettre au crédit de Th. Makridi Bey en 1901 et de W. von Landau en 1903-1904. Mais l'essentiel du dégagement fut réalisé entre 1963 et 1978, pour le compte de l'État libanais, par Maurice Dunand (on le retrouve au dos de la dernière planche, photographié avec Mireille, ca 1970), alors directeur de la mission archéologique française au Liban, et ce sont ces découvertes exceptionnelles du savant français, décédées en 1987, dont l'A. achève ainsi, de façon magistrale, la publication.

L'installation est remarquable à plus d'un titre. Il est vrai qu'Eshmoun, divinité encore mal connue et surtout citée comme le dieu guérisseur des Phéniciens, partageait d'abord, avec la déesse Astarté, le rôle de divinités tutélaires de la Cité de Sidon. Les Sidoniens avaient consacré deux endroits à leur « Prince saint ». L'un était à l'inté-

rieur de la capitale, l'autre est ce sanctuaire extra-urbain de Bostan esh-Sheikh, un des plus vénérables consacrés au dieu, édifié en terrasses, dans un bois doté d'une source (l'*alsos Asklèpiou* de Strabon, XVI,2,22). Les plus anciens vestiges sont attribués au début du VI^e s. av. J.-C. (époque néo-babylonienne), les plus récents au IV^e s. de n. è., voire à l'époque byzantine. Plus étroitement associé à Asclépios, le sanctuaire devint un lieu de pèlerinage, comme en témoignent les nombreux ex-voto et inscriptions mis au jour.

Édifié à la campagne, le sanctuaire a, d'une façon générale, assez bien résisté au temps : il a subi des dégradations, mais il a échappé aux destructions massives liées au développement anarchique de Saïda, passée de 10 000 habitants en 1900 à près de 200 000 aujourd'hui. Des pierres ont toutefois été volées, déjà au XVII^e s., pour servir à la construction d'un pont tout proche et, plus grave, la tragique « guerre du Liban » a laissé le sanctuaire dépouillé de l'essentiel des sculptures votives, de nombre d'éléments architectoniques et de diverses inscriptions.

On devait déjà à l'A., parmi de très nombreuses contributions consacrées à l'endroit, deux monographies remarquées sur ce lieu qui témoigne de l'étonnante rencontre opérée entre des courants culturels très variés, une synthèse originale, source d'interprétations discordantes : *Tribune d'Eshmoun, Ein griechischer Reliefzyklus des 4. Jahrhunderts v. Chr. in Sidon (Antike Kunst, Beiheft, 13, 1984)* et *Die Skulpturen aus dem Eshmun-Heiligtum bei Sidon, Griechische, römische, kyprische und phönizische Statuen und Reliefs vom 6. Jahrhundert v. Chr. bis zum 3. Jahrhundert n. Chr. (Antike Kunst, Beiheft, 17, 1993)*. Réunir et cataloguer l'ensemble de la documentation scientifique sur les inscriptions et les éléments architecturaux dérobés et proposer une reconstitution du projet

architectonique général originel, tels étaient les deux objectifs majeurs du volume final. Ils sont atteints avec une rare compétence nourrie d'une belle érudition : les pages sont en effet à la croisée de multiples disciplines et témoignent d'une maîtrise du sujet qui ne se limite pas à l'impressionnante bibliographie réunie aux p. 235-269.

Le « sanctuaire de la source Yidlal, près de la citerne / contre la montagne » (cf. KAI 14 – TSSI III 28) a donc vu se mettre en place, au fil du temps, diverses « structures » architecturales où l'eau a son rôle à jouer. L'A. a concentré ses efforts sur la tranche chronologique majeure de son histoire, celle qui est comprise entre l'époque des dominations néo-babylonienne puis perse et les premiers temps de l'époque hellénistique. Il est amené à y distinguer 4 phases majeures. À l'origine, on aurait un sanctuaire rural archaïque, dont les premiers temps semblent remonter au début du VI^e s. et qui rappelle les sanctuaires chypriotes contemporains, installés en plein air. Au tournant des VI^e-V^e s. (une date plus assurée ne peut être établie), interviendrait une phase de monumentalisation, obtenue par la mise en place, à peu de temps de distance, de deux puissants podiums, de diverses canalisations et par la construction d'un premier temple. La fondation en revient au jeune roi de Sidon proche des Perses, Eshmounazor II (le fils de Tabnit, à la chronologie contestée mais célèbre pour son impressionnant sarcophage inscrit conservé au Louvre). Ce premier temple aurait présenté, conformément aux traditions architecturales du monde syro-phénicien, des bases de colonnes et des gargouilles en forme de lion, sculptées dans un calcaire local (*ramleh*). Viendrait ensuite une troisième étape, qui correspond aux années où Eshmoun se mue ostensiblement de divinité tutélaire en puissance guérisseuse, et où apparaissent ces offrandes singulières nommées les « Temple Boys ». C'est alors, ca 390-370, qu'il faut situer la construction du temple « classique » en marbre importé de Grèce, peut-être même d'Attique, un bâtiment qui retient tout spécialement l'attention de l'A. (voir particulier p. 85 sq.). Sur certains points, l'édifice serait inspiré de l'Erechtheion (ca 420-405), mais il en subsiste désormais si peu que la prudence reste de mise. Vu du dehors, ce devait être un temple amphiprostyle d'ordre ionique (ca 10 × 4 m), mais la *cella*, avec ses colonnes surmontées de chapiteaux à protomés de taureau et reposant sur des bases de type assyrien, restait fidèle à la tradition née en Mésopotamie et en Iran. L'A. reconnaît dans ce temple « classique » d'Eshmoun le plus ancien prédécesseur connu du fameux temple de Bacchus à Baalbek et de celui de Bêl à Palmyre. À cette même troisième étape sont à rattacher les

propylées et le fameux autel désigné comme la « Tribune d'Echmoun », avec sa farandole de divinités réparties sur deux registres. Enfin, dans un quatrième temps, au début de l'ère hellénistique, auraient été installés la « piscine du trône d'Astarté » et le « bâtiment aux frises d'enfants ». On regrettera, juste en passant, que les multiples appellations, parfois imagées, utilisées par les divers savants pour désigner les ensembles majeurs du sanctuaire, ne facilitent guère la compréhension de l'endroit par les non-initiés.

De leur côté, les inscriptions égyptiennes, phéniciennes et grecques recueillies sur le site, en même temps qu'elles éclairent le monde divin des Phéniciens en offrant un aperçu des rites et de l'organisation du culte d'Eshmoun, documentent l'expansion et la richesse des contacts commerciaux et culturels de Sidon avec l'ensemble du monde antique dès le V^e s. Un seul document égyptien est présenté (A. Loprieno, p. 271-272), mais les textes phéniciens (dont des carrés magiques) occupent 28 entrées suivies d'une bibliographie spécifique (H.-P. Mathys, p. 273-318). Les inscriptions grecques sont publiées en détail aussi, planches et dessins à l'appui, par R. Wachter (22 entrées suivies par une bibliographie, p. 319-331).

Si on en doutait encore, le pénétrant chapitre de synthèse générale (p. 184-209), qui tire également profit des informations rassemblées dans les volumes antérieurs, démontre qu'il s'agit d'une contribution très précieuse, dont il est délicat de rendre compte en seulement quelques lignes, tant les questions soulevées par Bostan esh-Sheikh sont entremêlées et épineuses. Mais il est évident que, en dépit des indéniables parts d'incertitude qui subsistent, la publication devrait permettre à l'avenir d'affiner notre appréhension de cet étonnant *phönizische / sidonische Eklektizismus* de l'époque perse (cf. aussi les célèbres sarcophages de la nécropole des rois de Sidon). Le volume, richement illustré, offre aussi l'opportunité de revoir, pour mieux les cerner, les identifier et les dater, les liens et filiations de toutes sortes à établir, d'une part, entre les figures d'Eshmoun et d'Asclépios, et, d'autre part, entre les divers sanctuaires consacrés à ces divinités guérisseuses qui, à partir du IV^e s., ont prospéré sur la côte syro-palestinienne, à Chypre, en Anatolie occidentale (surtout en Carie et en Lycie hécatomnide) et en Grèce.

Claude Baurain,

Université de Liège,
Département des sciences historiques,
Quai Roosevelt, 1 b,
B-4000 Liège.
Claude.Baurain@ulg.ac.be

Lembke Katja, *Die Skulpturen aus dem Quellheiligtum von Amrit, Studie zur Akkulturation in Phönizien (Damaszener Forschungen, 12)*, Mayence, Philipp von Zabern, 2004, 1 vol. 23 × 32, XIV + 224 p., 25 fig. ds t., 64 pl. h. t.

Le livre de K. L. constitue désormais l'étude de référence sur le sanctuaire d'Amrit lui-même (architecture, offrandes votives et pratiques cultuelles), mais il apporte également une contribution importante à l'histoire culturelle de la Phénicie du VI^e au IV^e s. av. J.-C., première grande période d'« acculturation » avant les bouleversements de l'époque hellénistique. En effet, au-delà d'une présentation des états successifs des vestiges architecturaux, aussi attentive et précise que le permettaient les publications et l'état actuel du site, et d'une étude exemplaire des ex-voto sculptés, K. L. a parfaitement rempli la mission qui lui avait été confiée au sein du programme de l'Institut archéologique allemand sur l'acculturation en Méditerranée orientale et en mer Noire : les premières pages de l'ouvrage présentent en effet de façon méthodique – mais avec une terminologie difficile à traduire en français – les différents modes de réception, d'adaptation, de création qui caractérisent le milieu phénicien de cette période, éléments constitutifs d'une identité culturelle très proche de celle des royaumes de Chypre à la même époque, mais sensiblement éloignée de « modèles » grecs dont le poids a longtemps été écrasant dans les recherches sur le monde méditerranéen antique.

L'étude architecturale prend, nécessairement, pour point de départ la publication de M. Dunand et N. Saliby, en 1985, consécutive aux fouilles des années 1954-1959. K. L. en présente un bilan critique, mettant en doute, par exemple, l'existence d'une tour à étage de part et d'autre de l'accès au grand bassin au centre duquel se trouvait la chapelle du dieu. Jointe à celle des premières offrandes, l'étude des éléments décoratifs, en particulier d'une *protomé* de lion jouant le rôle de gargouille (ici pl. 1, d), l'amène à proposer une datation haute – avant 600 – pour la construction des édifices qui entouraient le bassin. Pour cet avant-train de lion, j'ajouterai aux comparaisons proches-orientales et anatoliennes citées par l'A. les lions couchés qui décorent une base de statue trouvée dans la péninsule du Karpas à Chypre (voir D. Ussishkin, *Archaeology*, 1972, p. 304-305, avec une datation au IX^e s. qui est certainement beaucoup trop haute) : leur date est difficile à déterminer, mais il est peu probable qu'ils soient antérieurs au VI^e s.

L'essentiel du volume est consacré aux sculptures, découvertes en différentes étapes, présentées dans deux articles de Dunand (*Bull. Mus. Bey-*

ruth, 1944-1945 et 1946-1948), l'ouvrage de Dunand et Saliby, et l'étude de C. Jourdain-Annequin consacrée aux images d'« Héraclès-Melqart ». Le catalogue compte 552 numéros, mais de nombreux fragments mis au jour par Dunand en 1926 n'ont pas été retrouvés (voir la liste originale de 456 objets donnée en appendice, p. 207-217) et, surtout, les pillages auxquels a été soumis le site ont fait disparaître les plus belles pièces, c'est-à-dire les têtes, dont seules quelques-unes peuvent être identifiées. Il faut rappeler que, après la mission de Renan (1860), l'intérêt du site a régulièrement entraîné des recherches clandestines. En 1864-1865, G. Rey acquiert deux statuettes en calcaire qu'il donne au Louvre (ici n^{os} 103 et 215, mais les concrétions sableuses pourraient indiquer que ces objets ne proviennent pas du sanctuaire lui-même), ainsi qu'un « bloc de marbre représentant un personnage dans la pose de l'adoration », qui semble avoir disparu. En 1873, Gaillardot informe Renan, dont il avait été l'un des principaux collaborateurs en 1860, qu'une soixantaine de têtes avaient été acquises par Péretié, chancelier du consulat de France à Beyrouth et principal pourvoyeur du collectionneur Louis de Clercq. Bien qu'il soit difficile d'isoler dans la collection de Clercq les sculptures originaires du sanctuaire d'Amrit, il est à peu près certain que plusieurs de ces œuvres sont arrivées au Louvre et que deux très belles têtes, celle d'« Héraclès » n^o 39 et la tête juvénile couronnée n^o 285, se trouvent à Copenhague. En plus du buste du Louvre (ici n^o 38) et de la tête de Copenhague, stylistiquement différentes, il est probable que plusieurs têtes du « Maître des animaux » ou « Héraclès » (voir ici n^o 35), qui présentent une patine rosée à rougeâtre caractéristique de nombreuses sculptures trouvées sur le site, ont la même provenance. En premier lieu, la tête n^o 73 (pl. XI), du catalogue des antiquités chypriotes de la collection de Clercq et, par suite, tout ou partie des 11 autres têtes du dieu cataloguées, sans illustrations, par De Ridder (n^{os} 74-84). L'une d'entre elles se trouvait, il y a quelques décennies, dans une collection privée de San Antonio, au Texas (H. Hoffmann, *Ten Centuries that Shaped the West* [1970], n^o 3) ; vu son style, ses dimensions et surtout la patine rougeâtre qui la recouvre, je croirais volontiers qu'il faut ajouter celle qui est conservée au musée Bénaki à Athènes (n^o 12 du récent cat. de S. Vlizos) ; une autre se trouve peut-être à

Mariemont, en Belgique (voir K. L., p. 13, n. 84). Parmi les autres types représentés à Amrit, la petite tête imberbe coiffée de la double couronne égyptisante (n° 142) est particulièrement intéressante, car ce symbole de la domination des pharaons sur la Basse- et Haute-Égypte doit désigner ici, comme à Chypre, le statut royal du personnage. Les têtes de ce type trouvées dans l'île sont de grand format, mais plusieurs exemplaires de taille réduite montrant, comme il est plus courant, un personnage barbu se trouvaient dans la collection de Clercq (cat. De Ridder, n°s 21-23) : seule la tête n° 23 est illustrée (pl. VIII), mais la tête n° 21 se trouve maintenant à Berlin (V. Karageorghis *et al.*, *Ancient Cypriote Art in Berlin*, Nicosie, 2001, n° 144) et il est probable que le n° 22 correspond à la tête de la collection Bastis publiée par D. Buitron-Oliver (dans *Antiquities from the Collection of Christos G. Bastis*, New York, 1987, n° 54 : dimensions à peu près semblables, 13,2 contre 13,5 cm). Quant aux têtes de jeunes gens couronnés, largement représentées ici, un exemplaire d'une collection suisse, qui présente la patine rouge évoquée précédemment, pourrait compléter la série (J. Dörig, *Art antique. Collections privées de Suisse romande*, Genève, 1975, n° 190). Je me demande, enfin, si un petit groupe d'œuvres actuellement au Rijksmuseum de Leyde, qui ont été acquises à Marseille en 1925, ne proviennent pas d'Amrit plutôt que de Chypre (F. L. Bastet, H. Brunsting, *Corpus Signorum Classicorum Musei Antiquarii Lugduno-Batavi*, Leyde, 1982, n°s 545-549) : plusieurs d'entre elles, en effet, sont étroitement apparentées aux sculptures cataloguées ici et le rapprochement est particulièrement significatif pour des types iconographiques peu représentés à Chypre, comme les personnages masculins tenant une petite chèvre du bras gauche (cat. Leyde n°s 547-548, voir ici n°s 188-211) ou les petits groupes montrant un père avec un ou deux enfants (cat. Leyde n° 549, ici n°s 263-266). Il est tout à fait possible que ces sculptures proviennent d'un nouveau pillage du site, intervenu juste avant que Dunand, prévenu par un chasseur de la découverte d'une tête en calcaire, ait entrepris en 1926 la fouille de la principale *favissa*. En tout état de cause, les documents les mieux conservés ont disparu avant les fouilles officielles et seuls quelques-uns d'entre eux sont localisables aujourd'hui.

Revenons au catalogue tel qu'il est constitué ici. Il comporte quelques éléments de mobilier en calcarénite locale (n°s 1-8), dix terres cuites fragmentaires (n°s 9-18, quatre ne sont connues que par la publication de Dunand), parmi lesquelles deux têtes comparables à celles trouvées en grand nombre à Rhodes et à Samos, d'origine certaine-

ment salaminienne, comme le cheval miniature à roulettes n° 14, plus typique encore de l'atelier de Salamine ; enfin, des fragments de sculptures en marbre (n°s 19-34), dont les jambes d'une *koré* archaïque tardive, plus petite que nature (n° 19), témoignage d'autant plus important qu'un intermédiaire chypriote depuis la Grèce de l'Est est ici peu vraisemblable, aucune œuvre de ce type n'ayant encore été trouvée à Chypre, alors que deux autres fragments de petites *korés* en marbre proviennent de la côte syrienne (K. Lembke, *AA*, 2003, p. 173-182). Les autres offrandes répertoriées – étudiées directement ou d'après photos –, soit env. 500 numéros, sont taillées dans un calcaire tendre (appelé ici « Kreidestein »), dont l'analyse par C. Xenophontos (p. 218-219) indique une origine chypriote. Des résultats identiques ont été présentés pour le calcaire dont sont faites différentes sculptures « chypro-ioniennes » de Samos, Rhodes, Cnide, etc. (voir ci-dessous), ce qui pose, pour Amrit, le même problème du lieu de fabrication des œuvres, un des principaux enjeux de l'analyse stylistique et iconographique pratiquée par K. L.

Le catalogue typologique est précédé d'une proposition de classement chronologique qui s'éloigne, à juste titre, des catégories définies par Gjerstad en 1948 (p. 41). L'époque archaïque est ici divisée en trois étapes, archaïque ancien (*früharchaisch*) de 670-660 à 610-600, archaïque moyen (*mittelarchaisch*) jusque vers 550-540, archaïque récent (*spätarchaisch*) jusque vers 475. Cette proposition me paraît raisonnable, même si je serais tenté de faire durer, à Chypre, jusqu'à 460 env. la période que l'on peut appeler archaïque. La première catégorie examinée est celle du personnage traditionnellement appelé Héraclès ou Héraclès-Melqart, mais que K. L. préfère désigner de façon plus neutre comme le Maître des animaux (« Herr der Tiere »), ce qui est plus satisfaisant, puisque les sanctuaires où étaient offertes ces images – à Chypre ou au Proche-Orient – n'ont jamais été consacrés à « Héraclès », mais elle devrait impliquer d'inclure sous ce nom les représentations de « Bès » ou de tout autre personnage maîtrisant un fauve. Cette catégorie d'offrande, la seule qui se rapporte à un dieu masculin, est particulièrement fréquente dans le sanctuaire d'Amrit, puisque 66 numéros du catalogue s'y rapportent (n°s 35-100). Il y a donc une différence notable avec la plupart des sanctuaires des dieux masculins de Chypre – sauf celui de Kition-Bamboula –, où l'on trouve aussi des images de Zeus Ammon et d'Apollon, sans parler des statuette de Pan à partir de l'époque hellénistique. D'autre part, il n'y a pas de trace d'un culte féminin à Amrit, contrairement à ce

qu'on observe au sanctuaire d'Echmoun à Sidon. K. L. fait le point, à partir des nombreux exemples trouvés à Chypre, sur l'évolution de ces représentations du Maître des animaux, qui s'échelonnent du début du ^{vi} s. à la fin de l'époque classique. Tout en étant consciente des multiples variantes qui existent, elle propose de distinguer deux grandes catégories, celle du dieu tenant l'arc et les flèches (dessin de restitution de la fig. 5, mais il aurait fallu ajouter une barbe au personnage) et celle du dieu brandissant la massue et tenant un lion, à qui s'applique à proprement parler l'expression « Maître des animaux » (dessin fig. 6). Le type ancien n'est représenté à Amrit que par un exemplaire (n° 35), les autres montrent le dieu imberbe tenant un tout petit lion de la main gauche. Seules quelques statues atteignaient la taille naturelle, celles qui ne sont pas trop fragmentaires pour être datées sont situées en majorité vers 480-460, aucune ne paraît appartenir au ^{iv} s. De façon tout à fait originale, deux ou trois de ces Héraclès (n°s 37 et 57, avec la restitution de la fig. 7, plus douteux sur le n° 49) tiennent un oiseau au lieu du petit lion : K. L. écarte l'idée d'une confusion du sculpteur et pense soit à l'évocation des oiseaux du lac Stymphale, soit – ce qui me paraît nettement préférable – à la volonté d'exprimer le pouvoir de la divinité sur l'ensemble du monde animal ; je rappelle que « Bès », vêtu de la *léonté*, tient un oiseau et un fauve sur une coupe chypro-phénicienne d'Idalion.

Les statues ou statuettes de personnages mortels offertes dans le sanctuaire d'Amrit sont presque exclusivement masculines. Pour l'époque archaïque, on trouve les types bien connus à Chypre de l'adorant à bonnet conique (n°s 101-118, avec la restitution fig. 8), des personnages en tenue égyptisante représentant des dignitaires, comme l'indique aussi la taille à peu près naturelle – exceptionnelle dans les offrandes d'Amrit – des statues n°s 122-125 (avec les fig. 9-10, noter le remarquable décor du n° 122, mais le torse n'était-il pas couvert par une tunique plutôt que par une cuirasse ?), ou encore les statuettes figurant un jeune homme vêtu d'un caleçon ou *perizoma* (n°s 166-169, fig. 13-14 ; voir maintenant l'étude de R. Hirschmann, *CCEC*, 33, 2003, p. 169-209) : ces sculptures trouvent d'excellentes comparaisons dans la production d'Idalion (y compris dans le sanctuaire de Golgoi-*Ayios Phôtios*) dans la première moitié du ^{vi} s., et un peu plus tard encore. Tel n'est pas le cas pour les *kouroi* nus n° 182-187 (fig. 17, mais le n° 182 ne porte-t-il pas un vêtement sur l'épaule droite ?), presque inconnus à Chypre, mais attestés à Sidon et, surtout, dans les sanctuaires de Grèce de l'Est. Les statuettes d'Amrit apportent une

contribution importante au dossier si controversé du lieu de fabrication de ces œuvres : les *kouroi* 168 et 184 proviennent visiblement d'un même atelier, mais l'un portait un caleçon peint, tandis que le sexe de l'autre est visible, ce qui paraît indiquer que les commanditaires choisissaient sur place la version nue grecque, ou chypriote avec le *perizoma*. On notera aussi le n° 187, plus récent, dont, quoi qu'en dise K. L., la main posée sur la hanche gauche pourrait appartenir à un autre personnage.

Le groupe le plus abondant est celui des « Mantelstatuen », adorants masculins vêtus du *chiton* et de l'*himation* portant une offrande, souvent une petite chèvre, et levant parfois une main en signe de salut ou de prière (n°s 188-389, fig. 18-25, mais dr. et g. sont inversés sur la fig. 19, et une même statue est reproduite deux fois sur la pl. 26) ; la tête est ceinte d'une couronne de feuillage. Cet ensemble, qui s'échelonne du troisième quart du ^{vi} s. à la seconde moitié du ^v s., est vraiment caractéristique d'Amrit, seul le site phénicien de Kition permet des comparaisons à Chypre : c'est un nouvel indice pour l'existence sur le site ou à proximité d'un atelier travaillant pour des commandes locales, avec un matériau importé de Chypre. Les représentations d'enfants sont bien attestées, soit sous la forme de groupes père-enfant(s) (n°s 263-266, fig. 24), soit sous celle, bien connue à Chypre, des garçons assis, le sexe découvert, dits *temple-boys* (n°s 393-399) : pour ce dernier groupe, l'A. a établi un bilan d'ensemble, illustré par le graphique de la fig. 27, qui montre la part prépondérante du sanctuaire d'Echmoun à Sidon, où les statues d'enfants, d'époque classique, sont le plus souvent en marbre. Deux tableaux (p. 95) résument la répartition chronologique des principaux types iconographiques (Tab. 4, corriger « Münze » en « Mütze ») et celle des « Mantelstatuen » (Tab. 5).

Le chap. 6 est consacré au culte pratiqué dans le sanctuaire et à la personnalité de la divinité. Deux dédicaces au dieu Echmoun, comme dans le grand sanctuaire proche de Sidon, donnent une indication essentielle, mais la nature du dieu ne se limite pas à celle de l'Asclépios guérisseur auquel il est assimilé en Phénicie à partir de l'époque hellénistique. Les figurations du Maître des animaux s'inscrivent, sous la forme hellénisée d'Héraclès, dans la tradition du *smiting god* de l'Âge du Bronze, un dieu protecteur contre toutes les puissances néfastes, garant de la civilisation contre la nature sauvage. L'évolution, qui s'interrompt ici à l'époque hellénistique, va d'une fonction protectrice générale à une fonction guérisseuse : de même, à Épidaure, le culte d'Apolon s'efface peu à peu au profit de celui de son

« fils » Asclépios. La présence de la source joue sans aucun doute un rôle fondamental dans le culte, et K. L. présente d'intéressantes comparaisons avec le monde hittite (Eflatun Pinar), l'Égypte, la Grèce, Sidon et Kition. Cette « mise en contexte » est largement développée dans le chap. 7 ; la part prise dans l'architecture et les offrandes du sanctuaire par les grandes civilisations qui entourent la Phénicie est soigneusement réexaminée, de même que la question de la production et de la diffusion des sculptures « chypriennes » : K. L. ne pense pas que l'atelier principal se trouve à Naucratis (hypothèse défendue par S. Fourrier) et présente les différentes autres possibilités. Les études sur les découvertes récentes de Milet et Cnide semblent confirmer l'existence d'ateliers installés sur différents sites, travaillant avec du calcaire importé de Chypre. C'est ce que l'on observe plus généralement pour les offrandes d'Amrit, les comparaisons stylistiques indiquant que les sculpteurs viennent principalement d'Idalion, puis du royaume de Kition quand celui-ci annexe Idalion vers le milieu du

VI^e s. ; mais ils s'adaptent à la fois au milieu local et au processus général d'hellénisation du style et de l'iconographie, selon un phénomène d'acculturation dont les documents présentés ici donnent un des plus beaux exemples pour la côte proche-orientale, à compléter par celui du sanctuaire d'Echmoun à Sidon et, bien sûr, par l'imposante série des sarcophages anthropoïdes, précédemment étudiée par K. L. On notera que, sur toutes ces questions, la recherche en langue allemande s'est largement imposée, alors que les archéologues français ont été à l'origine des principales découvertes.

Un résumé en anglais (p. 149-151, complété par un résumé plus court en arabe) rendra service à beaucoup de lecteurs et les incitera à lire plus attentivement cet important ouvrage.

Antoine Hermay,

MMSH - Centre Camille-Julian,
5, rue du Château-de-l'Horloge, BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 2.

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA), 1, *Processions, Sacrifices, Libations, Fumigations, Dedications* (Fondation pour le *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* / J. Paul Getty Museum), Los Angeles, The J. Paul Getty Museum, 2004, 1 vol. 19,5 × 28, XXII + 612 p., 139 pl. ds t.

Le projet du *Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA)* est né avant même la parution du dernier volume du *LIMC*, en 1999. Il apparaissait en effet aux responsables de la publication, et en tout premier lieu à Lilly Kahil, que ne pas poursuivre l'exploitation des formidables archives créées pour la publication du *LIMC* et laisser à l'abandon le dynamisme de sa « famille » serait, d'une certaine façon, sacrilège. La publication du *ThesCRA* est maintenant terminée. Projetée en même temps, la mise en ligne des ressources accumulées dans les différents centres du *LIMC* est aujourd'hui effective (www.mae.u-paris10.fr/limc-france ; voir *RA*, 2006, p. 295-298). L'entreprise était pourtant d'envergure.

L'ambition du *ThesCRA* est d'exposer, pour un public varié, les différents aspects des cultes et des rites des religions de l'Antiquité classique (Grèce, Étrurie, Rome), les cultures antérieures ou voisines étant citées lorsque le besoin s'en fait sentir, sans jamais être systématiquement étudiées. Les A. s'appuient sur les différentes sources disponibles – littéraires, épigraphiques, iconographiques et archéolo-

giques –, sans privilégier l'une par rapport à l'autre. Le *ThesCRA* écarte de son propos toute considération purement philosophique ou spirituelle ou intimement liée aux événements, sans négliger pour autant la mise en valeur des évolutions sur lesquelles, dans ce premier volume, les A. reviennent bien souvent en conclusion. Ce faisant, le *ThesCRA* se présente comme une œuvre originale, d'une grande richesse et d'un indéniable intérêt.

Systématiquement répertoriés, les éléments du culte qui entrent dans le projet du *ThesCRA* ont été répartis selon trois niveaux, répartition qui doit beaucoup à Philippe Bruneau. Seuls les deux premiers niveaux font pour l'heure l'objet du *ThesCRA* : le niveau des éléments dynamiques, qui occupe les trois premiers volumes, et le niveau des éléments statiques, qui occupe les deux derniers, auxquels s'ajoutent un volume d'abréviations et un volume d'index. La publication des volumes consacrés au troisième niveau, celui des occasions et circonstances des activités cultuelles et rituelles, doit donner lieu à un projet séparé (une présentation de l'ensemble

peut être consultée sur le site Internet du *LIMC* : www.limc.ch). Chaque niveau est ensuite subdivisé en chapitres, voire sous-chapitres, traitant successivement des civilisations grecque, étrusque et romaine. Chaque partie de l'ouvrage ainsi constitué a été confiée à la responsabilité d'un chercheur d'envergure internationale, secondé, dans certains cas, par une équipe, rédigeant dans sa langue maternelle (allemand, anglais, français ou italien). L'organisation interne des parties, précisée en première page de chacune d'entre elles, est ensuite laissée à la libre appréciation de chaque responsable, mais contient systématiquement une présentation générale de la pratique envisagée, avec définition et étude de vocabulaire, une abondante bibliographie qui, sans être complète, contient tout à la fois les ouvrages de référence, les anciennes sommes et les discussions les plus récentes, et un catalogue de sources présentées par type et de façon chronologique. De nombreuses sources littéraires et épigraphiques sont proposées en traduction, lorsque la longueur de l'extrait mentionné le permet. Les sources archéologiques et iconographiques, pour lesquelles le renvoi au *LIMC* est presque systématique, font au moins l'objet d'une description. Une sélection de ces objets nourrit les nombreuses planches. Dans tous les cas, ce catalogue ne vise pas à l'exhaustivité : des choix ont présidé, de bout en bout, à son élaboration. De nombreux témoignages étant utilisables tant pour un acte cultuel que pour un autre, l'index s'avère indispensable pour une utilisation optimale de l'ensemble.

Le chapitre sur la procession dans le monde grec a été confié à M. True, J. Daehner, J. Grossman, K. Lapatin avec la contribution de E. Maia Nam. D'emblée, les A. admettent leur dette à l'égard de l'exemple athénien (p. 3). Après une première partie consacrée tout à la fois aux définitions, aux sources littéraires et épigraphiques, ici traduites, et à la description plus détaillée de quelques processions, suivies de quelques lignes sur les trajets suivis par les processions, la troisième partie, de loin la plus longue, se consacre aux seules sources iconographiques, vases, hauts et bas-reliefs couvrant une période de deux siècles (mi-^{vi} - mi-^{iv} s.). Les processions y sont classées selon la divinité qu'elles honorent. La conclusion ne s'attarde que sur ce type de sources, constatant que « the iconography of procession is remarkably unpecific and seems interchangeable between gods », mais précisant également que nombreuses sont les représentations de processions dont on ne peut savoir à quelle divinité elles sont consacrées : toutes celles-là, les plus nombreuses, semblent ainsi quelque peu délaissées. Les A. ratent ainsi l'occasion de proposer une étude de la procession

dans le monde grec selon des critères plus pertinents que ceux qu'ils ont utilisés et qui n'ont rien de spécifiques à la *pompè*, critères parmi lesquels l'étude des participants, par ex., pouvait s'avérer prometteuse. Trop tributaires du modèle du *LIMC* et malgré les textes abondants, commodément réunis, ils ne permettent pas ici au *ThesCRA* d'exprimer pleinement son originalité et son intérêt.

Les processions étrusques ont été confiées à S. Bruni qui insiste sur la nature essentiellement iconographique de la documentation. Logiquement, l'essentiel de cette contribution dresse l'inventaire des ressources en ce domaine, en les classant en fonction de la nature de la procession : fêtes religieuses, cortèges nuptiaux... Chaque notice est accompagnée d'une description précise du cortège, sa composition, les costumes des participants et des éléments du décor. Faute de parallèle textuel, un certain nombre de scènes demeurent d'interprétation incertaine. Le plus gênant reste l'absence de synthèse qui ne nous permet pas de saisir, même superficiellement, l'ensemble du phénomène.

Les processions romaines ont été confiées à F. Fless qui a coordonné ses efforts avec l'équipe du sacrifice et notamment J. Scheid qu'elle remercie pour les fertiles discussions qu'ils ont eues. Effectivement, ce thème est délicat à définir car aucun terme latin ne vient le circonscrire. Le mot *pompa*, emprunté au grec au ⁱⁱ s. av. n. è., ne décrit qu'une partie de cette manifestation plurielle et complexe qui ne se résume pas à l'aspect bien connu de la séquence du sacrifice, ce qui justifie pleinement l'introduction méthodique, qui pose les limites de la procession, en présente les sources, en dessine l'évolution pour en venir finalement à la structure et à la fonction de cette cérémonie. Les six parties suivantes étudient les représentations et les significations de tous les aspects des processions. Après avoir détaillé les différents éléments et participants, l'A. s'attache aux ornements, à la durée et à l'ordonnancement de la procession en fonction de son intention : pompe triomphale, funèbre, *circensis*, d'*adventus*, sans oublier les formes de locomotion, le déplacement dans l'espace, ses impératifs et ses significations. Pour chaque passage, sources littéraires et iconographiques sont citées précisément, ainsi que les travaux modernes utilisés dans le chapitre introductif. Cette étude fournit donc un précieux outil de travail.

La présentation des sacrifices sanglants dans le monde grec, confiée à A. Hermary, avec la collaboration de M. Leguilloux pour la documentation archéozoologique, V. Chankowski pour les textes épigraphiques, et A. Petropoulou pour les

sources écrites sur Aphrodite, adopte un plan soumis aux exigences du rite lui-même, avec une longue première partie consacrée aux sacrifices d'animaux et une deuxième partie qui, en quelques pages, fait le point sur l'état actuel des recherches relatives au sacrifice humain. Dès l'introduction, les A. ont pris soin de préciser la difficulté de traiter le sacrifice indépendamment des autres rites dont il est indissociable (p. 62). Le sacrifice des animaux est ensuite abordé point par point, de l'étude des espèces animales sacrifiées à la cuisson de la viande, en passant par celle des préparatifs, des lieux et circonstances des sacrifices, des préliminaires, des acteurs et instruments du sacrifice jusqu'à la mise à mort et la découpe. Ce plan, qui se libère des contraintes liées aux différents types de sources disponibles, permet une étude pragmatique du rite lui-même et aborde ainsi des aspects rarement évoqués, comme le problème de l'âge des victimes. Un catalogue, qui distingue les sources écrites et les sources iconographiques, intervient dans chaque sous-partie. En faisant ces choix de présentation, les A. ne se sont pas simplifiés la tâche. Pourtant, la documentation réunie s'avère non seulement riche et variée, mais aussi très judicieusement sélectionnée, puisqu'elle évite toujours la redite. L'apport de l'archéozoologie est ici indiscutable. Pour autant, l'étude de la répartition des espèces sacrifiées en fonction de la divinité honorée n'aboutit qu'à une conclusion attendue, à savoir que, là comme ailleurs dans les actes cultuels grecs, la personnalité de la divinité n'intervient pas dans le choix de la victime, à la seule exception de prescriptions religieuses particulières liées à tel ou tel sanctuaire. La contrainte économique est ici un critère bien plus opérant, finalement reconnu dans la masse des coqs et autres volailles sacrifiés à Asclépios (p. 76). On regrettera par ailleurs que certaines notions ne semblent pas comprises de la même façon par tous les A. du chapitre : si la notion de divinité chtonienne et ouranienne est évacuée en introduction, conformément à ce qu'exigent les derniers développements de la recherche, Asclépios se voit caractérisé quelques pages plus loin par des « aspects héroïques et chtoniens » présentés comme une évidence. Cette cacophonie, sur ce point précis, marque d'ailleurs l'ensemble des chapitres consacrés aux rites (des dieux chtoniens sont encore mentionnés p. 259, dans le chapitre consacré aux fumigations). La conclusion générale revient sur l'attention à porter aux contextes d'élaboration des différentes sources et sur l'évolution chronologique, éléments qui pourraient autrement être sous-estimés du fait des choix éditoriaux du *ThesCRA*.

Le chapitre consacré aux sacrifices dans le monde étrusque, confié à L. Donati et à S. Rafanelli, tente, avec succès, de dresser un inventaire de l'état des connaissances actuelles, sans passer sous silence les nombreuses difficultés qui résultent de la nature de la documentation : une iconographie fort riche, mais qui n'est pas explicitée par les autres sources, des textes épigraphiques dont la compréhension n'est pas sûre, des témoignages littéraires toujours étrangers à la culture étrusque. Ce travail se subdivise en trois parties de taille très inégale : une typologie des sacrifices, introduction de fait, quatre pages consacrées au sacrifice humain et une troisième partie, bien plus longue, dévolue au sacrifice animal. L. Donati souligne le caractère central du sacrifice chez les Étrusques, reconnu dès l'Antiquité. L'appellation de « sacrifice » est ici réservée par les A. aux animaux et aux hommes, car pour eux la privation de la vie est l'élément essentiel du sacrifice ; la consécration d'inanimés est apparentée à la libation, traitée dans un autre chapitre. De même, dans le paragraphe réservé aux sacrifices humains, l'A. ne distingue pas le sacrifice de l'exécution rituelle ni des jeux sanglants. Le sacrifice humain souvent présenté comme une pratique ancestrale des Étrusques par des auteurs étrangers n'est pas clairement attesté par les *realia*, même si L. Donati pense que des découvertes archéologiques (à Tarquinia principalement) renforcent la probabilité de leur existence. Il y a certes des squelettes humains dans un contexte d'apparat rituel, mais ce sont des nouveau-nés ou des enfants contrefaits, et rien ne prouve formellement qu'ils ont été exécutés. Cela procède sans doute de l'attention extrême que les Étrusques ont montrée pour les *prodigia*, signes envoyés par les dieux pour manifester leur colère ou leur volonté. L'A. voit toutefois une évolution vers le sacrifice animal de substitution. Les sacrifices d'animaux sont minutieusement étudiés, en commençant par la terminologie telle qu'elle apparaît dans le *liber linteus*, suivie d'une typologie des victimes, d'un répertoire des espèces, d'une étude de la localisation des sacrifices et des acteurs pour terminer par les séquences de la cérémonie. Les A. s'attachent à montrer les spécificités du rite étrusque par rapport au monde gréco-romain, ainsi le choix des victimes animales, plus large que dans le sacrifice romain. Ils ont largement pris en compte les *realia*, fort importants dans le domaine étrusque : l'étude des victimes est suivie pour chaque animal d'un catalogue des inventions où sont recensées les découvertes archéozoologiques, ce qui en fait un instrument de travail très utile. Cependant certains animaux telles les tortues sont ici inclus alors qu'ils n'apparaissent que sous forme d'offrandes

votives en terre cuite. Faute d'élément corroborant leur rôle substitutif, on peut rester sceptique sur leur statut de victime. L'examen des fosses montre également la pluralité des lieux du sacrifice, ce qui nous renvoie à la complexité des intentions du sacrifice, que L. Donati a soulignée dès l'introduction. L'étude des acteurs du sacrifice se heurte à la difficulté de compréhension des textes étrusques ; si l'on arrive, non sans mal, à retrouver une terminologie religieuse dans les textes, en revanche l'organisation des sacerdoces reste hypothétique et dépend de la lecture que l'on peut faire des sources romaines. L'haruspicine, les séquences du sacrifice, le découpage et le traitement des viandes sont amplement commentés. Au final, la complexité et la spécificité du sacrifice étrusque transparaissent. Cependant, faute d'un passage synthétique suffisamment développé, le néophyte peine à en dégager les caractères généraux.

L'étude sur les sacrifices romains est l'œuvre d'une équipe constituée de F. Prescendi et A. V. Siebert, avec la collaboration de W. Van Andringa et S. Wyler, coordonnée par V. Huet et supervisée par J. Scheid. Ce chapitre se divise en deux parties de taille inégale. La première se présente comme une longue introduction qui est à la fois une mise au point méthodologique et une courte synthèse. La seconde décrit amplement le sacrifice dans tous ses aspects. Les A. soulignent à plusieurs reprises la gageure que représente une synthèse sur le sacrifice dans le monde romain, car la coexistence, dans cet empire, des religions et des particularités locales rend vaine toute tentative de présentation globalisante. De plus, l'univers dans lequel le sacrifice a été célébré a radicalement changé au fil des siècles et il serait illusoire d'en souhaiter une vision immuable. Ils n'évitent donc aucune précaution et entament leur étude par une définition bienvenue de l'acceptation moderne du sacrifice : il y a un sacrifice chaque fois qu'un objet ou un être animé est offert soit par la communauté, soit par un individu, près de l'autel ou sur l'autel, qu'il soit tué ou détruit, en partie ou en totalité ; le sacrifice sert à établir une communauté ou à définir une relation entre les humains et le monde surhumain, des *dii*, *divi*, *manes*... Cela délimite les champs respectifs de l'exécution rituelle et de l'offrande qui se trouvent en dehors du cadre d'étude. Cependant, les A. précisent que la terminologie antique n'opère pas les mêmes distinctions que nous entre sacrifice et offrande. Ils se penchent ensuite sur la hiérarchie qui valorise les sacrifices d'animaux (ceux-ci impliquent la vérification de l'acceptation des dieux, l'*extispicium*), par rapport aux sacrifices d'inanimés (encens, lait, végétaux, objets manufacturés) et qui met à part le

sacrifice humain (celui-ci ne suppose de banquet ni des dieux ni des hommes). Ils étudient ensuite les significations et les types de sacrifices en commençant par leurs occasions. Le sacrifice doit être compris comme un canal de communication entre les dieux et les hommes auquel les gestes accomplis et la prière donnent un sens. Les rites préliminaires servent à établir la communication, l'offrande de la victime est un message à destination des dieux et la réponse de ceux-ci se lit grâce à la *litatio* et à l'*extispicium*, enfin le banquet réaffirme la hiérarchie des êtres, divins, humains et animaux, de même que le déroulement du sacrifice rappelle la hiérarchie sociale et la supériorité des dieux sur les hommes. Les A. évoquent ensuite les apports et les limites des divers types de documents – procès-verbaux, textes littéraires, représentations iconographiques. Un très intéressant passage réfléchit sur le caractère, le statut et le sens des représentations iconographiques de sacrifices publics. Celles-ci offrent en de multiples exemplaires une représentation synthétique du sacrifice, avec une prédilection pour les cérémonies dédiées à Jupiter Très Bon Très Grand, à Mars ou aux empereurs. Ces scènes sont rarement destinées à des sanctuaires mais se retrouvent volontiers sur des arcs, des portes, des bâtiments publics. Dans les séquences du sacrifice, les actions préparatoires, *pompa* et *praefatio*, sont sur-représentées par rapport à l'*immolatio* et la mise à mort. Sauf dans les Gaules, les divinités y trouvent rarement leur place. Les A. rappellent les principales théories qui ont tenté d'en élucider la signification sociale, politique et religieuse. Ce passage a le mérite de souligner que la documentation iconographique n'a pas valeur de reportage, mais de discours, dont la portée dépasse la dimension factuelle. La connaissance du sacrifice réel passe par l'étude des restes archéologiques qui nous renseignent sur les victimes, les découpes et la consommation. Mais cette voie prometteuse demeure encore trop pionnière pour autoriser des généralisations. Un autre accès est offert par l'étude de la disposition et de la décoration des *sacella* privés. Par ailleurs, les A. rappellent que le calendrier religieux n'est pas universel, car, même si les cités romaines de l'empire tenaient compte du calendrier romain, chacune était libre d'agencer le panthéon à sa convenance. Suivent deux paragraphes présentant les principales directions prises par les réflexions anciennes sur le sacrifice et les théories modernes. Une fois le lecteur averti par cette mise au point précautionneuse, commence l'étude du sacrifice proprement dit. Sont étudiés successivement les phases du sacrifice, les différents types et rites, les acteurs du sacrifice, la nature des victimes, les règles du sacrifice, les

objets et les pratiques liés à son exercice. Enfin, le paragraphe très court sur les *realia* souligne cruellement les limites actuelles de ce domaine de recherche. La seconde partie, narrative et très détaillée, se veut donc d'une utilité pratique immédiate, tant pour le chercheur en quête d'éléments de comparaison, que pour l'enseignant à la recherche de bibliographie ou d'exemples. Il est dommage cependant que les deux chapitres reprenant les mêmes catégories se répètent et donnent l'impression d'empiéter l'un sur l'autre alors qu'ils sont précieux tous deux, l'un en raison de la nécessité d'une mise au point préalable, l'autre par son répertoire clair et commode.

La libation (E. Simon) et la fumigation (E. Simon et H. Sarian pour les sources littéraires, assistées de S. Milanezi) font chacune l'objet d'un chapitre d'une quinzaine de pages pour lesquels le même plan chronologique a été adopté, depuis l'Égypte et le Proche-Orient jusqu'à l'Antiquité romaine, en passant par les civilisations minoenne, mycénienne, grecque et étrusque. Un résumé, la bibliographie et l'intégralité du catalogue sont rejetés en fin de chapitre. Dans les deux cas, les pratiques grecques donnent lieu à des développements plus longs, mettant en exergue certains aspects de ces rites. Ainsi, dans le chapitre « Libations », la présence de phiales tenues par une divinité sur des vases, rondes-bosses ou reliefs est discutée, de même que la place de la libation dans les rites funéraires. À propos des pratiques attestées de fumigations, les A. insistent sur leur importance dans le culte d'Aphrodite et dans les rites éleusiniens, mais aussi leur intérêt pour l'étude du commerce de l'encens qui arrivait d'Arabie. Utilisé dès l'époque villanovienne dans le domaine italique, mais importé d'Orient, l'encens reste longtemps un produit onéreux, ce qui explique peut-être son usage limité. En Étrurie, certaines divinités comme Hécate semblent avoir un lien privilégié avec les fumigations, utilisées dans le contexte funéraire. À Rome, fumigations et libations apparaissent étroitement liées dès l'époque de Plaute. Elles sont aussi bien dédiées au *Lar* familial qu'à des divinités publiques, comme Junon, Janus ou Jupiter, ou encore à des divinités « invitées » comme la Grande Mère. Ce chapitre met donc en évidence l'importance d'un usage qui, moins représenté que dans le monde grec, n'apparaît pas à Rome comme un rite autonome mais entre en composition avec de multiples gestes religieux. Les objets nécessaires à cette pratique, brûle-parfums et encensoirs grecs, étrusques et romains, et leurs représentations achèvent un aperçu synthétique d'un rite souvent délaissé dans les ouvrages sur les religions antiques.

La présentation des offrandes votives grecques reprend la distinction classique entre sources écrites (I, dû à R. Parker) et *realia* (II, sous la dir. de J. Boardman). La première partie s'illustre dès l'introduction par sa clarté et son intérêt. L'étude des formules de dédicace qui suit la présentation des sources littéraires rend hommage aux travaux de M. L. Lazzarini et fournit notamment une mise au point sur les notions d'*aparchè* et de *dèkatè* tout en prêtant une attention particulière à l'évolution de ces formules. On doit ici souligner la rigueur de l'A., mais aussi la pédagogie de ses pages : le souci d'illustration, par l'ex., est constant, le texte de chaque dédicace étant donné en grec avec sa traduction en anglais. La plupart des dédicaces présentées permettent à l'A. d'illustrer également la suite de son propos, les renvois internes permettant de profiter pleinement de l'ensemble. Terminant son étude par une évocation des circonstances de la dédicace, R. Parker, prudent, insiste sur le fait que cette précision nous échappe la plupart du temps. La deuxième partie distingue les offrandes votives en fonction de leur langage iconographique (représentation d'un dieu ou d'un mortel) puis du type d'objet, en s'appuyant pour cela sur l'ouvrage de W. H. D. Rouse, *Greek Votive Offerings* (1902), rejetant ainsi une distinction des offrandes en fonction de la divinité honorée, système de classification dont on sait qu'il est largement inefficace, ici comme ailleurs. L'introduction justifie ce choix, tout en soulignant la difficulté que l'on éprouve, pour certains types d'objets tels les tables ou les phiales, par exemple, à savoir si l'on a affaire à des offrandes ou au matériel de fonctionnement du sanctuaire, à moins que certains de ces objets ne possèdent un statut double. Toute interprétation doit aussi tenir compte du fait que l'immense majorité des offrandes a disparu. Devant la masse énorme d'objets à considérer, le catalogue proposé pour chaque type d'objet ne peut être que très succinct mais il est à chaque fois enrichi d'une bibliographie.

Les offrandes votives dans le monde romain, c'est-à-dire en Italie ancienne et dans l'Empire romain, composent un important chapitre dont la multiplicité des thèmes et des participants montre bien la complexité : E. Simon (introduction, *addendum* aux chapitres A-C, l'Italie durant l'Empire), A. Commella (les offrandes anthropomorphes en terre cuite et en bronze), J. Mackintosh Turfa (les offrandes de forme anatomique), I. E. Edlund-Berry (les autres objets votifs), G. Bauchhens (les offrandes dans les provinces du Nord-Ouest, les Germanies, les Gaules, la Bretagne), M. Barbulescu (les provinces danubiennes), K. Liampi (la Grèce et l'Asie Mineure, à l'époque impériale), P. Linant de Bellefonds (le

Proche-Orient), V. Brouquier-Reddé (l'Afrique romaine), T. Chapa (l'Hispanie préromaine), O. Jaeggi (l'Hispanie romaine). Il est, bien sûr, inutile de chercher une unité dans ce chapitre, car l'ampleur de l'Empire, le poids plus ou moins important des spécificités indigènes et la diversité des offrandes elles-mêmes ainsi que leurs occasions concourent à disperser les données. En outre, le mélange entre les critères thématiques et géographiques ne simplifie pas le propos. Enfin, tous les A. n'ont pas conçu leur sujet de la même façon ni dans les mêmes limites.

En conclusion, il y a lieu de retenir, en tout premier lieu, l'intérêt et les qualités de l'ouvrage. Ce dernier présente en effet un répertoire commode des différents aspects des religions antiques, avec un état des découvertes (ce qui impliquera nécessairement des réactualisations ponctuelles) et des planches utiles, même lorsqu'elles présentent des documents bien connus mais souvent éparés. Tentant de donner des définitions synthétiques des concepts, l'ouvrage peut prêter le flanc à la critique, puisque le vocabulaire antique n'opérait souvent pas ces distinctions. Cela demeure pour-

tant nécessaire pour nous qui portons un regard étranger sur les religions anciennes et incite en tout cas à la réflexion et peut-être au débat. Quelques difficultés n'ont cependant pu être totalement évitées. Ainsi les divergences de définition d'un même concept n'ont-elles pas pu être arbitrées. Par ailleurs, la pluralité des religions dans un ensemble géographique et chronologique aussi vaste résiste nécessairement à la synthèse et défie même le catalogage. Ces limites tiennent, bien sûr, à l'ampleur de l'ambition et à l'énormité du travail. Elles n'en soulignent que davantage le mérite des contributeurs qui mettent à la disposition des lecteurs un instrument de travail qui sera, dans l'avenir, incontournable.

Marie-Claire Ferriès,
Université de Grenoble II.

Isabelle Ratinaud,
*Université de Grenoble II,
UFR Sciences humaines
BP 47, 38040 Grenoble Cedex 9.*

Wright George R. H., *Ancient Building Technology, 2 : Materials (Technology and Change in History, 7/1-2)*, Leyde, Brill, 2005, 2 vol. 21,5 × 29,5 ; vol. 1 : xxxvi + 316 p. ; vol. 2 : xxiv + 309 fig. ds t.

G. R. H. Wright a publié le premier volume de la série *Ancient Building Technology (Historical Background)* en 2000, dans la collection *Technology and Change in History*. Prenant pour point de départ les constructions réalisées par certaines espèces animales, l'A. y retraçait à grands traits l'histoire des origines de l'architecture, en suivant le cours des grandes civilisations pour nous mener jusqu'à Byzance.

Dans le cadre de ce second volume, G. R. H. Wright concentre son propos sur l'étude des matériaux de construction. L'ouvrage est composé de neuf chapitres. La présentation générale précède une étude plus détaillée, incluant la description des propriétés physiques et chimiques, les conditions d'approvisionnement, l'utilisation, l'outillage et la mise en œuvre de chacun des matériaux. Il est ici successivement question du bois, de la pierre, de la terre, de la chaux et du plâtre, du béton (et du blocage), du bitume, des métaux, du verre. Le volume est constitué de deux tomes : le premier est formé de 315 p. de texte, le second contient 309 illustrations, cartes, dessins et photographies.

La démarche de G. R. H. Wright se caractérise en premier lieu par la prise en considération d'une vaste période chronologique qui, dans le prolongement du premier volume de la série, s'étend des toutes premières expériences (situées à la fin du Paléolithique, vers 20000 av. J.-C.) jusqu'à l'Antiquité tardive (vers 600-650 apr. J.-C.). L'aire géographique concernée couvre l'Europe et le Moyen-Orient. La seconde particularité de ce travail est la part relativement importante accordée aux propriétés naturelles des matériaux de construction, dont l'A. s'efforce d'évaluer les qualités intrinsèques.

Il n'est en aucun cas question de théorie ou de projet d'architecture. L'approche est strictement pratique, et l'A. propose une vision globale, extrêmement synthétique, présentant les matières premières, les produits qui en dérivent et leurs différentes utilisations. L'objectif est de révéler ainsi les relations et les évolutions apparues au fil du temps, d'une région à l'autre, de manière à favoriser les possibilités de comparaisons. Louable intention de décloisonner un type d'étude que limitent trop souvent des frontières

aux définitions discutables. Le résultat est plaisant dans la mesure où la curiosité d'esprit de G. R. H. Wright permet de juxtaposer des approches fort différentes. L'exercice prend la forme d'une compilation de synthèses dans laquelle il ne faut pas chercher d'informations neuves, mais qui permet d'apprécier l'objet d'étude dans une perspective élargie. Cette approche a pour corollaire une vision rapide du sujet qui, du point de vue archéologique, repose sur une sélection d'exemples fameux.

Ce travail ne prétend donc pas remplacer les différents ouvrages de référence qui traitent de l'art de bâtir en Mésopotamie, en Égypte ancienne, en Grèce ou à Rome. G. R. H. Wright en confronte ici les principaux résultats, et le regard

des architectes et des archéologues se trouve complété par les analyses et les mesures effectuées par les ingénieurs. Une abondante illustration vient compléter l'exposé (part. 2). Là encore, l'intérêt provient de la juxtaposition de nombreux dessins et photos, dans une très large mesure empruntés à d'autres travaux, et qui concernent tout particulièrement les questions de transport, de mise en forme et d'assemblage des matériaux.

Jean-François Bernard,

*École française de Rome,
Piazza Farnese, 67,
I-00186 Rome.*

Hellmann Marie-Christine, *L'architecture grecque, 2 : Architecture religieuse et funéraire (Les manuels d'art et d'archéologie antique)*, Paris, Picard, 2006, 1 vol. 23 × 29, 357 p., 458 fig. N-B ds t., 17 ill. coul. h. t.

Quatre ans après le premier volume (voir *RA*, 2003, p. 400-401), l'A. nous donne le second tome de son manuel d'*Architecture grecque*. La présentation et la correction matérielles sont irréprochables, l'illustration est aérée, les plans lisibles, les photos, en noir et blanc dans leur presque totalité, à peu près toutes excellentes. 17 photos en couleur sont là pour le plaisir du lecteur plus que pour la documentation. Plusieurs *indices* en fin de volume rendent la consultation aisée. L'*index* 3 (« Noms de lieux ») est particulièrement précieux, puisque, sous chaque toponyme, sont énumérés les monuments qui en dépendent.

On peut ainsi mesurer l'ampleur du travail accompli. Par rapport au livre de Dinsmoor qui servit de manuel à ma génération, le nombre des temples a plus que triplé, puisqu'on est passé de 70 à 230. Au total, j'ai compté plus de 1 000 monuments cités et très souvent illustrés. Encore l'A. précise-t-elle qu'il s'agit d'un choix parmi « plusieurs milliers de monuments qu'il faudrait prendre en compte » (p. 7). Bien entendu, chacun, en fonction de ses propres intérêts, regrettera l'absence de tel ou tel bâtiment (pour moi, par ex., celle du Sarapieion A de Délos). Mais il faut savoir raison garder.

C'est, bien entendu, la multiplication des fouilles et prospections qui explique en partie une telle inflation. Mais celle-ci est également due à la conception globale que l'A. a de son

sujet. L'architecture religieuse, ce n'est pas seulement la combinaison d'un temple et d'un autel, c'est aussi tout l'aménagement d'un espace, le « sanctuaire », avec ses limites symboliques ou matérialisées, ses voies de circulation, ses aires sacrificielles, les monuments votifs, les monuments civils comme les portiques (que M.-C. H. appelle joliment « portiques à tout faire », p. 212), les salles de banquets, les installations hydrauliques et ainsi de suite. C'est également cette conception qui justifie l'adjonction du chapitre sur l'architecture funéraire. L'espace funéraire est en effet lui aussi cultuel et rituel, même s'il est, sauf exception, extérieur au sanctuaire.

Un tel recensement impose à l'évidence une stricte économie dans l'espace alloué à chaque monument. La principale victime de ce principe est l'histoire des découvertes, des fouilles et des interprétations – bref, ce qu'on appellerait en épigraphie le lemme. Ainsi, l'A. réduit la bibliographie aux études les plus récentes, où l'on devrait retrouver sans problème la bibliographie antérieure (p. 8). Le texte y gagne en rigueur, en passant sous silence, sauf exception (ainsi p. 47, à propos du pseudo-Daphnéphorion d'Érétie), la plupart des hypothèses devenues anecdotiques. Il y perd cependant la dimension historiographique qu'on attendrait d'un ouvrage de référence.

Privilégier les hypothèses les plus récentes comporte un autre risque, celui de céder aux effets de mode. Ainsi, depuis quelques années,

on voit se multiplier les « habitations seigneuriales » (p. 47 : « Herrensitz », « Local chieftain house »), cependant que diminue proportionnellement le nombre des « fortins ». Auparavant, on avait assisté à une explosion des « salles de banquets ». Cela semble souvent justifié (ainsi du pseudo-Thesmophorion délien, p. 226), mais cela est plus difficile à accepter pour le « Mégaron B » de Thermos (p. 46). Dans un autre domaine, j'en dirai autant de l'interprétation la plus répandue actuellement du « Trésor » de l'Artémision délien (p. 40). En tout état de cause, l'A. assume ses choix en toute indépendance d'esprit, et elle n'hésite pas à mettre en question des hypothèses en vogue : ainsi lorsqu'elle relève la fragilité de la théorie des « trous d'échafaudage » développée par Kalpaxis à propos de l'Oikos des Naxiens à Délos (p. 57 et n. 12).

En dehors des questions d'interprétation, le problème essentiel est celui de la mise en séquence des monuments étudiés. L'ordre chronologique semble naturellement s'imposer. Pour autant, M.-C. H. relève justement que l'évolution se fait « sans aucun carcan normatif » (p. 61). D'où la nécessité de regrouper les monuments apparentés en une série de chapitres thématiques. Mais, là encore, les variantes se succèdent et s'entrecroisent. S'il y a bien un « canon dorique » (p. 73), le problème du triglyphe d'angle est résolu « de diverses manières » (p. 74), et le Parthéon de 447, comme on le sait, « n'est guère canonique » (p. 85). La notion de « temples-trésors », que l'on doit à Georges Roux, complique encore la situation. Sans dissimuler que l'on marche « sur un terrain très mouvant » (p. 125), l'A. a combiné la chronologie et la thématique, en privilégiant toutefois cette dernière. Un premier chap., consacré au temple, suit en gros l'ordre chronologique et se clôt par une intéressante mise au point sur les « transferts de temples », c'est-à-dire sur ces monuments voyageurs qui migrent du Sounion ou de Thorikos à l'Agora d'Athènes (p. 109-111). Suivent deux chap. thématiques sur les trésors et les autels, où domine le classement par types, qui n'esquive pas les inclassables, comme l'autel-tombeau d'Amyclées (« étrange », p. 134 et n. 46) ou l'autel de Pergame (« complexe », p. 135).

L'étape suivante (p. 145-216) vise à insérer dans l'espace les éléments précédents, et à recomposer ce puzzle sans modèle qu'est le sanctuaire. L'A. a pris le parti de définir d'abord les ensembles (« délimitation et organisation spatiale », p. 175-211). L'exposé sur les problèmes d'orientation et d'axialité est très éclairant : la tendance à l'organisation orthogonale de l'espace est évidente, mais les variantes sont si nombreu-

ses qu'il n'y a pas de norme stricte : le pourcentage des orientations Est-Ouest ne dépasse pas les 75 % (p. 188). À ce niveau, on ne peut plus parler d'exceptions (*ibid.*) mais de contraintes climatiques, topographiques, politiques ou religieuses (p. 189-193). D'où, entre beaucoup d'exemples, les sanctuaires imbriqués (p. 196) ou les sanctuaires en terrasses (p. 199-206). C'est dans ce passage que j'ai relevé l'une des rares erreurs de rédaction : que ce soit dans le texte (p. 196) ou dans la légende de l'illustration (p. 197, fig. 264), il est question de la « terrasse des lionnes » à Délos. En fait, depuis la publication de Gallet de Santerre (*EAD*, XXIV) jusqu'à la dernière édition du *Guide de Délos* (*GD*, n° 55), on ne parle, à juste titre, que d'animaux mâles. Leur transfert récent dans une salle du musée de Délos permet de vérifier leur anatomie d'aussi près qu'on peut le souhaiter.

La dernière étape de cette étude de l'architecture religieuse conduit à énumérer et étudier les éléments souvent hétéroclites qui peuvent être présents à l'intérieur d'un sanctuaire : *hérôa*, offrandes de toute taille et de toute espèce, bâtiments civils (portiques, hôtelleries, bains), ou relevant de l'artisanat (atelier de Phidias à Olympie), éléments naturels aménagés ou non (jardins, bois, grottes, niches, fontaines et sources). Un sort particulier est fait aux sanctuaires « spécialisés », à visée initiatique – autrement dit, à *téléstérion* –, thérapeutique, avec leurs portiques d'incubation, et enfin oraculaire (Claros, Delphes, Didymes), ces derniers étant « les mieux pourvus en eau » (p. 261-272). Par une sorte de clin d'œil non dépourvu de malice, les 25 dernières lignes de ces 250 pages d'architecture religieuse sont consacrées à un « faux sanctuaire » : l'A. rappelle *in extremis* que le *Nékyomanteion* d'Éphyra n'est vraisemblablement qu'une résidence rurale fortifiée.

La seconde partie du volume, consacrée à l'architecture funéraire, est plus courte (p. 274-328). Elle prend en compte tous les types de tombes construites, depuis les *abata* dont le seul trait architectural est un mur de clôture, jusqu'aux tombes monumentales en passant par les *hérôa*, le tout sur l'ensemble du monde grec et hellénisé, de Posédonia à Ai Khanoum en passant par Alexandrie. L'inventaire est donc sinon exhaustif, du moins très complet. L'A. relève à juste titre qu'il n'y a ni architecture standard ni spécialisation des types (ainsi des rotondes, p. 285). On peut ajouter que les publications sont de caractère régional et monographique : le livre de Kurtz et Boardman est une exception déjà ancienne, et dont l'objectif est sensiblement différent. Malgré ces difficultés, on retrouve dans cette section les

mêmes qualités dans la documentation, le choix et l'illustration des monuments que dans la première partie. Je voudrais seulement présenter ici quelques observations sur certaines tombes d'Asie Mineure.

Évoquant (p. 301) l'hellénisation progressive des tombes lyciennes, l'A. cite les « nécropoles de Myra, Caunos et Termessos ». Je soupçonne, pour ce dernier nom, qu'il faut lire Telmessos de Lycie et non Termessos de Pisidie. Puis, en second lieu, elle cite Xanthos, mais dans un contexte différent, celui des tombes à façades rapportées, celles des tombes à façades rapportées. En fait, l'hellénisation des tombes rupestres commence à Xanthos dès le IV^e s. av. J.-C. (P. Demargne, *Fouilles de Xanthos*, I : *Les piliers funéraires*, p. 122-126), ainsi qu'à Myra. Les tombes de Caunos sont certes hellénisées, mais ont une morphologie propre qui n'est pas réductible à la seule influence lycienne. Enfin, les tombes à façades rapportées de Xanthos sont postérieures (tout comme celles du Létôon publiées récemment dans *Lykia*, 6, 2002 [2005], p. 247-260, que M.-C. H. n'a pu connaître), et elles ne sont pas réellement hellénisées. Elles témoignent au contraire de la survivance des types lyciens jusqu'à la veille de l'époque romaine impériale.

On pourrait également, à mon sens, nuancer le développement consacré aux antécédents du Mausolée d'Halicarnasse et à ses rapports avec le Monument des Néréides de Xanthos. Certes, l'architecture du Mausolée trahit des « affinités variées » (p. 311). Mais si, au lieu de regarder uniquement la reconstitution architecturale, seule reproduite, de la chapelle ionique des

Néréides, belle (fig. 437) mais, comme l'avait bien vu G. Roux, trop épurée, le lecteur avait eu sous les yeux la « version intégrale » du monument, avec tout son décor sculpté (*Fouilles de Xanthos*, VIII [1989], pl. 76-79), il aurait constaté comme une évidence que le Monument des Néréides était, comme le Mausolée, un « présentoir de sculptures, sur plusieurs niveaux (...) plus chargés les uns que les autres » (p. 312). Ou encore, si l'on admet, avec G. Roux encore (*REG*, 88, 1975, p. 165-186), que le piédestal du monument reposait sur une terrasse, on retrouvera « des proportions plus proches de celles des mausolées provenant d'Halicarnasse et de Bélévi, dont il est manifestement le prototype ».

Ces notes de lecture ne doivent pas être l'arbre qui cache la forêt. Ce volume, comme le précédent, est un véritable *Manuel*, offrant au lecteur, spécialiste ou non, un état des lieux complet et raisonné de l'architecture sacrée et funéraire dans le monde grec, une vraie mise à jour des connaissances et des problèmes. L'A. a droit à toute notre gratitude. Il faut naturellement souhaiter qu'elle mène à son terme l'œuvre qui en est aujourd'hui à mi-chemin, et que nous ayons en main, dans quelques années, deux volumes consacrés à l'architecture militaire et civile, publique et privée. La qualité des deux tomes parus autorise tous les espoirs.

Christian Le Roy,

Émérite de l'Université de Paris I,
2, rue Alphonse-Daudet,
75014 Paris.

Holtzmann Bernard, *L'Acropole d'Athènes, Monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athèna Polias*, Paris, Picard, 2003, 1 vol. 22 × 28, 303 p., 223 fig. N/B ds t., 32 photos coul. h. t.

Il faut lire le titre en entier : ce livre n'est en effet ni seulement un album de photos, ni un guide archéologique, ni un résumé historique, il est à la fois tout cela et plus, une anthologie de la sculpture archaïque et classique à Athènes, une histoire de l'« archéologie acropolitaine » de Cyriaque d'Ancône à Manolis Korrès... On pourrait poursuivre l'énumération sans en épuiser la richesse.

Une telle ambition supposait une rédaction dense et une information étendue. De fait, la bibliographie comporte 646 titres, où ne manque

aucun des grands noms de la recherche récente. M. Korrès arrive, si j'ose dire, en tête avec 18 titres ! On aurait naturellement souhaité toujours plus : ainsi l'article de F. Chamoux dans le *BCH*, 81, 1957, où il est le premier à établir sans contester l'interprétation de l'« Athéna mélancolique ». On aurait aussi pu y intégrer la publication de Payne et Young, *Archaic Marbles from the Acropolis*, 1936, puisque les raccords de Payne sur la Koré de Lyon (p. 58) et sur le Cavalier Rampin (p. 64) sont à juste titre mentionnés. Les ouvrages « grand public », même de qualité, ont

été exclus, parfois sévèrement : ainsi, puisqu'on nous montre un impressionnant cliché de W. Hege photographiant, en équilibre instable, la frise Ouest du Parthénon (p. 267, fig. 221), il eût été bon de mentionner la publication, avec un texte de Rodenwaldt, dont la traduction française parut en 1930. La consultation de l'ouvrage est facilitée par trois *indices*, répertoriant les sources littéraires (Pausanias arrive en tête avec 59 citations), épigraphiques et archéologiques, plus un index général et un glossaire très complet.

J'ai noté une dizaine d'erreurs et coquilles, dont j'épargne la liste au lecteur : ce ne sont que vétilles face aux qualités remarquables de la rédaction ; B. H. passe avec aisance, au fil des sujets, de la discussion érudite pour épigraphistes à la description à la fois sensible et objective d'un *kouros*, ou à la narration fluide de l'historien. Non que le style soit impersonnel : bien au contraire, l'attention est sans cesse retenue par des formules souvent brillantes. Ainsi, après la seconde guerre médique, les Athéniens « portent en terre les débris profanés de (la) Belle Époque » (p. 62). Cela va parfois jusqu'au baroque : à propos des 360 statues dressées en l'honneur de Démétrios Poliorcète, B. H. parle de « spasme d'adulation » (p. 185). Mais cela se lit très souvent avec un vrai plaisir.

L'organisation d'une matière aussi foisonnante n'allait pas sans difficultés, qui ont été le plus souvent surmontées. Le plan de l'ouvrage est à la fois chronologique, topographique et thématique. Des origines à la veille des grands travaux péricléens, B. H. passe du mythe aux incertitudes de l'archaïsme. Il n'est pas toujours évident d'insérer les monuments dans l'espace sacré, ce qui amène à employer l'expression d'« architecture errante ». La période « classique » est normalement dominée par le chapitre consacré au Parthénon, le plus long du livre (43 p.). Le suivant est consacré aux autres monuments majeurs (Propylées, Athéna Niké, Érechtheion). Puis un chapitre, fourre-tout mais logique, regroupe les autres éléments qui occupent l'espace sacré : *téménè*, ex-voto, « agrégats de cultes minimes » (*sic*), locaux utilitaires, affichages de documents officiels. Le dernier tiers du volume, enfin, revient à l'ordre chronologique, avec une histoire du sanctuaire de l'époque hellénistique jusqu'aux « restaurations en cours depuis 1975 », où viennent s'insérer, juste après le paragraphe sur la fin du paganisme, deux sections sur l'« administration du sanctuaire » et l'« activité religieuse », c'est-à-dire les fêtes et en particulier les Panathénées. Ces deux développements sont à la fois nécessaires et intéressants, mais plutôt inattendus à cette place.

Il ne saurait être question, dans le cadre d'un compte rendu, de relever tous les problèmes d'ensemble et de détail qui mériteraient de l'être. D'autant que l'A. a toujours le mérite de poser les questions en fonction de l'état de la recherche, dont il donne un excellent historique, et de marquer sa préférence pour une solution sans prétendre l'imposer. Je me bornerai donc à quelques exemples. Sur le problème du « Parthénon primitif » (*Ur-Parthenon*) (p. 76-82), B. H. penche avec prudence pour la solution « un seul temple, plusieurs états » (I. Beyer) plutôt que pour celle de Dinsmoor et Korrès, « deux temples, un d'Athéna Polias et un d'Athéna Parthénos ». Il résulte de cette option que ce premier et unique temple d'Athéna Polias aurait porté le fronton « de la lionne et du taureau », puis celui de « Barbe-bleue » et, enfin, sous les Pisistratides, celui de la Gigantomachie (p. 76-79). En conséquence, l'« Hécatompédon » des textes est non un temple, mais une plate-forme destinée à recevoir les *oikémata*, qui ne sont autres que les « trésors » du VI^e s. auxquels sont attribués les frontons d'« Héraclès et l'Hydre », de l'« Olivier » et du « Lion » (p. 84), l'attribution du fronton d'« Héraclès admis dans l'Olympe » restant incertaine. C'est sur cette terrasse qu'on aurait commencé la construction du « Pré-Parthénon » (*Vor-Parthenon*), interrompue au profit de la mise en chantier de la flotte qui devait combattre à Salamine (p. 88). Ce résumé succinct trahit sûrement la pensée de l'A., mais il donne une idée de la complexité des analyses. Je n'entrerai pas, faute de place, dans le détail des pages consacrées au Parthénon de Périclès. Elles abondent en formules bienvenues : ainsi, p. 130, l'expression « basse continue » à propos de la cavalcade des éphèbes. J'aurais, pour ma part, une réaction différente de celle de B. H. en ce qui concerne l'assemblée des dieux de la frise Est : il voit, dans les poses décontractées d'Hermès, Dionysos et Arès (« dandy nonchalant », p. 133), un « chef-d'œuvre d'impertinence » (*ibid.*). Je me demande s'il n'y aurait pas, avec ces dieux distribués, si l'on peut dire, à contre-emploi, une métaphore de la paix impériale assurée (en théorie plus qu'en réalité) à Athènes par sa domination sur la mer Égée. Sur l'art du Parthénon, enfin, les conclusions de B. H. sont convaincantes (p. 143) : il n'y a pas de « classicisme » (« phénomène de réception et non de création »), mais le passage d'un « style sévère tardif » au « style riche », que B. H. préfère appeler « maniérisme », dont l'« exaltation sensuelle » sera égalée, mais non dépassée à Xanthos, Delphes ou Épidaure (p. 141).

L'analyse des autres monuments majeurs (chap. VII) et secondaires (chap. VIII) permet à B. H. d'affirmer que « la cristallisation monu-

mentale (de l'Acropole) s'est faite en moins d'un siècle » (ce qui fait peut-être bon marché de la durée) et qu'elle est donc « un pur produit de la démocratie » (p. 199). Cela explique probablement l'éloignement de l'A. pour l'art pergaménien (« pittoresque hideux », « pathos morbide », p. 190). Il n'est dès lors pas inattendu que l'histoire des époques hellénistique et romaine soit « expédiée » (p. 213-220).

On lit enfin avec intérêt et agrément la dernière partie (p. 241-273) consacrée à « l'Acropole depuis l'Antiquité », qui nous fait passer de l'espace sacré à la citadelle franque, puis turque, puis au site emblématique de la Grèce contemporaine, de l'Acropole des voyageurs à celle des archéologues. Parmi les premiers, on aurait pu citer la correspondance du comte de Guille-
ragues, ambassadeur de Louis XIV. B. H. n'a pu, d'autre part, connaître H. Duchêne, *Le voyage en Grèce, Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine* (2003) et l'édition de Cyriaque d'Ancone

par E. Bodnar et C. Foss (2003). À propos des marbres Elgin, je rappelle que K. Pittakis (p. 261-262), deuxième directeur de l'Acropole en 1836, fut l'un des premiers Grecs à en réclamer le retour (*L'ancienne Athènes*, 1835, p. 378). Les heurs et malheurs des fouilles et des anastyles, assortis de polémiques techniques et idéologiques, sont retracés avec précision. On aurait pu, pour le lecteur français, rappeler les protestations nationalistes de Maurice Barrès contre la démolition de la « tour franque » (*Le voyage de Sparte*, 1906). La remarquable synthèse de B. H. se clôt sur des interrogations : que sera le nouveau musée de l'Acropole ? Les marbres Elgin retrouveront-ils un jour Athènes ?

Christian Le Roy,

Émérite de l'Université de Paris I,
2, rue Alphonse-Daudet,
75014 Paris.

Gruben Gottfried (Ring Irene, Koenigs Wolf éd.), *Klassische Bauforschung*,
Munich, Hirmer, 2007, 1 vol. 17 × 24 cm, 304 p., 212 fig. ds t.

Il est fréquent qu'après la mort d'un grand archéologue un de ses élèves, ou un groupe de collègues, décide de rassembler un choix de ses articles, sous un titre significatif du fil conducteur de son œuvre et avec une liste bibliographique qui permet de bien situer les contributions sélectionnées.

L'architecte-archéologue Gottfried Gruben étant décédé à l'automne 2003, son successeur à l'Université technique de Munich, Wolf Koenigs, explique dans une courte préface que ce livre vise principalement, comme la monographie intitulée *Griechische Tempel und Heiligtümer* – un « usuel » qui a connu en 2001 sa cinquième édition, revue et mise à jour –, un public élargi, cultivé mais pas forcément spécialisé. En effet, sur les onze textes republiés ici, un seul provient d'une revue bien diffusée et facilement accessible en bibliothèque universitaire (Die Sphinxsäule von Aigina, *AM*, 80, 1965), tous les autres sont parus dans des ouvrages collectifs (mélanges, actes de colloques) ou des périodiques beaucoup moins courants. C'est aussi à un public non spécialiste de l'architecture grecque antique que sont destinés le glossaire et les références bibliographiques quelquefois ajoutées par W. Koenigs à l'un de ces textes.

Il s'agit, comme on l'attend en principe d'un tel livre, de mieux faire connaître l'œuvre d'un savant qui fait autorité dans son domaine, en offrant commodément à tous des articles que seuls des spécialistes pointus avaient pu lire, et l'ajout extrait des *AM* s'explique par le fait que G. Gruben analysait, en 1965, une des plus anciennes colonnes votives à sphinge : or, après avoir commencé par étudier l'architecture ionique d'Asie Mineure, à partir de Samos, G. Gruben s'est livré à une courte incursion en Attique avant de s'attacher à dégager, avec une remarquable constance, les caractéristiques et l'importance de l'architecture ionique des Cyclades, celle où le marbre était roi, des fondations au faite, en passant par les cadres des portes (d'où le choix de la photographie de couverture : la porte du temple de Palati à Naxos, analysée à fond par G. G.). Alors que l'enseignement de l'archéologie grecque a si longtemps placé au premier plan l'Attique et son marbre pentélique, les particularités régionales sont aujourd'hui mieux perçues, en partie grâce au travail considérable accompli par G. Gruben et ses nombreux élèves. Il accordait en outre une grande attention à la formation et à l'activité du *Bauforscher*, en refu-

sant jusqu'au bout de cautionner les anastyloses trop poussées, qu'il qualifiait de « katastyloses » (on lira son opinion réaffirmée p. 294, à contre-courant des idées actuellement dominantes : « il faudrait mettre sous curatelle » [*sic*] les architectes qui veulent reconstruire les monuments antiques, avant tout pour faire plaisir aux touristes).

L'ouvrage sera également très utile aux spécialistes d'architecture antique, qui seront ainsi au fait de la bibliographie complète de G. G., car ses dernières contributions étaient fort mal connues, et ils pourront commodément comparer entre eux ces articles rares, en attendant la monographie samienne posthume. Ajoutons – ce n'est pas un détail anodin – que ceux-ci ont été recomposés avec la nouvelle mise en page nécessitée par un format un peu réduit, qui rend l'ouvrage facile à manier et ranger. Ce genre de livre *in memoriam* n'est souvent (du moins en langue française) qu'une réimpression anamorphique, dont la qualité peut laisser à désirer, mais la preuve est ici faite une fois de plus qu'un format réduit ne nuit pas à la lisibilité de l'architecture, du moment que la reproduction des figures est

soignée. On comparera, par exemple, l'édition française de l'article « Die inselionische Ordnung » (Istanbul, IFEA, 1993) et celle qui est donnée ici : dans la première, les photographies sont inutilisables, alors que le très bon contraste de toutes les illustrations, clichés et dessins, fait de l'édition Hirmer un outil de travail à privilégier. Elle a en commun avec les *Griechische Tempel und Heiligtümer*, du même éditeur d'art, cette belle illustration, sous une reliure pratique, mais cette fois le format a été légèrement augmenté et des photographies en couleurs ont été insérées.

On ne peut donc qu'approuver cette initiative, en espérant que la forte diminution du nombre des archéologues et des architectes germanophones ne freinera pas trop la lecture du livre hors d'Allemagne.

Marie-Christine Hellmann,

Maison René-Ginouvès de l'Archéologie et de l'Ethnologie,
CNRS, UMR 7041, Archéologies et Sciences de l'Antiquité,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Wünsche Raimund, Knauss Florian, *Lockender Lorbeer, Sport und Spiel in der Antike*, Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek München, 2004, 1 vol. 24,5 × 30, 503 p., très nombr. fig. ds t.

Le beau titre de cet ouvrage paru à l'occasion des Jeux d'Athènes annonce beaucoup plus qu'un catalogue. La publication décrit et illustre, par des reproductions en général excellentes, les vases à sujets athlétiques ainsi que des bronzes, des terres cuites, des instruments sportifs des collections munichoises et d'autres collections dans le monde. Mais son originalité réside dans une réflexion globale sur le sport, son histoire, ses techniques, ses significations. Sur tous les sujets abordés, les rédacteurs ont le souci d'être lisibles par un large public et de lui fournir l'information de base, tout en réunissant pour les spécialistes une bibliographie à jour. Rares sont les chapitres donnant l'impression d'être écrits de seconde main.

Tout au long de l'ouvrage, l'optique comparative entre sport antique et sport moderne est féconde dans la mesure où les analyses sont conduites à la lumière d'une véritable double compétence : on voit en particulier le renouvelle-

ment de l'éthique et des disciplines sportives de la Grèce grâce à l'apport britannique depuis le xvii^e s. On voit aussi naître le concept anglo-saxon de performance et de record, inconnus dans l'Antiquité tant pour des raisons techniques (absence de chronomètre, par ex., longueur inégale des stades, disques à poids et diamètre variables) que morales et mentales, l'esprit agonistique ne retenant que la victoire. La formule du P. Henri Didon : *citius, altius, fortius* trouve son accomplissement dans la création des Jeux modernes en 1896 par Pierre de Coubertin, jeux qui s'éloignent encore de leur modèle par l'intégration progressive de spécialités nouvelles, telles l'escrime ou le tennis. Au fil des pages, on apprend quantité de détails sur des mouvements précurseurs comme, au xix^e s., les « Olympische Spiele » à l'occasion de l'*Oktobertfest* de Munich et les Jeux de Zappas à Athènes. Après les fouilles du stade d'Hérode Atticus et le relevé de ses vestiges, tout était prêt, grâce au financement de

Georges Averoff, pour la construction d'un nouveau stade olympique. La contribution d'autres cultures antiques est brièvement signalée. Rome, en dehors de la partie hellénophone de l'Empire, avait, avec ses gladiateurs et ses courses de chars, d'autres spécificités que les *certamina graeca*. Pour l'Égypte, on note les informations que fournit la stèle du pharaon nubien Taharqa (vii^e s.) sur la course de fond qui, dans l'athlétisme moderne, demeure une spécialité de l'Éthiopie.

Les développements consacrés aux relations entre sport et guerre, entre sport et religion comptent parmi les plus brillants de l'ouvrage et prennent appui sur l'ensemble de la documentation littéraire, épigraphique, iconographique et archéologique. Les origines de l'hoplodromie restent un problème obscur ; son introduction a été tardive (dernier quart du vi^e s.) à Olympie et à Delphes. Les oppositions entre guerre et sport sont quelquefois résumées en formules lapidaires (« Zum Krieg zieht man sich an, zum Sport zieht man sich aus »), sans que soient occultées d'indéniables convergences : par ex., le sens du « Muskelpanzer » ou l'existence, d'un côté comme de l'autre, de règles du jeu (pas d'armes de jet par une convention entre Érétrie et Chalcis à l'époque de la guerre lélantine). De bons arguments sont proposés en faveur des origines non culturelles des Jeux olympiques. Les plus anciennes manifestations étaient vraisemblablement de simples courses à pied dans le cadre de fêtes populaires ; le modèle olympique n'a été que progressivement formalisé, intégré au culte de Zeus, le dieu de toute victoire, et transmis aux autres sanctuaires. L'archéologie de l'Altis fait l'objet d'une mise au point à la lumière des travaux récents, parmi lesquels on aurait aimé voir cités ceux d'A. Jacquemin (commentaires à Pausanias, *L'Élide*, I-II, Les Belles Lettres, « CUF », 1999 et 2002).

La distinction entre *ἀγῶνες στεφανίται*, d'une part, *ἀγῶνες χρηματισταί*, d'autre part, et des observations sur la périodicité des concours (aussi bien panhelléniques que régionaux) se prêtent à d'étonnantes comparaisons avec les pratiques modernes, où gloire sportive et argent se disputent la palme. Les « circuits » d'un tennisman contemporain, de Roland Garros à Wimbledon et de Flushing Medow à Melbourne, sont dans la lignée de ceux des athlètes antiques se produisant de sanctuaire en sanctuaire. Le phénomène de la commercialisation des Jeux s'accroît avec leur multiplication à l'époque impériale (quelque 500 manifestations au lieu des 50 concours dans les cités classiques), leur durée et l'action des mécènes : en Lycie, la célébration des jeux d'Oinoanda était programmée sur vingt-

deux jours. Les enjeux économiques sont alors d'une autre ampleur et d'une autre nature qu'à l'époque des Panathénées du v^e s., pourtant déjà lucratives pour les vainqueurs des grandes épreuves. De vrais professionnels ont alors pris la place du boxeur Euthymos, le héros historique du beau roman de Maurice Genevoix, *Vaincre à Olympie*.

Les amateurs d'athlétisme apprécieront la minutie et la compétence avec lesquelles sont longuement étudiées les principales disciplines sportives, sur les bases de l'expérience contemporaine, des textes anciens et d'un abondant matériel figuré, principalement attique, dont les représentations ne s'appliquent pas sans risques d'extrapolations à d'autres concours.

Les pages consacrées au lancer du disque sont aussi précises que passionnantes et il semble bien que la technique de la vrille, que nous voyons sur nos stades, ait déjà été celle des lanceurs antiques, plutôt que celle du balancier que certaines images peuvent suggérer. Du reste, il convient de toujours garder en mémoire les analyses que J. Charbonneau a consacrées au discobole de Myron : non pas image réaliste d'un instantané, mais image créée par synthèse de mouvements successifs (*La sculpture grecque classique*, I, 1943, p. 22-28). L'iconographie procure davantage de certitudes pour le saut en longueur avec poids et pour le javelot dont les techniques se laissent restituer. Pour les courses, les annales font connaître la relative fréquence des victoires d'un même sprinter au *stadion* et au *diaulos*, alors que nos champions ne remportent quasiment jamais à la fois le 100 m, le 200 m et le 400 m. Excellentes conclusions également sur les deux types de boxeurs grecs : ceux taillés pour le *pentathlon*, au gabarit proche de celui de nos poids moyens (Marcel Cerdan ou Ray Sugar Robinson), et les combattants spécialisés, que l'imagerie représente en colosses comparables à nos poids lourds. Dans l'Antiquité, les sports de combat ont fait l'objet d'une mythologie, nourrie par de grandes figures comme Milon de Crotone ou Théogène de Thasos, évoquées au chap. 16, tandis que les chap. 17, 18 et 19 regroupent ce qu'il est possible de savoir des règles et techniques de la boxe, de la lutte et du pancrace.

L'hippodrome qui, en Grèce, appartenait au monde de l'aristocratie, n'était pas sans connexions politiques, comme le montre le parti qu'un Cimon sous les Pisistratides ou un Alcibiade à la veille de l'expédition de Sicile surent tirer de leurs victoires aux courses de chars. Ce dossier, clairement exposé et illustré, inclut la description des épreuves à Rome, avec l'institution sociale des quatre *factiones*. Quant aux cour-

ses montées, elles donnent lieu à nombre d'observations rarement présentées sur l'élevage des chevaux, le métier des jockeys (qui en règle générale montaient à cru et nus), les origines mêmes de la technique cavalière, plus récente que celle des chars attelés. C'est une amphore proto-attique (catalogue n° 99 et fig. 21. 15) qui donne la première image de cavaliers. Sous le titre de « Sports d'équipe », sont réunis de manière plus hétérogène les jeux de balle, les pyrrhiques, les lampadédromies, les concours de beauté et diverses disciplines paramilitaires comme le tir à l'arc, le lancer de javelot à cheval, l'hoplitodromie et la course d'apobates. Pierre de Coubertin, à l'exemple de la Grèce, avait souhaité l'instauration d'« olympiades de l'art », projet avorté pour diverses raisons. Le chap. 24 étudie les principaux aspects des concours musicaux antiques sur les bases d'une riche iconographie et d'une bibliographie spécialisée, dans laquelle on s'étonnera de ne pas rencontrer les travaux d'Annie Bélis.

La section IV (« Rund um den Sport ») traite d'une variété de thèmes touchant aux pratiques sportives : les spectateurs, les entraîneurs, les manifestations parallèles (sophistes, orateurs, écrivains), la clientèle des artistes, les organisateurs des jeux et leur main-d'œuvre, les installations, la gestion de l'eau, les ustensiles des athlètes, les prix et les profits, la corruption, la

tricherie et ses sanctions, l'amateurisme et la professionnalisation, la place des femmes dans le sport, la critique du sport chez les intellectuels. C'est ensuite par souci d'exhaustivité – et sans doute aussi pour le plaisir des magnifiques images offertes au visiteur de l'exposition et maintenant au lecteur – que près d'une cinquantaine de pages sont consacrées aux héros, héroïnes et divinités liés d'une manière ou d'une autre aux exercices athlétiques, y compris à leurs contrefaçons comiques par les satyres.

Sport und Spiel, dit le sous-titre. Du jeu de dés au cottabe, du cerceau à la toupie, du yoyo aux jeux de balle, de la balançoire au divertissement de *ἑφεδρίζειν*, tout y est à travers peinture de vases, petite plastique, glyptique, objets, avec les commentaires que l'on peut attendre. Partout, les abondantes légendes développées sous les figures permettent une consultation plus rapide de l'ouvrage. On l'aura compris : cet *opus magnum* de plus de 500 p., avec ses 757 ill. (auxquelles s'ajoutent les vignettes du catalogue), est bien une somme. La gageure est que tous les publics de lecteurs y trouvent leur compte.

Gérard Siebert,

Université Marc-Bloch,
Palais Universitaire,
67084 Strasbourg Cedex.

Talleux Dominique, *Corpus Vasorum Antiquorum : France, 40, Lille, Palais des Beaux-Arts, Université Charles-de-Gaulle, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Diffusion De Boccard, 2005, 1 vol. 26 × 33, 138 p., 50 fig., 55 pl.*

Ce fascicule réunit deux collections de dimensions fort inégales, la deuxième ne comprenant que 25 objets, contre les 145 de la première. Pour la grande majorité de ces derniers, il s'agit de la première publication, tandis que plusieurs vases de la collection universitaire ont déjà été publiés dans la *RNord*, 58, 1976. Les objets fabriqués en Grèce sont clairement en minorité par rapport à ceux de production italique, étrusque et de plusieurs centres de l'Italie méridionale. À signaler, les trois plus anciens fragments de la collection, d'autant plus qu'ils disposent de provenances indiquées, sinon certaines : deux d'entre eux, d'époque mycénienne, proviennent de Rhodes, le troisième, représentant une partie

d'un défilé de chars, est d'époque géométrique et vient du cimetière du Dipylon à Athènes.

La composition très hétérogène et le choix peu spectaculaire de types de vases, qui est pourtant en mesure de donner aux étudiants et aux visiteurs du musée une réelle idée de la variété de la céramique grecque, sont dus à l'histoire des collections. Celle du musée est formée essentiellement (81 vases) d'un premier dépôt de l'État, effectué en 1863, de matériel provenant du démembrement du musée Campana. Cette histoire explique tant la présence très marquée de vases étrusques que le manque d'indications précises de provenance. Un deuxième dépôt de 20 vases du Louvre vint s'ajouter en 1895, suivi

de plusieurs dons et achats. Cette collection a souffert de manière considérable de la perte des archives du musée, lors des bombardements pendant la guerre de 1914-1918. La collection de l'Université, dont plusieurs objets ont disparu avant 1998, relève pour la plupart d'un dépôt du Louvre en 1895, qui comprenait lui aussi, entre autres, quelques pièces Campana.

Trois autres collections françaises de céramique antique publiées dans la série du *CVA*, celle de Rennes (*CVA France*, 29, par A.-F. Laurens et O. Touchefeu, en 1979) et celles de Tours et de Bourges (*CVA France*, 30, par P. Rouillard, en 1980), ont été formées de manière comparable. Ce qui explique que l'on y trouve un choix d'objets analogue et même des pièces que l'on qualifierait de jumelles. Le cratère laconien de Lille (pl. 37. 1), un type de vase qui n'est pas des plus fréquents, trouve ses homologues à Rennes (pl. 12. 2) et même à Tours (pl. 2, 4-5). Pour le *pitkos* cérétain de Lille (pl. 32), on signale la pièce similaire à Rennes (pl. 31), dont la décoration imprimée au cylindre n'est d'ailleurs pas une frise mais une série de métopes avec la représentation répétitive d'une chimère. Autres objets jumeaux remarquables : les calices à quatre supports en caryatides et avec décor ornemental en bucchero à Lille (pl. 36, 1-4, et pl. 36, 5-8), à Rennes (pl. 30, 5-7) et à Tours (pl. 16, 1-2). Quant aux coupes ioniennes semblables à celle de Lille (pl. 4. 6), l'auteur du *CVA* de Tours et de Bourges ne doute pas de leur origine en Grèce de l'Est (Tours, pl. 1. 3, et Bourges, pl. 2. 2 et 2. 3). En faveur de Samos comme lieu de fabrication, on peut en effet citer soit M. Martelli Cristofani dans *Les céramiques de la Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident* (1978, p. 196 sq. avec la note 162), soit H. P. Isler dans le même ouvrage (p. 77) ; il serait toutefois imprudent de se prononcer sans avoir eu la pièce entre les mains.

Le parallélisme avec Rennes, Tours et Bourges se manifeste aussi dans la présence de diverses formes en bucchero, de plusieurs plats du Groupe de Genucilia, dont un « des rares exemples avec la tête tournée à droite » (*CVA Rennes*, pl. 40. 2 ; cf. *CVA Lille*, pl. 40. 5 et p. 100 sq.),

d'*ænochoai* étrusques à figures rouges (avec têtes de femme au visage blanc) et surpeintes.

Les collections de Lille ressortent tout de même par quelques pièces de qualité au-dessus de la moyenne : le célèbre *exaleiptron* tripode attribué soit au Peintre C, soit au peintre de Cassandre (pl. 5-7), l'*ænochoé* du Groupe des Comastes (pl. 8-9), le *skyphos* du Peintre de Lewis (pl. 18-19). Pour le lécythe à fond blanc qui, semble-t-il, montre Hermès accompagnant une jeune défunte vers la barque de Charon (pl. 17), un dessin aurait été fort utile (cf. *CVA Berlin*, 8).

Quelques remarques de détail pour finir. À la pl. 14, la figure 6 est évidemment inversée. L'interprétation des têtes féminines comme Io dans les volutes des cratères à volutes apuliens n'est pas plausible, vu que leurs cornes ne sont pas des cornes de vache, comme on le voit bien sur la pl. 27, 3 et 4 ; il faut plutôt penser aux Gorgones qu'en Italie méridionale, comme auparavant en Laconie, on imaginait volontiers cornues (I. Krauskopf, *LIMC*, IV. 1, p. 318), et dont la position tout en haut du vase serait bien compatible avec leur nature « aérienne ». Pour les deux vases peucétiens de la pl. 27, 5-7, la dénomination *nestoris* serait certainement préférable, notamment en comparaison avec le canthare apulien à figures rouges de la même planche. Sur la pl. 53, 6-8, il ne s'agit pas d'un lécythe arybalisque (cf. celui de la pl. 21, 4-5), mais d'un *askos* (cf. la pl. 46, 10).

Dans l'ensemble, le travail semble bien fait : les photos sont assez claires, les textes offrent des descriptions utiles et des comparaisons convaincantes. Quelques dessins supplémentaires auraient été les bienvenus, en dehors du lécythe attique : surtout pour illustrer les vases corinthiens de la pl. 2, où le lézard rampant entre les deux coqs n'est presque pas visible et celui de la pl. 48, 1-3, avec, semble-t-il, une tête de guerrier entre deux cygnes.

Cornelia Isler-Kerényi,

Universität de Zurich,
Rämistrasse 73,
CH-6006 Zurich.

Stibbe Conrad M., *Lakonische Vasenmaler des sechsten Jahrhunderts v. Chr. Supplement*, Mayence / Rhin, Philipp von Zabern, 2004, 1 vol. 17 × 25, xv + 265 p., 1 fig. en coul. et 60 fig. N-B ds t., 96 pl. h. t.

Le supplément à la monographie *Lakonische Vasenmaler des sechsten Jahrhunderts v. Chr.* (ci-dessous : *LV*) du même auteur, publiée en 1972, ajoute quelque 400 nouveaux vases et fragments aux 360 pièces alors connues, un chiffre qui, à lui seul, souligne l'importance de la nouvelle publication. Le but de l'auteur est, en premier lieu, de rendre accessibles les nouvelles acquisitions de céramique laconienne à figures noires depuis la parution de *LV* et d'en tirer les conclusions stylistiques et chronologiques. Des questions de plus grande ampleur seront abordées, sans plus.

Le présent livre reprend l'organisation des chapitres de *LV*, en ajoutant les nouveautés, en actualisant et amplifiant les textes, et en intégrant les corrections nécessaires. Dans l'introduction, l'auteur répond à quelques critiques formulées à la suite de la publication de *LV*. Il défend de nouveau sa définition de plusieurs « petits peintres » à côté des cinq grands noms et justifie l'introduction de quelques nouveaux « petits peintres » dans le présent livre. Il reprend la discussion sur les ateliers laconiens en critiquant les opinions exprimées à l'occasion d'un séminaire à Pérouse en 1981, qui étaient en désaccord avec les siennes. Le problème des ateliers de production des vases laconiens à figures noires est en effet de première importance. Comme on sait, et comme le souligne d'ailleurs l'auteur lui-même, les relations stylistiques entre les divers peintres sont très étroites. Il s'agit d'un groupe d'artisans peu nombreux, comparé aux productions contemporaines à Corinthe et à Athènes. La diffusion de leurs produits embrasse quand même une grande partie du monde méditerranéen jusqu'à Gordion et à l'Égypte. On a remarqué depuis longtemps déjà des singularités vraiment étonnantes. Ainsi, on ne connaît aucune œuvre provenant de Sparte et de la Laconie ni du Peintre des Boréades, ni du Peintre Allard Pier-son, ce qui a fait penser que le premier aurait produit ses vases à Samos (p. 31) et que le deuxième se serait établi à Tarente (p. 111 ; l'idée d'une occupation de l'artisan comme « saisonnier » nous semble quand même bien moderne !). Un des « petits peintres » nouvellement introduits, le

Peintre des Miniatures, aurait lui aussi résidé à Samos (p. 134 ; preuve en serait sa familiarité avec certains aspects de la culture orientale), où il aurait produit des vases destinés au culte local d'Artémis. Mais alors, comment expliquer les rapports étroits entre les peintres qui se sont influencés les uns les autres, comme le souligne maintes fois l'auteur ? Si la théorie de divers lieux de production géographiquement plutôt éloignés est exacte, ne devrait-on pas pouvoir distinguer des variations techniques de production et, surtout, des qualités d'argiles différentes ? Pour arriver à résoudre ce problème, la première nécessité serait, à notre avis, d'analyser les argiles utilisées pour déterminer si la matière de base est la même pour les divers peintres. À partir de cette base seulement il sera ensuite possible de reprendre la discussion sur les ateliers, qui risque autrement de rester sans conclusion et spéculative.

Toujours dans son introduction (p. 8, n. 67, et encore p. 332, n. 180, p. 37, n. 200)¹, Stibbe récuse une objection que j'avais faite en 1978² à propos de la date proposée par lui pour le début de la production du Peintre de Naucratis et qu'il qualifie, de manière plutôt flatteuse, d'« attaque générale » contre son système chronologique. Je maintiens mon opinion : si on se sert, pour le début d'une production de vases, d'un système chronologique haut, et pour la fin d'un système abaissé, la fourchette chronologique qui en résulte est trop large. Et je vois mal comment la datation *absolue* de la coupe d'Arcésilas (p. 46) serait corroborée par la datation *relative* des peintres laconiens contemporains. Je pense d'ailleurs que qualifier une opinion divergente³ d'« observation dédaigneuse » (p. 46 avec n. 230) qu'il ne faut pas prendre au sérieux ne facilite pas la discussion scientifique.

La partie principale du livre, riche de nouvelles observations, est dédiée aux œuvres des peintres. Il n'est évidemment pas possible d'entrer ici dans le détail. Mais soulignons que, pour certains peintres comme pour le Peintre de Naucratis ou le Peintre de la Chasse, l'accroissement des témoignages a entraîné des modifications sensi-

1. Voir aussi C. M. Stibbe, *AM*, 112, 1997, p. 36-40. À propos de la datation du fragment de H. P. Isler, *Samos IV*, *Das archaische Nordtor*, 1978, p. 102, n° 183, cf. Stibbe, *AM*, *loc. cit.*, p. 38 sq. : il faudrait lire attentivement le texte avant de formuler des critiques !

2. Voir Isler, *Samos*, IV, *op. cit.*, p. 55.

3. Voir *ibid.*, n. 21.

bles de la liste des attributions dans *LV*, tandis que pour d'autres, par exemple le Peintre des Boréades, la liste originale a augmenté sans qu'il ait été nécessaire d'apporter des modifications au noyau original. Plus de la moitié des nouvelles acquisitions concerne l'œuvre des cinq « grands peintres » ; les pièces nouvelles confirment les résultats de *LV* et les complètent. Dans *LV*, l'auteur avait distingué neuf « petits peintres » auxquels s'ajoutent maintenant quatre nouveaux noms, soit le Peintre des Hoplites (reconnu par G. Schaus grâce à un fragment trouvé à Cyrène), le Peintre des Miniatures, le Peintre d'Olympie (introduit par E. Kunze-Götte) à la tête de l'atelier des réformes. Ce dernier semble avoir renouvelé la production laconienne vers la fin du VI^e siècle, en se consacrant surtout à la production de vases à vernis noir. Le Peintre des Dioscures, enfin, date probablement du début du V^e siècle ; la diffusion de ses produits est limitée à la Laconie. La définition de certains de ces « petits

peintres » s'avère plutôt difficile. Stibbe a introduit par conséquent la notion de « cercle » (p. 5), à l'intérieur duquel il place la personnalité d'un peintre non vraiment défini dans le détail. L'œuvre de plusieurs de ces « petits peintres » est encore peu nombreuse. Il faut donc attendre de nouvelles découvertes qui permettront de préciser.

Dans un dernier chapitre, l'auteur publie et illustre plus de 80 pièces jusqu'à présent inédites. Suit le catalogue succinct de tous les vases laconiens reportés dans le présent supplément à *LV*. Il est évident que grâce à celui-ci la connaissance matérielle de la figure noire laconienne a énormément progressé.

Hans Peter Isler,

Université de Zurich, Institut d'Archéologie,
Rämistr. 73,
CH-8006 Zurich.

La Genière Juliette (de), avec la participation de Ferrara Bianca, Makariou Antonios, Sauvage Laurent, Picard Olivier, *Kastraki, Un sanctuaire en Laconie (Études péloponnésiennes, XII)*, Athènes, École française d'Athènes / Paris, Diffusion De Boccard, 2006, 1 vol. 21 × 29,7, IV + 120 p. dont 23 pl. de dessins et 48 pl. photos h. t., 1 plan dépl. ; 2 photos coul.

Quoique assez brève, à l'image d'une fouille modeste et ingrate, cette monographie soignée, dans sa forme comme dans sa présentation, mérite de retenir l'attention de nombreux archéologues de toutes spécialités, sans oublier les familiers de Pausanias.

On sait que, étant habituée à travailler en Turquie comme en Italie, en passant par la Grèce, J. de La Genière suivait depuis un moment déjà les traces de cette divinité aux multiples personnalités nommée le plus souvent la « Mère des dieux ». Il n'était donc pas surprenant qu'elle entreprenne de partir à sa recherche dans le Sud du Péloponnèse, là où des sculptures du VI^e s. témoignent de sa présence ancienne, confirmée par Pausanias, qui mentionne en particulier son sanctuaire d'Akriai, à l'embouchure de l'Eurotas (*Périégèse*, III,22,4 ; cf. deux articles de J. L. G. : De la Phrygie à Locres épizéphyrienne, Les chemins de Cybèle, *MEFRA*, 97, 1985, p. 693-717 ; Le culte de la Mère des dieux dans le Péloponnèse, *CRAI*, 1986, p. 29-46). L'antique cité d'Akriai semble pouvoir être identifiée à Kokkinia, sur la côte en face de Gythion, et la

prospection avait révélé l'existence d'un sanctuaire sur une plate-forme rocheuse au lieu-dit Kastraki, un peu plus élevé (fig. 1). C'est le résultat des campagnes de prospection et de fouilles menées en 1988-1990, puis en 2001-2002, qui est livré dans cet ouvrage, marqué du sceau de l'efficacité commun à toutes les publications de l'A.

Le plan est tel qu'attendu : après deux premiers chapitres où J. de La Genière justifie sa démarche et son arrivée dans le secteur de Kokkinia, vient la description de la fouille, avec quelques premiers essais d'interprétation (chap. III), suivie du catalogue (chap. IV) des éléments d'architecture (bases, fûts, plusieurs chapiteaux en pierre ; pour la terre cuite, fragments d'acrotère laconien en disque, d'antéfixes et de plusieurs tuiles estampées ou incisées), du mobilier (très varié, dans tous les matériaux), enfin du catalogue commenté des monnaies, signé d'O. Picard. La conclusion (p. 75-82) s'efforce de retracer l'histoire du sanctuaire, par rapport à celle de sa cité : malgré l'absence de stratigraphie fiable, on peut affirmer que le culte commence à Kas-

traki dès la seconde moitié du VII^e s. et se développe dans le courant du VI^e s., puis, après un relatif « silence » de plus de trois siècles, le lieu est à nouveau bien fréquenté à partir du II^e s. av. n. è. et ne sera déserté qu'au III^e s. de n. è. ; en même temps, J. L. G. s'interroge sur le nom de la divinité : en effet, bien que la Laconie ait entretenu, à l'époque archaïque, des liens étroits avec l'Asie Mineure, et même précisément avec Samos et Sardes, il n'est pas du tout assuré que ce petit *hiéron* rupestre, extra-urbain et situé en hauteur, appartenait bien à la *Mèter*.

Ce résultat un peu décevant n'amointrit en rien l'intérêt de cette publication méthodique d'un sanctuaire intrigant, dont la fréquentation ne fut pas seulement locale. Beaucoup de trouvailles sont illustrées, par des dessins et surtout des photos de bonne qualité ; on regrette néanmoins la clarté insuffisante de plusieurs dessins, trop secs et pas assez détaillés pour être vraiment compréhensibles (fig. 2, 3, 5 [KA.6 : cassures non grisées], etc.).

Dans le mobilier, toujours erratique, je relève, outre des fragments de bassins, de statuettes en pierre et peut-être même d'une statue masculine en bronze, une bague avec le portrait d'une reine ptolémaïque, de nombreux fragments de vases en céramique de toutes époques, des statuettes féminines dont une figurine dédalique, des figurines-tubes, d'autres tubes cylindriques, des crânes d'ovins, des masques de gorgone, des pesons, quelques lampes tournées ou moulées, et des sortes de calices rituels du type « Blania » (fig. 23)... Bref, des objets parfois originaux, mais rien qui évoque vraiment Cybèle. De son côté, O. Picard souligne également l'originalité des trouvailles monétaires, ne serait-ce qu'à cause de la présence, « très rare en Grèce », de bronzes siciliens et d'as romains, qu'il essaie d'expliquer (p. 71).

Mais, avant tout, cette publication pousse à remettre à plat les critères d'identification des sanctuaires de la Mère des dieux, en l'absence de trouvailles déterminantes (offrandes, inscriptions...). Des articles récents, comme ceux d'A. Hermary ou de V. Giannouli, ainsi que le livre de L. E. Roller, *In Search of God the Mother, the Cult of Anatolian Cybele*, 1999, montrent que, en Asie Mineure et dans les colonies phocéennes, ces sanctuaires sont assurément, au moins jusque aux IV^e-III^e s., des sites de plein air où émergent des plates-formes à offrandes, des niches pour des reliefs ou pour la statue de la déesse assise, des bassins, sans autre « architecture » que des escaliers et, parfois, des trônes taillés dans le rocher (pas de temple, ni de *propylon* à l'entrée), et c'est seulement par la suite que certains d'entre eux ont pris une allure plus monumentale

sinon « standardisée », dont témoignent par exemple le temple, l'autel et les portiques dédiés par Philétairos à Mamurt Kaleh près de Pergame. Si l'on a de bonnes raisons de penser, avec J. L. G. et L. Roller, que cette Mère anatolienne a pu s'établir en Laconie dès le VI^e s., il n'en reste pas moins qu'à ce jour le plus ancien des sanctuaires de la Mère phrygienne hellénisée contenant des monuments semble pouvoir être celui de Soros près de Tanagra, qui paraît remonter au dernier quart du V^e s. (*AW*, 2003, p. 491-497) ; comme d'autres connus en Grèce à partir du IV^e s., il rassemble plusieurs pièces accolées et rappelle assez le schéma des sanctuaires de Déméter et Coré, en général dépourvus de temple imposant. Or la plupart des remarquables éléments d'architecture retrouvés dans le sanctuaire de Kastraki se laissent caler, comme le propose l'A., de la première à la seconde moitié du VI^e s., sans autoriser une restitution précise de cette phase archaïque : un acrotère en disque de type laconien suggère un toit en bâtière pour un *oikos* (temple ?) auquel pourraient avoir appartenu d'autres pièces d'architecture, près d'un large autel rectangulaire, mais à l'emplacement de ce qui doit être l'entrée un espace carré à quatre colonnes aux angles est un plan étrange pour un *propylon*, surtout à cette date. À la phase hellénistique avancée (II^e s.) on peut attribuer, sans entrer dans les détails, un portique en équerre, dont restent des murs en matériaux modestes et cinq bases carrées.

Avec une phase archaïque qui était apparemment « la plus monumentale de [son] histoire » (p. 76), Kastraki a peu de chances, selon moi, d'avoir abrité les rites d'une Cybèle venue de l'Est – sauf à admettre qu'elle aurait déjà été, dans ce sanctuaire, très « hellénisée », ce qui paraît peu probable, dans un environnement archaïque aussi tourné vers l'Asie Mineure. Reconnaissons, néanmoins, que « la divinité présente aux II^e-I^{er} s. n'était peut-être pas la même que celle des VII^e-VI^e s. » (p. 82), en sorte que l'incertitude demeure pour la phase hellénistico-romaine.

Il faut donc remercier J. de La Genière d'avoir rapidement offert ses trouvailles à notre réflexion, car on peut toujours espérer la découverte d'autres éléments, ici ou ailleurs, qui permettraient d'y voir plus clair dans la façon dont la « Mère » était honorée en Laconie.

Marie-Christine Hellmann,

Maison René-Ginouvès de l'Archéologie et de l'Ethnologie,
CNRS, UMR 7041, Archéologies et Sciences de l'Antiquité,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Knigge Ursula, avec la collab. de Tancke Karin ; (DAI) *Kerameikos, Ergebnisse der Ausgrabungen*, XVII, *Der Bau Z*, Munich, Hirmer, 2005 [2006], 2 vol. 25 × 30,5 ; vol. 1 : XIV + 270 p., 35 fig. ds t. ; vol. 2 : 183 pl., 12 dépliants.

Le grand « Bâtiment Z » d'Athènes (à ne pas confondre avec un autre *Bau Z*, celui de Pergame, plus souvent évoqué dans la littérature archéologique) s'étend entre la rue Ermou, la muraille thémistocléenne et la Porte sacrée. Fouillé de 1978 à 1981, il avait fait l'objet de plusieurs notes et articles préliminaires, par différents archéologues (voir surtout, du même auteur, les p. 88-94 du guide *Der Kerameikos von Athen*, 1988), en raison de ses multiples particularités – car ce n'est manifestement pas une maison d'habitation comme les autres. Si bien que cette grosse publication finale, à laquelle ont contribué tous les collaborateurs remerciés dans la préface, était attendue depuis longtemps.

Après un historique des fouilles, le volume de texte (1) contient une description de cette zone déjà occupée avant la construction de la muraille, puis vient l'analyse des cinq états du bâtiment, relativement rapprochés, auxquels s'ajoute la réutilisation de la ruine à l'époque romaine. Cette partie, qui aboutit à une courte conclusion et un appendice consacré aux canalisations dans les ruelles avoisinantes, occupe les deux tiers du volume ; elle est suivie du catalogue des 1 115 trouvailles, classées par états et secteurs, puis des indispensables *indices* et listes de concordance. Pour aider à la compréhension du texte, 35 plans et dessins ont été insérés dans ce vol. 1, mais la grosse majorité de l'illustration est rassemblée dans le vol. 2 : 33 pl. de dessins d'objets ou de graffitis, suivies de 150 pl. de tout aussi bonnes photos et de 12 plans et coupes en dépliants, nets et clairs. On regrette tout de même que le premier dépliant, où les états successifs du bâtiment, matérialisés par différentes couleurs, sont présentés sur un seul plan, ait entraîné la disparition des plans propres à chaque état, publiés auparavant en noir et blanc : les conserver n'aurait pas nui à la clarté de l'exposé, au contraire.

Mais, sans faire la fine bouche, il faut saluer l'ampleur et la minutie de ce travail, puisque, au total, les objets non illustrés sont en très petit nombre. Cette publication pourra être utile à tous les archéologues et historiens de l'Antiquité grecque, quels que soient leurs centres d'intérêt : les vases, bien sûr, figurés ou non, mais aussi les figurines et les lampes en terre cuite (et même une ruhe, n° 591), les anses d'amphores, les pesons, les tuiles courantes et les antéfixes, les

ostraka inscrits, les monnaies, les petits objets en marbre (dont un morceau de sculpture inachevée, n° 338, et un *naiskos* de Cybèle, n° 528), en verre et surtout en bronze (un fragment de statuette, n° 433, et un petit coffret à maquillage, n° 604), les bijoux (un pendentif en argent représentant Cybèle, n° 707, et un médaillon d'Aphrodite, n° 794), les coquillages, les fragments en plomb, en os ou en ivoire... Une petite partie de ces objets formait certainement une offrande de fondation, d'après leur situation et, parfois, leur caractère miniature. Les lecteurs intéressés trouveront donc ici la bibliographie sur ce sujet assez rare (n. 12-13, 70, 98...), et il en va de même pour ceux qui étudient l'hydraulique en général : dans tout le livre, la plus grande attention est portée à l'alimentation en eau (tuyaux, chemisage des puits, forme et fonctionnement des citernes, à partir de Z3) et à son évacuation (tuyaux, canalisations construites, grille ou « passoire » pour retenir les matières solides).

L'inventaire et l'examen de tous ces objets, dans leur contexte stratigraphique, ainsi que l'analyse conjointe de l'architecture ont permis de dater assez bien les différents états et d'en offrir un essai d'interprétation. C'est aussi par là que cette monographie est importante, car les informations qu'elle apporte diffèrent sur certains points de ce qu'on a déjà pu lire auparavant, non seulement dans le guide d'U. Knigge, mais aussi sous plusieurs plumes non autorisées – puisque cet original « *Building Z* » a déjà fait couler beaucoup d'encre. Par exemple, sa surface est passée de *ca* 600 m² à *ca* 500 m², tandis que la datation de Z3 et Z4 a été peu à peu affinée, tout comme la destination des états successifs. Et si une fonction d'auberge ou de taverne, dans laquelle les servantes se prostituaient à la demande, fut assez tôt supputée pour Z3, U. K. s'élève (p. 31, n. 73) contre l'idée, largement diffusée et reprise depuis un article de H. Lind dans *Mus. Helv.*, 45, 1988, que Z2 pourrait être le lupanar (*Hetärenhaus*) possédé par Euktémon près d'une petite porte de la ville, d'après une phrase de l'orateur Isée (VI,20) : elle préfère, pour des raisons de date et de trouvailles, identifier la taverne-cabaret d'Euktémon avec le Bâtiment Y, voisin. En effet, deux autres grandes maisons à cour, mal conservées et pas vraiment publiées, jouxtaient le *Bau Z* au Sud-Est. U. K. rappelle (p. 78) qu'il est de toute façon bien connu que les auberges et les

portes des grandes villes antiques étaient des lieux propices à la prostitution. Et le fait que beaucoup de ces servantes légères étaient très probablement des esclaves étrangères (c'est ce que suggèrent les objets qui les entouraient : voir par ex. les bijoux déjà signalés, et des amulettes), également employées au tissage, ne constitue pas non plus une surprise.

Résumons, donc, la version « officielle » du *Bau Z*. Avant sa construction, la zone était occupée par des ateliers de bronziers, dont subsistent des fosses de coulée et un puits utilisé par les artisans. Rien d'étonnant : si ce genre d'artisanat a toujours existé au sein des villes grecques, il a tout de même aussi fréquemment été repoussé près de leurs portes, comme tous les ateliers qui engendraient des nuisances mais veillaient à leurs débouchés commerciaux.

Élevé sur de faibles fondations qui excluent l'hypothèse d'un étage, l'état Z1 est datable des années 430, d'après 400 objets stratifiés ; il fut détruit dès 420 env., sans doute par un séisme. Même si les dimensions et le plan n'ont pas vraiment de parallèles (l'une des deux petites cours se termine par un corridor), U. K. pense que c'était une maison d'habitation familiale, où elle croit reconnaître la majeure partie des pièces ou des espaces mentionnés par Vitruve pour la maison grecque. Mais ses attributions paraissent souvent forcées (quant à ce qu'elle appelle une *prostas*, au sens de « véranda » ou de « vestibule distyle *in antis* », devant l'*oikos* C, ce serait vraiment une première en Attique, pour un élément jusqu'ici considéré comme typique de la zone égéenne) ; de toute façon, U. K. ne tient pas compte des nombreux savants qui, en dehors de Raeder et de Hoepfner ou Schwandner, se sont interrogés sur la validité de la description et de la terminologie vitruviennes, le plus souvent peu conformes aux *realia*. Non seulement le plan à deux cours a généralement été analysé d'une autre façon qu'ici, mais il n'est pas possible de passer aussi vite sur l'existence, très rarement assurée dans une maison d'habitation, d'une pièce (K₁) pour faire la cuisine. Même pour le site d'Olynthe, auquel U. K. se réfère, N. Cahill a donné en 2002 une autre interprétation, assez convaincante, du prétendu *kitchen complex* : il devait servir plus souvent à chauffer les pièces qu'à faire la cuisine. À Olynthe comme partout en Grèce, on devait habituellement utiliser une installation portative dans la cour, voire un foyer fixe ou un four dans un coin sous l'auvent de la cour. C'est ainsi, d'après des exemples publiés, que l'on peut également se représenter l'*ipnôn* et l'*optanion* mentionnés par Aristophane, auxquels U. K. se réfère dans sa n. 47, p. 20.

Si le Bâtiment Z2 fut aussi de courte durée (de 420-410 à la fin du v^e s.) à cause d'un incendie, il avait même extension et, selon U. K., même destination que Z1, en comprenant cette fois un nombre réduit de pièces – dont des salles de banquets à quatre lits – mieux réparties autour d'une cour centrale agrandie. Mais l'hypothèse d'un ensemble de trois pièces comparable à l'*oikos-unit* d'Olynthe laisse d'autant plus sceptique que l'A. semble vouloir se raccrocher systématiquement à la publication américaine, en laissant de côté quantité d'autres publications qui, depuis, ont été consacrées à l'habitat grec.

Venons-en à Z3 : après un abandon qui a duré plusieurs décennies, le bâtiment fut reconstruit vers 320-317, si l'on en croit les monnaies retrouvées, pour être à nouveau détruit vers 307, par l'effet d'une catastrophe naturelle. Sous un toit laconien, le plan précédent fut en gros préservé, en passant à vingt-deux pièces dont beaucoup sont assimilables à des cellules. Au lieu de plusieurs puits comme dans Z1 et Z2, l'alimentation en eau est désormais assurée par trois citernes, que complétait un puits (respectivement pour l'eau de lavage et l'eau potable ?). U. K. ne peut alors plus plaider pour une habitation familiale : la quantité de vaisselle et de restes de repas est trop importante, ainsi que les poids pour métier à tisser. Elle reconnaît dans Z3 une auberge ou une taverne, dans laquelle les femmes de service se prostituaient lorsqu'elles n'étaient pas occupées devant des métiers à tisser, l'eau des citernes pouvant servir aux lavages des sols, de la vaisselle et des tissus.

Les restes de l'état Z4, qui remonte au début du III^e s., sont maigres. La division intérieure paraît avoir un peu changé, mais il est sûr que certaines pièces étaient des salles de banquets. Cette fois encore, la destruction fut rapide, puisque la phase Z5 se place dans la première moitié du III^e s. av. n. è. Avec d'autres matériaux pour les murs et un péristyle quasi assuré, le plan reste le même, et l'A. y voit aussi un établissement de banquets, utilisé jusqu'à sa destruction par les troupes de Sylla. Après le I^{er} s. av. n. è., deux des citernes furent comblées et la ruine abrita de nouveau des fonderies de bronze.

Nous ne saurions cacher qu'une des interprétations avancées en 2005 par B. A. Ault pour le *Bau Z*, dans *Ancient Greek Houses and Households*, p. 147-150, semble plus convaincante : plutôt qu'une simple maison d'habitation, les bâtiments Z1 et Z2 pouvaient déjà constituer un *katagôgion* ou un *pandokeion*, une fonction qui paraît avoir été conservée jusqu'au bout, dans Z4 et Z5. On sait que ce type d'édifice, qui tient à la fois de l'auberge et de l'hôtellerie, existe au moins depuis la seconde moitié du v^e s. ; or les

dimensions du Bâtiment Z, qui comprend de multiples pièces autour d'une ou plusieurs cours, sa situation près d'une importante voie de circulation, la possibilité qu'il offrait d'y manger, boire et dormir, orientent aisément vers cette interprétation. Et si une activité de tissage, typiquement féminine à cette époque, n'est assurée que pour l'auberge Z3, il est peu probable que la prostitution ait été limitée à cette seule phase, archéologiquement mieux documentée que les autres. En revanche, on ne saurait suivre sans précaution B. A. Ault lorsqu'il juge que le Bâtiment Z formait bien dès sa première phase un *porneion*, une « maison close » : la sociologie de la prostitution en Grèce ancienne n'est pas si simple, et il n'est nullement certain que celle-ci fût la principale raison d'être du *Bau Z*, qui a manifestement été le cadre de plusieurs activités en même temps. Mais la relative maigreur de la biblio-

graphie sur l'habitat consultée par U. K. explique peut-être qu'elle ait tenu à son hypothèse de « maison familiale » pour Z1 et Z2, en omettant le fait que les locaux d'hébergement temporaire, en Grèce ancienne, relèvent aussi de l'architecture domestique.

Malgré ces quelques petites réserves, la très soignée publication du *Bau Z* et de son contenu fera date pour tous ceux qui travaillent sur l'habitat grec – qu'il s'agisse d'abriter des familles, des artisans, des hôtes de passage, des servantes hétaires ou de joyeux drilles.

Marie-Christine Hellmann,

*Maison René-Ginouvès de l'Archéologie et de l'Ethnologie,
CNRS, UMR 7041, Archéologies et Sciences de l'Antiquité,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.*

Bruneau Philippe, *Études d'archéologie délienne* (Recueil d'articles rassemblés et indexés par Jean-Charles Moretti) (*BCH*, Suppl., 47), Athènes, EFA / Paris, Diffusion De Boccard, 2006, 1 vol. 18,5 × 24, XIV + 1 000 p., fig. ds t.

L'édition de ce volume est justifiée dans la brève introduction rédigée par J.-Ch. Moretti, qui fut un des élèves « déliens » de Philippe Bruneau : il s'agissait de rassembler des titres dont « l'importance et la cohérence » sont incontestables, pour la connaissance de la Délos antique. Suit une bibliographie délienne de Ph. Br., où les titres des articles retenus sont suivis d'un numéro d'ordre, entre crochets droits. Par rapport à la bibliographie publiée dans la *RA*, 2002/2 (non mentionnée ici), qui donnait aussi les titres non déliens et même non archéologiques publiés par Ph. Br., celle-ci a l'avantage d'ajouter quelques comptes rendus, les contributions à la *Chronique des fouilles du BCH*, un article dans une revue grecque très peu diffusée et, surtout, les titres parus après la mort du maître des études déliennes, survenue en mai 2001.

Les 34 articles rassemblés ici sont très variés. Il s'agit tantôt de textes tout à fait majeurs, comme la remarquable « Contribution à l'histoire urbaine de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale » (*BCH*, 1968), indispensable, me semble-t-il, à tout historien de l'Antiquité grecque, tantôt d'études épigraphiques ou iconographiques exceptionnellement approfondies (sur des mosaïques, en particulier), joints à des essais

de synthèse très évocateurs (sur la maison délienne, par ex.) ou encore des commentaires littéraires, toujours très érudits (même dans le dernier article, « Apollon, rempart de Délos », plus léger et manifestement de commande). Partout, apparaît de manière frappante ce qui a fondé l'autorité scientifique de Ph. Bruneau : la précision et la rigueur de l'argumentation, alliées à une érudition presque sans faille.

On pourra, bien sûr, s'interroger sur l'opportunité d'une sélection restreinte au travail délien de Ph. Bruneau, d'autant que cette décision aboutit à republier une grosse majorité d'articles du *BCH*, facilement accessibles dans toutes les bibliothèques universitaires, comme sur Internet. Un choix plus large aurait permis d'offrir des articles importants – sur la mosaïque, sur les lampes et la céramique, la théorie de l'archéologie –, que je ne suis certainement pas la seule à avoir photocopiés autrefois : ils ont été publiés dans des revues ou des recueils assez peu courants, alors que tant d'archéologues classiques ont le *BCH* et la *REG* à disposition. On regrette, aussi, que la reproduction des figures n'ait pas pu faire l'objet d'un réglage, d'où la médiocrité frappante de nombreuses photographies, qui les rend quasi inutilisables dans la présente édition : celui qui souhaite tra-

vailler sur l'illustration des p. 53, 69, 264-265, 274, 383, 387, 390, 433 (par ex., et j'omets à dessein les clichés « couleurs », si infidèles) devra retourner à la publication originelle, ou même à sa version électronique. Ajoutons que, souvent, la reproduction très pâle des notes, déjà en petits caractères, rend leur lecture pénible.

Malgré ces regrets, le livre rendra à coup sûr des services, et pas seulement à ceux qui font partie du microcosme délien. C'est aussi et surtout aux non-« Déliens » qu'est destiné le copieux et très utile index des p. 969-994, qui leur permettra de s'y retrouver dans le dédale des identifications successives de tel ou tel monument avec

un nom connu par les textes, épigraphiques ou littéraires ; un sujet délicat, puisque les « Déliens » ont pris l'habitude, pour simplifier, de désigner tant de monuments de Délos par leur numéro d'ordre dans l'inépuisable *Guide de Délos* – assurément une des œuvres les plus réussies de Philippe Bruneau.

Marie-Christine Hellmann,

*Maison René-Ginouvès de l'Archéologie et de l'Ethnologie,
CNRS, UMR 7041, Archéologies et Sciences de l'Antiquité,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.*

Feyel Christophe, *Les artisans dans les sanctuaires grecs aux époques classique et hellénistique à travers la documentation financière en Grèce (BÉFAR, 318)*, Athènes / Paris, École française d'Athènes, Diffusion De Boccard, 2006, 1 vol. 21 × 30, 572 p., cartes et graphiques ds t.

Après une phrase de Marc Bloch placée en exergue, l'introduction à ce gros volume donne le ton : cette thèse remaniée n'est pas à proprement parler un travail d'archéologue, mais une étude d'histoire sociale qui, pour tenter de mieux comprendre ce qu'était un artisan dans la Grèce antique, fait aussi intervenir des comparaisons avec les époques médiévale, moderne et contemporaine. La riche bibliographie, à la fin du volume, montre bien que Ch. F. n'était pas le premier à s'aventurer dans ce domaine, tant il est vrai que les artisans ont été et sont de nouveau à la mode. Mais beaucoup d'auteurs se sont contentés d'étudier un point précis ou, au contraire, n'ont développé que des considérations générales sur l'artisanat en Grèce ancienne (on songe évidemment à G. Glotz ou à P. Vidal-Naquet), tandis que Ch. F., qui est aussi épigraphiste, a d'abord collecté et vérifié avec le plus grand soin l'ensemble de la documentation offerte par les comptes des sanctuaires. Ce fastidieux travail d'inventaire constitue la plus grosse partie du volume, car c'est le nécessaire fondement de ce qui est bien plus, finalement, qu'une « micro-histoire sociale » (p. 11).

Ponctuée d'utiles tableaux, de graphiques et de cartes qui révèlent la répartition, le nombre et l'origine ou les itinéraires des artisans, ainsi que le montant des sommes perçues, cette ample étude comparée est divisée en trois parties : 1 / le catalogue, p. 31-316, des artisans mentionnés dans les comptes de l'Érechthéon, d'Éleusis, de

Delphes, d'Épidaure et de Délos (manque donc Didymes, mais on admettra que la documentation dépouillée est assez riche et que le dossier de Didymes n'aurait guère apporté davantage d'informations exploitables) ; 2 / la constatation de l'hétérogénéité de la main-d'œuvre, p. 319-438 ; 3 / l'analyse des rapports entre les artisans et leurs commanditaires, p. 441-527. Ces trois parties sont suivies d'une conclusion générale, de la bibliographie raisonnée, d'une table des figures et des indispensables *indices*, français et grec (il est toutefois permis d'être surpris par certains termes retenus : je doute que beaucoup de lecteurs, surtout s'ils sont étrangers, auront l'idée de chercher dans l'index de cette thèse des mots tels que « aventuriers », « filière », « goupille », « guerre », « ponctualité », « rayonnement », « résistances »...).

Le très précis inventaire épigraphique fait apparaître d'emblée l'importance des comptes des hiéropes déliens, que Ch. F. a revus personnellement sur la pierre, d'où, parfois, des corrections par rapport aux éditions officielles. Il est aussi clair que, parmi les artisans (qui peuvent être des artistes, au sens moderne du terme) rémunérés par les sanctuaires, ceux du secteur de la construction occupent une place de choix. Après les nombreux travaux de J. Bousquet pour Delphes et, surtout, de J. Tréheux pour Délos, auxquels Ch. F. rend hommage, il n'y a rien de bouleversant dans cette « base documentaire », qui est toutefois d'une incontestable utilité pour

des travaux futurs, si bien qu'il faut remercier Ch. F. d'avoir eu le courage de s'y atteler. On pourra toujours nuancer quelques traductions (exemple, p. 152 : à Épidaure, les *phôta* fournis par Kleitélès ne sauraient être des « fenêtres transparentes », mais, tout au plus, « translucides »), et c'est sans doute le délai entre la remise du manuscrit à l'EFA et son impression qui explique que quelques références bibliographiques seraient à actualiser, mais sans qu'apparaisse, toutefois, un problème réel.

La deuxième partie, où Ch. F. veut établir l'origine sociale et géographique des artisans employés par les sanctuaires, l'oblige à élargir sa recherche au-delà de l'épigraphie et des zones sacrées – c'est un des principaux intérêts de ce livre qui brasse large, puisqu'il va des auteurs grecs ou des *Actes des apôtres* aux sculptures de l'Érechthéion, en passant par les chantiers de l'Ancien Régime, Carmaux et ses mineurs, etc. Comme Ch. F. s'interroge sans cesse, à juste titre, sur la définition et la pertinence des termes qu'il emploie, il revient inévitablement sur la distinction entre hommes libres, métèques et esclaves, ces derniers étant les seuls à pouvoir être stabilisés (de force) sur un site, alors que la majorité des artisans libres sont très mobiles et donc peu fidèles à un sanctuaire. La conclusion n'a rien d'original pour ceux qui ont l'habitude de lire les comptes des sanctuaires, comme pour ceux qui se sont déjà intéressés aux artisans grecs : ces travailleurs généralement méprisés par la cité, qui avaient des origines géographiques et des statuts juridiques très divers, ne pouvaient pas constituer un groupe homogène, comme de nos jours. Mais ils formaient un groupe hiérarchisé, car ceux qui travaillent sur contrat sont mieux payés que ceux rémunérés à la tâche ou à la journée : c'est surtout grâce à des remarques économiques de ce genre, par comparaison des dépenses, et grâce à d'innombrables réflexions ponctuelles (par ex. : désaccord avec M. Austin et P. Vidal-Naquet à propos des comptes de l'Érechthéion, p. 323 ; présence de femmes parmi les artisans, p. 331 ; particularités des ateliers de sculpture et de gravure, p. 375-378) que Ch. F. apporte un éclairage personnel au débat. Certes, beaucoup de ses analyses ne font que confirmer des opinions déjà avancées par quelques chercheurs auparavant : mobilité et polyvalence de la plupart des artisans, qui ne possèdent que des « petites » entreprises, seuls les métallurgistes sont vraiment spécialisés ; existence de régions spécialisées depuis longtemps dans le travail de la pierre et recrutement de préférence à proximité ; fréquence des lourdes amendes et de la retenue du 10^e de garantie ; importance,

mesurée surtout par l'épigraphie, de la brique comme matériau de construction ; mode de paiement des architectes... Du moins pouvons-nous désormais être assurés que la fiabilité de ces affirmations ou propositions antérieures a été éprouvée sous tous les angles et vérifiée en profondeur, par un véritable historien. L'acquis est appréciable.

Dans la troisième partie, Ch. F. commence par décortiquer plus à fond la question des gains des artisans et de l'élite qui se dégage parmi eux, une question qu'il avait déjà abordée dans sa deuxième partie – quitte à donner parfois l'impression de se répéter un peu. Mais le résultat est tout de même un tableau très détaillé des artisans (avant tout, les Déliens), dont on peut suivre les carrières, les associations et les dynasties familiales, malgré les lacunes d'une documentation difficile à exploiter. C'est ainsi que Ch. F. en arrive aux commanditaires et à leur mode particulier de « gestion de la main-d'œuvre » : ses multiples calculs et analyses révèlent qu'à l'exception des hiéropes déliens « les administrateurs des sanctuaires n'ont pas été de bons clients pour les artisans » (p. 473), parce qu'ils n'étaient pas capables de les employer de manière régulière et encore moins de les stabiliser. Et même les hiéropes ont préféré prêter des fonds sacrés plutôt que d'employer plus d'artisans, tant ils rechignaient à dépenser (p. 509).

Le dernier chapitre (VIII) de cette troisième partie est le bienvenu, car il essaie de répondre à une question qu'un lecteur averti peut être tenté de se poser, au fil des pages : les comparaisons opérées avec des artisans d'autres périodes ont-elles une réelle raison d'être ? Si bien des pistes sont effectivement infructueuses et si le modèle grec peut sembler exceptionnel, très différent du cas des artisans romains ou de ceux du Proche-Orient, il n'est pas sans intérêt de lui trouver « un parallèle historique presque parfait » (p. 516) dans les chantiers médiévaux des édifices religieux.

En refermant cette ample enquête, très sérieusement menée (on aura deviné qu'elle ne se lit pas d'un trait, mais qu'elle se médite), une conclusion s'impose : il serait souhaitable que, malgré le cloisonnement actuel des disciplines, elle puisse aussi atteindre un public d'historiens médiévistes et modernes.

Marie-Christine Hellmann,

Maison René-Ginouvès de l'Archéologie et de l'Ethnologie,
CNRS, UMR 7041, Archéologies et Sciences de l'Antiquité,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Biering Ralf, Brinkmann Vincenz, Schlotzhauer Udo, Weber Berthold F. † éd., *Maiandros, Festschrift für Volkmar von Graeve*, Munich, Biering et Brinkmann, 2006, 1 vol. 22,5 × 24,5, 294 p., fig. ds t.

Volkmar von Graeve a vite montré un goût prononcé pour l'étude des parties colorées de la sculpture grecque, d'abord à l'Est de la mer Égée, puis en Thessalie. La maison d'édition de R. Biering et V. Brinkmann, spécialisée dans tout ce qui concerne la polychromie grecque, lui a donc offert un beau volume de mélanges, pour lequel les deux éditeurs se sont adjoint un autre archéologue ainsi que l'architecte B. Weber, qui avait publié récemment plusieurs travaux milésiens avant de décéder sur un chantier. Les deux fils directeurs du livre sont la peinture et la zone de Milet ; en effet, le *curriculum vitae* et la bibliographie du récipiendaire rappellent que, depuis sa nomination à l'Université de la Ruhr (Bochum), V. v. Graeve fut aussi actif dans cette région. Comme il n'est pas sûr que *Maiandros* puisse atteindre tous les spécialistes concernés, je donne ici des résumés de ses 27 contributions, très variées et enrichies d'une illustration de qualité, qui font presque toutes connaître des nouveautés.

La peinture se présente sous différents aspects. – R. Biering, « Ein Holzbild in Alexandria », p. 17-25, dont 19 clichés coul. : publie une peinture sur bois du Musée gréco-romain d'Alexandrie, d'origine inconnue, assez abîmée mais datable par sa technique de la fin du II^e s. apr. J.-C. Un homme barbu, couronné et tenant une lance, trône à côté d'un autre plus jeune, debout et nimbé. Sa main droite levée présente un objet triangulaire aux deux personnages, manifestement des divinités. Bien sûr, l'interprétation de la scène est liée à celle du « triangle » (magique ?). – Dans « Stoa Poikile in Magnesia am Mäander ? », p. 25-29, O. Bingöl évoque les fouilles reprises en 1993 dans l'Artémision et l'agora « ionienne » de Magnésie. En 2001, près du *propylon*, ont été découverts sous le portique Est de l'agora les éléments d'un cryptoportique. Le pilier et sa console, travaillée comme un chapiteau dorique, sont apparus recouverts de stuc peint. Sur fond blanc, le motif se compose d'une guirlande à ténies rouges et *anthémion*, au-dessus d'une femme encadrée qui pourrait être Artémis. Avec un puits de lumière de chaque côté du *propylon*, il faut restituer un long cryptoportique Est à 36 piliers peints et, sans doute, des murs peints. On ignore encore si cette importante *stoa poikilè* (hellénistique, ou romaine ?) faisait le tour de l'agora, mais il est clair que celle-ci, loin d'être un simple bazar, devait être sacrée. – « Der schöne Feind », p. 41-54 : pour continuer de tri-

coter des habits chamarrés à leur *Prächtige Prinz* (2003) et aux *Bunte Götter* (2004), V. Brinkmann et U. Koch-Brinkmann s'intéressent cette fois aux vêtements des ennemis orientaux des Grecs, et plus spécialement à ceux des Amazones. Le dessin du justaucorps porté par Antiope, dans le fronton Ouest du temple d'Apollon Daphnéphoros à Érétie, est reconstitué grâce à un examen en lumière rasante et aux peintures des vases ou d'autres sculptures : il est orné de méandres à carrés étoilés, sans certitude pour la reconstitution des couleurs. La vision d'une ennemie si artistiquement bigarrée devait attirer l'attention, comme sur le sarcophage d'Alexandre, où la riche polychromie des Perses agenouillés ou mourants est bien conservée. – N. J. Koch, « Zur Bedeutung der Phantasia für die Rekonstruktion der klassischen Tafelmalerei », p. 165-180 : rappelle les difficultés de la reconstitution de la peinture grecque sur tableau. L'A. estime qu'il faut aussi prendre en compte, surtout pour les peintures de Polygnote et de la *Lesché* des Cnidiens, ce que les Anciens nommaient la *phantasia* ou « force de l'imagination », du point de vue de celui qui regarde plutôt que du point de vue de l'artiste. Analyse de cet aspect de la théorie antique de l'art, textes anciens et commentaires modernes à l'appui. – Ch. Saatsoglou-Paliadéli, « Reflections on the Painting Technique on Philip's Tomb at Vergina », p. 213-220 : résume une partie de son livre paru en 2004 à Athènes (en grec) et consacré à la peinture de la chasse dans la tombe de Philippe II à Vergina. Les pigments et surtout la technique utilisés pour la façade de la tombe de Philippe diffèrent de ceux remarqués dans la tombe de Perséphone : la peinture a dû être complètement réalisée sur un autre support puis transférée sur la façade, à la manière de Michel-Ange travaillant à la Chapelle Sixtine.

La céramique peinte tient une place privilégiée dans ce volume. – T. Carl, « Neues vom Milesischen Löwen, Ein Fikellura-Aryballos aus dem Aphrodite-Heiligtum auf dem Zeytintepe », p. 61-66 : compare le décor d'un aryballe globulaire, du style de Fikellura, conservé à Bochum et longtemps considéré comme un *unicum*, avec des fragments du même type trouvés dans les fouilles du sanctuaire archaïque d'Aphrodite près de Milet. – N. Hoesch, « Ostionische Keramik aus der Randbesiedlung der Agora von Selinunt », p. 141-150 : éclaire les importations ioniennes à Selinonte. Les fouilles récentes en bordure Est de l'agora, qui ont mis au jour des structures archai-

ques, ont aussi apporté divers fragments de céramique fine de Grèce de l'Est. Ces coupes et assiettes ioniennes sont datables à partir de la fin du VII^e s. N. H. en décrit quelques exemplaires décorés, des années 600 ou 600-575, provenant du Nord de l'Ionie et peut-être de Milet. – G. Kalaitzoglou, « Der Bochum-Maler, Fiktion oder wissenschaftliche Realität ? », p. 151-164 : c'est R. M. Cook qui a identifié un très productif « peintre de Bochum », appréciant les frises d'animaux de type carien, en particulier sur des oenochoés. G. K. n'est pas convaincu par la chronologie proposée ; selon lui, les deux vases de la collection de Bochum ne sont sans doute pas d'un même peintre. Il cherche à mieux définir les caractères de la céramique carienne orientalisante, stylistiquement proche de la milésienne, qui a dû lui servir de modèle pour la décoration. – N. Kunisch, « Anstelle eines Hafenlöwen... Zu einem korinthischen Salbgefäß », p. 191-201 : toujours dans la collection de l'Université de Bochum, un petit vase plastique en forme de sphinx couché, la tête tournée de côté, rappelle par sa position les lions de Milet, eux-mêmes issus de modèles égyptiens. Il existe quelques parallèles à ce type de vase, de manufacture corinthienne et inconnu en Ionie. Réflexions sur l'usage de ces vases plastiques, qui constituaient une version de luxe du simple aryballe globulaire. – Th. Schattner, « Panionionschalen », p. 221-227 : donne un avant-goût de son volume *Didyma*, III, 4, sous presse, consacré à la céramique datée du VIII^e au IV^e s. av. J.-C. Un certain type de *deep bowl* à décor de lignes horizontales a été trouvé non seulement sur la pente Nord du cap Mycale, mais aussi à Athènes et en Italie du Sud. D'origine mycénienne, cette forme fut créée en Méditerranée orientale (Phénicie, Chypre), avant de se répandre vers l'Ouest. Précédant le *skyphos* grec de la fin du VIII^e s., ce genre de coupe devait être destiné au *symposium*, du XI^e s. à l'âge archaïque. – U. Schlotzhauer, « Ostgriechische koroplastisch gestaltete Gesichts- und Kopfgefäße aus milesischen Werkstätten », p. 229-256 : publie ou réétudie un ensemble de vases à visages, d'ateliers milésiens. Il faut non seulement rattacher à Milet un groupe de canthares plastiques jusqu'ici attribués à Samos, mais les canthares à visages et les coupes dites « des petits maîtres » doivent aussi, selon toute vraisemblance, provenir de Milet (on ne saurait toutefois exclure une fabrication dans plusieurs centres, surtout pour les variantes, par ex. à Athènes). Remarques techniques sur ce genre de vases produits de la fin du VII^e s. jusqu'au troisième quart du VI^e s. pour des sanctuaires mais surtout pour des tombes, avec des exportations jusqu'en Étrurie.

En plus des pièces peintes, les documents archéologiques trouvés dans la région de Milet sont d'une grande diversité. – M. Heinz, « Eine phönikisch-karthagische Amulethülse aus Milet », p. 111-114 : un petit étui cylindrique en argent trouvé en 1993 dans le secteur du sanctuaire milésien d'Aphrodite contenait une très fine bande en argent, enroulée. La typologie de ce genre d'objet, muni d'un anneau au couvercle, est connue : si le modèle est égyptien, la plupart de ces porte-amulettes archaïques ont été fabriqués dans l'orbite punico-phénicienne. Pour leur part, les amulettes cylindriques grecques ne sont attestées qu'à partir du IV^e s. av. J.-C. – Dans « Der Torso von Milet und ein Kopf strengen Stils im Museum Balat », p. 31-40, R. Bol revient sur une tête plus grande que nature, publiée en 1977 par V. v. Graeve et datable des années 480 ; elle approfondit le rapprochement stylistique avec le torse du théâtre de Milet, conservé au Louvre (Ma 2792), qui pourrait appartenir à une statue de culte d'Apollon. – Les récentes fouilles de H. Lohmann à Mélié ont confirmé l'existence d'un grand temple ionique sur le site. H. Büsing en publie deux fragments en marbre blanc, très bien travaillés mais sans décor, entreposés au musée archéologique d'Aydın : « Ionische Kapitelle aus dem archaischen Panionion », p. 55-60. Le premier fragment comprend un tiers du balustre d'une volute, l'autre une partie de la base du chapiteau et du balustre. Comparaisons avec des pièces d'Assésos et de Didymes, également à balustre lisse, pour une datation vers le milieu du VI^e s. – H. Donder, « Die ionische Trense », p. 91-104 : avec un fragment de cruche archaïque trouvé à Milet et représentant une tête de cheval bridé, l'A. complète sa monographie publiée en 1980, une étude des brides équestres en Grèce et à Chypre. Comparaison avec des exemplaires trouvés à Olympie et à Samos (typologie, variantes locales). – M. Krumme, « Trapezomata, Bleimodell eines Tisches aus Milet », p. 181-190 : une table miniature en plomb, rectangulaire (dim. max. 6,29 × 3,25 cm), à trois pieds, a été trouvée en 1968 dans les fouilles de Milet, près du temple d'Athéna. Pourvue d'un anneau de suspension, elle représente une assiette à poissons et, à dr., Héraclès en marche, à g., une cuisse d'animal. D'après le style du relief et le contexte de la trouvaille, elle doit dater de la fin du IV^e s. ou du III^e s. Une tombe de Limyra a livré un parallèle. Il s'agit sans doute d'une production régionale d'ex-voto, reproduisant dans le plomb une pratique rituelle : de la nourriture est offerte à un héros divinisé, sur une table placée devant sa statue. – R. Senff, « Die Löwen von Aphrodite »,

p. 269-278 : le sanctuaire d'Aphrodite à Milet a livré toutes sortes de figurines, dont deux statuètes en calcaire de lion assis, l'avant-train droit. Comparaisons avec des trouvailles de Chypre, Lindos, Samos, pour une datation au deuxième quart du VI^e s. ; rapports avec le type du « dompteur des lions » et avec les autres offrandes apportées au sanctuaire. Symboles aristocratiques, les lions de Milet sont aussi l'emblème de la ville, lié à Apollon, mais dans les sanctuaires de divinités féminines ils ont une lointaine origine orientale et représentent les forces de la nature. – K. Zimmermann, « Altfunde vom Kalabaktepe, Zu wiederentdeckten Dachterrakotten aus Milet », p. 285-293 : identifie deux terres cuites architecturales mentionnées en 1901 dans les carnets de fouille de Wiegand et qui paraissaient perdues : un fragment de sima à décor de fleurs de lotus (milieu du VI^e s.) et un fragment de couvre-joint de rive avec son antéfixe à *gorgoneion*. Ce dernier type est répandu à Didymes et à Milet, mais l'origine de cette pièce, conservée à Bonn, n'est pas tout à fait assurée. – P. Weiss, « Was Milet auch bietet, Zu Gewichten, Schleuderbleien und einem lydischen Sprachzeugnis », p. 279-284 : revient sur des petits objets en plomb de Milet, publiés en 1997 dans l'*AA*. On connaît de nouveaux types de poids, dans différents matériaux, de sorte que l'ensemble des poids de Milet est remarquablement complet. Quant aux balles de fronde, la majorité de celles trouvées en 1994 portaient la marque ΔΙΔΥ, rétrograde, qui doit être un nom de personne plutôt que l'épithète d'Apollon. Enfin, l'inscription en lydien, dont la fonction n'est pas claire, est complète et non fragmentaire comme affirmé en 1997.

Comme le montre ce dernier article et ceux qui suivent, l'étude de Milet et de l'Asie Mineure se prête bien à l'interdisciplinarité, jusque dans les domaines historique, linguistique, topographique ou géophysique. – J. Cobet, « Hätten wir doch einen Thucydides für Milet », p. 67-79 : revient sur le fait que pour connaître Milet nous avons Hérodote, mais pour Athènes nous avons Thucydide. Analyse du grand intérêt de cet historien, surtout pour la chronologie et l'archéologie de son temps. – N. Ehrhardt, « Die karische Bevölkerung Milets », p. 81-89 : selon plusieurs auteurs anciens, les Cariens auraient été les premiers occupants de la région de Milet, avant les Ioniens. Il existe en effet des traces du peuplement primitif carien dans l'onomastique milésienne et dans la pratique du culte. – W. Günther, « Pan im "Hain des Phoibos", Zu einem Inschriftenneufund aus Didyma », p. 105-110 : Pan était aussi honoré à Didymes, d'après une base en calcaire local, rustique, dont la provenance exacte est inconnue.

Dédiée par un prophète dans le « bois sacré (*alsos*) de Phoibos », non localisé, elle fait songer à une autre inscription de Didymes mentionnant un « parc », *paradeisos*. Les lettres suggèrent une date au III^e s. apr. J.-C. – D. Hertel, « Zur Datierung der homerischen Epen », p. 133-140 : si l'on admet qu'Homère était originaire de l'Ionie, peut-être de la région de Smyrne, la datation des deux épopées homériques continue de faire problème. Rappel des thèses en présence. Sur des indices historiques, D. H. pense que l'*Iliade* serait plutôt des années 700-690 et l'*Odyssée* de 680-670, avec l'Éolide comme région d'origine, d'après le contenu et la forme. – H. Lohmann, « Zum Fundort der archaischen Nympheninschrift Milet VI/3, 1298 », p. 201-204 : rectifie le lieu de trouvaille attribué à cette inscription dans la publication de 1993, grâce à un article de Wiegand, qui découvrit la pierre en 1901. – W. Rabbal, H. Stümpel, S. Wölz, « Milet als Musterfall geophysikalischer Prospektion in der Archäologie », p. 205-212 : intérêt de la prospection géophysique pour Milet. Les îlots orthogonaux ont été mesurés plus précisément, des structures ont été retrouvées dans le port des lions, la nature des sols a été étudiée ainsi que les changements du paysage. – L'analyse de la dégradation du paysage est aussi l'objet de l'article de B. Bay *et al.*, « Geowissenschaftliche Aspekte zur Landschaftsnutzung und -degradation der Milesischen Halbinsel », p. 257-268 : il traite des variations du niveau de la mer, de la sédimentation qui est à l'origine des carrières de pierre, du climat et de la bonne alimentation en eau de la péninsule Milésienne (d'où un essai de calcul de la consommation d'eau par habitant).

La seule contribution française du volume ne concerne ni Milet ni la peinture, mais rappelle le travail de V. v. Graeve en Thessalie. Dans « Démétrias, Méthonè de Piérie, Méthonè de Magnésie et la malédiction d'Agamemnon contre les Méthonéens », p. 115-132, B. Helly reprend l'histoire des remparts de Démétrias, en analysant la malédiction formulée par les agents d'Agamemnon à l'encontre des Méthonéens : il ne peut s'agir que de Méthonè de Piérie, *contra* un article sur ce sujet publié dans *BCH*, 114, 1990.

La brièveté de tous ces articles est souvent compensée par des notes nombreuses et très fournies, qui contribuent à faire de *Maiandros* une mine d'informations en tout genre.

Marie-Christine Hellmann,

Maison René-Ginouvès de l'Archéologie et de l'Ethnologie,
CNRS, UMR 7041, Archéologies et Sciences de l'Antiquité,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Nicolini Gérard éd., *Les Ors des Mondes grec et « barbare » (Actes du Colloque de la Société française d'Archéologie classique)*, Paris, SFAC / Picard, 2006, 1 vol. 21 × 27, 262 p., fig. coul. et N/B.

Cet ouvrage couvre un large panorama de diverses expressions de la bijouterie en or, autant par les types de bijoux (diadèmes, colliers et autres) que par les régions concernées et la chronologie (trente siècles environ). Cette « ouverture », justifiée dans l'introduction, présente des aspects positifs car cette variété permet de toucher plusieurs domaines des études sur la bijouterie, mais aussi des points négatifs : cet éparpillement géographique et temporel n'est pas compensé par une conclusion générale qui aurait mis en évidence les acquis de ces divers travaux. Le projet, exposé dans l'introduction, était ambitieux, voulant dépasser le seul problème de l'influence grecque sur le monde extérieur. La méthode définie, p. 7-8, insiste sur les questions techniques, qui ne sont pourtant pas les seules abordées dans ce colloque.

Plusieurs des articles publiés ici présentent des analyses très poussées sur la fabrication des bijoux étudiés sans que l'on puisse, malheureusement, tirer quelques conclusions concernant d'autres objets que ceux étudiés dans l'article. Les contributions qui privilégient ces études techniques, souvent avec acuité, sont celles de G. Nicolini, sur la tiare de Saïtapharnès que l'A. semble affectionner (p. 247-261), de C. de Cecchi sur des bijoux minoens de Mochlos (p. 17-33), de C. Thiaudière sur des bijoux égyptiens de Basse Époque (p. 173-207), de C. Besson sur des colliers gallo-romains du III^e s. apr. J.-C. (p. 209-245). D'autres contributions relèvent davantage d'études typologiques, celles de B. Tsigarida sur

divers bijoux de Macédoine centrale (p. 139-151) et sur des diadèmes de Pydna (p. 153-163). Certaines études mêlent soit typologie et iconographie, celle de B. Bundgaard Rasmussen sur un diadème d'Asie Mineure (p. 165-172), soit iconographie et sociologie, celle d'A. Young sur des bijoux retrouvés dans le sanctuaire d'Athéna, au lac Stymphale (p. 129-138). L'article de R. Laffineur reprend la communication faite lors du symposium de Bloomington en 1991 et publiée dans *Ancient Jewelry Archaeology*, A. Calinescu éd., 1996, qui est une excellente introduction à la bijouterie mycénienne. L'article de C. Scheich sur les ateliers d'Italie méridionale au VI^e s. av. J.-C. (p. 63-127) présente, par un catalogue précis, des remarques sur les aspects techniques, la typologie, les thèmes ornementaux, des réponses à plusieurs des questions posées dans le projet du colloque, en particulier en dégagant les caractéristiques de divers ateliers grecs, indigènes ou influencés par la bijouterie grecque.

Presque toutes ces contributions bénéficient de remarquables photographies des bijoux, vues d'ensemble et nombreuses images de détails de fabrication. L'ouvrage est un excellent outil de travail, mettant en lumière les dernières connaissances sur les techniques de la bijouterie antique.

Hélène Guiraud,

Émérite de l'Université de Toulouse 2,
2, boulevard d'Arcole,
31000 Toulouse.

Bumke Helga, *Statuarische Gruppen in der frühen griechischen Kunst (Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts, 21. Ergänzungsheft)*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2004, 1 vol. 21 × 27,3, 204 p. + 36 pl. h. t.

Ce livre, version « légèrement retravaillée » d'une Dissertation de Berlin, veut donner une vue d'ensemble d'un problème qui a été souvent posé à propos de telle œuvre ou tel groupe d'œuvres : les principes de composition des groupes statuariques avant l'époque classique, en liant contenu et forme. L'A. limite son enquête à la ronde-bosse proprement dite, des statuette aux statues, n'envisageant, même à titre de comparai-

son ou de points de référence, ni les frontons et acrotères, ni les statuette qui décoraient des récipients ou autres objets. Le nombre des œuvres étudiées est alors limité, ce qui permet des présentations et des discussions approfondies, pour ne pas dire longues. Des notes souvent très développées discutent des points secondaires et résument les positions des uns et des autres : nous retrouvons en effet des sculptures très connues,

souvent commentées. Cela entraîne une bibliographie très abondante, quoiqu'elle reste très exclusivement allemande – sauf pour Delphes, où il était difficile d'ignorer ce qui a été écrit en français ; mais H. B. n'a pas vu le livre d'ensemble d'A. Jacquemin sur les monuments de Delphes, dont on doit partir aujourd'hui pour remonter à la bibliographie antérieure ; elle y aurait vu, en particulier, que l'identification et surtout la date du bizarre monument des Ornéates sont discutées. Et il arrive, même à Delphes, que certains problèmes trouvent une solution : la lecture tout à fait indiscutable de *εαγγαγον*, « ont conduit », par V. Brinckmann¹ sur la base d'un des deux jumeaux de Delphes prouve définitivement que ce sont bien Cléobis et Biton, et permet d'oublier les inutiles discussions franco-françaises que H. B. résume d'une façon en elle-même très méritoire.

Pour la période géométrique, il s'agit de petite plastique, surtout en bronze, groupée selon les thèmes : combats – aussi bien le groupe d'Olympie, qui montre Zeus (?) et un centaure, que les deux groupes montrant un homme et son chien essayant d'arracher un petit animal à un fauve ; groupes animaux ; rondes. H. B. y ajoute les *sphyrelata* de Dréros, pour lesquels elle refuse les indications du fouilleur, qui conduisent à y voir des statues de culte ; cela n'aurait pas dû l'empêcher de citer, pour la composition comme pour l'iconographie, la ceinture de Fortetsa. Elle aurait, je crois, dû inclure les deux groupes de Delphes qui montrent un berger et un animal (*FD*, V, 2, n^{os} 42 et 44) : le premier surtout, où le petit bovidé est oblique par rapport à l'homme, s'accorde tout à fait avec les groupes où un poulain, pour téter sa mère, se place en biais, élargissant l'espace où se place le groupe. Dans les trois exemples dont le sujet lui paraît indéterminé, deux au moins sont clairs. Le minuscule groupe de Tégée représente non pas « un homme et un combat animal », mais un berger qui tâche de séparer une chèvre et l'animal qui l'attaque : plus modestement, c'est le sujet des deux groupes plus ambitieux que nous citons. H. B. n'a pas vu que le groupe de Symi Viannou qui montre deux hommes nus, le plus grand tenant l'autre par la main, a été étudié par A. Lembesi (voir *RA*, 2003, p. 339-343) : c'est l'introduction du jeune homme par son « parrain ». Le commentaire formel souligne bien l'ambition de quelques-uns de ces groupes, qui dépassent la composition habituelle, toujours plus ou moins paratactique (mot

que H. B. n'emploie pas une seule fois) pour créer en quelque sorte un espace propre. Elle aurait pu rappeler que E. Homann-Wedeking, analysant le phénomène, y avait vu une « impasse », qui n'aura aucune suite dans l'art du VII^e siècle.

La deuxième partie va « jusqu'au dernier tiers du VI^e siècle », distinguant cette fois les groupes qui répètent la même figure et ceux qui rapprochent des figures différentes. Dans la première catégorie, les cas de symétrie entre les deux figures conduisent à évoquer les Caryatides ; quelques sphinx et lions qui ont pu encadrer un passage ou se dresser en haut d'un mur n'ont-ils pas un rôle architectural autant que les exemples écartés pour cette raison ? Au cavalier Rampin avec son hypothétique pendant s'est ajouté au moins un groupe de deux cavaliers de Délos identifié par Ph. Jockey (*REA*, 1993), qui pose la question de leur identification (Dioscures ou Pisisstratides, ou les seconds assimilés aux premiers), qui est la même pour le cavalier Rampin et son éventuel pendant. H. B. a probablement tort de reléguer dans la fin d'une note les deux petits cavaliers de bronze de Dodone, qui sont du même type.

Le groupe de Généléos est longuement analysé, les deux statues de Chéramyès aussi, dont H. B. note les très légères différences ; mais elle ne dit pas que la base fragmentaire retrouvée portait au moins une troisième statue, ce qui devrait rendre le commentaire un peu plus prudent. Elle donne une grande importance à la base courbe découverte le long de la voie sacrée de Milet à Didymes, seul exemple archaïque de cette forme. Il reste, conclut-elle à juste titre – mais elle n'est pas la première à le dire –, que les groupes archaïques juxtaposent des statues dont chacune est conçue pour elle-même ; elle note au passage que des petits bronzes venant d'ustensiles ont assez souvent, au contraire, dès le 2^e quart du VI^e siècle des positions animées qui les mettent en relation directe les uns avec les autres.

La 3^e partie est divisée en « groupes de combat à deux personnages : innovation de l'archaïsme récent », « changements dans la mise en forme des duels en ronde bosse à l'époque préclassique », « groupes à deux figures préclassiques sans tradition iconographique antérieure » – c'est-à-dire les Tyrannoctones de Critios et Nésiôtès et le groupe d'Athéna et Marsyas –, « groupes athlétiques préclassiques dans la petite plastique » – le seul vraiment assuré, en fait, est celui de Delphes –, « grou-

1. V. Brinckmann, *Die Polychromie der archaischen und frühklassischen Skulptur*, fig. 206,3 (photographie) ; le fac-similé et la transcription donnés ensuite sont inexacts.

pes à plusieurs figures dans la grande sculpture de l'archaïsme récent et de l'époque préclassique » – il s'agit de trois monuments dont nous n'avons que les bases, ou la description de Pausanias, celui des Ornéates à Delphes (voir ci-dessus), ceux des Achéens et des Apolloniates à Olympie.

Ici aussi, le nombre des œuvres considérées est limité, et le commentaire détaillé. Il intéressera pour les groupes les moins souvent discutés, le Thésée et Procuste (?) de l'Acropole d'Athènes, le groupe (ou les deux groupes ?) de Thésée et du Minotaure. Dans tous les cas, H. B. résume les différentes hypothèses ou propositions, en prenant quelquefois position. Elle a raison, par exemple, quand elle souligne que le groupe des Tyrannoctones ne montre pas l'attentat : Harmodios et Aristogiton n'étaient pas nus lors des Panathénées, et leurs armes étaient des poignards et non les épées qu'ils tiennent sur le groupe. Mais elle ne se demande pas si les sculpteurs avaient prévu un angle principal : nous les regardons aujourd'hui de face, mais les deux vases qui reproduisent le groupe le montrent de profil. Son idée directrice, que les sculpteurs du style sévère avaient abandonné les compositions en largeur juxtaposant les personnages, la pousse à refuser la reconstitution habituelle du groupe d'Athéna

et Marsyas : Pausanias écrit qu'Athéna frappe (παίλοισα) Marsyas, et à supposer aussi une composition incluant une certaine profondeur pour le groupe de la dispute du trépied dont faisait partie un petit bronze de Delphes figurant Apollon.

Pour cette période plus encore que pour les précédentes, on regrette sans cesse le refus de prendre en compte, ou au moins de citer comme repères, à la fois les frontons, qui montrent aussi, surtout à Olympie, des effets de profondeur, et les statuettes isolées, qui, à partir de 480, recherchent des poses animées, voire instables, qui préfigurent ce qu'a fait Myron dans le groupe d'Athéna et Marsyas comme dans le Discobole. Il est vrai que nous avons ici, et c'est bien l'impression qui ressort de la lecture, un travail universitaire, certes sérieux, mais limité au « sujet de thèse » ; c'est peut-être, dans la pratique, inévitable, mais ce n'est pas la meilleure façon de poser les problèmes d'ensemble, c'est-à-dire, finalement, de comprendre. Il reste qu'on trouvera dans ce livre énormément d'indications et de renseignements.

Claude Rolley †,

Émérite de l'Université de Bourgogne,
38, rue du Surnelin, 75020 Paris.

Sporn Katia éd., *Europas Spiegel, Die Antikensammlung im Suermond-Ludwig-Museum Aachen*, Wiesbaden, Ludwig Reichert, 2005, 1 vol. 23 × 30, 296 p. dt 16 pl. coul.

Il s'agit du catalogue des antiques du musée Suermond-Ludwig d'Aix-la-Chapelle : 385 numéros, grecs, chypriotes, étrusques, phéniciens et puniques, et d'Égypte gréco-romaine. La collection s'est développée peu à peu, au gré de dons et d'acquisitions, où Paul Hartwig, établi comme marchand à Rome, a joué un grand rôle. Elle a souffert des bombardements de 1943 ; depuis, est entrée surtout de la céramique grecque. Tout ce qui est connu ou mentionné est intégré, y compris les pièces disparues, pour lesquelles on n'a pas toujours retrouvé de photo. Cinq des neuf sculptures de marbre ne sont connues que par des photos anciennes.

Le volume est luxueux ; la céramique attique figurée, par exemple, est aujourd'hui rarement présentée de cette façon, avec 2 photos en couleurs pour plusieurs coupes des petits maîtres. Il est heureux que des circonstances locales favorables permettent de temps à autre de telles réalisations.

En fait, il s'agit d'une de ces collections qu'on est ravi d'avoir sous la main dans un but pédagogique. La rédaction a été confiée à des étudiants de l'Université de Cologne. Le travail est sérieux, poussé autant qu'il se peut dans ce contexte. Il y a, à vrai dire, peu d'objets qui posent des problèmes exceptionnels : distinction entre le corinthien de Corinthe et celui d'Italie, origine réelle de terres cuites archaïques qui se rattachent à la Béotie... Il en est de même pour l'iconographie. Est-ce bien un loup qui passe derrière une femme banale sur une amphore attique à figures noires ? On aurait pu se demander ce qu'est ce loup. Il y a 17 pages de bibliographie, en petits caractères, avec très peu de titres français. Deux objets seulement sont présentés comme peut-être faux ; l'un, une lampe romaine en bronze, l'est certainement.

Les catégories sont celles qu'on attend : céramique, terres cuites, y compris quelques jolies

« Tanagra », quelques objets de bronze, sauf peut-être les appliques en stuc doré d'un sarcophage de bois pontique, acquises par les liens avec un Grec d'Odessa. L'illustration de couverture, et le titre donné au volume, renvoient à ce qui est considéré comme la plus belle pièce : un couvercle de miroir à boîte, dont le relief montre Europe sur le taureau, du III^e siècle. On a émis des doutes sur l'objet (de façon différente, W. Züchner et A. Schwarzmeier dans les deux livres d'ensemble sur ces objets) ; il nous est dit

ici que la restauration assure de l'authenticité, sans donner de détails ni répondre aux remarques de A. Schwarzmeier sur des bizarreries techniques du relief, coulé et rivé, ce qui n'est pas du tout la règle.

Claude Rolley †,

*Émérite de l'Université de Bourgogne,
38, rue du Surmelin,
75020 Paris.*

Strocka Volcker Michael, *Meisterwerke, Internationales Symposium anlässlich des 150. Geburtstages von Adolf Furtwängler (Freiburg im Breisgau, 30 Juni - 3 Juli 2003)*, Munich, Hirmer, 2005, 1 vol. 22 × 30, 352 p., nombr. fig. N/B ds t.

Voici les actes du colloque international tenu en 2003 à Fribourg-en-Breisgau pour le 150^e anniversaire de la naissance d'Adolf Furtwängler. Après l'allocution d'ouverture de V. M. Strocka et l'évocation par Andreas Furtwängler du milieu dans lequel naquit, grandit et se forma Adolf Furtwängler (avec des photographies anciennes et des citations d'archives familiales), commence une série de contributions sur le rôle joué par cet immense savant dans le développement de l'archéologie et les progrès de l'histoire de l'art grec.

— Fl. Ruppenstein considère son apport dans le domaine de l'Âge du Bronze, concernant la céramique, les sceaux et les fouilles de sites préhistoriques ; avec son ami G. Loeschke, A. F. est à l'origine de la première classification technique et stylistique des vases mycéniens fondée sur une connaissance directe et, si possible, exhaustive du matériel.

— Chr. Kunze étudie la façon dont A. F., à la recherche des débuts de l'art grec, s'intéressa aux trouvailles des couches les plus anciennes du sanctuaire d'Olympie (dont, jeune boursier, il avait tenu le journal de fouille en 1878-1879) et comprit l'intérêt jusqu'alors méconnu du style géométrique. Sa réflexion est placée ici dans le contexte culturel de la fin du XIX^e s.

— S. Kansteiner revient, à propos des *Meisterwerke der Griechischen Plastik* (1893), sur les originaux grecs copiés ou adaptés dans la grande sculpture romaine de l'époque impériale : ils ont été sans doute plus nombreux qu'on ne le pense et l'A. donne raison dans plusieurs cas à A. F. quand celui-ci postule des modèles distincts pour un même motif figuratif (ex. le motif de la main droite posée sur la tête).

— M. R. Hoffer examine les textes théoriques et méthodologiques du XVIII^e et du XIX^e s. (R. de Piles, J. Richardson, J. J. Winckelmann, A. R. Mengs, K. O. Müller, O. Jahn, K. Sittl, etc.) concernant la valeur des copies et leur utilisation possible pour restituer, apprécier et attribuer des originaux perdus. Il en dégage les tendances contrastées de la critique d'art et l'origine de la controverse entre A. F. et Reinhard Kekulé, annoncée par le compte rendu que le second donna dans les *GGA*, 8, 1895, p. 626 sq.

— J. R. Mertens s'interroge sur la validité des termes *Meister* et *Meisterwerke* quand il s'agit du plus ancien art grec. En l'absence de témoignages littéraires, aucune personnalité d'artiste déterminante ne se laisse cerner dans les plus hautes époques, et la typologie remplace ici le concept d'atelier. Pour les idoles cycladiques (dont on sait maintenant qu'elles étaient peintes), l'A. analyse à travers la bibliographie récente les tendances actuelles de la recherche, et son vocabulaire.

— D. Berges, à partir des trouvailles de sculpture faites dans la fouille du sanctuaire d'Apollon à Emecik sur la péninsule de Cnide, souligne l'originalité de la petite plastique en calcaire de la Doride de l'Est à la haute époque archaïque. Malgré des affinités stylistiques évidentes, elle se distingue de la production spécifiquement chypriote, et Rhodes a dû participer à la fabrication et à la diffusion de ces statuettes.

— R. Bol examine à la lumière des découvertes récentes les composantes du style des sarcophages anthropoïdes de Sidon. Frappé par les similitudes entre une tête de Berlin trouvée à Saqqarah et le Thésée du fronton Ouest d'Olympie, A. F. surestimait la part de la sculpture grecque dans

l'élaboration d'une catégorie de monuments diffusée, selon lui, d'Est en Ouest par les Phéniciens. On voit aujourd'hui que l'apport égyptien fut primordial et que d'autres formules dans la représentation des visages durent être empruntées à l'art néo-assyrien. La Phénicie est un point de contact entre plusieurs civilisations où l'art local, enrichi par la réception d'expériences étrangères, a sauvegardé ses caractères propres en créant des traditions nouvelles.

— V. M. Strocka s'inspire de la démarche d'A. F. pour identifier dans la masse des copies romaines impériales celles qui reflètent le mieux les statues de Phidias dont parlent les auteurs anciens. Certains caractères propres de l'art de ce sculpteur étant déjà indubitablement attestés par la Parthénos et le décor de son bouclier ou par la Lemnia, on doit supposer, quand ils se retrouvent dans le traitement d'autres thèmes iconographiques qui lui sont attribués et qu'ils sont datables de son époque, qu'il fut l'auteur du modèle. Pour Strocka, il faut reconnaître la Promachos (avec A. F.) dans l'Athéna Médicis, l'Hermès du sanctuaire d'Apollon à Thèbes dans le type Ludovisi, l'Aphrodite transportée à Rome dans la Coré Albani, l'Amazone d'Éphèse dans le type Sosiklès et la déesse assise, au lion, du Métroon d'Athènes, à moins qu'elle ne fût d'Agoracrite, dans le type « Olympias » Torlonia. Mais ne tourne-t-on pas dans un cercle vicieux ?

— G. I. Despinis, complétant ses travaux antérieurs, revient sur la statue de la Mère des Dieux, attribuée à Agoracrite, qui était au Métroon d'Athènes. Il pense que la déesse trônant, la main gauche posée sur un *tympanon*, portait un triple vêtement (*chiton* à manches courtes, *péplos* et *himation*) et qu'elle a été copiée à l'époque impériale dans la Cybèle d'Hermeias trouvée en 1937 à Livadie (auj. au musée de Chéronée) et dans une autre Cybèle qui existe à Rome sur le Pincio ; on en a aussi une version du IV^e s. av. J.-C. dans la Cybèle de Moschato (au musée du Pirée). A. F. envisageait le type Doria Pamphili : ce dernier paraît être plutôt une création classicisante.

— A. Delivorrias traite du Poséidon d'Éleusis et des problèmes qu'il soulève. Le modèle de cette statuette dont l'attitude est celle de la statue du Latran avec une pondération inversée était-il pour autant une dérivation tardive de l'œuvre lysippique ? S'agissait-il d'une effigie indépendante ou de l'élément d'un groupe comme le suggère la comparaison de sa réplique d'Héraclion avec un camée de Naples ou tel médaillon d'époque romaine qui l'associe avec Athéna ? Le groupe en question était-il celui qu'Hadrien avait consacré selon Pausanias sur l'acropole d'Athènes ? Delivorrias pense que non. Pour lui, l'origi-

nal du Poséidon d'Éleusis devait être une œuvre célèbre du V^e s. av. J.-C. dont on a des échos dans la peinture de vases à fig. rouges autour de 400 et qui pouvait remonter, d'après la tête de la réplique d'Héraclion, à la décennie 440-430.

— B. Holtzmann, frappé par la présence à Thasos de stèles funéraires de style attique ou sculptées en pentélique, reconstitue ici l'activité dans l'île de l'atelier athénien de Praxias, père et fils, attestée par la signature conservée (pour le monument du pythionique thasien Théocosmos fils de Mélésidèmos) sur l'agora, et (pour l'ensemble votif du Dionysion) par des analogies avec les frontons du temple d'Apollon à Delphes dont, nous dit Pausanias, Praxias avait été en charge avant d'être remplacé après sa mort par Androsthénès.

— Chr. Bruns-Özgan souligne et illustre, à propos des trouvailles faites à Cnide, le rôle joué dans la « renaissance ionienne » des IV^e-III^e s. par les sculpteurs venus d'Attique et de Grèce continentale, attirés par la politique culturelle des Hécatomnides, la richesse des satrapes et celle des cités florissantes.

— B. Andreae rappelle les observations d'A. F. sur la Vénus de Milo et les questions que soulève cette œuvre indubitablement hellénistique. Il passe en revue les types statuaires qu'on a comparés et les divers compléments qui en ont été proposés, puis argumente sa propre restitution. Pour lui, la déesse maintenait de la main gauche par le bord supérieur un bouclier dressé sur sa cuisse gauche soulevée, et le désignait de la main droite : son image s'y réfléchissait comme aux yeux d'un invisible spectateur avec qui s'établissait un dialogue muet.

— P. Moreno, suivant l'exemple d'A. F., part à la recherche de nouveaux *Meisterwerke*, parmi les découvertes récentes de l'archéologie, pour en situer, dater et attribuer les originaux, d'après la technique, le sujet et le style, avec l'aide de la philologie. Prenons, dit-il, les deux statues en bronze de Riace : d'après l'analyse de leur noyau, elles ont été fondues à Argos ; elles faisaient partie d'un même groupe datant du milieu du V^e s. et il existe sur l'agora d'Argos, dans l'*hérôon* des Sept contre Thèbes, une base semi-circulaire susceptible de l'avoir porté ; le thème des Sept et des Épigones, avec le char d'Amphiaraios, était prisé des Argiens qui l'ont repris à Delphes pour commémorer leur victoire d'Oinoé sur les Spartiates en 456 ; d'autre part, Pausanias cite le bronzier argien Hagéladas comme l'auteur de l'ex-voto delphique des Tarentins vainqueurs des Messapiens où des figures de captives alternaient avec des chars ; d'où l'idée d'attribuer à ce sculpteur au moins en partie le groupe d'Argos dont proviennent les héros de

Riace ; deux artistes ont travaillé aux frontons du temple de Zeus à Olympie, l'un argien et spécialiste des chars au fronton Est, l'autre de formation ionienne au fronton Ouest ; le premier pourrait être Hagéladas, et l'autre Alcamène de Lemnos ; ils auraient poursuivi leur collaboration après l'achèvement du temple, dans le groupe des Sept élevé à Argos consécutivement à la bataille d'Oinoé ; « Riace A » serait le féroce Tydée, et « Riace B » Amphiaraios, le prophète inspiré ; si l'auteur du Tydée est Hagéladas, on comprend que la tradition littéraire fasse de lui le maître de Polyclète, de Myron et de Phidias. Selon Moreno, deux des personnages du fronton Est d'Olympie, Ōnomaos (pour la main posée sur la hanche) et Pélops (pour la pondération), sont à l'origine de l'éphèbe de Mozia qu'il restitue en Héraclès Melqart de type chypriote aujourd'hui dépouillé de la peau d'animal et privé de la massue. À propos du philosophe de Porticello et de l'art de Silanion, à propos de la danse extatique du satyre praxitélien de Mazara, sur l'Aphrodite convertie en Victoire de Brescia et les rapports entre Pergame et Rhodes, sur l'iconographie de Flaminius et de Paul-Émile, sur la Vénus de l'Esquilin reconnue comme Cléopâtre VII, sur les statues de Césarion à Rome et en Crète et sur l'activité de Stéphanos élève de Passitèles au temps de César, le savant italien présente encore bien d'autres hypothèses érudites et ingénieuses. Sont-elles toujours convaincantes ? « *Si non è vero, è bene trovato.* »

— A. H. Borbein s'interroge sur la place et l'intérêt de la *Meisterforschung*, notamment depuis A. F. et pour la sculpture, dans les recherches en histoire de l'art grec. Retrouver le nom d'un artiste et le créditer de telle ou telle œuvre est moins important en fait que de définir les grandes innovations et les tendances majeures des phases successives d'un développement historique. Tant mieux si l'on peut identifier celui à qui l'on doit la mutation, mais les ateliers et les écoles sont plus significatifs que les personnalités dans la sculpture grecque de l'Antiquité.

— W. A. P. Childs revient sur la notion de style dans la sculpture grecque de l'Antiquité. À l'époque archaïque, le style est question d'innovation technique ; à l'époque classique, l'essentiel est dans le thème et la façon dont il est mis en valeur ; ce n'est guère avant la fin du IV^e s. que la manière personnelle de l'artiste entre en compte et que l'on distingue le style « individuel » auquel s'attache un nom. Les sources écrites, l'évolution de la littérature, la réflexion philosophique et la critique d'art sont ici largement utilisées.

— H. A. G. Brijder rappelle qu'A. F. fut le premier à reconnaître, en 1885, l'origine attique des

coupes de Siana et soulève à propos du Peintre C la question des « *pottery masterpieces* ». La coupe de Siana « *overlap* » créée vers 575 av. J.-C. a été abondamment copiée par les artisans athéniens jusqu'au dernier quart du VI^e s. ; la coupe de Siana à décor figuré sur la vasque et à motif de feuilles sur la lèvre, la coupe à lèvre simple (produite en masse), la coupe profonde à pied haut et à anses en bouton sont des inventions du Peintre C ; cet artiste a aussi décoré avec virtuosité, de thèmes originaux, deux formes de vases exceptionnelles, la *lékanis* et l'*exaleiptron* tripode ; mais seuls deux fragments d'une coupe de Siana dédiée sur l'acropole d'Athènes gardent les restes de sa signature.

— A. Mommsen part du catalogue des vases de Berlin par A. F. (qui était peu favorable à la figure noire attique) pour réfléchir à la part d'invention et au succès du potier Exékias. Celui-ci n'est le *πρώτος εὐρετής* d'aucune des formes de vases qu'il a traitées (coupe à yeux, *dinos*, amphore pansue, amphore à col, hydrie), mais il leur conférait une monumentalité, une vigueur et une harmonie nouvelles qui font son originalité et qui expliquent la célébrité de ses œuvres, attestée par nombre d'imitations partielles.

— D. J. R. Williams revient sur le catalogue de 1885 et s'attache à la façon dont A. F. s'est intéressé au groupe des « pionniers », dominé au tournant du VI^e au V^e s. av. J.-C. par deux couples : Euthymidès et Phintias, Euphronios et son cadet Smikros. Il passe en revue ces personnalités et leurs œuvres les plus significatives, en insistant sur Euthymidès et sur Euphronios. Il étudie aussi la relation entre peintre et potier. Dans la fin de l'article, il propose de reconnaître sur un *skyphos* du P. de Pistoxénos (de son vrai nom Synoon ?) un reflet des statues d'Harmodios et d'Aristogiton exécutées par Anténor.

— J. H. Oakley publie de nouveaux vases du P. d'Achille (env. 470-425) et du P. de la phiale (env. 450-425), deux peintres de la figure rouge attique dont il est spécialiste. Pour le P. d'Achille, retenons un cratère en calice à vernis noir, dont la lèvre est soulignée d'un bandeau de palmettes, et une *lékanis* fragmentaire de Tarente qui figurait l'enlèvement des Leucippides par Castor et Pollux avant l'intervention d'Idas et Lyncée. Pour le P. de la phiale, un *chous* du musée d'Atlanta avec une ménade qui tend un *chous* à un satyre enfant, un cratère en cloche avec un satyre (Chorillos) qui sert de garçon d'écurie à un âne (Gorgos) et une coupe fragmentaire de la collection Cahn avec les exploits de Thésée. D'autres pièces encore sont commentées ici, dans le texte et dans les *addenda*.

— M. Tiverios publie une hydrie à figures rouges du musée de Pella attribuable à l'atelier du

P. de Pronomos et datable de 400 env. av. J.-C. ; les rehauts, blancs et or, sont importants. Le vase porte une représentation de la dispute d'Athéna et de Poséidon pour la possession de l'Attique, enrichie de nombreux personnages, dieux ou héros. Non seulement le foudre de Zeus sépare les protagonistes et la Victoire annonce l'issue finale, mais chacun a ses supporters : du côté d'Athéna, Dionysos monté sur une panthère cornue et accompagné d'une ménade, et Cécrops anguipède ; du côté de Poséidon près duquel caracole un cheval blanc, Amphitrite et Triton. Surtout un combat annexe se déroule parallèlement, le duel d'Érechthée et d'Eumolpos, qui attire l'attention d'Apollon, Artémis et Hermès ; entre les deux premières divinités, un démon de la guerre souffle dans une longue *salpinx*. Eumolpos, fils de Poséidon, avait pris le parti des Éleusiens attaqués par les Athéniens d'Érechthée ; il fut tué au combat, mais Poséidon obtint de Zeus qu'Érechthée fût foudroyé. M. Tiverios rapproche de l'hydrie de Pella l'hydrie à décor en relief de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, qui date du milieu du IV^e s. et qui présente pour la dispute Athéna / Poséidon des similitudes frappantes qui font présumer un modèle commun. Mais il s'intéresse particulièrement au duel Érechthée / Eumolpos dont il scrute la légende, et à l'importance inattendue donnée sur l'hydrie de Pella à Poséidon plus qu'à Athéna. Il met cette imagerie en rapport avec les événements historiques de la fin du V^e s. : victoire navale de Lysandre à Aigos Potamoi et triomphe à Athènes du parti oligarchique favorable à Sparte, gouvernement des Trente puis restauration de la démocratie par Thrasybule, indépendance provisoire d'Éleusis pendant deux ans avant d'être rattachée de nouveau à Athènes, aspiration générale à la paix. Les hydries de Pella et de Saint-Pétersbourg (et leur source commune, sans doute une œuvre de la grande peinture) illustrent l'esprit de la réconciliation politique décidée par Zeus et

patronnée par Poséidon qui a son sanctuaire à Colonos Hippios et se voit associé sur l'Acropole au culte d'Athéna par la prêtrise des Boutades.

— E. Zwierlein-Diehl signe la dernière contribution du livre ; elle traite des gemmes inscrites, en référence aux articles d'A. F. sur le sujet (1888, 1889 avec corrections dans les *Kleine Schriften* de 1913) et à ses *Antike Gemmen* (1900). Elle fait d'abord la recension historique et critique des spécimens attestés du XV^e au XIX^e s. ; premières mentions, interprétations proposées, confusions entre les noms de l'artiste, du propriétaire ou du personnage représenté ; aux XVI^e et XVII^e s., on s'intéresse surtout aux portraits des grands hommes (Orsini), mais on reconnaît aussi des signatures (Demontjoseu, Fabri de Peiresc) ; au XVIII^e, collectionneurs et savants en sont fêrus (Philippe II d'Orléans, Baudot de Dairval, P. A. Andreini, Ph. von Stosch) ; publications de Stosch, Vettori, Gori, Bracci, etc., disputes sur l'authenticité des signatures, habileté des faussaires et des copistes (Pichler), scandale des inscriptions fausses dans la collection Poniatowski, polémique entre Saint-Pétersbourg (Köhler l'hypercritique, Stéphani) et Berlin (Toelken), efforts de Brunn pour dresser le vrai pedigree des gemmes signées. Suit une analyse de la méthode objective et comparative d'A. F., élève de Brunn. L'A. termine par un panorama des travaux modernes et contemporains sur la glyptique et les informations les plus récentes sur les gemmes signées nouvellement apparues ou réapparues.

Le résumé des interventions qui ont suivi chacun des exposés présentés au cours du colloque, et le texte de la discussion finale, ajoutent du prix à ces Actes d'une grande qualité et d'une impressionnante érudition.

Jean Marcadé,

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
23, quai Conti,
75270 Paris Cedex 06.

Queyrel François, *L'Autel de Pergame, Images et pouvoir en Grèce d'Asie* (coll. *Antiqua*, 9), Paris, Picard, 2005, 1 vol. 22 × 28, 207 p., 21 fig. coul. en tête, 159 fig. N/B ds t.

Après *L'Acropole d'Athènes* de Bernard Holtzmann, un autre volume de la collection *Antiqua* est consacré à un monument prestigieux du monde grec antique : il est dû à François Queyrel, l'un des meilleurs connaisseurs actuels de la

sculpture hellénistique. Le but que s'est fixé G. Nicolini, responsable de la collection – « permettre à un public de plus en plus large de saisir l'importance de l'archéologie dans la connaissance des anciennes civilisations » –, est ici évi-

demment atteint : il s'agit, en particulier, d'un ouvrage désormais essentiel pour nos étudiants en archéologie, histoire de l'art et histoire ancienne. La présentation matérielle est soignée, mais suscite tout de même quelques réserves : les planches en couleur du début de l'ouvrage présentent de belles vues du site, les restitutions anciennes de Pontremoli et la maquette exposée actuellement au Pergamon Museum de Berlin, mais seules deux d'entre elles sont consacrées aux sculptures de la Gigantomachie et, parmi les nombreuses photos en noir et blanc données dans le texte, certaines sont de qualité médiocre (ainsi, par ex., les fig. 48 et 58, trop sombres). Sur ce point, le petit volume *Der Pergamon Altar*, publié à Mayence en 2004, se distingue par ses très belles photos en couleur (mais le commentaire est beaucoup plus sommaire). D'autre part, l'usage des textes « en encadré » ne me paraît pas s'imposer dans ce genre de publication : ils devraient en tout cas être courts et ne pas couper trop nettement les développements, comme cela se produit aux p. 61-64, où deux excursus d'une page chacun encadrent huit lignes du texte principal. Enfin, il aurait fallu écrire avec une majuscule initiale le nom des Géants, comme l'A. le fait pour les Nymphes ou les Amazones, selon un usage normal pour tout personnage ou groupe de personnages mythologiques.

Dans l'avant-propos, l'A. souligne les difficultés que présente l'étude du monument et de son décor sculpté : date de la construction, destinataire(s) de cet autel tout à fait exceptionnel, différence de style entre les deux frises et « significations du décor figuré, esthétiques, mais aussi politiques, civiques et religieuses ». Le premier chapitre est consacré à la découverte et à la présentation du monument, aspects apparemment les moins complexes du sujet. Cependant, il apparaît immédiatement que, même si les autels monumentaux ne sont pas rares dans le monde hellénistique, aucun n'est véritablement comparable par ses dimensions, son décor et, surtout, par le fait que celui de Pergame n'est pas directement associé à un temple et que son fonctionnement en tant qu'autel destiné aux sacrifices sanglants est loin d'être clair : les animaux étaient-ils sacrifiés en bas, devant le monument, ou montaient-ils par une rampe en bois vers l'espace supérieur, près de l'autel proprement dit, sur lequel étaient brûlées les parts réservées aux dieux ? Aucun dispositif d'attache des bovidés à un anneau, comme ceux de Dion ou de Claros cités ici (on peut ajouter le grand autel d'Artémis à Magnésie du Méandre), n'a en tout cas été retrouvé ; en fait, aucune trace archéologique de sacrifices n'est associée à cet étonnant autel.

L'histoire de l'exploration du site et de la découverte du monument est très bien présentée (noter, fig. 11, le plan inédit établi par J.-N. Huyot en 1818), en particulier pour ce qui concerne la personnalité et l'activité des deux « inventeurs », Carl Humann et Alexander Conze. Lors des trois campagnes de fouilles qui ont lieu entre 1878 et 1886, c'est vraiment une nouvelle époque de l'art grec qui est révélée – selon le mot fameux de Humann –, et l'impression produite sur l'écrivain Ivan Tourguéniev par la première exposition des œuvres à Berlin est judicieusement rappelée ici : dès 1880, il s'émerveille de cette découverte qui « apportera sûrement [à la Prusse] plus de gloire que la conquête de l'Alsace et de la Lorraine et qui sera, à n'en pas douter, plus durable » (p. 37). Suivent, dans le nouveau Pergamonmuseum, différentes présentations et reconstitutions des deux frises, démontées pendant la Seconde Guerre mondiale, puis emportées par les Russes à Leningrad, d'où elles reviennent en 1958. Les dernières années sont marquées par une nouvelle restauration qui donne lieu à une étude détaillée de la Téléphie, désormais présentée au public dans l'espace supérieur de l'autel, reconstitué de façon nécessairement limitée. L'A. rend un hommage particulier au travail accompli par Volker Kästner.

L'étude du décor figuré est présentée dans le deuxième chapitre et constitue le cœur de l'ouvrage (p. 49-111). L'impressionnante frise de la Gigantomachie, maintenant exposée, pour l'essentiel, sur les murs de la grande salle du musée, est réalisée en marbre de Proconnèse : constituée d'environ 120 plaques de 2,30 m de haut, elle se développe sur 113 m. Elle comportait environ 111 figures, dont au moins 64 Géants. La mise en relation des noms qui subsistent (parfois très partiellement) pour les dieux – sur la moulure supérieure – et pour les Géants – sur la moulure inférieure – a donné lieu depuis la découverte à de minutieuses études qui avaient pour guides les marques de repérage gravées sur les blocs : les résultats sont donnés ici de façon très claire sur les schémas des fig. 18 (dieux) et 19 (Géants). Ils sont complétés par le dessin de restitution d'ensemble de la fig. 33 et les listes récapitulatives de la p. 52. Le commentaire des quatre côtés de la frise (dans l'ordre Est, Sud, Ouest et Nord) permet à l'A. de rappeler les nouvelles interprétations de certains personnages dues à V. Kästner et d'en proposer lui-même d'autres. Ces propositions mettent en valeur l'originalité iconographique de cette Gigantomachie au regard des modèles plus anciens : le fait que deux tiers des dieux combattants soient des femmes est, à lui seul, significatif. Cette nouvelle interprétation porte-t-elle la marque de la

philosophie stoïcienne, plus particulièrement de Cratès de Mallos, comme on l'a souvent pensé ? L'A. revient aux p. 102-104 sur cette originalité dans la conception de certains dieux et de figures allégoriques qui, quelles qu'en soient les raisons, laisse souvent perplexe. En voici quelques exemples. Sur la frise Sud (fig. 48), comment nommer le jeune lutteur affronté au Géant à tête de lion : Éther, Astraios (tous deux inconnus de l'iconographie classique) ? Une magnifique figure féminine de la frise Nord, parfaitement conservée (fig. 67-68), a été le plus souvent interprétée comme Nyx, la Nuit personnifiée, mais, à la suite de Kästner, l'A. préfère reconnaître en elle une Moire, Atropos plutôt que Clôthô ; Lachésis serait reconnaissable dans une figure très fragmentaire portant un carquois (ce qui paraît très insolite pour une Moire). Un rapprochement avec une enluminure byzantine (fig. 54) permettrait d'identifier comme Nyx la figure qui précède Rhéa sur la frise Sud (fig. 53) : toutefois, le voile qui surmonte les deux femmes est-il un élément suffisamment significatif ? Il ne semble pas que la déesse de la frise ait utilisé comme arme la longue torche que tient Nyx sur l'enluminure. Sur la frise Nord, les deux lettres finales (-sa) ont été restituées en Medousa par Kästner et associées à une superbe déesse présentée de trois quarts arrière, les cheveux flottant dans le dos (fig. 64), à qui divers noms avaient été attribués. Cette lecture, si on l'accepte, modifie entièrement la conception traditionnelle des Gorgones : plus de monstre entouré de serpents, mais une majestueuse jeune femme assistée d'un lion qui dévore un Géant (en plus de Rhéa, une autre déesse est accompagnée d'un lion [fig. 55] : située face à Dionysos, elle serait sa mère Sémélé). Surprenante aussi – malgré l'*exomis* – l'interprétation comme Héphaïstos d'un hoplite de la frise Nord, figuré en action violente (fig. 69), le dieu boiteux pouvant difficilement, dans la conception classique, être un fantasme efficace. On comprend, face à l'abondance des personnages et à l'originalité d'une grande partie des représentations – pratiquement toutes pour les Géants –, la nécessité d'ajouter des inscriptions. La question d'un maître concepteur de l'ensemble de la frise et les possibilités d'attribution de certains personnages aux sculpteurs dont les noms sont conservés (parfois très partiellement) sont rappelées et discutées p. 109-111 (avec tableau récapitulatif).

La frise qui raconte l'histoire de Télèphe n'était visible que depuis la partie supérieure de l'autel, où elle était mal éclairée sous la colonnade : il en reste un peu plus de la moitié (environ 35 m sur 60,60 m, 47 plaques sur 74). Certaines des plaques étaient inachevées et aucune trace de polychromie n'a été

relevée. Même après la récente étude mentionnée plus haut, les problèmes de lecture restent nombreux. L'A. insiste sur le rôle joué par la Mère des dieux dans la vie du héros, dont témoigneraient l'allaitement par une lionne en Arcadie (fig. 78) et une scène d'initiation sur les plaques 44-46 (fig. 84-87). On trouve, aux p. 95-100, un utile tableau des principales reconstitutions récentes de la Télèphie, puis une réflexion sur les différentes versions de la légende (p. 104-109).

Un important chapitre (p. 112-147) est consacré à la fonction et à la date du monument. L'A. rappelle les hypothèses présentées précédemment et réexamine les très rares sources littéraires qui peuvent être utilisées. En définitive, c'est une inscription en l'honneur d'Attale III qui donnerait la meilleure indication, grâce à la mention d'une « couronne des Douze Dieux et du dieu le roi Eumène » (p. 118) : le monument, resté un Dôdécathéon comme, probablement, l'édifice antérieur, aurait également été consacré au roi Eumène II divinisé. Cette hypothèse implique une date de consécration postérieure à la mort du roi en 158, mais, quelles que soient les divergences dans l'interprétation chronologique de la stratigraphie mise en évidence dans les fouilles complémentaires de 1961, il est difficile de penser que le monument n'avait pas été mis en chantier antérieurement. Les allusions au roi étaient-elles plus fortes dans la Télèphie, restée partiellement inachevée ? Il aurait été évoqué comme un nouveau Télèphe et Apollonis, mère d'Eumène II et Attale II, comme une nouvelle Augé. Le nouveau roi Attale aurait, lui, été évoqué sous les traits de Parthénopaios, le personnage posant dans la frise la première pierre d'un nouvel autel. L'exaltation des victoires dynastiques sous un déguisement légendaire était en tout cas un élément essentiel de la décoration du monument, qui complète d'autres consécérations comme les propylées du sanctuaire d'Athéna ou les deux célèbres séries de Galates vaincus (p. 126-135). Il faut souligner aussi la présence, dans la grande frise, de Géants qui n'ont rien des êtres monstrueux le plus communément représentés, mais qui sont figurés comme des guerriers en armes : ainsi l'adversaire nu et casqué d'Artémis (fig. 44, 46) ; celui, cuirassé, d'« Héphaïstos » (fig. 67), ou celui qui a été renversé par le quadrigé d'Héra, laissant tomber son bouclier décoré d'une étoile (fig. 41) ; il est difficile de ne pas voir ici une allusion aux ennemis macédoniens, vaincus en 197 et définitivement abattus en 168. L'A. propose ensuite d'établir une relation entre la position des divinités sur la frise et celle de leurs sanctuaires dans la ville (avec le plan de la fig. 117 et le tableau de la p. 145) : il pense que dans 8 cas sur 12 cette cor-

relation existe, mais il reste difficile de se prononcer sur l'existence d'un lien systématique.

Le dernier chapitre, consacré à l'« esthétique », reprend la question du « baroque pergaménien », selon l'expression due à von Salis (1912), mais insiste aussi sur les références aux modèles classiques dont témoignent les frises, qu'il s'agisse du Parthénon (groupe d'Athéna et Poséidon au fronton Ouest), des œuvres de Scopas ou, très probablement, de grandes peintures du second classicisme, modèles illustres mis au service de nouvelles conceptions panhelléniques. Il envisage aussi la postérité de certaines compositions dans l'art romain et, grâce aux sarcophages, jusqu'à Raphaël et Rubens ; il met en parallèle l'expres-

sion souffrante de certains Géants avec des études physiologiques de Charles Le Brun. La bibliographie des p. 181-189 est, bien sûr, extrêmement précieuse et les index de la fin du volume facilitent l'usage d'un ouvrage qui, quels que soient les problèmes que continue à poser cet extraordinaire monument, marque une étape importante dans l'étude de l'art hellénistique et de l'histoire du royaume de Pergame.

Antoine Hermary,

MMSH - Centre Camille-Jullian,
5, rue du Château-de-l'Horloge, BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 2.

Hatzopoulos Miltiade B., *La Macédoine, Géographie historique, langue, cultures et croyances, institutions* (Maison René-Ginouès, *Archéologie et Ethnologie, Travaux*, 2), Paris, Diff. De Boccard, 2006, 1 vol. 16 × 24, 118 p., 15 pl. h. t.

Une série de conférences faites en 2005 au Collège de France et à la Maison René-Ginouès de Nanterre par Miltiade B. Hatzopoulos, grand spécialiste actuel de l'histoire de la Macédoine, est à l'origine de ce livre. Directeur du KERA, membre associé depuis 1999 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. B. H. s'est efforcé, depuis plus de trente ans, d'explorer tous les aspects de cette région jusque-là mal connue. Grâce aux documents épigraphiques, principalement, il a considérablement enrichi et renouvelé nos connaissances en ce domaine, comme en témoigne la liste de ses nombreux livres et articles (132 titres) qui figure à la fin de cet ouvrage (p. 97-102). L'intérêt de ce petit volume de la jeune collection des *Travaux de la Maison René-Ginouès* est d'offrir, en français, sous la plume d'un spécialiste, une synthèse accessible à tous, présentant l'état actuel des connaissances sur la Macédoine antique.

M. B. H. examine les apports des documents épigraphiques macédoniens, récemment découverts, dans quatre domaines, celui de la géographie historique, celui de la langue, celui des cultes et des croyances et celui des institutions. De nouvelles inscriptions ont augmenté nos connaissances sur la géographie historique de cette région. Il est désormais possible de situer avec certitude sur une carte un grand nombre de cités. Le document le plus riche est un bornage royal entre plusieurs cités. Grâce à son étude

approfondie, M. B. H. peut localiser la plupart des noms mentionnés en Mygdonie centrale et éclairer certains aspects des conditions politiques de la région avant la fondation de Thessalonique en 316. Ce texte exceptionnel, dont la date fait difficulté, doit se situer sous Philippe II. Jusqu'à ces dernières années, la rareté des témoignages sur le parler des anciens Macédoniens avait donné lieu à des thèses diverses et incompatibles. La publication de plusieurs *corpus* et de nouvelles inscriptions permet maintenant d'affirmer que les Macédoniens parlaient un dialecte grec apparenté à ceux du Nord-Ouest, « avec une phonétique profondément influencée par les parlers éoliens de la région de l'Olympe, voire un substrat non grec qui reste à déterminer ». Le premier texte de plusieurs lignes en dialecte macédonien est une tablette de malédiction gravée sur une lamelle de plomb découverte dans une tombe de Pella, datant de la première moitié du IV^e siècle avant J.-C.

Grâce aux découvertes épigraphiques récentes, les cultes et croyances des anciens Macédoniens sont également mieux connus et on constate qu'ils honoraient les mêmes divinités que les autres Grecs. L'ancienne triade indo-européenne incarnant respectivement les fonctions de la souveraineté, de la guerre et de la santé-prospérité s'est conservée plus nettement en Macédoine que dans le reste de la Grèce. Ainsi s'explique que trois divinités occupent une position pré-

pondérante dans le panthéon : Zeus, honoré notamment dans le grand sanctuaire de Dion au pied de l'Olympe, Héraclès, l'ancêtre de la dynastie royale, vénéré en particulier à Aigéai (Vergina), Pella et Béroia, et Asclépios dont les prêtres faisaient fonction d'éponymes dans les cités de Macédoine. Il faut aussi remarquer le culte d'une grande divinité féminine, tantôt incarnée dans une seule personne, telle la Mère des dieux, tantôt dans un couple mère-fille comme Déméter et Korè, avec laquelle est honoré un parèdre masculin. Ces deux divinités jouent un rôle important dans les rites de passage de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à l'âge de l'homme ou de la femme faits. La fin du service éducatif au sanctuaire de la divinité est marquée par un concours de course. Le sanctuaire des divinités courtoches de Lété a livré de nombreuses inscriptions et sculptures. Si Déméter et Korè protègent les jeunes filles, c'est Dionysos qui veille sur les garçons et il reçoit les épicleses d'Agrios (« le Sauvage »), d'Érikryptos (« le Très Caché ») et de Pseudanor (« le Faux Homme »). Mais Dionysos et Korè président aussi à un autre passage, plus important et plus difficile, celui de la vie à la mort. Les croyances macédoniennes sur l'au-delà sont mieux connues grâce aux tombes mises au jour (à Aigéai, à Leukadia notamment), elles montrent l'importance du culte d'Hadès. Des lamelles en or portant le nom du défunt étaient déposées dans la tombe. L'accès au bonheur éternel dépendait de la qualité d'initié. Les tombes « macédoniennes » ne sont pas les demeures éternelles des morts qui auraient poursuivi sous terre une nouvelle vie entourés des objets de leur ancienne vie quotidienne ; les défunts espèrent pouvoir goûter à leur vie éternelle, comme le donne à penser l'inscription figurant sur une lamelle en or retrouvée dans une tombe « macédonienne » d'Hagios Athanasios. L'État macédonien qui émerge au cours du v^e siècle avant J.-C. est l'héritier d'une double tradition ; du passé transhumant, il a hérité l'unité élémentaire, la *pyrokausis* (« le feu »), et les institutions suivantes : le *basileus*, chef militaire et politique, ses Compagnons et l'assemblée de la communauté, mais, comme sur le pourtour du golfe Ther-

maïque se trouvaient des agglomérations urbaines, l'État macédonien a aussi hérité de l'institution nouvelle de la *polis* avec son assemblée des citoyens, son conseil des anciens et ses magistrats. À partir de Philippe II, toute la Macédoine, à l'exception des terres royales, est divisée en territoires civiques : centres urbains avec leur *komai*, sympolitiques constituées d'un chef-lieu entouré d'une constellation de villages, *ethnè* en Haute-Macédoine. Tous ceux qui possédaient la citoyenneté d'une unité civique étaient citoyens macédoniens. Le roi, au lieu d'être l'ennemi des communautés civiques, devient leur protecteur, voire leur promoteur. L'État reste officiellement ethnique et continue à être composé du roi et des Macédoniens ; ces derniers sont des citoyens de cités où ils exercent l'essentiel de leurs activités politiques. Les rois de Macédoine ont réussi à « concilier l'*ethnos* et la *polis* dans un ensemble cohérent et équilibré », ce que n'avaient pu faire ni les Héraclides de Sparte, ni les Éacides d'Épire.

M. B. H. rappelle ensuite tous les documents officiels connus à ce jour, documents civiques et documents du pouvoir central, textes épigraphiques dont le nombre n'a cessé d'augmenter ces dernières années. Certains d'entre eux sont présentés avec une traduction et un commentaire approfondi et ils permettent de confirmer la nature très originale de l'organisation étatique de la Macédoine étudiée dans les pages précédentes – à savoir, la coexistence de l'État ethnique incarné par le roi et l'Assemblée avec les communautés locales. Un index général et 15 pages de planches avec, notamment, de bonnes photographies d'inscriptions terminent le volume.

Avec ses mises au point, ses grandes nouveautés et ses nombreuses références, cet ouvrage intéressera non seulement les spécialistes, mais aussi tout homme passionné par l'histoire de la Grèce.

Sylvie Le Bohec-Bouhet,

Université de Rouen,
1, rue Thomas-Becket, BP 138,
76821 Mont-Saint-Aignan Cedex.

Greco Emanuele, Lombardo Mario éd., *La grande iscrizione di Gortina, Centoventi anni dopo la scoperta (Atti del Convegno internazionale di Studi sulla Messarà, Scuola archeologica italiana di Atene - Haghi Dekà, 25-28 maggio 2004)* (*Tripodes*, 4), Athènes, Scuola archeologica italiana di Atene, 2005, 1 vol. 17,5 × 24, 222 p., fig. ds t.

Sont ici réunis 12 articles issus d'un colloque organisé par l'École archéologique italienne d'Athènes pour fêter les cent vingt ans de la découverte du « plus ancien code de lois écrites d'Europe » et de « la plus longue inscription grecque conservée ».

— Antonino Di Vita, qui a fouillé le site, évoque les monuments qui s'y sont succédé. La grande inscription de 621 lignes, écrites sur 30 ou 31 blocs, a été retrouvée dans le mur de fond de l'ambulateur majeur de l'Odéon romain. Ce bâtiment avait pris la place d'un *bouleutèrion* hellénistique carré, détruit au milieu ou dans la deuxième moitié du 1^{er} s. av. J.-C., qui avait lui-même été construit sur l'emplacement d'un lieu de réunion circulaire, entouré d'un portique ; le mur de fond de ce lieu où se réunissaient magistrats et simples citoyens était recouvert de textes de lois, dont a été pieusement conservé l'ensemble exceptionnel que constituait le « Code de Gortyne ».

— James Whitley met en rapport les inscriptions publiques et les pratiques matérielles de la Crète archaïque, notamment du 6^e s. L'épigraphie crétoise de cette époque se distingue par la grande prédominance des textes législatifs par rapport aux dédicaces ou aux inscriptions funéraires. L'austérité de la production artistique comme celle qui règne dans les *andreia* n'impliquent pas une égalité démocratique entre les différentes catégories de la population mais correspond à une société hiérarchisée dans laquelle la stabilité de la richesse héritée dispense de rechercher, comme en Grèce propre, les dépenses de prestige.

— Alberto Maffi s'intéresse aux études juridiques consacrées au Code dans la deuxième moitié du 20^e s. Il rappelle les travaux fondateurs de H. Van Effenterre, M. Guarducci et R. F. Willetts, tout en prenant ses distances avec l'idée, défendue par Willetts, du passage de la famille matriarcale à la famille patriarcale. L'A. souligne entre autres l'importance de *Nomima* (Van Effenterre - Ruzé), des travaux publiés dans *Symposion* ou des recherches de M. Bile consacrées aux dialectes crétois. Après avoir replacé l'étude du Code dans le cadre du droit grec, voire du droit antique en général, l'article s'achève sur une interrogation fondamentale : en face de ceux qui, comme Van Effenterre ou Whitley, voient dans le Code « le point ultime de l'idéologie aristocratique propre aux élites de la Crète archaïque », l'A. y reconnaît

plutôt une affirmation des droits de l'individu dans une société qui devient plus dynamique, comme le montreraient, entre autres, les limitations apportées à la prise de corps ou la tarification des délits sexuels selon les catégories sociojuridiques (qui remplacerait l'arbitraire antérieur).

— Eva Cantarella étudie « la condition féminine à la lumière de la Grande Inscription », sc. de Gortyne. Après avoir insisté sur la valeur documentaire des inscriptions juridiques, elle présente un commentaire personnel (parfois contestable) de certains passages du Code, commentaire qui paraît ignorer presque complètement la bibliographie en langue française. Elle affirme comme une évidence (p. 74) que la femme divorcée retournait dans la maison paternelle : ce n'est pas impossible, mais ce n'est indiqué nulle part et, si le père de la femme divorcée conservait la *patria potestas*, c'est lui et non sa fille qui déciderait d'élever ou non l'enfant né après le divorce et refusé par l'ancien mari (cf. III, 48-49 ; voir texte et traduction dans *Nomima*, II, p. 356-389, trad. seule dans E. Lévy, *La codification des lois dans l'Antiquité*, p. 204-214). De même, la veuve avec enfants décide librement de se remarier ou non (III, 17-24). P. 74, l'A. présente une interprétation étrange de IV, 37-43 : en dehors des biens réservés aux fils, « le reste était divisé en trois parties, dont deux revenaient aux mâles et une était divisée entre les femmes, indépendamment de leur nombre ». En fait, le texte dit clairement que « reçoivent les fils, quel que soit leur nombre, deux parts chacun (*ekastan*), et les filles, quel que soit leur nombre, une part chacune (*ekastan*) ». P. 75, l'A. traduit ὁ ἐπιβύλλων par *il parente più stretto* : s'il s'agit bien en général du plus proche parent, ce n'est pas ce que dit le terme, qui signifie « celui à qui revient (la fille ou l'héritage) », c'est-à-dire l' « ayant droit ». P. 76, il est étrange, même dans un souci d'égalité entre les sexes, d'évoquer *la donna gortynia che commetteva moicheia*. P. 80-81, le texte de Démosthène est transcrit en caractères latins et agrémenté de plusieurs erreurs. P. 81, Lysias est présenté comme l'A. du *de caede Herat* (*sic*) et son texte est présenté et interprété de façon à permettre à l'A. de défendre son idée selon laquelle on s'était d'abord soucié de la violence sexuelle pédérastique. Mais, pour aboutir à cette conclusion (préconçue ?), l'A. a dû (ce qui est d'autant plus facile quand on ne cite pas le texte grec)

fusionner deux phrases séparées et interpréter comme un masculin l'antécédent d'ἄσπερ.

— Albio Cesare Cassio présente une étude précise et bien documentée des problèmes de dialecte que pose le Code de Gortyne. Rappelant que notre documentation se limite pratiquement à une épigraphie publique, il montre bien en quoi le crétois, qui a pu conserver certains traits pré-doriens tout en pratiquant des innovations qui lui sont propres (par ex. *θηήιος*), se distingue des autres dialectes doriens. L'étude précise du passage consacré à l'adoption souligne les caractéristiques phonétiques et sémantiques des termes employés.

— Après avoir brièvement évoqué le témoignage d'Aristote, Francesco Guizzi s'efforce d'étudier l'organisation politique et judiciaire de Gortyne d'après la grande inscription. Il est gêné par l'emploi de *poliateuein* (un seul ex.) (IX,31-33) : sont appelés à témoigner « le juge et le *mma-mon*, s'ils vivent toujours et sont (ou restent) citoyens ». La clause est étrange, même si, avec l'A., on suppose que ces personnages auraient pu avoir été « exclus du corps civique pour quelque motif ». Je suggérerais une autre explication : de même que *basileuein* implique qu'on exerce la fonction de roi, *poliateuein* pourrait impliquer l'exercice effectif de ses droits de citoyen, donc la présence dans la cité, ce qui n'est bien sûr pas possible, quand on est parti au loin, ne serait-ce que comme mercenaire. Ne peuvent donc témoigner ceux qui sont morts ou au loin. L'A. s'interroge aussi sur les cinq emplois de *dromeus*, dont trois où il est précisé par *eleutheros* : plutôt que de supposer un problème de *dromeus* qui ne serait pas *eleutheros*, il vaut mieux, me semble-t-il, considérer que celui qui appartient à la classe d'âge du *dromeus* est nécessairement un citoyen et que, sauf peut-être dans les passages sur la procédure, le texte peut se dispenser de le dire explicitement. Évoquant d'autres textes archaïques, l'A. souligne l'importance des kosmes et le faible rôle de l'assemblée, qui servirait surtout à assurer la publicité des décisions ; il signale le problème du conseil, essentiel pour Aristote, mais qui, à l'époque du Code, n'est pratiquement pas attesté (sauf peut-être par la mention des *preigistoi*) et souligne la grande concentration de la propriété et du pouvoir aux mains d'un petit nombre.

— Giovanni Marginesu, partant à la fois de la grande inscription et d'autres textes archaïques, évoque notamment les rôles politique, judiciaire (cf. les accords Gortyne-Rhizénia) et économique (cf. au moins pour le commerce des esclaves) de l'agora de Gortyne et insiste sur sa centralité. Il rappelle que dans le *Latosion*, contrairement aux thèses mal accueillies d'H. Van Effenterre, ont été installés des affranchis et des étrangers et que le terme

désigne à la fois le sanctuaire et l'espace voisin, dont les habitants sont dits *Latosioi*. L'A. évoque aussi le droit de passage jusqu'à une tombe et l'attribution au mercenaire Dionysios d'un terrain dont les dimensions ne sont pas précisées, ce qui laisserait supposer une division du territoire « selon des dimensions préfixées et régulières ». Doit-on aller jusqu'à parler d'une division égalitaire ?

— Analisa Polosa présente un long article (23 p.), très documenté, sur les instruments d'évaluation (monétaires ou non) dans la Crète archaïque. Après avoir évoqué tous les passages du Code de Gortyne mentionnant des unités monétaires (ou pondérales), l'A. présente les principales théories sur la question, émises par Comparetti, Guarducci et Willetts, avant d'en venir aux thèses de Le Rider. Celui-ci a souligné le caractère tardif des émissions crétoises, qui n'apparaissent pas avant 450, date que les travaux les plus récents tendent à remonter vers 470. Mais l'absence d'un monnayage propre n'a pas empêché d'utiliser les monnaies éginétiques, quitte, lorsqu'on s'est mis à frapper monnaie, à dévaluer de quelque 5 % les monnaies étrangères traitées comme du « bullion ». L'épigraphie, évoquée en fin d'article, suggère qu'un stade prémonétaire de trépieds, chaudrons, doubles haches et broches a précédé l'usage du métal pesé et de la monnaie proprement dite. La grande Inscription de Gortyne fonctionne, pour sa part, en termes monétaires.

— John Davies s'est intéressé à la place de Gortyne dans l'économie de la Grèce archaïque et classique, en gros de 650 à 350. Partant des textes légaux, il entend poser les problèmes théoriques de la recherche moderne en distinguant terre, travail et capital, production, distribution et consommation, institutions et idéologie. Se fondant un peu trop sur le modèle romain, l'A. affirme étrangement que le Code envisage l'exposition des enfants sans pénalité « only in one specific circumstance » (IV,8-17). En fait, le père de famille a, comme il est habituel, le droit de vie et de mort sur le nouveau-né, droit qui passe à la divorcée quand l'ancien mari n'accepte pas l'enfant (III,44-49). Dans le tableau qu'il présente de la société de Gortyne, l'A. ne distingue pas suffisamment *woikeus* et esclaves domestiques, pourtant clairement hiérarchisés par la tarification des délits (cf. E. Lévy, *Libres et non-libres dans le Code de Gortyne*, dans *Mélanges Y. Garlan*, Rennes, 1997).

— Angélos Chaniotis, qui, de 1988 à 2006, avait déjà consacré 8 articles au sujet, dans son article fondamental « La Grande Inscription, ses institutions politiques et sociales et les institutions communes des Crétois », s'interroge sur

l'unité et la diversité des institutions crétoises. Rappelant le déclin relatif de la Crète, qui avait suivi son avance aux VIII^e-VII^e s., il suggère que l'image unitaire des institutions crétoises, qu'on trouve notamment chez Platon et Aristote, pourrait provenir de Chiron de Lampsaque ; la chose est possible mais, au moins pour Aristote, il serait bon d'indiquer qu'il avait fait étudier par ses élèves les régimes de la Crète. De toute façon, la thèse à laquelle aboutit l'A., c'est que, en dépit de leurs différences, il existe une ressemblance fondamentale dans l'organisation des différentes cités crétoises. Les différences dans les nombres (par ex. des *kosmes*) ou dans la terminologie (par ex. des classes d'âge) ne sauraient faire négliger les convergences tant dans la terminologie (*kosmes*, *startos*, *klaros*, *patroiouchos*) que dans l'organisation d'ensemble de la société. La nature militaire et territoriale de la tribu paraît probable, au moins à Gortyne et à Lyttos. Les *allopoliatai* (étrangers non protégés) seraient à distinguer des *xénoi* (étrangers déjà domiciliés). La convergence des *nomima* crétois serait due en partie à la fréquentation des sanctuaires régionaux par les membres de l'élite crétoise.

— Maria S. Giouni étudie longuement (en grec) les relations financières au sein du couple

dans le Code de Gortyne en s'attachant aux quatre passages évoquant la question. Si le développement reste précis et bien informé, il aurait pu faire l'économie de ce qui est bien connu : pourquoi préciser, par ex., en quoi consiste la loi du talion ? L'expression homérique « la Crète aux 100 villes » est étrangement attribuée à Hérodote. Cependant, l'A. montre bien comment le Code en est venu à limiter la liberté de tester ou de donner et, en dépit des biens réservés aux mâles, tend à établir une certaine égalité entre les sexes, qui le différencie nettement du système athénien.

— Il revenait à Mario Lombardo de présenter les conclusions générales en soulignant l'intérêt de ce colloque pluridisciplinaire : résumant brièvement chacune des interventions, il souhaiterait qu'on précisât encore les rapports chronologiques entre les premières émissions monétaires et le Code ainsi qu'entre celui-ci et la rénovation urbaine de Gortyne.

Edmond Lévy,

Émérite de l'Université Marc-Bloch,
Palais universitaire,
67041 Strasbourg Cedex.
levy.edmond@wanadoo.fr

Höghammar Kerstin éd., *The Hellenistic Polis of Kos, State, Economy and Culture* (Boreas, 28), Uppsala, Uppsala University, 2004, 1 vol. 20 × 27, 189 p., fig. ds t.

Les actes de ce colloque tenu en 2000 à l'Université d'Uppsala comprennent plusieurs synthèses sur les recherches menées dans les années récentes à Cos. Les premières sont consacrées à la vie religieuse et politique à Cos à partir du témoignage des inscriptions et des monnaies ; la dernière partie aborde les questions économiques.

— K. J. Risgsby apporte des corrections au décret du III^e s. concernant les théores des *Asclépieia* (P. Boesch, *Theoros*, 1908, p. 28). Les prescriptions vestimentaires concernent les théores étrangers participant aux cérémonies de Cos. Le décret donne une liste des cités où doivent se rendre les théores de Cos pour annoncer les *Asclépieia*, la ville d'Itonos est mentionnée à part, car les gens de Cos, à cause de leurs origines thessaliennes, participent régulièrement à la fête des Itonia qui n'est pas, contrairement à ce qui a été affirmé, panhellénique à cette époque ; ensuite les autres cités thessaliennes sont mention-

nées – mais non pas la Macédoine –, enfin Argos : il ne s'agit pas de la célèbre cité du Péloponnèse ; en ce cas, le voyage des théores ne présenterait pas de continuité géographique. Il s'agit d'Argos des Pélasges, terme utilisé dans le catalogue des vaisseaux (*Iliade*, II, 680) pour désigner la région identifiée plus tard avec l'Achaïe Pthiotide. Si les gens de Cos utilisèrent cette formule homérique, c'est qu'ils sont très fiers de leurs origines thessaliennes ; dans le catalogue des vaisseaux, les lignes qui précèdent la mention de l'Achaïe Pthiotide concernent justement Cos et le mythe de Thessalos, fils d'Héraclès, considéré comme le fondateur de Cos. La formule rappelle donc les liens anciens entre Cos et cette région.

— K. Buraselis, en prenant comme exemple l'asylie accordée aux sanctuaires d'Asclépios en 242, s'efforce de démontrer qu'il ne s'agit pas d'un geste religieux sans signification politique. Il faut tenir compte de l'arrière-plan politique très

troublé (contexte de la troisième guerre de Syrie) pour expliquer la démarche de Cos qui, sans rompre ses relations amicales avec l'Égypte lagide, s'efforce de faire respecter par le plus grand nombre, et en particulier par le roi de Macédoine, le sanctuaire d'Asclépios.

— Ch. Crowther, en suivant les méthodes de St. Tracy, présente l'évolution de l'écriture des inscriptions de Cos entre le milieu du IV^e s. et le II^e s. Il précise ainsi, photographiées à l'appui, la date de nombreuses inscriptions : par ex., le texte mentionnant un proche du roi Séleucos ne concerne pas le règne du roi Séleucos I^{er} mais plutôt S. II ou III ; l'établissement du culte en l'honneur d'Arsinoé Philadelphie est postérieur à sa mort. La date de l'apparition de l'alpha à barre brisée est précisée (d'après la date du règlement de la prêtrise d'Aphrodite Pandémios vers 196-195). Le règlement concernant le Dionysos Thylophoros (*Icos*, ED 216) doit donc dater plutôt des années 180 que 220. Dans la seconde partie de l'article, l'A. présente des textes attribués à certains des 16 graveurs qu'il a réussi à identifier. Le décret concernant les Sotéria de Delphes en 278 a dû être regravé en 246-245 lors de la reconnaissance du caractère pentétérique du concours ; le règlement pour la prêtrise d'Héraclès (*Icos*, ED 180) date de la fin du II^e s. et non des années 60. La date de l'inscription d'Halasarna (PH 7), qui mentionne une fortification et une ambassade à un roi non identifié, a varié entre l'époque d'Alexandre et la fin du III^e ; en fait, il faut lui joindre ED 17, ED 49, ED 26, ED 130, ED 194, ED 110 et un fragment inédit des carnets de Herzog ; le graveur a exercé son art à la fin du III^e s. La liste des textes attribués aux 16 graveurs est présentée en appendice, elle est accompagnée d'excellentes illustrations.

— Chr. Habicht dresse la liste des 83 *monarchoi*, magistrats éponymes de Cos, et fixe la chronologie de 36 d'entre eux (entre 240 et 175 av. J.-C.) en se fondant sur la liste des vainqueurs aux *Asclépieia* pentétériques célébrés pour la première fois en 241, et sur la liste des nouveaux citoyens de Cos originaires de Calymna, liste établie vers 180 (*TCal* 88) : pour chaque individu, l'année de la naissance est indiquée en référence au nom du *monarchos* alors en charge. Les inscriptions d'Halasarna (PH 367-368 = Pu.Ca 25-26), liste des citoyens qui participent aux cultes d'Apollon et Héraclès, sont à dater des années 180 et non des années 200, car dans la liste des vainqueurs aux Dionysies (*Icos*, TD 134), qui date de 180 environ, apparaît Thémistoclès, fils de Chairédamos, qui est adopté en PH 368 par Dioclès, donc ces textes datent de 180-

175. En appendice sont publiées la liste alphabétique et la liste chronologique des *monarchoi*. Ces deux articles constituent une contribution fondamentale à l'histoire de Cos hellénistique.

— K. Höghammar présente six autels de Cos ; l'un d'eux, celui de Damoclès, fils de Nicarchos, est inédit. Deux personnages (autels 1 et 2) – Timarchidas, fils de Pausanias, et Nicarchos, fils de Timonax – apparaissent dans l'inscription d'Halasarna (Pu-Ca 26B), ils ont donc pu mourir entre 185 et 150-140. Damoclès, fils de Nicarchos (autel 3), peut aussi être identifié, c'est le père ou le fils du personnage qui est connu sur une inscription de Halasarna de la première moitié du II^e s. ; l'autel date donc soit du début du II^e s., soit de 150 av. J.-C. L'autel de Callipidas, fils de Callipidas (n° 4), ne date pas de l'époque impériale ; le personnage est connu par une inscription de 202-201 (PH 10c 10), il fait une donation pour la défense du territoire pour lui et ses enfants, il a dû mourir vers 200-170. Pour des raisons paléographiques, l'autel 5 de Parméniscos (groupe C de Berges) date de 200 et non de la fin du II^e s., l'autel 6 de Laodicé (groupe A de Berges) ne date pas des années 200 mais plutôt du milieu du I^{er} s. Ces remarques amènent à présenter de fortes critiques de l'étude de D. Berges sur les autels de Cos, qui est fondée sur une évolution stylistique (le groupe A est le plus ancien), sur la notion de la détérioration de la qualité des autels suivant que l'on avance dans le temps et sur un classement chronologique des schémas décoratifs. Pour D. Berges, les autels décorés d'une simple guirlande de feuilles sont les plus tardifs, or l'autel 5 qui porte ce décor date sûrement de 200. En fait, au même moment, des ateliers qui utilisaient des schémas décoratifs variés ont travaillé. Ces autels de meilleure qualité que ceux de Rhodes ont largement été exportés par Cos à l'époque hellénistique (Carie, Chios, Calymnos).

— L'histoire de la recherche épigraphique à Cos est retracée par L. et Kl. Hallof, chargés de la réalisation du corpus *IG*, XII,4, qui expliquent pourquoi une publication d'ensemble fut si longue à mettre en place. Des travaux furent menés au début du siècle dernier par R. Herzog, qui devint membre du parti nazi ; après la guerre, il lui fut impossible de retourner en Grèce. D'autres travaux furent menés par l'École italienne, A. Maiuri à partir de 1925, puis M. Segre qui mourut à Auschwitz en 1944. L. et Kl. Hallof pensent pouvoir réunir dans le *corpus* toutes les inscriptions des carnets et des estampages de R. Herzog conservés dans les archives des *IG* à Berlin, dont une partie est encore inédite, et revoir toutes les inscriptions déjà publiées à Cos.

— H. Ingvaldsen précise la date et la signification des noms qui apparaissent sur les monnaies de Cos, durant la période 385-370. Toutes les monnaies de bronze et d'argent (à l'exception de bronzes de très petit module) portent des noms (142 identifiés). Les liaisons de coins n'étant pas encore totalement établies, la datation n'est assurée que par des trésors ; ceux-ci sont examinés, ce qui permet de donner une datation relative de certains noms. Les noms du monnayage de Cos ne sont pas ceux des *monarchoi*, magistrats éponymes de la cité, car seuls 11 % des noms sur les monnaies correspondent aux noms des *monarchoi*. Sur les derniers tétrabolos de Cos (milieu du II^e s.), ce sont les noms d'autres magistrats, les prostates, bureau qui avait d'importantes responsabilités financières qui apparaissent, mais il n'est pas possible de dire s'il en était de même auparavant. Après avoir rappelé les principales théories pour expliquer la signification de ces noms (un des principaux magistrats de la cité, un des responsables de l'atelier monétaire, charge secondaire de la cité, liturges, nom de celui qui avait affirmé le droit de frapper monnaie au nom de la cité), H. I. donne la liste des villes d'Ionie et de Carie avec, pour chacune d'entre elles, le nombre des noms attestés sur le monnayage : la pratique de la gravure des noms s'est introduite donc vers 400 dans cette région, elle est attestée à la fois sur les monnaies d'argent et celles de bronze. Les noms étaient les garants de l'émission monétaire, cela donnait à la cité et aux cités voisines la possibilité de se retourner contre le responsable en cas de problème.

— D. Bosnakis publie une inscription honorifique du I^{er} s. apr. J.-C. pour une poétesse, fille d'un Apollonios de Cos, qui était aussi citoyenne d'Alexandrie ; elle a remporté des prix au concours des Sébasta Olympieia, au concours du *koinon* d'Asie à Pergame et dans d'autres concours sacrés lors des épreuves d'ancienne comédie. Le terme attesté aussi à Aphrodisias fait difficulté : s'agit-il d'œuvres certes nouvelles, mais qui avaient été déjà présentées ? ou bien d'une forme particulière d'art dramatique ? Les mérites de cette femme sont exceptionnels, on connaît comme parallèle le cas d'une poétesse d'Érythrées, mentionnée par Plutarque, qui l'emporta lors des concours isthmiques. La fin du texte mentionne que la statue est celle de Delphes, fille de Praxagoras, de Cos, connue par une épigramme de Cos de la fin du III^e s. av. J.-C. D. B. suppose qu'une exèdre avait été érigée pour placer ensemble la statue des deux femmes lettrées célèbres à Cos.

— S. Carlson, après avoir présenté les thèses divergentes sur l'existence de démocraties à

l'époque hellénistique, montre que les régimes démocratiques sont bien attestés et que Cos a joui de ce type de régime ; le terme de « démocratie » apparaît à deux reprises, en 278 lorsque les gens de Cos remercient Apollon pour avoir sauvé le sanctuaire de Delphes et à la fin du III^e s. dans un texte sur l'*homopoliteia* entre Cos et Calymnos. C'est évidemment une élite riche et cultivée qui organisait, comme dans l'Athènes classique, la politique de la cité, proposait les décrets soumis au conseil avant d'être votés par l'assemblée ; l'A. rejette la thèse de S. Sherwin-White qui estimait que certains décrets avaient été votés par le peuple seul.

— G. Kokkorou-Alevras publie des textes inédits d'Halasarna : un décret du milieu du III^e s. qui interdit aux prêtres et aux *timachoi* d'emprunter de l'argent en mettant en gage les vases sacrés du sanctuaire d'Apollon, sinon une amende très élevée de 5 000 drachmes sera due par le contrevenant, et un calendrier des sacrifices (fin du III^e) accomplis chaque année, durant trois mois (Hyakinthos, Carneios, Theudaisos) par le prêtre d'Apollon. Les cultes d'Artémis Agrotéra et Pytheis, de Létéo, des Dioscures, de Zeus Soter et Polieus et Athéna Soteira et Polias n'étaient pas encore attestés à Halasarna, mais le document est surtout important par la place occupée par le culte d'Hestia, vénérée sous les épicleses de Timacheia (forme dorienne de Timoucheia), donc protectrice des timouches, de Phamia (pouvoirs prophétiques) et celui d'Hécate Meliteina et Stratia. Le culte d'Hécate Stratia à Cos a certainement subi l'influence du culte de la déesse en Carie.

— V. Georgopoulos rappelle qu'un seul atelier amphorique a été localisé à Cos (V^e s. et première moitié du IV^e). Trois types d'amphores ont été identifiés, le type II à anse bifide dérive du modèle ionien-milézien archaïque. Cette forme popularisée par les potiers de Cos fut largement imitée (fin du II^e s.) sans que l'on n'en connaisse les raisons (même type de vin dans ces amphores ?). Le matériel amphorique trouvé dans les fouilles récentes de Kardamaina (Halasarna) est aussi présenté ; trois formes de pied amphorique ont été reconnues : le pied en simple bouton (attesté dans la première moitié du IV^e s.), le pied en forme de cône renversé (première moitié du III^e s.), le pied annulaire (deuxième moitié du II^e s.). L'étude en cours de ce matériel permettra de connaître l'évolution typologique de ces amphores.

— H. Johnsson a établi les tableaux (1-3) comparatifs de la fréquence des amphores timbrées de Cos trouvées sur des sites fouillés en Palestine, Chypre et Égypte pour l'époque hellénistique (catalogue des 68 timbres amphoriques en ap-

pendice). La majorité fut retrouvée en Égypte et la plupart de ces anses datent de la période 350-151. Comme les recherches récentes à Cos prouvent qu'entre 12 et 17 % des amphores seulement portaient un timbre (fouilles d'Halasarna, 1985-1987), H. J. essaie de calculer la part respective des exportations de vin de Cos et de Rhodes, sachant que les amphores de Rhodes sont toutes timbrées. De plus, la pratique du timbrage diminua encore au I^{er} s. à Cos et l'amphore rhodienne ne contenait que 25-28 l., alors que l'amphore de Cos peut contenir 41-45 l. Les tableaux 4 et 5 classifient chronologiquement les anses d'amphore sur les différents sites étudiés. Le commerce, très modeste au IV^e s. (1 timbre amphorique), commence entre 350-150 (4 timbres) et se développe entre 150 et le début de notre ère (29 timbres).

— G. Finkielsztein retrace l'évolution des amphores de Cos et du groupe de Nicandros d'après les trouvailles en Israël et sur les territoires palestiniens, et publie la liste des noms et symboles figurant sur les amphores de ces régions. Les fouilles récentes de Marisa, qui fut abandonnée en 108 lors de la conquête de Jean Hyrcan, donnent un *terminus* solide pour le classement de ces amphores. Le dernier niveau d'occupation de Marisa (143-108/107) permet de comparer les importations d'amphores de Rhodes, de loin les plus importantes, et celles des amphores de Cos et du groupe de Nicandros qui ne représentent que le cinquième de celles de Rhodes, les amphores italiennes (Brindisi) ainsi que les amphores d'Afrique du Nord qui transportent de l'huile apparaissent aussi en quantité importante, les importations de Cnide sont insignifiantes comme dans le reste du Levant, le vin de Cnide se vendant alors surtout sur le marché égéen. Ce tableau prend en compte toutes les amphores retrouvées et non seulement les amphores timbrées. G. F. estime que seules 10 % au plus des amphores de Cos portaient des timbres, mais que, en tenant compte de tous les paramètres, la quantité de vin exportée reste modeste par rapport aux exportations de Rhodes. Comme on retrouve très peu de noms de *monarchoi*, non plus que de noms de magistrats responsables d'ateliers monétaires sur les timbres, il est probable que les noms étaient ceux de fabri-

cants ; les timbres secondaires devaient permettre de vérifier la quantité et la capacité des vases fabriqués.

— E. Poupaki a étudié les matériaux utilisés dans les constructions de Cos et en donne la liste avec des photographies des principaux sites antiques. Les marbres du mont Dikaïos, probablement utilisés dès la fin du V^e s., sont exploités de façon systématique à partir de la fin du III^e s. (cf. les autels funéraires) et surtout au II^e s. : la réorganisation de la ville et celle de l'Asclépieion entraîna une exploitation plus forte encore des carrières du Dikaïos et les ateliers de Cos travaillèrent pour l'exportation ; au I^{er} s., les problèmes politiques gênèrent l'activité économique de Cos, néanmoins la production des ateliers de sculpture reste importante. Des carrières de travertin, près du Dikaïos, au village de Pyli, ont été identifiées ; l'usage du travertin dans l'architecture de l'île est connu surtout depuis la fin du IV^e et durant tout le III^e ; il fut utilisé pour les parties basses des édifices dans les fortifications et aussi pour le théâtre. Le granit est abondant dans l'île, mais des carrières antiques n'ont pas été identifiées, il a été peu utilisé. Les roches volcaniques de la péninsule de Kéfalou (appelées *poros* de Képhalou) ont été extraites des carrières de Kaméla et du cap Tigani ; cette roche fut beaucoup utilisée dans les fondations des bâtiments hellénistiques (la liste en est donnée) en raison de sa résistance aux tremblements de terre. Des carrières de rhyolite ont été identifiées à l'Ouest de Cos (Pélékéta et Kastelli), on retrouve ces matériaux dans les fondations de nombreux bâtiments, notamment à l'Asclépieion.

La présentation de l'ouvrage est très soignée ; il est enrichi de plusieurs indices qui rendent sa consultation facile (index général, noms de personnes, noms des divinités et index des inscriptions mentionnées dans les textes). Il s'agit donc d'un livre indispensable pour les études sur Cos et le monde méditerranéen à l'époque hellénistique.

Marie-Thérèse Le Dinahet,

Université Louis-Lumière - Lyon 2 / IRAA du CNRS,
7, rue Raulin,
69007 Lyon.

Himmelmann Nikolaus, *Grundlagen der griechischen Pflanzendarstellung* (Nordrhein-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Vorträge G 393), Paderborn / Munich / Vienne / Zurich, Ferdinand Schöningh, 2005, 1 vol. 16,5 × 24, 104 p., 46 fig. ds t.

Cette plaquette reproduit la communication, sans doute très augmentée, présentée le 22 septembre 2004 à l'Académie des Sciences de Rhénanie du Nord-Westphalie sur « les fondements de la représentation grecque des végétaux ».

L'introduction (p. 5-11) justifie l'appel qui sera fait surtout aux peintures de vases, notre principale source d'information dans ce domaine. De fait, l'A. s'appuie constamment sur une illustration en noir et blanc abondante, de bonne qualité technique, à l'exception de quelques agrandissements qui laissent apparaître la numérisation (fig. 5, 22, 29). Le choix des images évite la banalité en retenant des objets peu connus, identifiés en note par la référence à des publications, sans que soit précisée leur localisation actuelle.

L'idée générale exposée dans ces premières pages est que l'absence de réalisme dans les représentations végétales d'époque classique s'explique non par l'indifférence à la nature souvent attribuée aux Grecs ni par la maladresse de l'artiste, mais par la sélection délibérée de caractères assez significatifs pour que l'image soit globalement intelligible malgré une part importante de fantaisie. Ainsi, sur une coupe à figures rouges du début du v^e siècle (fig. 2) représentant Thésée aux prises avec Sinis, le « ployeur de pin », l'extrémité des rameaux en forme de brosse suffit à indiquer que l'arbre est un conifère, tandis que le tronc sinueux et les branches souples font prévaloir l'esthétique sur l'authenticité.

Dans la première partie de l'exposé (p. 12-26), l'A. s'efforce de démontrer que, contrairement à l'opinion courante, l'ornementation végétale n'est pas absente du style dit « géométrique ». Il faudrait, à l'en croire, reconnaître un arbre dans un empilement de carrés quadrillés dont deux angles opposés ont leur sommet prolongé par une volute, sur un cratère géométrique tardif de la Collection Ortiz (fig. 7). De même, des boucles de cheveux en accroche-cœur sur un visage qui orne un vase « protocorinthien » de Berlin (fig. 8) imiteraient des vrilles végétales. Ces interprétations forcées n'emportent pas la conviction. On s'étonne que l'A. ne se soit pas demandé pourquoi le décor végétal serait aussi laborieusement exécuté, alors que le parti pris esthétique et le réalisme se combinent harmonieusement dans des figures d'animaux, bien plus difficiles à réaliser. Le balsamaire géométrique de Munich, reproduit p. 13 fig. 4, présente en effet, entre des

bandeaux ornés de grecques, de triangles hachurés, de quadrillages, etc., des frises de cervidés, de caprins et d'échassiers au cou démesuré, mais très reconnaissables et d'une grande élégance. On connaît, du reste, des documents de haute époque dans lesquels animaux et végétaux sont traités avec la même habileté ; sur une cruche à vin rhodienne de la 2^e moitié du viii^e s. (F. Chamoux, *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique*, Paris, 1963, fig. 31), un canard et des bouquetins surmontent une frise de lotus épanouis et en bouton, tous admirablement dessinés. Il reste que nous ignorons pourquoi le végétal occupe une place aussi réduite dans l'iconographie archaïque. L'exégèse paradoxale de N. H. laisse la question pendante.

La seconde partie, la plus développée (p. 27-76), consiste en une étude bien documentée des principaux végétaux représentés sur la céramique et les monnaies : la rose (et accessoirement le lotus dans des compositions orientalisantes) ; le palmier, rendu célèbre par l'arbre sacré de Délos ; le blé, donné par Déméter à Triptolème ; et encore le roseau, la vigne, l'olivier, etc. Chacune de ces analyses est riche d'observations fines et pertinentes. Prenons l'exemple de la rose. L'A. remarque avec raison qu'au premier abord la rose des monnaies rhodiennes apparaît comme un chef-d'œuvre de réalisme et d'élégance. Cependant la disposition « en éventail » de trois pétales dressés, et non retombants, au sortir du bouton n'a rien de naturel. On s'en convaincra aisément grâce au rapprochement, dans H. Baumann, *Pflanzenbilder auf griechischen Münzen*, Munich, 2000, p. 53 (ouvrage cité par N. H., p. 30, n. 28), de la statère d'or rhodienne (N. H., fig. 11 ; Baumann, fig. 121) et d'un bouton de rose photographié au même stade d'épanouissement (Baumann, fig. 125). N. H. conclut de même par un constat d'inexactitude son examen d'un pilier orné de roses simples ou d'églantines, en provenance de la tombe des Haterii (fig. 13 [les appels des fig. 12-13 sont intervertis dans les p. 27-28 ; on corrigera aussi, p. 27, la date du Dioscoride de Vienne : 512 « n. Chr. » et non « v. Chr. »]). Alors que les rameaux sarmenteux, les feuilles et les boutons floraux sont imités fidèlement, les fleurs ouvertes ont quatre pétales au lieu de cinq. Ce sont là parmi d'autres de bonnes illustrations de la liberté dont jouit l'artiste d'interpréter le réel au gré de sa fantaisie.

Celle-ci se donne encore plus libre cours pour créer les motifs ornementaux étudiés dans la dernière partie de l'exposé (p. 77-94). Palmettes, guirlandes, fleurs que la nature n'a jamais produites décorent à profusion certaines céramiques d'Italie méridionale (fig. 41-43). Considérant (p. 93) que « le rôle de l'ornement comme langage iconographique poétique ne prend pas fin avec l'époque postclassique et avec l'hellénisme », l'A. jette un dernier regard (p. 93-94) sur des œuvres largement postérieures.

Viennent ensuite deux appendices dont le second (p. 100-104), qui traite de l'acanthé, intéressera surtout les spécialistes des motifs architecturaux. Le premier, intitulé « Wissenschaft » (p. 95-100), concerne le traité de Théophraste *Περὶ φυτῶν ἱστορία*, composé à la fin du IV^e s., époque où (p. 95) « l'idéalisme dans l'art plastique commence à changer de caractère ». L'A. s'interroge sur la possibilité d'une influence de cette évolution sur le premier ouvrage de botanique scientifique. On permettra à l'éditrice des *Recherches sur les plantes* (Paris, 5 vol., 1988-2006) de porter sur ces pages un jugement sévère. D'abord elles sont hors de propos, étant donné que le traité de Théophraste, n'ayant jamais eu d'accompagnement iconographique, ne fournit à cet égard aucun terme de comparaison. La question que se pose l'A. est d'autant plus oiseuse que le seul ouvrage qui aurait permis d'y répondre, à supposer qu'il fût illustré – à savoir, l'« herbier » de Dioclès de Carystos (du IV^e s. également) –, n'a pas été conservé.

D'autre part, l'A. a du *Περὶ φυτῶν ἱστορία* une connaissance très superficielle. Après en avoir paraphrasé les premiers chapitres, il s'étonne (p. 96) de voir le « concept de genre » (*Gattungsbegriff*) appliqué indifféremment à un groupe d'espèces (par ex. les chênes) et à des ensembles beaucoup plus vastes, comme les céréales ou les légumes. N. H. aborde ainsi à la légère la question redoutable de la classification aristotélicienne, sans même s'appuyer sur la bibliographie spécia-

lisée. Sans doute n'a-t-il pas pu connaître l'étude de L. Bodson, « Aristote », dans *Philosophie de la forme, Eidos, idea, morphè dans la philosophie grecque des origines à Aristote*, A. Motte et al. éd., Louvain, Peeters, 2003, p. 391-433. Mais des travaux antérieurs sont également ignorés, en particulier P. Pellegrin, *La classification des animaux chez Aristote, Statut de la biologie et unité de l'aristotélisme*, Paris, 1982 (dont il existe depuis 1986 une traduction anglaise révisée), et pour Théophraste ma contribution, « Les traités botaniques de Théophraste », à *Geschichte der Mathematik und der Naturwissenschaften in der Antike, I : Biologie*, G. Wöhrle éd., Stuttgart, 1999, p. 124-154. L'ouvrage de G. Wöhrle, *Theophrasts Methode in seinen botanischen Schriften*, Amsterdam, 1985, cité (référence incomplète) dans une note additionnelle (p. 106), n'a été que survolé.

Dernière critique, et non la moindre : N. H. parle d'« idéalisme » (*Idealität*) dans le domaine de l'art (p. 95 et *passim*) et dans celui de la science (p. 99-100) sans jamais préciser le sens de ce terme. Or, si l'« idéalisme » de l'artiste réside dans sa propre vision esthétique du réel, Théophraste entend par la « forme entière » (*ἑλη μορφή*) d'une plante, ou encore son « essence » (*οὐσία*), l'ensemble de ses caractères constants à travers la diversité des sujets observés. Une telle synthèse ne fait appel ni à l'imagination créatrice ni à la spéculation philosophique. « Tout de même, conclut l'A. (p. 100), il n'est pas douteux que le concept de modèle idéal (“der Begriff eines Urbildes”) ne se rencontre pas chez Aristote et Théophraste. » Quand on se souvient de la rupture fracassante d'Aristote avec la théorie platonicienne des Idées, cela se passe de démonstration.

Suzanne Amigues,
Université de Montpellier III,
Route de Mende,
34199 Montpellier Cedex 5.

Orlando Medica Assunta, *Le scienze geo-archeologiche e bibliotecarie al servizio della Scuola*, Maglie, Kollemata, 2005, 1 vol. 17 × 24, 102 p., 19 fig. ds t., 6 pl. h. t.

Le titre de cette publication de la ville de Maglie, dans le Salento, donne d'emblée la teneur du fascicule : il s'agit de présenter l'institution et son but, et de donner la parole à divers intervenants dans les disciplines concernées.

À Maglie, le Museo Civico di Paleontologia e Paleontologia Dino di Laurentis est en liaison étroite avec la bibliothèque, tous deux publics, inclus dans le complexe culturel « Alca ». Cette association organise des stages pour enseignants

et chercheurs, qui permettent de mettre en synergie théories et pratiques, demandes et réalisations concrètes, en évaluant mieux le rôle joué par un musée et une bibliothèque, la bonne gestion de celle-ci étant primordiale.

Les cours sont destinés aux enseignants et aux chercheurs, dans des stages de perfectionnement dont les actes figurent ici pour l'année 2004 (en 2003, on s'était occupé de sonder les attentes). Les travaux ont porté sur l'archéologie pré-historique et classique, l'épigraphie, l'historiographie antique. La mise en place de stratégies permettant au musée de mieux remplir sa mission didactique a été l'une des avancées. Ces échanges mettent en lumière les besoins et le rôle de support joué par les divers acteurs.

L'originalité de la démarche consiste, comme l'explique la directrice de l'Alca, M. A. Orlando, en ce qu'elle repose sur les demandes des intéressés eux-mêmes (enseignants et chercheurs), qui signalent également pour certains domaines les carences dans l'actualité de l'information la plus récente. L'A. s'inscrit dans la droite ligne de la finalité d'un musée, qui doit être éducatif dans tous les sens du terme.

Le présent fascicule s'articule autour de deux modules : I : Sciences géologiques et archéologiques ; II : Sciences des bibliothèques.

Les scientifiques de l'Observatoire de Chimie, Physique, Géologie environnementale de l'Université de Lecce interviennent sur les géo-sites du Salento et sur les instruments de lecture de leur évolution géologique : par ex., A. Varola fait connaître les nouvelles découvertes fossiles des formations rocheuses du Salento ; N. Ciccarese s'intéresse à la spéléologie et à la connaissance du phénomène de l'hypogée naturel pour les études du territoire.

Th. Van Compernelle présente ici sa stupéfiante trouvaille d'un tesson céramique, à Soleto, au Sud de Lecce, fouillé depuis 1988 : il l'a intitulé « La Mappa di Soleto », puisque y sont inscrits des noms de sites anciens du Salento. Le *Soletum* antique était qualifié par Pline (*N. H.*, III,11,16,101) de *desertum*. L'intérêt du lieu, « au centre de la péninsule, à équidistance de l'Adriatique et de l'Ionienne », résidait dans une possible identité messapienne, peut-être encore peu touchée par des apports extérieurs.

Le 21 août 2003, dans un terrain communal de Fontanelle, dans le matériel récupéré ce jour-là, apparut, après lavage, le tesson en question. Le lieu avait déjà livré des structures d'habita-

tions messapiennes des IV^e-III^e s., avec des sépultures et des restes de cabanes iapyges des VIII^e-VII^e s. La couche archéologique (s'étendant sur env. 6 m²) se trouvait à l'angle de la grande pièce d'un édifice : strate de rebut ou de destruction d'un bâtiment messapien, que l'on peut rapporter à la fin de la seconde guerre punique.

Ce qui peut être considéré comme une carte est incisé sur un fragment de céramique de 5,9 × 2,8 cm, provenant d'une *pèlikè* à figures rouges ou à vernis noir (des analyses sont en cours). C'est un schéma construit donnant la ligne côtière de la péninsule, hors anomalies et îles, à l'intérieur de laquelle sont situées treize localités, leur nom, abrégé, étant précisé par un point. Un toponyme est grec : Taras ; les autres sont messapiens.

D'après C. De Simone et M. Lombardo (au colloque tenu à Montpellier en mars 2005, et consacré à l'objet), les inscriptions seraient en lettres grecques de Tarente, obtenues au moyen d'une pointe dure arrondie très fine (G. Quarta) ; leurs bords ont une usure homogène. Le toponyme SOL pour Soletum figure au centre de l'ensemble. Quant à TARAS, il figure à l'extérieur de la ligne de côte, accompagné des zigzags des vagues marines, sans point de situation. D'autres lignes brisées à droite indiquent le détroit d'Otrante. Des toponymes, six correspondent à des lieux connus, les autres sont plus incertains.

Cet *ostrakon* pose de nombreux et épineux problèmes, et seules des analyses poussées pourront apporter quelques réponses. Un tel pense-bête de voyage (?) n'a pu servir qu'à un ou deux individus, si, bien sûr, son authenticité est prouvée. Si cela était le cas, on reste étonné devant la connaissance cartographique et la sûreté de vision permettant de projeter avec une telle précision une portion de territoire. Comme le note l'A., la « Mappa » nous fait connaître une image de la géographie de l'ancien Salento messapien à une époque antérieure à celle de la documentation littéraire et numismatique, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives pour l'étude et la compréhension de la géographie antique et de la pratique cartographique.

Hélène Cassimatis,
Chercheur honoraire du CNRS,
20, rue La Fontaine,
75016 Paris.

Steingraber Stephan, *Les fresques étrusques*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2006, 1 vol. 27 × 33, 327 p., 200 fig. ds t.

Voilà maintenant près de vingt-deux ans, S. Steingraber faisait paraître à Milan son remarquable *Catalogo ragionato della pittura etrusca*, qui, traduit en allemand et en anglais, fait toujours autorité. Depuis, de nombreux articles, traitant de questions plus étroitement définies, ont consacré l'A. comme l'un des meilleurs connaisseurs de la peinture étrusque. Enseignant aujourd'hui en Italie, il a, l'an passé, fait paraître en italien une excellente synthèse sous le titre *Affreschi etruschi*, dont la maison Mazenod nous livre aujourd'hui l'édition en français.

Comme tous les livres de ce prestigieux éditeur, celui-ci est admirablement illustré de très nombreuses photographies dans le texte et de planches somptueuses rassemblées en quelques cahiers hors texte, sur un papier à grain, qui rappelle subtilement la matité des originaux. Peut-être est-il un peu dommage que les grands formats rectangulaires, au lieu de se développer sur une planche dépliant, soient parfois brisés par la reliure (ainsi, surtout, le banquet de la tombe de *la chasse et de la pêche*, p. 86-87 ou le cortège de *la tombe des léopards*, p. 146-147). Mais ne boudons pas notre plaisir, jamais encore cette première grande peinture de la Méditerranée n'avait bénéficié d'aussi magnifiques reproductions.

Or il ne s'agit pas simplement d'un « beau livre » comme on dit aujourd'hui. Ce travail est une mise au point des connaissances actuelles qui fera autorité, même si la traduction, du moins au début, est parfois un peu rugueuse, et si l'absence de notes infrapaginales, et par conséquent de références directement utilisables, est regrettable pour l'étudiant ou le chercheur. Tout le livre, en effet, est une magistrale présentation de type universitaire qui s'appuie sur l'ensemble des travaux les plus érudits de ces vingt dernières années.

St. St. ne se contente pas d'ailleurs de traiter de la peinture des tombes, ce qui déjà serait un apport considérable, mais il a soin de présenter les conditions techniques, matérielles, les enduits et les pigments, les problèmes de conservation, les méthodes des peintres ; on pourrait presque suivre le geste de la main qui grave ou esquisse la silhouette qui sera ensuite colorée. Au début de chacun des chapitres, et parfois au détour de l'exposé, dans de brèves digressions, il a soin de présenter le contexte politique, sociologique, parfois même (si tant est que nous le connaissons) religieux, de ces œuvres. Constamment les

comparaisons avec la peinture des vases, parfois avec la sculpture en bas-relief, voire les bijoux ou les petits bronzes, contribue à faire bien comprendre le climat artistique de la période concernée et à dessiner la trame des influences, des choix et des apports, qui ont déterminé le langage pictural autant que la thématique et l'iconographie. L'A. se garde le plus souvent de choisir dans les questions controversées ; il expose toujours les diverses interprétations en présence, les plus élémentairement objectives comme les plus symboliques et les plus complexes (pour ne pas dire : les plus osées). Il mentionne les auteurs de chacune de ces lectures, mais son exposé demeure, chaque fois qu'il y a incertitude, d'une parfaite neutralité. Cette attitude confère à tout l'ouvrage une dimension réellement scientifique.

Le plan suit l'ordre chronologique, du géométrique à l'orientalisant, de l'ionisme à l'archaïsme tardif, du prétendu « classicisme » aux œuvres du déclin. Ce ne sont pas moins de 71 peintures pariétales qui sont ainsi étudiées l'une après l'autre, classées par groupe et ateliers, comparées, organisées chronologiquement et stylistiquement, rattachées à des productions grecques contemporaines ou à des décors de vases peints, et finalement disposées dans un remarquable tableau synoptique (p. 306). La structure de ce travail en fait la vigueur : il est un véritable manuel de référence.

Si les chapitres consacrés aux premières périodes n'apportent pas de lectures très nouvelles, les parties qui traitent des peintures postérieures au milieu du v^e s. mettent l'accent sur les nouveaux apports iconographiques et certainement religieux. Les représentations de la tombe du Lit funèbre, de celle du *Triclinium*, ou de la tombe *della Nave* – et, *a fortiori*, celles des Pygmées dont la thématique se retrouve à Paestum et sur les bords de la mer Noire, celle des *Demoni Azzuri*, si clairement marquée par les croyances eschatologiques et où l'on reconnaît à bon droit *Hypnos* et *Eurynomos* –, sont l'objet d'interprétations très éclairantes.

C'est dans ses chapitres consacrés aux transformations à la fois sociales et mentales des périodes les plus récentes que l'A. apporte sa contribution la plus passionnante. Sa présentation de la tombe du *quadrigio infernale* de Sarteano, découverte par A. Minetti en 2003, est excellente et novatrice. L'iconographie étrange de cette tombe est rapprochée à bon droit de celles de plusieurs vases

célèbres d'Orvieto ; comme dans la plupart des tombes peintes contemporaines ou postérieures, c'est une sorte de reconstitution de la famille dans le monde des Enfers qui probablement se trouve ici figurée. Toute une dimension à la fois sociale et religieuse, pour ne pas dire mystique, surgit de sa présentation. Le temps du déclin est aussi celui de ce qu'il faut bien appeler un proto-syncretisme.

Là où ce travail, en tous points remarquable, nous semble le plus novateur, c'est lorsque, dans les quarante dernières pages, S. Steingräber replace la peinture pariétale étrusque dans le vaste ensemble de la peinture méditerranéenne. Certes les peintures de Paestum, la tombe du Plongeur en premier lieu, mais aussi les productions lucaniennes et dauniennes, ont souvent été mises en comparaison avec celles de tombes étrusques ; nous avons, de notre côté, évoqué des ressemblances avec celles d'Elmalî ou d'Usak, mais les rapports avec les scènes des tombes thraces n'avaient encore jamais été mis en évidence, non plus que les relations avec les productions d'Alexandrie et moins encore celles qui thématiquement peuvent s'établir entre les peintures d'Aghios Athanasios et l'ico-

nographie funéraire étrusque tardive (tant pour la peinture que pour les reliefs des sarcophages et des urnes). L'A. ouvre ainsi, bien au-delà du sujet qu'il définit dans ses pages liminaires, un champ d'étude sur une véritable *koimè* méditerranéenne.

On le voit, le livre, fût-il un « beau livre », est tout autre chose qu'une publication destinée à un public « cultivé ». Les inévitables concessions éditoriales (et certaines erreurs de traduction ; cf., entre autres, les *baccanti* qui deviennent des « bacchantes ») ne portent pas atteinte à la valeur considérable de ce splendide volume qui devient, dès maintenant et pour longtemps, le livre de référence non pas simplement sur « les fresques étrusques » mais bien sur la peinture pariétale en Étrurie et sur tous les problèmes archéologiques et historiques que sous-tend cette source majeure de notre connaissance de la civilisation des anciens Toscans.

Jean-René Jannot,

Émérite de l'Université de Nantes,
40, rue de l'Île-aux-Moines,
56000 Vannes.

Söderlind Martin, *Late Etruscan Votive Heads from Tessennano, Production, Distribution, Sociohistorical Context* (*Studia archaeologica*, 118), Rome, L'Erma di Bretschneider, 2002, 1 vol. 17,5 × 25, 434 p., 170 fig. N/B ds t., 24 fig. coul., p. 412-423.

L'étude de M. Söderlind sur la production et la destination des ex-voto étrusco-italiques d'époque républicaine a comme point de départ l'analyse des têtes votives en argile du dépôt de Tessennano, près de Vulci (Étrurie méridionale). Fouillé en 1956, ce dépôt avait déjà fait l'objet d'une autre publication récente (S. Costantini, *Il deposito votivo del santuario campestre di Tessennano, Corpus delle Stipi votive in Italia*, VIII, *Regio VII*, Rome, 1995). Cette nouvelle publication prend en compte les seules têtes votives, aujourd'hui réparties entre le Musée archéologique de Tuscania et le Musée des Antiquités méditerranéennes et proche-orientales de Stockholm, ces dernières pour la plupart inédites. L'A. se propose de conjuguer l'analyse traditionnelle, stylistique et typologique, avec de nouvelles approches et méthodes d'enquête. Une démarche novatrice consiste par exemple en l'observation en parallèle des parties antérieures et postérieures

des protomés, respectivement façonnées à la main et par moulage, ce qui amène à introduire, parmi les critères de classement, la notion d'« unité de production ». De même, une attention particulière est consacrée à la provenance des argiles et de leurs inclusions, ainsi qu'à la reconstruction détaillée des différents passages de l'archétype, modelé à la main, aux moulages et au produit final. Après quelques pages de définition terminologique (p. 51-53), le catalogue (p. 55-205) présente une typologie visant à croiser plusieurs critères. La répartition se fonde ainsi sur le sujet représenté (tête masculine, féminine, etc.), sur le type (qui désigne la dérivation du même moule), sur la variante (qui indique les retouches incisées ou ajoutées à la main), sur la génération de moule, sur l'unité de production, évoquée plus haut. Enfin, l'observation des traces d'usure du moule d'origine a permis d'introduire la notion de « série », qui regroupe les exem-

plaires tirés du même moule à la même époque. Selon une méthode déjà expérimentée dans plusieurs volumes du *Corpus delle stipi votive in Italia*, ces différentes informations sont exprimées par l'alternance de lettres en majuscule et en minuscule et de chiffres romains et arabes.

Le chapitre suivant (p. 207-239) propose une chronologie du matériel. La comparaison des têtes de Tessennano avec les statues des sarcophages de Tuscania, relativement bien datées grâce aux données épigraphiques et archéologiques, permet de construire une grille chronologique relativement précise. La production des têtes de Tessennano s'étend ainsi du début du III^e au tout début du I^{er} s. av. J.-C. ; la plupart des nouveaux types sont créés dans la première moitié du II^e s. av. J.-C. Quant à l'analyse stylistique, elle repose essentiellement sur trois critères : la comparaison avec d'autres *protomès* votives, notamment produites en Étrurie méridionale, les parallèles avec la grande sculpture et l'application des catégories stylistiques créées dans la tradition allemande de G. Kaschnitz von Weinberg, de G. Hafner, plus récemment reprises par M. G. Hofter. Cette partie ne saurait se soustraire à l'impression de quelques hésitations entre plusieurs méthodes d'enquête. On aurait pu ailleurs comparer avec de plus larges contextes votifs italiens d'époque républicaine : à titre d'exemple, les têtes masculines du type AIIIa1 (p. 130, fig. 80 a) paraissent très proches du type masculin le plus répandu dans le dépôt votif d'Athéna Ilias à Luceria.

Les apports des chapitres consacrés à la production et à la circulation des produits, des prototypes, des moulages et des ateliers (chap. V-VI, p. 275-345) sont tout à fait remarquables. L'A. commence par évoquer les étapes saillantes d'un long débat, ouvert par A. Della Seta en 1918 et relancé à partir des années 1970, dans les importantes contributions de L. Vagnetti, de M. Bonghi Jovino et d'A. Comella. Les termes de la question peuvent être résumés ainsi : au vu de la grande affinité typologique et stylistique des terres cuites retrouvées dans les différents dépôts votifs étrusco-italiques et compte tenu de leur processus de fabrication fondé sur l'impression sur moulage, quelles ont été les voies de diffusion des modèles et des objets ? Faut-il supposer une circulation de moulages, de produits finis, de matière brute, d'ateliers ou d'individus ? Anonymes par excellence, les terres cuites votives ne livrent que de très rares indications épigraphiques, qui pourraient parfois faire penser à une filiation effective des ateliers ou à un déplacement d'individus, comme dans le cas des initiales inscrites sur des

offrandes de Lucera, attestées également à Tarente et à Héraclée. L'exploration archéologique n'apporte que de très minces indices, vu la presque totale absence d'informations sur les ateliers qui entouraient les sanctuaires. Il faut donc se tenir, à l'heure actuelle, à un cadre d'interprétation qui ne saurait dépasser le domaine des probabilités. L'A. considère ainsi comme peu vraisemblable l'hypothèse des déplacements fréquents des ateliers : la nécessité de disposer d'installations coûteuses et de matières premières abondantes (eau, argile, bois) devait plutôt les pousser à la sédentarisation. La circulation d'individus se heurte au même genre de difficulté : l'A. souligne que seule l'intervention dans les grands chantiers de construction et de décor des temples aurait pu justifier une mobilité importante d'artisans spécialisés. Les traces d'un tel phénomène ne manquent pas dans l'Italie du II^e s. av. J.-C. : des artisans de Tarquinia ou de Vulci ont participé, juste après 197 av. J.-C., à la construction du temple de Concordia dans la colonie latine de Cosa. On pourrait également citer l'exemple des statues qui décoraient, à la même époque, le fronton du temple d'Athéna Ilias à Luceria. Quant à l'hypothèse de la circulation de moulages en argile, elle aurait l'inconvénient majeur d'attribuer une valeur inestimable à chaque matrice, en tant que moyen de reproduction d'un très grand nombre d'exemplaires. La circulation des produits finis est, bien sûr, une autre possibilité envisageable, d'autant plus qu'un exemplaire de bonne qualité pouvait à son tour produire des moulages. En conclusion, aucun de ces différents modes de circulation ne paraît s'imposer comme exclusif et aucun argument ne permet de les considérer comme rigoureusement alternatifs. Ce cadre général, solidement bâti et argumenté, pourrait à mon sens être corrigé par deux considérations d'ordre temporel, qui invitent à laisser un plus large espace à la circulation des individus. Le premier facteur repose sur la considération qu'on peut difficilement imaginer l'installation d'une technique dans un nouveau milieu sans une transmission directe du savoir-faire, au moins dans sa phase initiale. Le deuxième facteur est lié au temps cyclique du calendrier des fêtes et des cérémonies, souvent associées aux pratiques religieuses. Insaisissables sur le plan de l'évidence archéologique, de tels événements cycliques doivent tout de même être pris en compte comme pouvant attirer des artisans spécialisés, au moins à l'intérieur d'un réseau de sanctuaires relativement proches.

À cette grille théorique, l'A. intègre les observations techniques développées dans les précé-

dents chapitres, concernant l'origine de la matière brute et les aspects techniques de leur fabrication : autant d'informations essentielles pour reconstituer les différents circuits de production et de diffusion des terres cuites votives. Il est en effet évident que, si des offrandes provenant de plusieurs dépôts votifs reproduisent le même type, mais divergent entre elles par l'argile et par les détails réalisés à la main, il s'agira d'une circulation de moules entre ateliers et sites distincts. À l'opposé, des exemplaires issus de la même argile et finis par les mêmes retouches à main libre, mais provenant de deux lieux différents, témoignent de la circulation de produits finis. Enfin, la diversité de l'argile, couplée à un travail semblable de finition à la main, suggère le déplacement d'artisans sur différents lieux de culte. Les trois cas de figure sont documentés à Tessennano. La circulation d'artistes, probablement formés dans les milieux de Tarquinia, serait ainsi perceptible dans une *protomé* qui dépasse sensiblement la qualité moyenne, pour atteindre le niveau d'un véritable portrait. En revanche, la circulation des produits finis semble notamment concerner des têtes masculines, diffusées entre Tessennano, Tarquinia, Tuscania et Vulci. Ces mêmes sites, avec d'autres ateliers de l'Étrurie méridionale (Saturnia, Pitigliano), sont aussi touchés par la circulation de moules. L'analyse technique permet également à l'A. de préciser les écarts chronologiques d'une production qui s'étale, dans son ensemble, sur presque deux siècles. Ainsi, la bonne qualité des têtes masculines du type A I, issues de moules de première génération, suggère de dater leur fabrication peu après la création de l'archétype, c'est-à-dire peu après le milieu du III^e s. av. J.-C. Depuis Tarquinia, elles se seraient répandues vers Vulci, Tessennano et Tuscania par une double voie de diffusion, fondée à la fois sur la circulation de matrices et sur la mobilité des coroplastes. La circulation des produits finis devient en revanche prioritaire à la seconde moitié du II^e s. av. J.-C., ce qui pourrait suggérer un appauvrissement du savoir-faire artisanal.

Dans le chapitre conclusif (p. 345-391), l'A. vise à replacer les offrandes votives de Tessennano dans l'arrière-plan topographique et démographique du territoire, l'un des mieux étudiés de l'Italie républicaine, pour restituer une identité ethnique et sociale aux anonymes acteurs du culte. Le dépôt votif de Tessennano était probablement en rapport avec l'une des nombreuses communautés rurales surgies dans l'*Ager Vulcentis*, après la conquête par Rome en 280 av. J.-C. et la fondation de la colonie latine de Cosa

en 273 av. J.-C. Une nouvelle phase de peuplement du territoire, postérieure à la seconde guerre punique, a comporté la refondation de Cosa (197 av. J.-C.), les fondations de *Saturnia* (183 av. J.-C.) et de *Heba* (vers le milieu du II^e s. av. J.-C.). Des nombreuses transformations touchent alors ce territoire, qui avait déjà connu une vaste répartition cadastrale au moment de la fondation de Cosa et une floraison de petites fermes tout au long du III^e s. av. J.-C. L'installation successive de nombreuses *villae* avec une partie résidentielle témoigne d'une reconversion des cultures qui débouche sur la commercialisation des produits, notamment du vin. Les offrandes votives de Tessennano sont, à une exception près, postérieures à la fondation de Cosa et accompagnent les transformations du territoire : né vers 250 av. J.-C., ce lieu de culte connaît son apogée au courant du II^e s. av. J.-C. Quelques aspects iconographiques des terres cuites viennent confirmer le rapport avec les pratiques culturelles romaines, tel le voile qui couvre les têtes masculines, conforme à l'usage sacrificiel romain, ou la toge que revêtent les enfants. Une participation étrusque à la production et à la fréquentation du lieu de culte est cependant probable. D'une part, la typologie d'ensemble des offrandes votives est cohérente avec les pratiques culturelles attestées en Étrurie déjà avant la conquête romaine, fondées sur la caractéristique et bien connue association de têtes, statues, statuettes et ex-voto anatomiques. D'autre part, les têtes de Tessennano montrent une parenté certaine avec les têtes des sarcophages de Tuscania, qui sont assurément le fait d'un artisanat et d'une clientèle étrusque. Comme dans le cas d'un autre lieu de culte italique lié à la colonisation latine, le sanctuaire d'Athéna Ilias à Luceria, il semble ainsi que ces pratiques de dévotion aient pu connaître une fréquentation hétérogène et permettre des formes d'intégration entre colons et autochtones. La qualité assez modeste des offrandes votives laisse penser que cette articulation se serait produite à un niveau assez bas de l'échelle sociale. C'est d'ailleurs par un phénomène de dévalorisation sociale que l'A. explique la brutale diminution des offrandes votives en terre cuite au tournant entre le II^e et le I^{er} s. av. J.-C. et leur disparition définitive à la première moitié du I^{er} s. av. J.-C.

Si l'ouvrage consacre une grande attention aux aspects sociaux de la production et de la circulation des offrandes votives, avec des résultats scientifiques remarquables, l'aspect culturel est en revanche cantonné à un rôle absolument marginal : c'est seulement à la p. 364 qu'on évoque l'identité probable de la divinité vénérée

dans le sanctuaire, Apollon. On aurait, par ailleurs, souhaité un rappel ou un tableau succinct des autres catégories d'offrandes présentes dans le dépôt, telles les statuettes d'animaux citées à la p. 361. Une petite remarque de forme concerne enfin une banale faute de « copier-coller » à la p. 385, qui a visiblement échappé aux relectures du texte.

Mais ces remarques ne sauraient guère diminuer la valeur d'une enquête rigoureuse, originale et riche de nouveaux résultats. Comme l'A. lui-même le souligne dans son introduction, malgré leur caractère anonyme et partiellement répéti-

tif, les terres cuites votives étrusco-italiques se confirment être un outil essentiel de compréhension non seulement des rituels, mais aussi du fonctionnement social et économique de l'Italie républicaine.

Maria Cecilia D'Ercole,

Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne,
17, rue Le Dantec,
75013 Paris.
ceciliadercole@noos.fr

Thomson de Grummond Nancy, Simon Erika éd., *The Religion of the Etruscans*, Austin, The University of Texas Press, 2006, 1 vol. 21 × 29, 226 p., fig. ds t.

Voici un livre très étonnant : c'est, à la fois, la publication d'un colloque, une revue assez complète et très accessible de cette question, et un authentique manuel d'enseignement supérieur comportant de très nombreux documents bibliographiques, matériels et textuels. Seuls nos collègues d'outre-atlantique peuvent concevoir et réaliser une pareille synthèse !

Le colloque, réuni en 1999 pour honorer Erika Simon qui venait d'assurer à l'Université d'État de Floride un enseignement d'une année, avait pour thème « La religion des Étrusques ». Les spécialistes les plus prestigieux des États-Unis ainsi que G. Colonna, I. Krauskopf et, naturellement, E. Simon donnèrent, chacun, non pas une « communication » comme c'est souvent l'usage, mais une sorte d'exposé de synthèse, un « rapport ». Ces contributions, réorganisées, ont donné naissance à autant de chapitres du volume dont nous rendons compte.

N. Thomson de Grummond, dans une introduction qui présente une véritable méthode fondée sur la prudence, dresse un état de nos connaissances (et de nos incertitudes) sur la religion étrusque.

C'est naturellement Larissa Bonfante qui apporte les données épigraphiques ; elle a choisi les plus utilisables, les plus éloquentes. Celles-ci sont présentées accompagnées de courtes notices, et l'A. insiste, à juste titre, sur l'importance de l'écrit dans la tradition étrusque. Les thèmes religieux, souvent illustrés sur des miroirs, ouvrent au lecteur, au travers des mythes d'origine

grecque et de leur adaptation locale, le climat religieux de l'Étrurie.

N. Thomson de Grummond s'interroge sur le personnel de cette religion ; mais est-ce un clergé ? Les prophètes et les devins sont à la fois les personnages les plus importants et les moins bien connus. Tagès, Vegoia, Cacus disent les principes et les rites qui permettent d'entrer en relation avec le monde divin. Les textes et de rares documents archéologiques permettent à notre collègue de donner de ces personnages légendaires une image originale. Les haruspices sont moins mal connus : on sait leur rôle, leurs méthodes et même leur costume. Il est plus difficile en revanche de cerner la physionomie des « prêtres » : pourtant ceux dont l'importance sociale et politique est essentielle, ceux qui président au culte pan-étrusque du *Fanum Voltumnae* et sont élus pour cette fonction, demeurent mal connus.

Erika Simon, la dédicataire de cette belle étude à plusieurs voix, livre un exposé aussi prudent et aussi clair que possible sur le « panthéon étrusque ». La documentation n'offre que fort peu sur des textes, tous tardifs, et une épigraphie souvent déficiente. Il reste donc l'iconographie et l'archéologie pour tenter de percevoir les caractères spécifiques des divinités étrusques. Si les modèles grecs s'imposent presque toujours dans les représentations, les variantes de cette imagerie sont des indices hautement significatifs de l'originalité des mythes et des fonctions de ces divinités. L'A. achève son étude en fournissant un petit

dictionnaire très utile des divinités étrusques. Peut-être peut-on regretter que les noms multiples d'une même divinité (qui pour autant ne sont pas des épiclèses) ne soient pas toujours mis en relation les uns avec les autres, mais ce n'est là qu'un détail qu'une lecture attentive (et l'usage des notes, très précieuses) permet toujours de corriger.

Les aspects funéraires de la religion sont traités par Ingrid Krauskopf de la manière la plus rigoureuse, la plus claire et la plus intelligente. La clé de son analyse est chronologique : pour notre collègue, on ne peut décrire et analyser de manière unique des attitudes et sans doute des croyances qui évoluent sur plus de sept siècles. Aussi I. Krauskopf étudie-t-elle d'abord l'époque dite hellénistique (la plus riche de documentation) puis les époques dites archaïques et classique, enfin le haut archaïsme. Les défunts ne sont pas perçus de la même manière, leur culte n'est pas identique, et l'au-delà n'est pas semblable tout au long de l'histoire étrusque. Mais le sort des morts n'est pas non plus semblable pour tout un chacun. Les défunts de la tombe des reliefs de Cerveteri disposent d'une véritable demeure toute meublée sous terre, tandis que la plupart de leurs contemporains partent pour un long voyage outre-mer ; il faut bien admettre que tous n'envisagent pas la mort de la même manière. À l'époque classique se multiplient les représentations des guides et gardiens de l'au-delà : Charu(n) et Vanth sont partout, ils sont multiples, ils guident et ouvrent les portes, les défunts rencontrent les membres de leur famille – en un mot, si l'au-delà n'est pas connaissable, l'itinéraire qui y conduit semble avoir été décrit avec une certaine précision par les *libri acherontici*. Plus tôt encore, l'A. reconnaît, dans les statues funéraires féminines les plus anciennes, cette même Vanth qui serait une des formes de la divinité féminine du monde des morts. Les notes de cet exposé très dense sont d'une très grande richesse : ce chapitre est une véritable monographie consacrée à la mort étrusque.

C'est Jean MacIntosh Turfa qui traite des pratiques votives étrusques. Notre collègue s'attache en premier lieu à décrire les divers types d'ex-voto ; qu'il s'agisse d'offrandes périssables ou de métal précieux (presque tous disparus) de bronzes (mais un nombre considérable a été fondu dès l'Antiquité), de terres cuites (les plus nombreuses), les objets déposés dans les sanctuaires se comptent par dizaines de milliers. Mais peut-on considérer que les dépôts dans les tombes sont des ex-voto funéraires ? Rien n'est moins sûr, nous pensons au contraire que seuls les dépôts

attachés à des sanctuaires ou à des lieux remarquables et sacralisés doivent être considérés comme des ex-voto. J. M. T. établit une liste, pratiquement exhaustive, des dépôts votifs d'Étrurie. De leur analyse, elle conclut que la pratique de l'offrande votive en Étrurie est antérieure aux exemples grecs connus, et qu'il faut admettre un développement autonome de toute une partie de la pratique religieuse.

Ingrid Edlund Berry, spécialiste, s'il en est, de l'espace et des territoires, brosse en un court chapitre un tableau des domaines et de leurs limites. On sait quelle est l'importance de la *limitatio* dans le monde romain, et combien cette technique doit aux préceptes étrusques. Les domaines des dieux, ceux des hommes, ceux des morts, ceux des cités et des fédérations de cités sont ainsi bornés selon des principes religieux dont on perçoit partout la stricte application.

La contribution de G. Colonna est capitale. Elle traite, plus que de l'architecture sacrée, du bâti religieux au sens large. Disons d'emblée que ce long chapitre ne s'assigne pas pour but de présenter de manière didactique les problèmes architecturaux abordés dans les ouvrages généraux, mais qu'il développe des axes de connaissance très neufs sur des points particuliers. Le premier, et sans doute le plus remarquable, concerne les autels non construits, les « tas de pierres » dont la fonction est étudiée à partir des nombreux exemples de la zone Sud de Pyrgi. La synthèse qui est ici présentée permet de donner une interprétation religieuse précise où *Sùri* et *Cautha* jouent le rôle principal. Les *Podia* (comme ceux de Marzabotto), les terrasses (comme celle de Cortona Sodo II), les espaces sommitaux des tombes de Norchia, et jusqu'aux « cippes » de Bologne (via *Fondazza*) sont étudiés en tant que lieux sacrificiels en plein air (*sacellum*) et espaces de communication chthoniens. Le bâtiment tarquinien du haut archaïsme connu sous le nom de β est ici excellemment présenté, et permet de montrer la présence d'un lieu sacrificiel à l'intérieur même d'un « temple » (*aedes*). Les sanctuaires privés, destinés au culte funéraire, sont eux aussi analysés (la *Mercareccia*, par exemple, à Tarquinia). Le chapitre consacre enfin une étude plus classique aux grands édifices, à leur plan et aux décorations de terre cuite qui éclairent la fonction religieuse et politique de ces édifices.

Ce qui dans ce livre très remarquable est le plus étonnant (et qui sera d'une grande utilité) est le recueil de textes grecs et latins que N. de Grummond publie en appendice en en donnant une excellente traduction anglaise. Ceux-ci sont classés par sujets et, d'Hérodote à Zozime, tous

les textes les plus importants se trouvent ici rassemblés. Enfin, le texte introuvable du calendrier brontoscopique de Nigidus Figulus est établi et traduit par J. Macintosh Turfa.

Quand on aura précisé que la bibliographie est, à chaque chapitre, à la fois riche et accessible, on conviendra que les étudiants de langue anglaise ont désormais un excellent livre sur cette question complexe et difficile, qui, sans être un

manuel, peut fort bien en tenir lieu. L'idée de semblables colloques aboutissant à de semblables publications mériterait d'être diffusée.

Jean-René Jannot,

Émérite de l'Université de Nantes,
40, rue de l'Île-aux-Moines,
56000 Vannes.

Morlier Hélène éd., *La mosaïque gréco-romaine, Actes du IX^e Colloque international pour l'étude de la mosaïque antique et médiévale, Rome, 5-10 novembre 2001* (coll. EFR, 352), Rome, EFR, 2005, 2 vol. 22,5 × 28, 1 398 p., fig. ds t.

Le IX^e Colloque international pour l'étude de la mosaïque antique et médiévale s'est tenu à Rome en 2001, voilà qu'en paraissent les *Actes* et il faut remercier les différents responsables pour le gros et difficile travail fourni. Ce sont en effet 102 contributions qui sont présentées selon 5 sections thématiques, dans deux gros volumes – Dossiers, Relectures, Corpus (18 articles) ; Nouvelles Découvertes (20 articles) ; Histoire de la mosaïque et des mosaïstes (15 articles) ; Iconographie-Iconologie (21 articles) ; La mosaïque, document d'histoire (18 articles).

La variété et la richesse des contributions publiées dans ces volumes rendent impossible un compte rendu exhaustif de son contenu. On s'efforcera simplement de fournir ici un aperçu aussi équilibré que possible des différents types de contributions.

Dans la section « Dossier, Relectures, Corpus », A. Tammisto propose une synthèse sur les différentes interprétations de la mosaïque du Nil de Palestrina : pour l'A., il s'agit d'une représentation des principales caractéristiques géographiques du Nil et de l'Éthiopie. La communication de J. Lancha (p. 195-207) permet de redécouvrir le *Corpus Portugal*, II,1, *La villa de Torre de Palma*, œuvre due à une collaboration luso-française qui présente l'étude du contexte de la villa et le *corpus* des mosaïques ainsi qu'un nombre exceptionnel de planches en couleurs. Parallèlement l'A. nous rappelle les différentes publications prévues pour le *conuentus scallabitanus*.

L'article de S. Muçaj et M.-P. Raynaud (p. 383-398) présente l'étude des mosaïques de Byllis (Albanie) qui permet peu à peu d'établir une chronologie relative entre les productions de différents ateliers entre la fin du v^e s. et le milieu du vi^e s. apr. J.-C. Ils nous rappellent la prochaine

publication par l'EFA du premier volume concernant la cathédrale et les églises de Byllis (architecture, sculpture, mosaïque et matériel).

Il est difficile de présenter toutes les nouvelles découvertes ; cependant, il faut remercier C.-A. Paratte (p. 209-225) et S. Bujard (p. 227-234) pour les nouveaux éléments apportés par les récentes recherches en Suisse sur les mosaïques de la villa gallo-romaine d'Orbe-Bosceaz et particulièrement pour la présentation de la mosaïque d'Achille à Scyros. De même, plusieurs articles permettent d'affiner certaines datations de mosaïque de l'époque de l'Antiquité tardive dans les bâtiments religieux de Gortyne (p. 166-171 ; 173-189).

Dans la communication de M. Concetta Laurenti (p. 315-327), il est intéressant de signaler la présence de peinture sur la surface d'une mosaïque à *emblemata* découverte dans les souterrains de la basilique Santa Susanna à Rome. Les fouilles de l'Université de Tokyo ont mis au jour de nouveaux pavements d'*opus tessellatum* et d'*opus sectile* à Cazzanello datant du 1^{er} s. av. au v^e s. apr. J.-C. Les A., M. Aoyagi et E. C. Angellesi (p. 339-352), présentent stylistiquement chaque mosaïque ainsi que l'étude de la tessiture des plaques et la technique d'exécution. La communication de C. Kondoleon et L. Becker sur les pavements d'Antioche (p. 427-433) étudie les techniques et le matériel (tesselles de verres) afin d'identifier les différents mosaïstes. Il faut également souligner la découverte et la restauration d'une mosaïque romaine en Croatie à *Aenona* datant du ii^e s. (p. 379-381).

Ajoutons que l'iconographie et plus généralement l'interprétation des images furent très largement traitées dans ce colloque, en insistant sur la notion de programme décoratif et des différents

niveaux de lecture, comme dans l'article de S. Santoro Bianchi (p. 149-163).

R. Perinetti et L. Pasquini (p. 329-338) décrivent la mosaïque de Samson tuant le lion, daté du ^{xiii} s., qui préfigure la lutte du Christ contre le mal. Le positionnement de la mosaïque au centre de la crypte n'est pas un hasard, l'*emblema* est placé au-dessus d'une tombe antique (d'époque paléochrétienne) qui conditionne les différentes phases de transformation de l'église. Le positionnement de l'*emblema* témoigne d'une volonté de maintenir le souvenir de cette sépulture. Dans le domaine des mosaïques chypriotes, deux articles présentent les nouvelles découvertes, celui de D. Michaelides (p. 399-404) et celui de P. Hadji-christophi (p. 405-411).

D'autres études, en Israël, Jordanie, Tunisie, enrichissent nos connaissances. Pour M. Piccirillo (p. 459-469), les mosaïques des églises jordaniennes sont le témoignage de la liberté de culte de la communauté chrétienne à l'époque de l'occupation perse (613-629).

En ce qui concerne la Tunisie, il faut noter quatre communications : celle d'Aïcha Ben Abed (p. 503-517) sur l'état des lieux et la description des mosaïques des thermes de Puppūt ; celle de M. Ennaifer et N. Ben Lazreg (p. 519-531) sur les thermes de Nasr Allah, région de la Byzacène intérieure et, particulièrement, sur l'étude du programme décoratif du *frigidarium* à plan polygonal ; la communication de N. Jeddi (p. 533-544) sur les mosaïques de la Maison des escaliers de Dougga, où certains pavements méritent une attention particulière ; enfin, celle de F. Bejaoui (p. 545-566) sur les mosaïques tardives des hautes steppes tunisiennes, réalisées par des ateliers régionaux, symbole d'un art populaire.

L'étude de plusieurs pavements du cap Bon a permis d'identifier une école de mosaïque active du ^v au ^{vi} s. À partir de cette date, l'analyse de la production amène à voir l'intervention d'ateliers itinérants originaires de Carthage (p. 847-856).

Quant au Portugal, l'étude des mosaïques du baptistère de Mertola (p. 489-501) met en évidence l'influence de l'Afrique du Nord et de la Méditerranée orientale byzantine. Les thématiques des mosaïques sont intégrées dans la grammaire décorative des mosaïques chrétiennes, scènes de chasse, mythe de Bellérophon...

« Histoire de la mosaïque et des mosaïstes » : cette partie commence par l'étude d'H. Lavagne (p. 559-566) sur une mosaïque romaine imitant une peinture sacro-idyllique (peintures de paysages dont on connaît de nombreux exemples dans les fresques pompéiennes des ⁱⁱⁱ et ^{iv} Styles). Il

met l'accent sur les liens d'ateliers qui pouvaient exister entre peintures et mosaïques.

Sur les productions alexandrines, A.-M. Guimier-Sorbets (p. 567-577) présente un *emblema* en *opus vermiculatum*, découvert à Alexandrie, décoré d'un oiseau. Il s'agit d'un *emblema* de qualité, réalisé en tesselles polychromes de divers matériaux. Par les similitudes techniques et par la comparaison avec le pavement de Kôm el-Dick (Maison aux Oiseaux), l'A. affirme que les deux pavements ont été réalisés par le même atelier alexandrin. W. A. Daszewski (p. 1143-1152) montre différentes représentations d'oiseaux sur des *emblemata* de production égyptienne. Il semble que certains *emblemata* égyptiens furent exportés en dehors du pays pour décorer des tombes. Enfin, S. Santoro et C. Boschetti (p. 579-587) font le point sur une méthodologie basée sur une recherche archéométrique, qui permettra d'étudier les différents matériaux (notamment la faïence) des mosaïques alexandrines exportées en Italie.

D'après M. Bruno, plusieurs pavements d'*opus sectile* ont été mis au jour notamment dans la *domus* Pinciana à Rome (p. 603-628). Les restes de décoration de marbre sont de grande qualité et disposés selon des schémas complexes, l'A. signale la réutilisation de certains matériaux (ce phénomène est également observé sur des mosaïques médiévales de Tulfa Nova, p. 655-662). D'autres pavements et des revêtements en *opus sectile* ont été découverts dans la villa de Trajan à Arcinazzo Romano (M. G. Fiore et Z. Mari, p. 629-644) et d'autres encore à Thessalonique, en Macédoine.

S. Minguzzi (p. 645-654) étudie la transmission des connaissances techniques entre la fin de l'Antiquité tardive et le Moyen Âge pour les mosaïques à décor géométrique. Elle observe une survivance des thèmes iconographiques et décoratifs (onde de peltes, cercles entrelacés).

B. Djuric (p. 663-676) décrit cinq mosaïques d'Emona datant du début du ^v s. ; il s'agit des plus anciennes mosaïques paléochrétiennes de Slovénie. Elles sont dotées d'une riche gamme chromatique, leur composition et leurs motifs géométriques les rattachent, d'après l'A., à des ateliers d'Aquilée. M. Buzov (p. 683-693) signale également pour les mosaïques de Dalmatie, d'Histrie et de Pannonie l'existence de deux écoles de mosaïstes et de leurs ateliers : Aquilée et Salona. En ce qui concerne les ateliers de mosaïstes, on note en Espagne, au Bas-Empire, des influences orientales, africaines, sur les pavements. D'après J. M. Blázquez Martínez (p. 725-738), il existait certainement une circulation de cahiers de modèles. En Angleterre, D. S. Neal et

S. R. Cosh (p. 739-749) ont identifié plusieurs nouveaux groupes de mosaïstes, pour la région Nord et la région Sud-Ouest. En Syrie, R. Jouejati-Madwar (p. 775-784) analyse la production d'un atelier de mosaïstes, actif au début du ^v^e s.

Pour S. Gozlan (p. 785-801), la production dans les grands thermes d'Acholla, en Tunisie, s'est fondue dans les répertoires uniformes qui, à partir des ateliers de Carthage, ont rayonné sur toute la Méditerranée occidentale. F. Guidobaldi (p. 803-821) présente deux typologies de *sectilia pavimenta*. L'article de M. Novello (p. 823-831) étudie le motif des écailles à décor végétal, les analyses portent sur la technique, la chronologie et la diffusion. Avram Bar-Shay (p. 833-846) a montré que les modèles polaires avaient leur origine dans le répertoire des modèles orthogonaux. Sa méthode de travail permettra de reconstruire le tracé de n'importe quel motif polaire tout en restant très proche des procédés de travail du mosaïste antique à l'aide d'une corde et de clous.

Dans la section « Iconographie-Iconologie », T. Olszewski (p. 859-880) enquête pour savoir si l'image peut avoir plusieurs significations ou une seule et comment sa signification change en fonction des circonstances ; il s'aide pour cela du manuel d'Artémidore de Daldis, *La Clé des Songes*. Source qui explique la théorie de l'image.

L. N. Jimenez (p. 881-898) étudie les représentations concernant la légende sur les origines de Rome. La présence de la louve sur les mosaïques de l'Occident romain véhicule une volonté politique. C. Balmelle et J.-P. Brun (p. 899-921) présentent un *corpus* de mosaïque d'époque romaine et byzantine où la vigne intervient comme élément de paysage rural. Ces représentations sont une source documentaire sur la vie agricole antique.

Z. Welch (p. 941-950) propose de nouvelles interprétations sur le costume de Dionysos dans la maison du Masque à Délos. Pour la péninsule Ibérique, quatre communications présentent de nouvelles études iconographiques : celle de M. Pilar et N. Pedraz (p. 975-985), sur la représentation de Lédè et le cygne à Ecija, celle de M. A. Mesquiriz Irujo et M. Unzu Urmeneta (p. 987-999), qui décrit un programme décoratif sur le mythe de Cybèle et Attis (dans un édifice religieux à Arellano), tandis que S. Ramallo (p. 1001-1021) analyse un programme décoratif et ornemental dans la villa romaine de Quintilla datant du second quart du ⁱⁱⁱ^e s., et qu'enfin l'article de T. Kuznetsova-Resende (p. 1023-1032) propose quelques réflexions de méthode sur les critères utilisés dans la classification des images appelées « Triomphes bacchiques » qui véhicu-

lent des sujets variés comme la hiérogamie, l'allégorie mystique ou l'utilisation politico-religieuse. M. Pessoa (p. 1033-1056) présente plusieurs sites du Portugal où l'on trouve des représentations des Saisons de l'année. Dans la maison aux Jets d'eau de Conimbriga, I. Morand (p. 1057-1064) décrit une mosaïque avec un ciel étoilé vers lequel s'élance un aigle vainqueur, cette scène peut être interprétée comme une image de la constellation du cocher mais peut être aussi une interprétation philosophico-religieuse (croyance en l'immortalité de l'âme).

Il faut noter encore plusieurs autres contributions très intéressantes : sur les mosaïques du grand Palais des empereurs byzantins à Constantinople (p. 1083-1117), sur une étude des mosaïques profanes de Palestine et d'Arabie (p. 1131-1141)...

Dans la section « Mosaïque, document d'histoire », I. Bragantini (p. 1155-1166) étudie les *emblemata* de la nécropole de l'Isola Sacra dans le contexte funéraire d'époque impériale ; C. Robotti (p. 1167-1178) analyse différents pavements de Sant'Angelo in Formis et Nola en dehors de leur contexte archéologique, conservés dans le Musée de Capoue depuis 1882.

L. Speciale (p. 1179-1188) analyse, grâce à l'abondance des sources écrites, l'évolution et les transformations du pavement romain de San Benedetto à Capoue. À Ravenne, C. Rizzardi (p. 1189-1202) met en évidence les différents portraits d'évêques en mosaïque, qui servaient à exalter la gloire de l'église ravennate en Occident et en Orient. M. Durán Penedó (p. 1203-1222) présente plusieurs mosaïques d'une colonie romaine d'Espagne, *Augusta Emerita* (Merida), qui témoignent de la diversité des spectacles dans la vie quotidienne : palestres, amphithéâtre, cirque... J. Valeva (p. 1241-1254) retrace dans sa communication la transmission de l'image du sage philosophe de l'Antiquité tardive au Moyen Âge (surtout byzantin). Dans les Balkans, R. Kolarik (p. 1255-1267) a étudié différentes mosaïques qui permettent d'identifier des ateliers locaux au répertoire décoratif très riche, travaillant dans la première moitié du ^{vi}^e s. C. Marinescu, S. E. Cox et R. Wachter (p. 1269-1277) traitent, dans leur contribution, des personifications apparaissant dans un groupe de mosaïques datant des ^{iv}^e-^v^e s., célébrant la vie d'un personnage appelé Kimbros. J.-P. Darmon (p. 1279-1300) présente le décor en mosaïque de la maison de la *Téléte* dionysiaque à Zeugma, organisé en fonction d'un programme riche et cohérent. L'aile Est comporte une iconographie de la fertilité, du couple nuptial et des valeurs de culture ; l'aile Ouest est pénétrée de dionysisme. Le programme

iconographique représente l'autocélébration de l'aristocrate romain en *Mousikos Anèr*. A. Barbet et F. Monier (p. 1301-1306) examinent les liens structurels entre peintures et mosaïques dans trois pièces d'une maison de Zeugma, permettant ainsi de proposer une chronologie relative des unes par rapport aux autres. J. Balty (p. 1307-1316) commente trois mosaïques de Shahba-Philippopolis (Syrie), liées entre elles par un programme sur le mariage. Il s'agit d'un programme d'autoreprésentation d'une classe sociale, le commanditaire païen appartenait sans doute à la haute administration de l'État.

Enfin, les dernières communications proposent plusieurs études : une sur la personnification de l'Euphrate d'el Mas 'Udiye (M.-H. Quet, p. 1317-1323) ; une autre sur la forme du mobilier des salles de banquet (p. 1325-1334) ; enfin

une présentation des travaux du D^r Rousseau (p. 1357-1367).

Les communications apportent des informations nouvelles et fort intéressantes sur la technique des mosaïques, sur les matériaux, les couleurs. Seul un compte rendu long pouvait donner une idée de la densité de ces volumes. Il n'a malheureusement pas été possible de citer tous les A., malgré la richesse des communications. Quoi qu'il en soit, par son abondante documentation, on ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage d'un grand intérêt pour l'étude des mosaïques antiques et médiévales.

Véronique Vassal,

157, rue de Charenton,
75012 Paris.

Croisille Jean-Michel, *La peinture romaine (Les manuels d'art et d'archéologie antique)*, Paris, Picard, 2005, 1 vol. 23 × 29, 375 p., fig. ds t.

Dans la série récente de publications sur le sujet, l'ouvrage de J.-M. Croisille se remarque. Une présentation agréable, avec les notes en regard de chaque page, une illustration abondante mais qui laisse la priorité au texte : c'est avant tout, en effet, un ouvrage de chercheur sous une présentation séduisante et soignée, et non ce que l'on appelle un « beau livre ».

Ce n'est pas non plus, disons-le d'emblée, un aperçu de la décoration murale dans l'Empire romain telle qu'elle peut apparaître à la lueur des travaux archéologiques récents – ce revêtement systématique dans lequel l'art a rarement sa place, ces productions innombrables parfois superbement réussies, mais plus souvent maladroites, ce cadre de vie que l'on peut chercher à connaître indépendamment de son caractère esthétique ou non.

Non : l'ouvrage de J.-M. Croisille s'affiche délibérément comme une réflexion de critique d'art, un tour d'horizon des représentations figurées de l'art pictural romain, une somme de connaissances sur les œuvres figuratives de Campanie, de Rome ou quelques morceaux de choix trouvés dans les provinces, et une synthèse riche et limpide des exégèses ponctuelles déjà parues. Connaissant en outre les thèmes de prédilection de l'A. – Martial, Pline, la poésie et le théâtre antiques –, on ne s'étonnera pas des constants

rapprochements entre peinture et littérature, qui sont une des originalités de l'ouvrage.

La première partie est une courte approche de la peinture romaine. C'est un rappel de la documentation écrite (Vitruve et Pline essentiellement) sur la peinture antique, de ses antécédents, de ses supports, des sites principaux sous la forme d'un *corpus* géographique rapide.

La deuxième partie reprend la chronologie traditionnelle des quatre styles, toujours dits « pompéiens » bien qu'ils soient illustrés ailleurs, et la prolonge en deux courts chapitres sur les décors des siècles ultérieurs trouvés en Italie ou dans les provinces. Ainsi, l'on retrouve successivement le Premier style issu de la tradition grecque et hellénistique, où le traitement plastique de l'enduit s'inspire fortement de constructions monumentales réelles ; le Deuxième, qui voit triompher l'illusionnisme dans ses représentations architecturales, mais aussi les mégalographies à thèmes historiques ou mythiques ; le Troisième, plus simplement ornemental et dont Bastet-de Vos ont établi une chronologie interne subtile qui est rappelée ici ; le Quatrième enfin, sans doute le plus artificiel et que caractérise son extrême hétérogénéité. Après 79, c'est Ostie qui offre la plus abondante documentation, alors que les témoignages romains sont sporadiques et mal connus, exception faite naturellement des cata-

combes à une époque plus tardive. Le relais est assuré ensuite par des ensembles ponctuels dans les provinces (France, Allemagne, Suisse, Espagne, essentiellement).

Si cette présentation évolutive et indispensable n'a rien de novateur, elle offre le grand intérêt, beaucoup plus rare, de remettre dans leur contexte les principales œuvres présentées et minutieusement décrites. D'une part, la situation de l'édifice traité est donnée aussi souvent que possible, ainsi que son plan, de sorte que chaque exemple est replacé dans son contexte. D'autre part, les décors de plafond ne sont pas oubliés, ni les pavements, ce qui offre une vision globale des pièces beaucoup plus juste que ne le ferait le descriptif de la peinture seule.

Troisième partie, et la plus importante : les thèmes iconographiques. L'immense richesse du sujet est scindée en chapitres successifs : les cycles liés aux légendes et aux mythes (que ce soit en frises ou en tableaux) propices aux exégèses sur leur origine, leur circulation, le sens à leur donner ; les paysages et jardins, domaine illusionniste par excellence, s'il n'est pas, également, symbolique ; les natures mortes et leur signification assez simple – l'abondance flatteuse des produits comestibles, la panoplie du lettré, l'enseignement des boutiques ; les portraits, réalistes ou idéalisés ; et, enfin, les scènes de la vie quotidienne, visiblement prises sur le vif. Le but de l'A. dans ses commentaires est moins de défendre des idées personnelles que de présenter de manière claire et objective les thèses existantes, de faire le point sur des interprétations parfois divergentes mais toutes sensées et intéressantes.

Ainsi, de nombreuses pages sont inévitablement consacrées à la frise de la villa des Mystères. À sa description précise succède un commentaire des exégèses les plus poussées, celles de R. Turcan, de P. Veyne et surtout de G. Sauron ; si la présence de la *domina* au cœur de mystères bachiques n'est guère contestable, l'identification des autres personnages et le sens général de la scène demeurent sujets à controverse. La mégalographie de Boscoreale connaît elle aussi des lectures de plus en plus fines, où l'allégorie (*Venus Victrix*) prend le pas sur la lecture historique. D'autres ensembles sont brièvement évoqués, comme celui, moins connu car de découverte plus récente, de Terzigno.

Dans les cycles iliades ou les thèmes odysseens, il est fréquent que les personnages soient explicitement nommés dans les scènes illustrant les chants du texte originel. Les allusions de Vitruve aux thèmes odysseens sont parfaitement éclairées par la série de tableaux de l'Esquilin

consacrés au périple d'Ulysse. À Pompéi, c'est la même veine que l'on trouve dans les frises de la maison du Sacello iliaco et celle de Loreius Tiburtinus.

Quant aux tableaux isolés, ils sont visiblement, pour la plupart, inspirés de la peinture de chevallet, et l'on ne peut manquer de trouver des allusions aux maîtres de la Grèce abondamment cités chez les auteurs antiques. Les copies diverses d'un même modèle sont évidentes ; plus subtile est la recherche faite ici des traits propres à l'original perdu et de la part d'interprétation personnelle de chaque peintre. Ce chapitre ne néglige pas les paysages, incluant les vues cavalières d'édifices, comme la vue de ville récemment découverte sur le Palatin, ni les peintures de jardins où, le mur étant complètement annihilé, l'illusionnisme atteint son comble et le goût de la nature sa plus belle expression.

Les natures mortes constituent, on le sait, un autre thème de prédilection de l'A. : en mosaïque (les fameux *asarôtos oikos*) ou en peinture (les *xenia* – cadeaux), depuis l'époque hellénistique la virtuosité des artistes s'y exprime de manière spectaculaire.

Les portraits, quoique inspirés d'une tradition grecque, semblent bien individualisés et délibérément réalistes.

Outre le thème du mariage où l'alibi mythologique se confond parfois avec l'intimité des mortels, les scènes de genre englobent des thèmes multiples. On verra que l'humour n'en est pas exclu, puisqu'on trouve des parodies de scènes mythologiques par des pygmées, scènes parmi lesquelles aurait pu être incluse la Cassandre grotesque de la prédelle de Nîmes, étudiée par R. et M. Sabrié et présentée à Paris en 1993. À une longue liste de registres divers s'ajoute encore l'expression d'un goût bien connu pour le théâtre ou pour les jeux du cirque, y compris dans leurs avatars de faits divers ; les scènes d'auberge et de lupanar avec leur catalogue de postures ; et l'anecdote perpétuellement renouvelée des scènes de rue ou de métiers qui nous sont de précieux documents sur la vie quotidienne. Enfin, la religion publique ou privée n'est pas absente, y compris par l'évocation de cultes orientaux dont on connaît le succès.

En quatrième (et courte) partie, est évoquée la technique de réalisation de ces peintures. L'A. y est moins à l'aise, suivant davantage la théorie des textes antiques que la réalité des documents, ce qui introduit quelques notions peu vérifiées. Il est difficile, en effet, de donner comme règles des procédés attestés sur quelques échantillons romains ou campaniens, mais que l'immense majorité des décorateurs de l'Empire ne connaissait pas : le

passage de cire sur la surface, par ex. ; l'emploi de certains pigments est mentionné, de manière un peu ambiguë, comme habituel, alors qu'il est rarissime, et les quelques pigments indiqués sont ceux choisis par Vitruve, alors que de nombreuses et abondantes exploitations fournissaient l'essentiel de la matière première. Mais on y trouvera aussi un utile résumé sur la condition des peintres, leur place dans la société, le fonctionnement des ateliers et le déroulement des travaux. Dans cette partie également, J.-M. Croisille revient sur les questions de composition : perspectives architecturales et schémas géométriques, technique picturale et choix des couleurs, programmes décoratifs.

La cinquième et dernière partie reprend l'évolution chronologique, mais l'A. considère cette fois le décor pariétal dans son ensemble pour lui donner un sens, comparant les approches qu'en ont eues ou qu'en ont les autres exégètes, K. Schefold, G.-Ch. Picard, G. Sauron, pour n'en citer que quelques-uns.

Il est peut-être moins important en effet de se pencher sur la genèse du style structural que d'y déceler la « prétention », comme le dit A. Rouvret, de ses commanditaires. Les compositions architectoniques seraient plus affaire d'idéologie, voire de mysticisme, si l'on suit G. Sauron, que de simples exercices de perspectives. Les frises figurées donnent lieu à une rapide synthèse après les différentes exégèses présentées auparavant ; l'idée générale semble bien être l'exemplarité, que ce soit en matière religieuse ou épique. Si les thèmes légendaires du Troisième style sont parfois liés à l'idéologie augustéenne, l'inspiration des poètes élégiaques est bien décelable ; de manière générale, l'attrayant parallèle entre les

œuvres peintes et la production littéraire et poétique révèle l'esprit d'Horace qui imprègne le Troisième style, ou les légendes des *Métamorphoses* inspirant les peintres. On n'oublie pas pour autant que, pour K. Schefold, au bacchisme victorien succéderaient les valeurs de *virtus*, de religion, de respect des ancêtres.

On voit aussi comment se répondent les thèmes choisis dans une pièce ou dans des pièces différentes d'une même maison, et comment ces notions se prolongent jusqu'à une époque tardive ; si, à partir du II^e s., la symbolique funéraire est mieux étudiée puisque la majorité des documents se trouvent dans les tombes, il semble bien, d'après les textes (Philostate l'Ancien), que des cycles cohérents continuent dans les maisons privées.

Le reflet d'une société, de l'image qu'elle a d'elle-même ou qu'elle veut en donner, l'expression des mentalités jusqu'au glissement vers le christianisme : autant de thèmes abordés qui apportent un nouveau regard sur les documents qui nous sont parvenus et en font les témoins très parlants d'une civilisation.

L'ouvrage est naturellement complété par une bibliographie, un lexique et des cartes.

Enfin, il s'agit là d'une réflexion passionnante servie par une éblouissante érudition, que tout résumé ne peut que trahir, sans pouvoir même en suggérer l'intense foisonnement.

Claudine Allag,

École normale supérieure,
CNRS, UMR 8546,
45, rue d'Ulm,
75230 Paris Cedex 05.

Corbier Mireille, *Donner à voir, donner à lire, Mémoire et communication dans la Rome ancienne*, Paris, CNRS Éditions, 2006, 292 p., 1 vol. 22 × 28, fig. ds t.

Sous ce beau titre sont réunies dix études, remaniées pour l'occasion, agrémentées de 137 superbes illustrations et regroupées dans quatre parties, de longueur inégale (de 31 pages pour la troisième à 76 pour la première). En guise d'introduction, une « présentation », intitulée « Le monument et la mémoire » (p. 9-50), précise la perspective de l'auteur. Il s'agit, pour l'essentiel, de s'interroger sur les raisons qui poussent l'autorité impériale (éventuellement le Sénat) à faire afficher (*proponere*) de façon temporaire ou durable, et dans ce dernier cas sur

la pierre ou le bronze (un matériau utilisé uniquement dans l'Occident romain), des textes officiels, comme des constitutions impériales, des discours du Prince ou des sénatus-consultes. Ce qui est alors en jeu, c'est une stratégie de communication, voire de propagande. En même temps, il convient de s'inscrire dans la durée. Mais cette dimension temporelle est étroitement associée à la dimension spatiale : certains lieux de l'espace civique sont particulièrement propres à l'exposition de documents officiels, ce qui rend compte de l'expression *celeberrimus locus* (« un

lieu très fréquenté », p. 36). Nous sommes ainsi invités à une réflexion sur « les lecteurs, les modes de lecture, les lieux [et], de façon générale, sur les contextes, et donc sur la finalité de l’affichage ».

Dans la première partie, « L’écriture exposée : usages publics, usages privés » (p. 51-128), la plus fournie, l’auteur rappelle l’omniprésence de l’écrit dans la ville de Rome, qu’il s’agisse de textes gravés sur le bronze ou de *tituli* (pancartes) portés à l’occasion des triomphes, et considère que l’on peut parler, pour l’ensemble de la population, d’une « alphabétisation pauvre » (p. 75), au moins pour les hommes, permettant de comprendre l’essentiel des textes les plus simples, relevant de l’écriture lapidaire. Sont ensuite étudiés l’usage privé de l’écriture, le rapport entre celle-ci et la lecture, et entre les mots et les images (p. 77-128). Soucieuse de donner à son propos une plus grande épaisseur historique, l’auteur n’hésite pas, dans ce contexte, à faire appel non seulement au *Satiricon*, mais également, et non sans humour, à Molière et à Jules Renard (p. 83 et 85). La deuxième partie, « Affichage et espace public. La référence spatiale » (p. 129-179), étudie de manière exemplaire des problèmes de topographie urbaine. Avec beaucoup d’habileté sont mises à contribution les sources épigraphiques, littéraires et archéologiques. En faisant l’historique des problèmes abordés, M. C. met bien en évidence les effets déplorablement d’un trop grand cloisonnement des spécialités (p. 149). Le croisement des sources, souvent incomplètes ou trop peu explicites, fait de l’enquête historique un véritable « jeu de piste » (p. 146). Sont abordés en premier lieu l’affichage des constitutions impériales en faveur des vétérans, in *Capitolio*, et la question (chère à l’auteur) de l’*aerarium* militaire. C’est ensuite le tour des sénatus-consultes en l’honneur de Pallas gravés *ad statuam loricateam diui Iulii*. L’analyse très serrée du texte de Pline le Jeune qui nous fait connaître ces documents est particulièrement remarquable et stimulante (p. 147-162). L’auteur est amenée à suggérer que la *loricata* pourrait désigner ici un service administratif (p. 154). Enfin, à propos du Palatin, on démontre que le Sénat, sous Auguste, se réunissait souvent dans la bibliothèque latine, qui devenait pour l’occasion un *templum*, un lieu « inauguré » (p. 163-179). Dans la troisième partie, « Affichage et communication. Informer et commémorer » (p. 181-213), on nous explique comment le pouvoir impose « une doctrine officielle sur un événement marquant » (p. 185). Le texte gravé est en effet un excellent vecteur de l’idéologie impériale, comme on le voit à propos des honneurs posthumes votés pour Germanicus, dans le *sc* de *Cn. Pisone patre* (p. 183-195), ou dans l’inscription de Banasa (p. 197-213) où Caracalla, en 216, accorde une

exemption d’impôts aux Maurétanies en échange de la fourniture de *caelestia animalia* (p. 198, une petite coquille : lire dix-neuvième puissance tribunitienne, et non dix-huitième). Dans ce dernier texte, les « animaux célestes » seraient ainsi qualifiés car ils seraient « dignes de l’empereur » ; ils ne seraient pas nécessairement destinés aux jeux de l’amphithéâtre, mais peut-être à une sorte de « triomphe indien », dans la mesure où, cette année-là, l’empereur, de retour d’Orient, aurait souhaité célébrer un triomphe de nature dionysiaque (p. 204-205). Dans ces deux études, l’accent est mis sur le « réseau des mots » (p. 205) et sur le vocabulaire employé pour désigner les vertus impériales et le respect dû à la *domus Augusta*. On insiste entre autres sur la notion d’*indulgentia*, « vertu princière qui inspire des décisions généreuses du même nom » (p. 207), à laquelle l’auteur va prochainement consacrer un ouvrage. Deux dossiers administratifs sont rassemblés dans une quatrième partie, « Stratégies d’affichage : les dossiers administratifs » (p. 215-256). Le premier, relatif à un problème de transhumance, fait état d’un conflit entre les magistrats de *Saepinum* (*CIL*, IX, 2438), d’une part, et l’*a rationibus* Cosmus et les deux préfets du Prétoire, d’autre part. Les premiers, désavoués par les seconds, ont été obligés d’afficher les décisions qui leur étaient défavorables, mais le texte est placé à 4 m de hauteur ! Le second dossier concerne les « règles de fer », qui seraient des mesures de longueur (p. 250) dans une inscription relative aux naviculaires d’Arles (p. 236, on a oublié de traduire *iussi*). Il s’agit ici de réprimer les fraudes dont se rendent coupables les mesureurs de blé d’Ostie. L’auteur en profite pour faire une mise au point sur les racloires (*rutella*), instruments d’arasage utilisés par ces derniers, représentés sur de nombreux monuments (p. 243-248). Elle déduit de l’étude de cette inscription que « l’affichage joue ainsi un rôle central dans la construction de la confiance, nécessaire au fonctionnement de tout marché » (p. 256).

Les diverses études rassemblées dans ce recueil constituent autant de leçons de méthode. On saura gré à M. C. de les avoir reprises dans ce bel ouvrage copieusement illustré, qui nous incite à réfléchir sur les différents moyens de communication dans l’Antiquité romaine, à mieux appréhender la signification politique du message écrit, mais également à nous interroger sur nos méthodes d’investigation et à peser le sens des mots.

François Kayser,

Université de Savoie, Département d’histoire,
Route du Sergent-Revel,
Jacob-Bellecombette – BP 1104,
73011 Chambéry Cedex.

Cébeillac-Gervasoni Mireille, Caldelli Maria Letizia, Zevi Fausto, *Épigraphie latine*, Paris, Armand Colin, 2006, 1 vol. 16 × 34, 334 p., fig. ds. t.

Les A., éminents spécialistes d'Ostie, ont décidé de présenter un choix d'inscriptions de la colonie sous un jour nouveau, en insistant sur les liens entre textes et monuments. Dans cette perspective, le site d'Ostie est privilégié, puisque beaucoup d'inscriptions peuvent y être mises en relation avec des édifices plus ou moins conservés. La dimension archéologique est omniprésente, ce qui justifie l'appellation d'« épigraphie archéologico-monumentale » (p. 11). Ostie peut être considérée comme un monde en réduction, et ses liens historiques, géographiques et structurels avec Rome rendent compte de la richesse épigraphique du site. En outre, sur le plan chronologique, on dispose ici d'un vaste champ d'étude, depuis le III^e s. av. J.-C. jusqu'au IV^e s. apr. J.-C. Il n'en demeure pas moins (et les A. en sont bien conscients) que tous les types de textes n'y sont pas également représentés : ainsi en est-il des inscriptions militaires, ou des textes juridiques.

L'ouvrage se présente comme un manuel : c'est la raison pour laquelle on y trouve, outre des tableaux des titulatures impériales (p. 38-61), de nombreux encadrés, avec des mises au point sur les thèmes traditionnellement présentés dans les livres de ce genre (titulatures, carrières sénatoriales, prêtrises...), mais également sur des réalités propres à Ostie (par ex., sur la Place des Corporations, p. 225-227). L'un des encadrés donne quelques informations sur la numismatique (p. 137-138), mais avec des illustrations non explicitées et non référencées. Il y a en tout cas une ambiguïté dans ce livre, qui est à la fois un manuel d'initiation et un ouvrage très savant sur les inscriptions d'Ostie.

Le premier des trois chapitres porte à la fois sur l'épigraphie latine et sur la colonie d'Ostie. En ce qui concerne les principes d'édition et l'histoire de l'épigraphie, il est un peu dommage que l'on doive attendre les p. 231-232 pour avoir un aperçu de la façon dont est présenté un texte dans le *CIL*. Les deux autres chapitres sont consacrés à la République et au début du Principat (p. 63-121), puis à l'Empire (p. 122-323). Suivent un (court) index général (p. 324-325) et une table de concordances (p. 325-330). Sont présentés quelque 160 textes, regroupés sous 100 numéros. Les inscriptions choisies sont développées, traduites et font l'objet d'un commentaire approfondi, de très grande qualité et s'appuyant sur la bibliographie la plus récente. Elles sont souvent illustrées, par des fac-similés ou par

des photographies. À l'intérieur de chaque chapitre, le classement adopté est plutôt thématique que typologique. On regroupe ainsi, sous un même numéro, des textes de nature différente (par ex. une dédicace et une épitaphe, p. 161-164), qui traitent le même sujet ou sont relatifs au même personnage. L'inconvénient de ce système est que certains textes, comme les épitaphes, perdent de leur visibilité, car ils sont noyés dans la masse ou réduits à la portion congrue (p. 308-319).

Sur le plan strictement épigraphique, les transcriptions sont généralement très précises. Quant aux traductions, elles appellent quelques remarques. Les A. ont décidé de ne pas traduire le titre *Imperator*, qu'ils traitent comme un prénom, ce qu'il est effectivement. *Imperator* est donc traduit « À *Imperator* ». Ne pas traduire des titres comme *uir egregius* se justifie également. Certaines traductions laissent néanmoins perplexes. Ainsi *fortissimo* pour un empereur (p. 148, n° 32) est-il traduit « le plus fort » ; *piissimo* (dans une épitaphe, p. 221, n° 59.1), « très pieux » ; *indulgentissimo* (p. 244, n° 64), « très indulgent ». Cela revient à oublier que les mots latins n'ont souvent pas le même sens que les mots français qui en proviennent. Mais il y a plus étonnant : Salonine, dans une dédicace (p. 207, n° 54.4.3), est qualifiée de *concordi et consorti Gallieni Augusti nostri*, ce qui est traduit : « Elle qui divise toutes choses avec Gallien, son époux, notre Auguste. » Il faut avouer que cela n'est pas très compréhensible. Il y a plus grave : dans une inscription relative à la communauté juive d'Ostie (p. 164, n° 45.1), il est question d'un homme qui a exercé une fonction *dia* (restitué) *biu*. Il est alors présenté comme « le *diabiu* de l'année » (p. 165-166), comme s'il s'agissait là d'une fonction sacerdotale juive. Or il est clair que *dia biu* est la transcription latine de l'expression grecque signifiant « à vie » ! Traduire (p. 300) *mulieres ad ferrum dedit* par « des femmes auxquelles il donna l'épée » est un contresens. La langue française est parfois maltraitée. Que signifie le terme « adminicule » (p. 112) ? Pourquoi parler de *tripode* (p. 94) plutôt que de trépied ? On aurait également pu éviter certains italianismes, comme « la Schola du Trajan » (p. 192).

Parmi les grands textes d'Ostie, figurent les Fastes (n°s 2 et 86) et les calendriers (n° 87, p. 288-291, avec une transcription peu lisible) ; les inscriptions de *Porta Romana* (n° 8, p. 90-92), où sont associés les noms de Cicéron et de

Clodius Pulcher ; les monuments de l'évergète P. Lucilius Gamala *senior* (n° 11, p. 95-101) ainsi que de C. Cartilius Poplicola (n° 12, p. 101-104) – importants, le premier, par son riche contenu ; le second, pour ses implications historiques.

Dans le chapitre consacré à l'Empire, on s'intéresse d'abord à des catégories de monuments, optant ainsi pour un classement archéologique (p. 126-160), avant de revenir à un classement plus « épigraphique », depuis les textes relatifs aux empereurs jusqu'aux graffitis. À ce propos, il est un peu regrettable que le texte scatologique n° 99, provenant de latrines et destiné à un public « assez peu raffiné », suive immédiatement l'épithaphe de Monique, mère de saint Augustin. Cette double conception du classement ne présente pas que des avantages. Certains textes ont en effet leur place aussi bien parmi les monuments que parmi les dédicaces ou les inscriptions honorifiques. À titre d'exemple, les sections « Lieux et objets de culte » (p. 152-167) et « Les cultes à Ostie » (p. 259-286) font un peu double emploi. C'est pourquoi, assez fréquemment, le lecteur est renvoyé (très souvent à partir de la p. 140) à des inscriptions étudiées *supra* ou *infra*, ce qui rend la consultation peu pratique.

Le développement d'Ostie est lié à son rapport avec l'eau, qu'il s'agisse du Tibre ou de la mer. C'est la raison pour laquelle une large place est accordée au fleuve, aux inondations, aux ports et à leurs réparations successives (p. 126-140). Initiateurs des travaux, les empereurs sont aussi présents dans la vie des citoyens, comme le rappelle l'émouvant « autel de la Concorde » (p. 154, n° 38) sur lequel les jeunes mariés étaient censés faire des supplications. L'importance du commerce explique la présence de nombreux négociants étrangers et l'introduction de cultes exotiques, comme ceux d'Isis et de Sérapis. On voit bien, à ce propos (p. 162-164), tout l'intérêt qu'il y a à associer les témoignages de l'épigraphie et ceux de l'archéologie. Du point de vue méthodologique, l'étude du dossier

des *Egrilii Plariani*, famille de l'élite locale parvenue, en un demi-siècle, au patriciat (p. 179-187), illustre bien les problèmes liés à la prosopographie. Les chevaliers présents à Ostie ont souvent un lien avec les services de l'Annone, qui occupent une place importante dans les inscriptions de la colonie (p. 196-209). Les distributions de « blé public » sont mentionnées dans des documents exceptionnels, sur des plaques de marbre ou sur des graffitis relatifs aux vigiles (p. 210-218). La vie économique et, d'une manière générale, le monde du travail sont particulièrement bien représentés dans cette colonie fréquentée par toutes sortes de négociants, ce qui donne lieu à un très intéressant développement sur les Corporations (p. 225-249), ainsi qu'à une initiation à l'approche de l'*instrumentum* (p. 249-259). C'est après l'*instrumentum* que l'on aborde la question des cultes, urbains (p. 259-278) puis impériaux (p. 278-286). Dans cette section, on signalera un texte très original relatif au culte des Lares et des *imagines* des empereurs (p. 282-284). On trouvera également, vers la fin de l'ouvrage, un très utile encadré sur les *apparitores* (p. 295-296).

Pour résumer, ce livre est une mine d'informations sur la colonie d'Ostie, les commentaires sont excellents, la bibliographie parfaitement à jour. L'attention constante portée aux relations entre textes et monuments et la possibilité de suivre l'histoire de certaines familles sur plusieurs générations rendent la lecture très stimulante. Il était toutefois périlleux, comme on a essayé de le montrer, de concevoir un manuel, destiné à un public assez large, fondé sur la documentation d'un seul site, aussi prestigieux fût-il.

François Kayser,

Université de Savoie, Département d'Histoire,
Route du Sergent-Revel,
Jacob-Bellecombette, BP 1104,
73011 Chambéry Cedex.

Beard Mary, North John, Price Simon, *Religions de Rome*, traduit par M. et J.-L. Cadoux (*Antiquité, Synthèses*, 10), Paris, Picard, 2006, 1 vol. 17 × 24, 414 p., 43 fig. ds t.

Ce volume assez bien documenté s'ouvre et se ferme sur les Lupercales que condamne vers 495 apr. J.-C. le pape Gélase. En huit chapitres, les A. s'attachent à cerner les mutations de la vie reli-

gieuse au long du millénaire écoulé entre les origines de la fête et sa fin, notamment à l'occasion des crises politiques ou socioculturelles qui ont marqué l'histoire de l'*Vrbs*.

Pour commencer, on y expose lucidement les difficultés qui hérissent le dossier de la Rome archaïque (1). On y dénonce à bon droit l'illusion de pouvoir identifier un noyau indigène authentique. De fait, les indices archéologiques trahissent l'impact d'influences étrangères assez précoces. Telles dévotions gréco-étrusques (voire déjà orientales au Forum Boarium, quoiqu'on ne nous en dise rien) sont significatives, même si elles n'excluent pas que des milieux fermés soient restés réfractaires à cette « contagion », pour parler comme Tite-Live. Les A. raisonnent assez pertinemment contre le système dumézilien qui a fait tache d'huile chez certains spécialistes. Mais si, prise au pied de la lettre, cette « idéologie » indo-européenne ne fonctionne pas toujours de façon probante, elle explique néanmoins une part de l'imaginaire latin chez les poètes et dans l'historiographie, voire tels aspects du rituel. L'ouvrage ne manifeste pas le souci de caractériser l'esprit même de la piété romaine, qui transcende les clivages sociaux ou gentilices : rien ou presque sur les *indigitamenta*, ni sur le *genius*, pourtant typique, sinon irréductible aux équivalents grecs. Les sacerdoce, leur recrutement, leurs enjeux politiques retiennent justement l'attention. Mais, au quotidien, c'est le *paterfamilias* qui agit au premier chef ès qualités comme prêtre, et cette religion du foyer ne paraît guère intéresser les A. Au vrai, notre trop vieux Fustel de Coulanges est absent de la bibliographie. Mais le livre (ignoré) de Th. Köves-Zulauf sur les *Geburtsriten* (1990) méritait le détour.

Un chapitre (2) étudie les changements consécutifs à la conquête du monde méditerranéen. Archéologiquement, les Attis en terre cuite exhumés sous le temple de Cybèle au Palatin suggéreraient l'offrande d'« adeptes pauvres du culte », ce qui reste à prouver. Quant aux découvertes de Bolséna (fig. 12), on ne peut sans caution les interpréter en relation avec l'affaire des Bacchantes. Ce qu'on sait du paysage sacré de Rome au dernier siècle av. n. è. (3) autorise à mettre en doute le délabrement qu'implique la propagande augustéenne (p. 128-130). De plus, l'importance des questions religieuses au déclin de la République amène à nuancer l'image d'une époque incrédule ou sceptique, et de bonnes pages relativisent à cet égard les clichés simplistes. Mais il faudrait aussi rappeler qu'un ritualisme strict s'accommode fort bien d'un tranquille agnosticisme chez les contemporains de Cicéron, voire chez beaucoup de Romains en général (ce qui nous ramène à la nécessité de comprendre fondamentalement leur mentalité). Notons en passant que le quadrigé d'éléphants revendiqué par Pompée nous est donné comme se rapportant à

Vénus, effectivement représentée dans un char de ce type sur une fresque pompéienne, mais que c'était surtout un appareil du triomphe bacchique approprié au vainqueur de l'Orient. Je ne vois pas que l'on fouette la femme agenouillée dans la mégalographie de la Villa Igem (p. 164).

L'espace religieux dans l'*Urbs* augustéenne (4), la restructuration de Rome et des sacerdoce, le « repositionnement » de la piété donnent lieu de contester la négation d'une mythologie romaine, laquelle est toujours liée à des lieux de mémoire ou à des fêtes comme les *Parilia* (p. 174 sq.). La figure du prince et de sa famille domine la vie culturelle, les spectacles, les jeux (Séculaires en particulier) ou l'architecture dans le cas du Panthéon, lequel n'est pas un temple à proprement parler, contrairement à ce qu'on nous affirme encore (p. 206). Dans « Les frontières de la religion romaine » (5), on veut que le paganisme romain n'ait pas été « tolérant ». Toutefois, aucune loi n'a jamais exclu un dieu étranger en tant que tel, et seuls ont pu souffrir les cultes perturbant l'ordre public. Le mot *superstitio* fait l'objet d'une bonne analyse (p. 212-222). Parmi « Les religions de la Rome impériale » (6) comptent celles qu'on dit « orientales » (depuis J. Burckhardt, et non pas seulement depuis F. Cumont) : expression discutée, mais elles étaient bien d'origine orientale, même si elles se sont hellénisées, puis romanisées. Le phrygianisme est bien attesté à Lyon au II^e s. (depuis 160), et non pas « au III^e » (p. 242). Écrire (p. 252) que le prétendu temple rond de Romulus « fut redédié par Constantin à Jupiter Stator », c'est faire imprudemment confiance à une conjecture infondée de F. Coarelli.

Quant au mithriacisme, on peut certes parler « en termes de grappes changeantes » (p. 268), mais ce qu'en dit Porphyre ne s'accorde guère avec les données de l'archéologie. Je ne vois pas que, dans les *Mithraea*, les représentations astronomiques aient visé à « figurer le trajet de l'âme humaine à travers les étoiles fixes » (p. 274). Ce n'est pas une peinture qui « évoque le versement du sang » dans la crypte de S. Prisca (p. 278, n. 130), mais une inscription : *(a)eternali sanguine fuso* (le sang du taureau que Mithra met à mort). Un chevalier romain était *candidatus* dans le *Dolichenum* de l'Aventin non pas « à la fin du III^e s. » (p. 280), mais dans la première moitié du siècle précédent (M. Hörig, E. Schwertheim, *Corpus cultus Iovis Dolicheni*, p. 246, n° 381, 3-4). Lucius, et non « Lucien » (p. 268), est initié à Isis dans les *Métamorphoses* d'Apulée. Les juifs et les chrétiens ont à bon droit leur place dans ce tableau des religions à Rome, mais la gnose et les sectaires du Viale Manzoni avaient lieu d'y paraître. Cepen-

dant ce chapitre fait opportunément état des diversités locales de l'Empire sous les apparences d'une romanité qui n'avait rien d'uniforme.

Les incidences culturelles de la conquête dans les colonies ou les municipes, l'*interpretatio Romana*, les dévotions de l'armée, la réglementation des pratiques en Égypte ou en Gaule, les adaptations contextuelles en liaison quelquefois avec la religion du souverain (7) : autant de sujets traités analytiquement, mais le lecteur en garde une image plutôt brouillée. Traitait-on l'empereur comme un dieu ordinaire ou comme un protégé des dieux ? C'est mal poser le problème. Le *numen* inhérent au *genius* du prince s'incarne dans la série des Augustes régnant au nom de Rome, et le lien qui les unit à la déesse dans le culte provincial valait d'être expliqué, tout de même que la religion des *Lares Augusti* qui font de l'empereur un *paterfamilias* de la grande famille romaine. En passant, on observera que l'identification du « divin Jules » sur le relief de Carthage (fig. 36) est remise en question désormais par D. Fishwick : « Un bas-relief dynastique à Alger », dans *Afrique du Nord antique et médiévale...* (Actes du VII^e Colloque international sur

l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord), Paris, 1999, p. 269-280. Dans un chapitre final (8), le dossier de Constantin est esquissé rapidement, malgré son importance. Parmi les témoins de l'idolâtrie dans le « sanctuaire syrien » du Janicule figure un dieu assis, mais qui n'est assurément pas « Jupiter Héliopolitain » (p. 362) : voir Y. Hajjar, *La triade d'Héliopolis-Baalbek, Iconographie, théologie, culte et sanctuaires*, Montréal, 1985, p. 362. Sur une tablette du diptyque cité p. 363, les flambeaux qu'abaisse une femme ne sont pas un « signe de deuil », mais l'attribut de la Coré éleusienne (CRAI, 1996, p. 751).

En tout état de cause, cet ouvrage nous donne beaucoup mieux et plus exactement que *Le paganisme dans l'Empire romain* de R. MacMullen une idée du pluralisme et de l'extrême complexité des expressions connues de la piété dans l'*Orbis Romanus*.

Robert Turcan,

Institut de France,
23, quai de Conti,
75270 Paris Cedex 06.

Neudecker Richard, Zanker Paul éd., *Lebenswelten, Bilder und Räume in der römischen Stadt der Kaiserzeit, Symposium am 24. und 25. Januar 2002 zum Abschluss des von der Gerda Henkel Stiftung geförderten Forschungsprogramms « Stadtkultur in der römischen Kaiserzeit »* (DAI Rom, *Palilia*, 16), Wiesbaden, L. Reichert, 2005, 1 vol. 22 × 29, 254 p., nombr. fig. ds t.

Analyser la « sphère du vécu » en ville d'après l'architecture, les images, les rituels religieux et festifs que nous atteste la documentation archéologique, épigraphique ou littéraire : telle était l'ambition de ce colloque tenu dans le cadre d'un projet sur la civilisation urbaine à l'époque romaine impériale. Une longue introduction des deux responsables nous présente certains aspects du contenu, non sans quelques considérations un peu trop théoriques et abstraitement problématiques.

La vision livienne du secteur de l'*Vrbs* incendié en – 210 *circa Forum*, celle du quartier où Syrus décrit à Déméa un circuit compliqué dans les *Adelphes* de Térence, le mythe de Tarpeia avec ses variantes topographiques chez Virgile, Properce et Ovide donnent à D. Palombi (« Paesaggio storico e paesaggio di memoria nell'area dei Fori Imperiali ») l'occasion de montrer comment la Rome augustéenne revivait certains « lieux de

mémoire ». Mais je doute que l'urbanisation impériale ait inspiré tels « messages » aux poètes prénommés. La notion de « ruine » et surtout la perception que pouvaient en avoir les Romains dans la Ville retiennent l'attention d'A. Grüner (« Ruinen ohne Romantik, Zerstörte Gebäude als urbanistisches Problem der früheren Kaiserzeit »). Il va de soi qu'on ne peut avoir aujourd'hui aucune idée de ce qui passait pour « ruines » dans la Rome antique. Après l'incendie de 64, on fit disparaître les décombres dans les marais d'Ostie, où l'on jeta plus tard aussi les débris du sanctuaire capitolin en 70. Le feu, les catastrophes naturelles ou la guerre faisaient bien plus de ruines qu'on ne l'imagine. Rome offrait un spectacle en partie désolant, et les princes durent prendre diverses mesures, notamment Claude, préoccupé par cette image indigne de la paix impériale, et surtout Néron, soucieux d'une esthétique urbaine, comme en témoigne le

sénatus-consulte Volusien. Pline le Jeune déplore la *deformitas* d'une maison en ruine léguée à la ville de Pruse et demande à Trajan la permission d'y construire des thermes. Mais il faudrait citer la réponse du prince (*Ep.*, IX, 71) disant que, si un temple y a été bâti pour Claude, on doit le conserver, car *religio eius occupavit solum*. Cependant, d'une façon générale, la ruine constitue un accident qui dépare la ville et qu'il faut évacuer. Ce qui n'empêche pas les poètes de rêver quelquefois sur les sites que l'histoire a jadis éprouvés : tel Lucain nous évoquant César dans les ruines de Troie (*Phars.*, IX, 966 sq.). Il convenait, je crois, d'en dire aussi un mot.

V. Kockel (« Altes und Neues vom Forum und Gebäude der Eumachia in Pompeji ») s'intéresse aux mutations du paysage iconographique dans le forum de Pompéi à propos de statues déplacées avant ou après le séisme de 62. Celle de la « Fortune » trouvée dans le bâtiment d'Eumachia pose des problèmes. Restaurée, remaniée, elle représentait peut-être d'abord la « Concorde Auguste » et devait s'élever au forum. Quant aux *elogia* de Romulus et d'Énée, l'emplacement exact de leur découverte suscite encore des doutes : ils ne correspondaient probablement pas à des statues érigées dans les niches.

Tels aspects religieux des associations professionnelles à Ostie, où le public et le privé s'impliquent mutuellement, sont pris en compte par D. Steuernagel (« Öffentliche und private Aspekte von Vereinskulten am Beispiel von Ostia »). On ignore toujours le titulaire du temple qui fonctionnait au centre du « Piazzale delle Corporazioni », tout comme de celui qui s'élevait dans la palestre des thermes du forum. Leur situation en faisait des lieux publics de cultes corporatifs. La répartition des *scholae* sur les grands axes de la vie urbaine démontre que leur convivialité n'était ni secondaire ni exclusive. Dans leurs rapports avec les dieux, je ne sais pas si leur activité relève des *sacra priuata* (p. 80), car Festus cité à l'appui mentionne sous cette rubrique « les hommes, les familles, les *gentes* », et non pas les *collegia*. Mais le statut hybride de ces groupes « privés » a facilité le rôle qu'ils ont joué sur le plan municipal.

L'insertion du commerce dans la topographie sacrée de la Rome impériale nous vaut une contribution originale et concrètement argumentée de R. Neudecker : « Ein göttliches Vergnügen. Zum Einkauf an sakrale Stätten im kaiserzeitlichen Rom. » Si une comparaison avec le Paris de l'avant-dernier siècle finissant laisse plutôt perplexe, l'A. a raison de penser que l'histoire des religions ne saurait être isolée de l'histoire économique dans le cas de l'*Vrbs* et que l'environnement culturel y concordait en somme avec

l'*aura* festive des achats de luxe. Les cimetières militaires occupaient-ils une place notable dans le paysage périurbain ? L'enquête ponctuelle d'A. Busch (« Kameraden bis in der Tod ? Zur militärischen Sepulkraltopographie im kaiserzeitlichen Rom ») nous rappelle la concentration de sépultures prétoriennes à proximité de la caserne du Viminal (celles de la Via Cassia pourraient s'expliquer en fonction d'une origine étrusque de certains soldats). Mais la nécropole des *Equites Singulares* sur la Voie Labicane demeure le cas le plus clair. La typologie des monuments funéraires et leur décor coïncident aussi dans l'ensemble avec des catégories spécifiques, quelle que soit l'origine ethnique des individus. La perception des identités sépulcrales a dû compter, car la destruction des lieux consacrés aux *equites* défunts de la Voie Labicane et du Latran équivaudrait à une *damnatio memoriae*, comme le conjecturait déjà E. Josi. Cependant, avec la forte présence des soldats dans la Rome des Césars contrastait, semble-t-il, la modestie relative et plutôt marginale de leurs pierres tombales.

M. Heinzelmann (« Die vermietete Stadt, Zum Kommerzialisierung und Standardisierung der Wohnkultur in der kaiserzeitlichen Grosstadtgesellschaft ») étudie le développement à Ostie des immeubles de rapport pour l'habitat et les affaires : un phénomène qui, au II^e s. apr. J.-C., transcrit les mutations d'une société urbaine, où le clientélisme individuel s'efface au profit des relations corporatives. On savait aussi qu'à Pompéi (comme à Herculaneum) le commerce et l'artisanat avaient finalement empiété sur l'espace des loisirs nobles, les notables de la ville s'installant volontiers désormais dans leurs villas suburbaines. Mais F. Pirson (« Spuren antiker Lebenswirklichkeit, Fragestellung, Methodik und Ergebnisse der Untersuchung eines innerstädtischen Architekturkomplexes in Pompeji ») vérifie matériellement la coexistence des fonctions économique, résidentielle et « représentative » dans une maison comme la « Casa dei Postumii », restructurée pour une entreprise de restauration alimentaire. On songe aux hôtels parisiens du Marais occupés naguère par l'industrie. P. Kastenmeier (« Die Küche im mittleren Stockwerk der Suburbanen Thermen in Pompeji ») identifie une cuisine à l'étage des thermes suburbains de Pompéi. Elle s'interroge à ce propos sur l'existence et l'équipement de pareils locaux dans les auberges de la ville. Celui des thermes n'a rien d'une « maison de passe », mais la désignation qu'en donnait M. Della Corte (« ameno ristorante panoramico ») tendait à en idéaliser la fonction.

Tout en nous référant à l'anthropologue C. Lévi-Strauss, M. Galli (« Vasellame domes-

tico e *Lebenswelt*, Il formarsi di una cultura urbana nella colonia romana di Ariminum ») se fonde sur le matériel trouvé à Rimini pour faire valoir la céramique « come indicatore culturale », dont les variations et la diversification illustrent certaines évolutions socio-alimentaires. Outre la vaisselle, les femmes au banquet (E. Stein-Hölkeskamp, « Convivia mit Clodia und Calpurnia, Frauen bei römischen Gastmahlen ») importent à l'histoire d'une civilisation, mais quel rapport direct avec le sujet du colloque ? Certes, il s'agit d'un phénomène initialement urbain, et des femmes comme Clodia trouvaient dans le banquet lieu de participer à la vie politique, dont elles étaient exclues en droit. Mais au temps des Césars elles ne jouent très souvent, en tant que commensales, qu'un rôle intellectuel, en dehors des intrigues de la cour impériale.

On sort également des espaces urbains avec J.-A. Dickmann (« Admet und Deidameia, Begehrliche Blicke durch die mythische Brille ») qui, à propos de peintures pompéiennes finement analysées, veut souligner la jouissance visuelle du sexe et du nu dans les scènes mythologiques, surtout à partir de Néron (ce qui rejoint les tendances de P. Zanker (cf. *Vivre avec des mythes*, RA, 2005, p. 79 sq., 87). Il est vrai que, dans la « Maison du Poète Tragique », Admète a plus l'air d'un mignon que d'un époux, et que la Deidamie de la « Casa dei Postumii » pouvait inciter au désir charnel plutôt qu'à une réflexion sur le mythe. Mais en quoi ces figures concernent-elles le « vécu en ville » : au même titre que le sexe affiché dans la publicité de nos modernes agglomérations ? Je ne vois pas non plus que s'y rapporte vraiment la recherche de K. Lorenz (« Die Quadratur des Sofabildes, Mythenbilder als Ausgangspunkt für eine Phänomenologie antiker Wahrnehmung ») sur la perception de plusieurs peintures dans un espace donné de la maison pompéienne, outre l'*Ekklesiastérion* du sanctuaire isiaque et la Basilique d'Herculanum. En définitive, il est bien difficile de savoir quel dénominateur commun avaient ces images pour s'imposer globalement au spectateur antique. Nous restons hors des villes avec S. Muth (« Überflutet von Bildern, Die Ikonographie im spätantiken Haus »), qui interprète le foisonnement d'images mosaïquées dans la Villa de Piazza Armerina, toutes appropriées aux fonctions des locaux et à la vie menée dans cette résidence, une vie qu'elles exaltaient, multipliaient, sublimaient, si l'on en croit l'A.

Pour clore la série, P. Zanker (« Ikonographie und Mentalität, Zur Veränderung mythologischer Bildthemen auf den kaiserzeitlichen Sarkophagen aus der Stadt Rom ») nous propose ses

statistiques sur l'iconographie des sarcophages romains : le deuil et la mort dominant celle de l'époque antonine ainsi que la mythologie, qui recule d'abord au profit des visions de félicité, avant de disparaître devant les génies des Saisons, les philosophes et les bergeries, ce thème du bonheur pastoral s'imposant à la fin du III^e s. (vers 270-310). Ainsi l'allégorie prévaut-elle pour finir sur le mythe à proprement parler. Si nous connaissions tous les sarcophages sculptés entre 120 et 320, nous aurions sans doute quelques raisons pour nuancer ce schéma que mainte étude antérieure a déjà esquissé. D'Hadrien à la Tétrarchie, certains mythes ont gardé leur clientèle, mais ont changé de sens. Les génies des Saisons apparaissent déjà au II^e s. Il faut dire aussi que la production des sarcophages s'est fortement accrue au siècle suivant et que cet article funéraire a concerné dès lors d'autres « commanditaires » (comme on dit désormais). Une pareille commercialisation est à considérer, lorsque l'on évalue numériquement la courbe des succès de telle ou telle image (p. 249). De toute façon, celles des cuves dissimulées à l'ombre des mausolées familiaux ou dans les hypogées aux alentours de Rome pouvaient certes compter dans la « culture » urbaine, mais elles n'étaient pas aussi constamment présentes à l'homme de la rue que l'iconographie civique et officielle.

En appendice (p. 253), G. Henkel répertorie les noms des boursiers de la fondation « Stadtkultur in der römischen Kaiserzeit » et les sujets des recherches auxquelles ils ont travaillé de 1997 à 2001.

Toutes les contributions de ce volume, dont la couverture reproduit en couleur une peinture de l'Oppius encore énigmatique, sont instructives chacune à leur manière, mais sans renouveler fondamentalement notre vision des villes et notamment de Rome en tant que « cosmopolite » : un sujet que n'a pas abordé le colloque – apparemment, du moins – mais qu'impliquait (je pense) la question des images et des espaces, *Bilder und Räume*. Qu'il s'agisse, en effet, d'architecture, de statuaire ou de reliefs culturels, l'exotisme religieux a notablement modifié la physionomie de l'*Vrbs*. Mais, cent ans après la 1^{re} édition des *Religions orientales dans le paganisme romain* de F. Cumont, la chose est évidemment bien trop connue pour que l'on juge utile d'y insister...

Robert Turcan,

Institut de France,
23, quai de Conti,
75270 Paris Cedex 06.

Jolivet Vincent, *Ruines italiennes, Photographies des collections Alinari*, préface de Charles-Henri Favrod, Paris, Gallimard, 2006, 1 vol. 24 × 24,5, 155 p., 212 photos ds t.

Quelle heureuse initiative que cet ouvrage, venant combler en grande partie notre quête fébrile de documents photographiques anciens chez le bouquiniste ou dans les salles des ventes. On sait gré à Vincent Jolivet d'avoir eu pour nous la patience de la recherche et le goût du choix, pour nous offrir un si plaisant voyage dans un passé finalement tout proche, mais témoignant d'un passé fort lointain.

L'A. de la préface, attaché au Museo di Storia della Fotografia de Florence, retrace l'histoire de la naissance de cet art en rappelant le moment historique à partir duquel il quitte le domaine de l'expérience scientifique pour devenir un instrument pratique, c'est-à-dire avec la diffusion rapide du daguerréotype en 1839. Dès lors, en effet, ce nouveau procédé d'enregistrement de l'image, où toute interprétation ou tout privilège est banni au bénéfice de l'ensemble, est appliqué à la documentation archéologique. À cet égard, les frères Alinari, qui deviennent rapidement les plus fameux photographes documentalistes d'Italie, si ce n'est d'Europe, s'efforcent de faire de leurs clichés des documents de vérité absolue, d'où la recherche délibérée du pittoresque est exclue ; c'est à peine si l'on voit, de loin en loin, quelque témoin dont la présence semble n'avoir d'autre objectif que de permettre l'estimation de l'échelle. Dans le lot présenté, pourtant, il se trouve des photographes, dont les clichés sont « enrichis » ou « animés » de personnages délibérément pittoresques, tel l'impressionnant groupe de touristes dans un temple d'Agrigente (p. 136), telles encore les photos de Giovanni Crupi, datées de 1880 à 1890, montrant des paysannes portant une cruche ou un panier sur la tête (Taormina) et même (photos de l'amphithéâtre de Syracuse, p. 134, et d'Agrigente, p. 140 et 143) des figurants en « *peplum* », l'un d'entre eux frôlant hardiment la nudité héroïque (en vision rectale).

À ce propos, on en retient également que, si le titre fait référence aux frères Alinari, d'autres photographes du XIX^e et du tout début du XX^e s. figurent dans ce recueil qui ne recherche pas l'exhaustivité, il s'en faut, mais fait un choix particulièrement convaincant de vues de sites et d'édifices antiques dont nous voyons la morphologie et l'environnement avec un recul de cent à cent cinquante ans.

Avec un grand éclectisme, V. Jolivet a choisi des documents jalonnant la péninsule du Nord

au Sud, sans omettre la Sicile, mais en oubliant la Sardaigne, il est vrai plus démunie que sa voisine méridionale, car négligée par les Grecs et peu investie par la Rome impériale. Trente-deux sites sont ainsi visités, avec, on s'en doute, une répartition pondérale plus généreuse sur Rome et Pompéi – respectivement 36 et 45 photos – que d'autres lieux, tel Fiesole ou Spello, avec une photo pour chacun dont, détail amusant, le temple moderne antiquisant des sources du Clitumne. Le choix est également fort étiré dans le temps, puisque, même si la majorité des clichés se situe entre 1870 et 1890, on trouve plusieurs photos des années 1850-1860, la plus ancienne figurant le temple d'Antonin et Faustine en 1851 avant que le podium ne soit dégagé, et une photo de l'arc de Suse datée de 1930.

On est parfois étonné de constater, lorsque la péninsule est présente dans nos mémoires visuelles, le peu de modifications des lieux photographiés il y a plus d'un siècle, certains clichés peuvent même être superposés à leur équivalent actuel, comme le « temple de Minerve » à Assise, il est vrai pris à faible distance, ou, plus étonnantes, les différentes vues de Paestum, d'Agrigente ou de Ségeste. Il est, par contre, significatif de l'envahissement urbain que l'on ne retrouve en rien l'environnement des monuments de Baïa et de Pouzzoles, aujourd'hui enveloppés étroitement dans les immeubles modernes.

Pompéi, dont les images sont familières à tous, apparaît dans l'austère nudité d'une cité morte, d'où toute végétation est exclue et où l'état des édifices, d'une remarquable propreté, semble témoigner d'une vigilance et d'un entretien que l'on aimerait tant trouver aujourd'hui. Il est vrai que cette critique comporte d'injuste le fait que la prise en main par G. Fiorelli est encore proche, voire contemporaine du moment de la plupart de prises de vues et que le nombre de visiteurs s'est, doit-on le dire avec égoïsme, tragiquement surmultiplié. On peut regretter que la vue générale du site de la p. 86, « Panorama de Pompéi », datée de 1875, n'ait pas été reproduite dans un format plus généreux, car c'est la seule de cette série qui nous montre clairement le Vésuve, alors plus élevé et plus aigu qu'il ne l'est depuis l'éruption de 1944, et dont la masse plus impressionnante que l'actuelle nous rapproche encore de la Pompéi de 79. Certes, d'autres documents laissent apercevoir le volcan, mais très estompé, voire (p. 101) empanaché d'un naïf nuage de fumée artificielle-

ment rajouté par le photographe. Il est tout de même des documents surprenants, telle la photo du « Vestiaire des thermes de Stabies (Brogi, 1895), montrant très précisément que la voûte de ce vaste *apodyterium* était en grande partie écroulée, ce que les restaurations modernes ont fait disparaître en restaurant la clôture complète du couvrement. On est à la fois étonné et rassuré de constater que le savoir-faire remarquable des ouvriers romains a permis la préservation de la plupart des maçonneries ayant fait l'objet d'un minimum de vigilance, essentiellement en évitant l'envahissement végétal, et plus encore de stucs richement décorés comme ceux que l'on peut voir sur le cliché de la p. 90, montrant le temple d'Isis, dont l'état général est, en toute objectivité, fort proche de l'état actuel. Ce constat, hélas, est bien loin de pouvoir se généraliser, et l'on sait combien la dégradation des enduits peints affecte tragiquement le patrimoine artistique pompéien. L'autre constat d'appauvrissement de l'information tient à la disparition totale du mobilier usuel et décoratif, pour des raisons que l'on devine trop bien, mais que l'on voit en place sur plusieurs documents (p. 107), et qui se limite aujourd'hui à quelques moulages, eux-mêmes en situation de péril, et à quelques objets soigneusement protégés par une clôture (cuisine des *Vetti*). On peut tout de même apprécier, ce que les photos anciennes montrent si clairement, que l'absence complète de

couverture végétale n'est pas la caractéristique actuelle de Pompéi et que, à côté d'une végétation dangereuse et trop souvent mal maîtrisée, le site a pris l'allure fort séduisante d'un vaste parc paysager, essentiellement dans le secteur oriental et le secteur méridional.

Est-il humain d'émettre quelque critique en tournant les pages de ce qui pourrait être le clone d'un incunable de l'histoire de la photographie archéologique ? Tout au plus peut-on regretter que l'A. ne se soit pas plus impliqué dans le moment et le décor de chacun de ses documents, plutôt que de rédiger une note historique hors du temps, plus proche du guide que de l'historiographie avec ce qu'elle comporte de séduisant dans l'anecdote.

C'est sur la très belle et infiniment paisible image du temple de Ségeste, dans un décor toujours identique, que se clôt cet ouvrage de souvenirs qui ne sont pas les nôtres mais qui le deviennent, et que l'on feuillette avec dévotion, avec, on peut le penser, la tentation de découper quelque une de ses pages pour l'accrocher en *emblema* sur une paroi de notre *domus*.

Jean-Pierre Adam,

CNRS-IRAA,
59, rue Pouchet,
75017 Paris.

Stefan Alexandre Simon, *Les guerres daciques de Domitien et de Trajan, Architecture militaire, topographie, images et histoire* (Coll. de l'EFR, 353), Rome, École française de Rome, 2005, 1 vol. 22,5 × 28, 812 p., 286 fig. ds t.

Encore un livre sur les guerres daciques et la Colonne trajane ? Non, bien davantage, car le titre paraît un peu réducteur par rapport à l'ampleur du travail effectivement réalisé par l'A. Commencé en Roumanie par des recherches d'archéologie aérienne, vers la fin des années 1970, il s'achève, près de trente ans plus tard, avec un réexamen général du programme décoratif des forums de Domitien et de Trajan, proposant une vision nouvelle de la politique de ces deux empereurs. A. S. Stefan nous offre ici une publication exhaustive, de grande qualité, accompagnée d'un appareil critique impressionnant. Il paraît donc assez difficile de donner de ce livre un compte rendu détaillé qui ne soit pas partiel. Chacun pourra en effet, selon ses compétences propres, y puiser matière à réflexion et, bien

sûr, à discussion, tant les aspects traités par l'A. sont nombreux. Je me contenterai, pour ma part, d'essayer de conserver une vision d'ensemble et de souligner les principaux apports de ce livre.

L'ouvrage est divisé en cinq parties, suivies d'une abondante bibliographie et d'une série d'*indices* fort utiles : 1. « Le royaume dace et ses défenses » (plus de 250 p.) ; 2. « Les traces de la présence militaire romaine dans la zone de la capitale Dace » (environ 80 p.) ; 3. « Les Gètes et les Daces, Aperçu sur leur histoire de l'époque archaïque aux guerres des années 85-89 apr. J.-C. avec les Romains » (une quarantaine de pages) ; 4. « Les guerres daciques de Domitien » (une centaine de pages) ; 5. « Les guerres daciques de Trajan » (près de 200 p.). Soulignons d'emblée la qualité de l'illustration, tant en ce qui concerne la

cartographie que les plans ou les photographies, notamment pour les scènes de la colonne, grâce aux vues sur plaques de verre réalisées en 1862 et conservées au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

La première partie, consacrée à l'étude topographique et architecturale de la capitale, Sarmizegetusa Regia, et de ses défenses périphériques, offre une bonne mise à jour de nos connaissances sur un dossier d'autant plus compliqué qu'il est littéralement « atomisé » dans des publications anciennes, peu accessibles, souvent contradictoires. A. S. Stefan met ainsi en évidence le caractère hellénistique de l'architecture militaire dace, la puissance des fortifications auxquelles les Romains durent faire face, la compétence d'ingénieurs capables d'imposer à leurs adversaires une guerre de sièges longue et coûteuse. Si tout cela n'est pas absolument nouveau, il faut savoir gré à l'A. d'avoir rassemblé cette information ancienne sous une forme commode et de l'avoir remise en perspective, offrant ses propres interprétations et ses hypothèses de restitution, notamment pour l'enceinte de Sarmizegetusa Regia (p. 94-97), et remplaçant de manière suggestive cet ensemble défensif au sein d'une topographie tourmentée et complexe. On comparera ainsi avec grand profit les propositions nouvelles de A. S. Stefan avec le plan déjà ancien de H. Daicoviciu que viennent de redonner, sans autre commentaire, N. Gudea et Th. Lobüscher dans *Dacia, Eine römische Provinz zwischen Karpaten und schwarzem Meer*, Mayence, 2006, fig. 6, pourtant publié après l'ouvrage d'A. S. Stefan (série *Orbis Provinciarum*, Philipp von Zabern). L'analyse de ce dernier se poursuit avec profit grâce à la restitution photogrammétrique de la grande forteresse de Costesti, qui fait en même temps l'objet de relevés et de commentaires inédits (fig. 58-59). Cet important chapitre, pour lequel l'A. a consenti un gros travail de documentation graphique nouvelle, souffre toutefois du handicap d'être fondé sur une documentation archéologique ancienne, trop souvent mal publiée, qui est le fruit de fouilles dont l'interprétation laisse parfois perplexe le lecteur d'aujourd'hui. Ainsi les datations ne sont-elles à peu près jamais fondées sur l'étude d'un matériel encore largement méconnu. Il faut, bien sûr, excuser A. S. Stefan de cet état de choses, qui n'est pas de son fait. Mais on ne peut manquer de se demander si la concentration des défenses de type hellénistique observées autour de Sarmizegetusa Regia (fig. 1) n'est pas en partie le fruit d'une illusion fondée sur l'état incertain de nos connaissances archéologiques : toutes ces fortifications étaient-elles bien en fonction au moment de la conquête de Trajan, for-

mant un impressionnant complexe défensif dont on connaît peu d'équivalents antiques ? Selon la réponse archéologique que l'on fournira à cette question, notre vision de l'état géto-dace et de l'histoire des guerres contre Rome pourra s'en trouver modifiée. À cet égard, on peut souhaiter que les réflexions stimulantes de A. S. Stefan suscitent désormais des contrôles au sol, conduits selon des méthodes modernes.

La seconde partie, nettement plus courte, n'est pas moins intéressante, car elle offre une série d'excellentes photographies aériennes, avec restitution photogrammétrique, des camps de marche de l'armée romaine en direction de la capitale dace. Nombre de ces sites étaient déjà connus et plusieurs de ces prises de vue avaient déjà été publiées par A. S. Stefan lui-même. Mais, replacés ici dans leur contexte géographique, ces camps de marche permettent de mieux comprendre l'évolution de l'offensive romaine vers Sarmizegetusa Regia. Il manque toutefois (de manière paradoxale dans ce livre si bien illustré) une bonne carte de localisation de ces ouvrages, et cette absence n'est que partiellement palliée par l'image SPOT de la figure 2. L'absence de datation par des fouilles modernes ne constitue cette fois-ci qu'un handicap partiel, car ces camps de marche, qui s'apparentent typologiquement, avec leur *titula* et leurs *claviculae*, à ceux qu'on peut connaître en Écosse, ne peuvent remonter aux guerres de Domitien, étant donné leur position dans le massif d'Orastie, aux portes de la capitale dace, et on doit nécessairement les attribuer à l'une des deux campagnes de Trajan. N. Gudea, qui avait traité des fortifications romaines dans un gros article de synthèse (*Der Dakische Limes, Materialien zu seiner Geschichte, Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 44, 1997, 2, p. 1-113), était resté très évasif sur cette question qu'il effleurait à peine. La synthèse qui nous est offerte ici intéressera donc tous les spécialistes du *limes*. A. S. Stefan propose aussi de localiser un premier camp romain installé sur l'*oppidum* même de Sarmizegetusa Regia au lendemain de la guerre de 101-102, mais les indices archéologiques sont, sur ce point, plus minces.

La troisième partie, consacrée à l'histoire du royaume géto-dace jusqu'en 89 apr. J.-C., aurait pu figurer au début de l'ouvrage : elle éclaire en effet d'un jour nouveau la place de cet ensemble politique mal connu, dont l'A. montre avec pertinence qu'il n'apparaît pas de façon brutale sous Burebistas, mais qu'il est le fruit d'une longue évolution. En prenant en compte l'histoire des deux rives du Danube inférieur, A. S. Stefan retrace la montée en puissance du royaume géto-

dace pendant toute l'époque hellénistique et le déplacement de son centre de gravité dans l'arc des Carpathes, vers le début du 1^{er} s. av. J.-C. Loin de croire à l'éclipse du pouvoir dace après le règne de Burebistas, l'A. montre au contraire de manière convaincante sa permanence, favorisée par un système d'alliance avec Rome sans doute à partir du règne de Caligula, et explique ainsi sa puissance et l'étendue de ses ressources à la fin du 1^{er} s. de n. è. Cette mise en perspective historique est assurément fort bien conduite et constitue, à ma connaissance, la meilleure synthèse actuelle sur la question. Elle conduit à voir sous un jour nouveau l'histoire tourmentée du *limes* danubien à partir d'Auguste et à mieux comprendre la politique romaine dans ce secteur jusqu'aux offensives daces de 84.

Avec la quatrième partie, on aborde la politique du règne de Domitien, réévaluée ici de manière très favorable à l'empereur, à travers une analyse serrée des différentes campagnes, d'abord ponctuées par des désastres en 84 et 86, mais finalement victorieuses et conduisant à une paix de compromis qui devait conduire à faire du royaume un « État client ». Pour la première fois, les armées romaines pénétraient au cœur du territoire dace et devaient en retirer, selon A. S. Stefan, une expérience géographique et militaire inappréciable pour l'avenir. S'inscrivant dans la tendance historiographique actuelle qui conduit (fort justement) à mieux apprécier le rôle politique du troisième Flavien, l'A., qui a bénéficié des recherches récentes menées à Rome sur les *fora* impériaux, propose d'attribuer à cet empereur une partie non négligeable des monuments daciens de la capitale, notamment la grande frise généralement attribuée à Trajan, ainsi que les trophées colossaux du Capitole. Cette hypothèse, sur laquelle la discussion n'est assurément pas close, conduit à réévaluer très sensiblement l'ampleur des célébrations triomphales sous Domitien, camouflée par la tradition aristocratique favorable à Trajan. Toute cette analyse d'A. S. Stefan, menée avec clarté et rigueur, constitue certainement l'un des points forts de son livre.

La cinquième partie, plus classique, s'appuie à la fois sur le récit fragmentaire de Dion Cassius et celui, imagé, de la Colonne trajane, pour tenter de reconstituer les deux campagnes de l'*Optimus Princeps*. Pour être pertinent, mon commentaire devrait prendre en compte l'immense littérature sur le sujet et confronter point par point les mul-

tiples hypothèses retenues sur la localisation des itinéraires militaires et l'identification des scènes de la colonne, mais un livre entier n'y suffirait pas. A. S. Stefan a, de mon point de vue, le mérite d'utiliser cette dernière non comme une simple source topographique, permettant d'identifier des lieux précis, mais comme la traduction iconographique d'un discours officiel à valeur essentiellement paradigmatique. Mais le débat sur ce point n'est pas près de cesser.

S'appuyant sur une analyse serrée, l'A. propose une reconstitution de la première campagne dont l'offensive principale, à l'Ouest, suivrait le chemin déjà emprunté par les armées de Domitien en pénétrant par un grand mouvement de contournement au cœur du royaume dace depuis la vallée du Marisus (fig. 230). Cette première année de la campagne n'aurait constitué qu'un épisode préliminaire, interrompu par l'arrivée de l'hiver et une contre-offensive dace en Mésie inférieure (fig. 235). Une telle reconstitution, nécessairement aléatoire, étant donné l'état fragmentaire de nos sources, suscitera bien des commentaires, mais elle a sa logique. On retiendra au passage une foule d'observations techniques intéressantes, notamment la présence de rampes d'approche semblables à celle de Masada au pied de la grande forteresse de Cotesti, où une fouille serait assurément la bienvenue (fig. 246). Pertinentes aussi, les interprétations des ouvrages de siège représentés sur la colonne (LXXV/195-196) ont emporté ma propre conviction (fig. 252). Le récit de la seconde guerre apporte en revanche moins de nouveautés.

De ce livre riche et foisonnant, fruit d'un effort considérable, on retiendra, plus que telle ou telle hypothèse toujours sujette à controverse, la volonté de prendre en compte tous les aspects des relations romano-daces sur une longue période, d'explorer toutes les sources et de les insérer de manière cohérente dans une vaste reconstitution historique, largement convaincante. C'est une synthèse bienvenue, souvent originale et brillante, assurément importante, et dont nul ne saurait plus se passer.

Michel Reddé,

École pratique des Hautes Études, IV^e Section,
45-47, rue des écoles,
75005 Paris.

Barresi Paolo, *Province dell'Asia Minore, Costo dei marmi, architettura pubblica e committenza*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2003, 1 vol. 17,5 × 23,5, 647 p., 57 pl.

L'objectif de P. Barresi est d'étudier la construction publique urbaine en Asie Mineure à l'époque impériale, de la période flavienne à la période sévérienne. Sa recherche se fonde sur le rapprochement systématique des données archéologiques, épigraphiques et littéraires.

L'idée est excellente, mais la réalisation n'est pas à la hauteur des ambitions de l'A. L'ouvrage se compose d'une synthèse (p. 15-299) et d'un inventaire, cité par cité, des réalisations architecturales et des commanditaires (p. 301-573). L'absence d'index des sources et d'index topographique rend très difficile la consultation croisée de la synthèse et du catalogue. L'établissement de ces *indices* aurait permis d'éviter les contradictions (comparer par ex., à propos du *tripylon* de Hiéropolis, les développements de la p. 239 et des p. 322-323) et de vérifier la prise en compte de toutes les données du catalogue dans la réalisation des tableaux d'ensemble (un *tripylon* de Thyatire, mentionné p. 474, est omis du tableau des accès monumentaux de la p. 237). La synthèse s'organise en quatre parties. La première commence par une étude des procédures mises en œuvre et du rôle des différents acteurs dans la construction publique. L'A. semble compiler ses lectures et non livrer les résultats d'un examen méthodique de ses sources, les documents cités paraissent trop souvent l'être à des fins d'illustration plutôt qu'au titre d'objets de la recherche (à l'exception des inscriptions mentionnant des gouverneurs, étudiées p. 39-50). Le dernier chapitre de cette première partie est consacré au marbre dans les constructions d'époque romaine en Asie Mineure. Après avoir rappelé que le choix d'utiliser le marbre dans la construction dépend essentiellement des commanditaires et contribue pour une part essentielle à la magnificence de l'édifice, l'A. étudie, dans des pages où prolifèrent les formules hypothétiques, les modalités d'extraction et de distribution du marbre, puis inventorie les principaux lieux de production en Asie Mineure. La deuxième partie est fondée sur une documentation essentiellement épigraphique. Y sont étudiés les facteurs motivant la construction publique – là encore, l'A. semble s'appuyer avant tout sur ses lectures plutôt que sur sa propre analyse des sources – puis les commanditaires, enfin les verbes et locutions verbales utilisés dans les inscriptions. Dans la troisième partie, l'A. tente d'évaluer le montant total des dépenses entraînées par l'emploi du marbre dans une construction. La rareté

des données disponibles le contraint à procéder à une série d'extrapolations. La quatrième partie est intitulée : « Édifices, commanditaires et image de la ville ». Les premiers chapitres reviennent sur des thèmes déjà abordés dans la première partie, ce qui entraîne l'A. à quelques redites. Le quatrième chap. met en évidence une répartition différenciée des interventions des évêgètes, des organismes civiques et du pouvoir impérial en fonction des diverses catégories d'édifices. Les derniers chapitres sont consacrés au décor urbain et à son évolution.

Le quatrième chap. de la quatrième partie est celui où les erreurs de méthode de l'A. apparaissent sous le jour le plus cru. C'est aussi l'un des chapitres les plus originaux de l'ouvrage et l'un de ceux qui risquent le plus facilement d'attirer l'attention des archéologues. Aussi est-il indispensable de s'y attarder quelque peu. En un inventaire qui aurait plu à Prévert ou à Borges, l'A. distingue onze catégories d'édifices (p. 214) : temples (I) ; temples impériaux (II) ; théâtres, stades, édifices de spectacle (III) ; portes monumentales (IV) ; basiliques, portiques (V) ; entrepôts, marchés, portiques avec boutiques (VI) ; voies, ports, fortifications (VII) ; « gymnases » ou, autrement dit, thermes (VII) ; odéons, *bouleutèria*, *akrotèria*, bibliothèques (IX) ; aqueducs et nymphées (X) ; édifices non identifiés (XI). L'étude est construite à partir de tableaux rassemblant, pour chacune de ces catégories, les données disponibles sur le financement des constructions. Le grand danger de tels tableaux est de conférer à des hypothèses le statut de vérités démontrées. Ainsi l'entrée II. 10 b attribue-t-elle à un groupe d'individus l'érection de colonnes d'un sanctuaire du culte impérial à Smyrne (p. 224, cf. p. 229). Le document sur lequel se fonde l'A. est une liste de promesses de dons dans laquelle, d'après l'édition de référence, la mention du donateur d'une colonne pour un temple élevé en action de grâces (*χριστήριος νεώς*) se distingue de l'énumération des participants à une souscription dont l'affectation n'est pas précisée (*I. Smyrna*, 697, l. 17 sq.). Selon l'A., les personnes énumérées auraient chacune fait don d'une colonne pour le temple d'action de grâces, et seul le dernier nom mentionné serait celui d'une donatrice d'une somme non affectée. Sans tenter de justifier son interprétation, dont la pertinence ne saute pas aux yeux à la lecture de l'ensemble de l'inscription, l'A. se hâte de passer à l'hypothèse suivante en proposant d'iden-

tifier le temple d'action de grâces à un temple destiné au culte impérial, plus précisément au temple de la seconde néocorie de Smyrne. Loin de chercher à étayer son propos par une argumentation précise, il en souligne, comme pour se dédouaner, le caractère hypothétique (p. 445). Quelle valeur attribuer à des tableaux statistiques fabriqués à partir de telles données ? Les principes d'organisation de ces tableaux sont eux-mêmes problématiques. Par ex., dans la rubrique V (*stoai e basiliche*), sont confondus portiques de sanctuaire (ex. : V.12-13, cf. p. 356-357), portiques de places (ex. : V.06, cf. p. 338-339 ; V.10 a-b, cf. p. 353-354) et portiques de rues (V.50, cf. p. 557). Or les fonctions assumées par les portiques, comme leur statut dans l'espace urbain et leur valeur, en termes de prestige, pour les commanditaires, dépendent de leur contexte architectural. Les aménagements de portiques de rues auraient dû être étudiés avec les opérations concernant les voies urbaines inventoriées dans le cadre de la rubrique VII (ex. : VII.05, cf. p. 340 ; VII.07-09, cf. p. 369-370, 380, 384, 397 [l'entrée VII.07 b ne se justifie pas à la lecture de la notice de la p. 384]). De plus, le tableau V inclut une inscription mentionnant non la construction ou la restauration, mais le chauffage de promenoirs (V.05, cf. p. 328), ainsi que des attestations d'un aménagement spécifique, à ne pas confondre avec un portique ou une basilique même s'il peut en constituer une annexe, désigné du mot *οικοβασιλικός* (V.31, cf. p. 453 ; V.33-34, cf. p. 475 ; V.46 b, cf. p. 535). D'après l'A., il s'agirait d'un local dévolu au culte impérial (p. 245). Pourquoi alors ne pas avoir inséré ces références dans la rubrique II ? La distinction entre « portiques » et « portiques avec boutiques » (rubrique VI) repose sur le présupposé d'une distinction systématique entre les fonctions de représentation et les fonc-

tions commerciales des espaces et des édifices, dont l'A. lui-même, dans le catalogue, montre à quel point il est discutable (cf. p. 339). L'absence de recherche de critères d'un classement cohérent est manifestée par l'intitulé de la rubrique IX, tel qu'il apparaît à la p. 266 : « *bouleutèria*, exèdres ». Un édifice défini avant tout par sa fonction est ainsi associé à une forme architecturale très répandue, susceptible d'apparaître dans tous les contextes. Une confusion d'un autre ordre affecte la rubrique VII, qui regroupe « voies, ponts, ports, fortification », et où sont mêlées des opérations ponctuelles concernant les voies urbaines et des travaux d'infrastructure de grande ampleur, parfois extra-urbains. L'A. aurait gagné à commencer son étude par une réflexion sur la taxinomie des édifices et des aménagements urbains. Il aurait aussi dû lire les textes avec plus de soin : rien ne justifie l'insertion dans le tableau V (p. 241) de l'entrée 18, qui concerne, non un portique, mais le dallage d'une agora et, d'après l'A. – dont l'interprétation peut être discutée –, le paiement de l'entreprise chargée de la construction d'un *dikastèrion* (p. 363). La base documentaire offerte par les tableaux est extrêmement fragile. Dans ces conditions, les commentaires proposés ne sauraient emporter la conviction.

Le catalogue qui suit la synthèse rassemble une documentation très abondante, mais ne peut être utilisé qu'avec les plus grandes précautions. La même remarque vaut pour l'ensemble du livre : telle sera la conclusion.

Catherine Saliou,

Université de Paris VIII,
2, rue de la Liberté,
93526 Saint-Denis Cedex 02.

Brandt Hartwin, Kolb Franz, Lycia et Pamphylia, *Eine römische Provinz im Südwesten Kleinasien (Zaberns Bildbände zur Archäologie)*, Mayence / Rhin, Philipp von Zabern, 2005, 1 vol. 21,5 × 30,5, IV + 146 p., fig. ds t.

Le bel ouvrage de H. Brandt et F. Kolb offre une synthèse des connaissances actuelles sur la Lycie, la Pamphylie et la Pisidie, à l'époque impériale et à l'époque tardive. Les A. ne s'appuient pas seulement sur les textes, les inscriptions ou la numismatique, mais ils utilisent aussi nombre de données obtenues au cours des prospections qu'ils ont menées, notamment en Lycie

centrale, depuis de longues années. Les résultats des fouilles archéologiques les plus récentes sont également pris en compte dans l'ouvrage. Celui-ci compte treize chapitres assez courts, mais denses, qui, chacun, comportent une bibliographie très utile regroupant les ouvrages de référence ainsi que les travaux récemment parus sur la question envisagée.

Le livre aborde trois thèmes principaux : histoire de la province, développement urbain, ressources du territoire et rôle des élites. Un chapitre consacré à la province dans l'Antiquité tardive clôt l'ouvrage.

Après un rappel de l'état des recherches et des sources antiques utilisées, les A. présentent les particularités géographiques de chacune des régions étudiées avant de consacrer les cinq chap. suivants à l'histoire de la province de Lycie-Pamphylie à l'époque impériale. L'organisation politique, administrative et commerciale de la province, le rôle du *koimon* des Lyciens, la dépendance de la Lycie-Pamphylie par rapport au pouvoir central, la question des finances des cités, les différences sociales à l'intérieur de la population sont autant de points abordés de façon synthétique et claire.

Après cette mise au point historique, les villes les plus importantes de Lycie occidentale sont présentées de façon assez succincte (avec une exagération concernant Xanthos : on n'a pas découvert de vestiges d'un temple sur l'acropole dite « romaine » ; à cet endroit se trouve une basilique de pèlerinage qui n'a pas fait l'objet de fouilles et dont on n'a actuellement aucune preuve qu'elle ait succédé à un édifice païen). En Lycie centrale, la ville de Kyaneai, qui a fait l'objet d'une prospection menée par F. Kolb pendant une dizaine d'années, est décrite de façon plus détaillée, de même que Myra. La Lycie orientale est représentée par les villes de Limyra, Olympos et Phasélis. Les A. abordent ensuite la Pamphylie, en présentant notamment Sidé et Pergé. Ces deux villes, qui ont fait l'objet de fouilles importantes, sont bien connues et bénéficient d'une description assez complète. Les grandes villes de Pisidie, Selge, Termessos et Sagalassos sont décrites assez rapidement. De petites cités comme Ariassos ou Adada sont également traitées. Au total, le lecteur dispose d'informations suffisantes pour se faire une idée assez précise du développement monumental et urbanistique de la province. Les illustrations sont bien choisies et

d'excellente qualité, et des plans sont fournis pour une grande partie des villes mentionnées.

Après les villes, les A. s'intéressent aux territoires et utilisent pour les étudier les résultats des prospections menées en Lycie centrale, notamment dans le massif du Yavu. Ce chap. est richement illustré et propose trois belles cartes, très détaillées, de cette région (la carte p. 92-93 me semble toutefois doubler la carte p. 86-87).

Les chap. suivants sont consacrés aux productions locales et aux activités commerciales de la province, à la question de l'évergétisme et des élites, aux festivals dont la plupart ont été fondés par celles-ci, ainsi qu'aux principales divinités vénérées en Lycie, Pamphylie et Pisidie. Dans le dernier chap., les A. s'attachent à démontrer la prospérité de la province à l'époque tardive, prospérité qui s'observe notamment à travers le grand nombre d'églises construites, dans les villes importantes, à l'intérieur des terres, mais aussi sur la côte, dans les ports qui la ponctuent et qui semblent rester très actifs pendant cette période. Les programmes de construction ne comprennent pas que des édifices chrétiens, mais aussi des thermes, des réseaux viaires, des places, aménagements qui traduisent des progrès économiques et qui répondent à un accroissement démographique.

Le livre de H. Brandt et F. Kolb sera donc d'un apport précieux à tout chercheur, historien ou archéologue s'intéressant à la Lycie-Pamphylie, car il rassemble nombre d'informations et de conclusions inédites ou peu connues sur cette région de l'Asie Mineure. On soulignera enfin la très grande qualité de la présentation de l'ouvrage qui, sur 147 p., compte 155 ill. en couleurs, nombre de cartes et de plans, un tableau chronologique et un index très commodes à utiliser.

Laurence Cavalier,

*Ausonius, Université de Bordeaux 3,
Domaine universitaire,
33607 Pessac Cedex.*

Mackensen Michael, avec des notes de Baldus Hans Roland, *Simitthus, III : Militärlager oder Marmorwerkstätten*, Mayence, DAI / Institut national du Patrimoine de Tunis, 2005, 1 vol. 20,7 × 29,7, xv + 171 p., 73 pl. h. t.

L'agglomération de *Simitthus*, aujourd'hui Chemtou, est située dans la partie occidentale de la Tunisie actuelle, à env. 160 km à vol d'oiseau de

Carthage ; elle se trouve dans la vallée de la Medjerda. Il est possible d'y retrouver tous les monuments qui ornaient les villes romaines de

l'Afrique : forum, marché, lieux de loisirs (thermes, théâtre, amphithéâtre) et sanctuaires (pour Ba'al Hammon, appelé Saturne à l'époque impériale, pour sa parèdre, Caelestis, et pour les dieux Mures), et l'A. commence par une savante description de cet ensemble urbanistique. La ville présentait toutefois une grande originalité qu'elle tirait d'une production de luxe, un marbre célèbre dans l'empire, au point que l'adjectif géographique qui le désignait, « numidique », a fini par s'appliquer à une qualité, produite parfois fort loin de l'Afrique. Ces carrières étaient exploitées par des esclaves et par des condamnés, qu'il fallait surveiller, d'où une présence militaire qui a fait problème (nous y reviendrons). Elles relevaient du *patrimonium Caesaris*, et elles ont nécessité la construction d'un grand ensemble qui se trouvait au Nord-Est de la ville, qui a été fouillé récemment et que cet ouvrage nous présente en partie (on verra *Simithus*, I, 1993, et *Simithus*, II, 1994, deux ouvrages dus à F. Rakob). Ces bâtiments construits pour les ouvriers ont été installés un peu à l'écart de la ville. Entourés d'un rempart, ils couvrent une superficie de 1,77 ha (114,9 × 229,2 m) et les archéologues qui les ont étudiés les divisent en trois secteurs, Est, centre et Ouest. Ce troisième volume de *Simithus* est consacré à la zone orientale et aux rapports qui l'unissaient à la partie centrale.

La partie occidentale n'a pas été étudiée dans cette campagne. Elle était délimitée par un mur rectangulaire, qui était flanqué plus à l'Ouest par des grands thermes ; on y accédait par une entrée unique, encadrée par deux bastions internes (tours ou postes de garde ?) ; au fond, dans l'axe de la porte, un petit sanctuaire dominait une cave souterraine, sans doute pièce au trésor.

La partie centrale couvrait 0,96 ha (91 × 105,5 m). Elle était occupée en grande partie par une vaste salle à six nefs, complétée à l'Ouest par des petits thermes et située au centre d'une cour. Construite vers 170 de n. è., elle avait été conçue d'après l'A. pour servir de prison aux travailleurs (*ergastulum*) ; la datation est fournie par un bloc de marbre portant une date et par de la céramique. Les concepteurs de l'ensemble paraissent avoir veillé à la sécurité : hauts murs, porte étroite et grilles aux canalisations. Comme l'accès se fermait de l'intérieur, il faut admettre que des gardiens y passaient la nuit. Mais étaient-ils des civils ou des militaires ? Le problème a été posé. Au milieu du III^e s., après 253, des bancs de ponçage furent installés dans ces locaux, et l'on y a retrouvé des coupes, des mortiers et des statuettes de Vénus, tous objets confectionnés dans le marbre. La prison s'est transformée en atelier, l'*ergastulum* a fait place à une *fabrica*, et la fouille a livré des bas-

reliefs aux formes hiératiques et naïves, très éloignées de l'art figuratif et classique (p. 101-109). Cet atelier a cessé de fonctionner après le milieu du III^e s., à la suite, semble-t-il, d'un tremblement de terre. Il n'est pas nécessaire de se demander si le séisme a été régional ou local. Tous les séismes fonctionnent sur le même modèle : la secousse connaît son maximum d'intensité en un point appelé épicerne et ses effets se répandent à partir de ce point comme les ronds que font des cailloux quand ils sont jetés dans l'eau.

La question d'une présence militaire a été abordée jadis par M. Khanoussi, qui y croyait fortement, et dans ce livre par M. Mackensen, qui est très réservé. M. Khanoussi pensait que des soldats avaient séjourné sur ce site depuis les env. de l'année 30 jusqu'au temps des Sévères (*CRAI*, 1991, p. 825-839 ; *Simithus*, I, 1993, p. 65-68, et *Simithus*, II, 1994, p. 245-247). Il fondait son analyse sur plusieurs arguments. Il utilisait une inscription trouvée dans la région de Chemtou (*CIL*, VIII, 14603), qui mentionne un soldat qui a été tué dans le *Salus Philomusianus* en 57-58. Il relevait la présence d'autres textes qui mentionnent des soldats de la III^e légion Auguste et de la II^e cohorte Flaviennne mixte, *equitata* (sur les unités auxiliaires de l'armée d'Afrique, nous nous permettons de renvoyer à notre livre *Les unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et Numidie*, Paris - Aix-en-Provence, 1989). Il établissait un parallèle avec le *Dokimeion* de Phrygie et les carrières du *mons Claudianus*, en Égypte. En conclusion, il définissait ces structures comme un *praesidium*. F. Rakob pensait, pour à peu près les mêmes raisons, qu'une présence militaire était assurée et il pensait que le secteur Ouest, avec son petit sanctuaire surmontant un trésor, aurait pu avoir servi de camp.

Trois remarques peuvent être faites. Premièrement, une présence militaire à *Simithus* est assurée par les inscriptions et elle est logique : les personnes rassemblées en ce lieu demandaient à être surveillées. Deuxièmement, le logement des soldats n'a pas été identifié. Un camp se reconnaît à ses murs épais, percés de quatre portes, à la présence de *principia*, d'un *praetorium*, de chambrées, de magasins, d'un hôpital et, éventuellement, de thermes. Rien de tout cela n'a été identifié dans cet ensemble, sauf une très hypothétique chapelle aux enseignes dans le secteur Ouest, qui serait tardive parce qu'elle est placée contre le mur et pas au centre, et des thermes dans le secteur central, ce qui constitue un argument de très peu de poids (les thermes étaient très répandus dans l'empire romain). De toute façon, et c'est là un troisième point, les autorités romaines ne détachaient jamais une unité entière pour surveiller une mine et les

mineurs qui l'exploitaient, pas même un corps auxiliaire et encore moins une légion. La question a été étudiée pour l'or de la Galice, au Nord-Ouest de l'Espagne (A. Tranoy, *La Galice romaine*, 1981, p. 223). Elle a été étudiée pour l'or et le cuivre du Nord du pays de Galles (G. Simpson, *Britons and the Roman Army*, 1964, p. 137 ; S. Frere, *Britannia*, 1967, p. 284-285). Elle a été étudiée pour le Sud-Ouest de la Sardaigne, qui produisait du plomb, de l'or et de l'argent (notre article, Notes sur les mines de Sardaigne à l'époque romaine, *Mélanges P. Meloni*, 1992, p. 255-264). Il faut donc penser que quelques hommes, sans doute placés sous l'autorité d'un centurion ou d'un décurion, avaient reçu une mission de maintien de l'ordre ; ils vivaient peut-être en ville, dans des maisons de civils, peut-être dans quelques pièces aménagées dans le complexe de production de marbre ; dans ce cas, elles n'ont pas encore été identifiées.

Le secteur Est du domaine couvre une superficie de 0,19 ha (35,8 × 54,8 m). On y accédait par une poterne et c'est peut-être un sanctuaire qui se trouvait au Nord. Construit en *opus africanum*, il était couvert par des plafonds plats en bois. Il n'a pas pu servir de camp, d'abord parce que les inscriptions militaires sont du II^e s. alors que cette enceinte est plus récente. En effet, elle a

livré de la céramique du type Hayes 50 A de qualité C², et elle est donc datée du III^e s. De plus, on n'y a pas trouvé d'équipements militaires. Enfin, son plan ne ressemble à aucun camp connu. Pour cette raison, les comparaisons qui ont été tentées aux p. 68-83 nous paraissent sans intérêt, tant il est évident que ces structures n'ont rien de militaire. Il s'agit en réalité d'ateliers qui ont fonctionné après ceux qui se trouvaient dans les six neufs du secteur central.

La céramique est bien utilisée pour dater les différents endroits du camp et leurs phases successives, mais c'est la monnaie qui fournit le plus de renseignements. On comprend l'importance du catalogue qui clôt cet important ouvrage, et qui est consacré pour l'essentiel à ces deux catégories de produits (on y trouve quelques mentions de verre et d'objets en métal). Ce livre permet de mieux connaître une ville d'Afrique – une de plus, serait-on tenté de dire. Mais *Simitthus* tire toute son originalité des ateliers qui sont bien étudiés dans ces pages.

Yann Le Bohec,

Université de Paris IV - Sorbonne,
1, rue Victor-Cousin,
75230 Paris Cedex 05.

Grenzen des Römischen Imperiums (Zaberns Bildbände zur Archäologie),
Mayence / Rhin, Philipp von Zabern, 2006, 1 vol. 21,5 × 30, 196 p.,
nombreuses fig. ds t.

Le titre de cet ouvrage, *Les frontières de l'Empire romain* en français, risque d'induire en erreur le lecteur pour deux raisons. D'une part, les responsables de la publication – et on ne peut que les en louer – ont voulu éviter d'employer le mot *limes* qui, malgré sa notoriété, ne recouvrait pas ce que les modernes lui font dire : tard apparu au sens militaire (Tacite), rarement utilisé dans l'Antiquité, il désignait à l'époque tardive soit le système défensif d'une province, soit une partie de ce système défensif (G. Forni, *Limes*, Nozioni e nomenclature, *Il confine nel mondo classico*, 1987, p. 272-294). Le mot « frontière » a, lui, des implications civiles, très négligées dans cette publication ; il ne faut donc pas attendre de révélations en ce domaine. Pourtant, beaucoup de chercheurs se sont occupés des femmes, des enfants, des paysans, des commerçants et des artisans qui vivaient avec les militaires. On pourrait citer,

pour des enquêtes anciennes, G. Simpson, *Britons and the Roman Army, A Study of Wales and the Southern Provinces in the 1st-3rd c. AD*, Londres, 1964, 190 p., et, pour des travaux plus récents, J.-P. Laporte, *Rapidum*, Sassari, 1989, 305 p., et l'important ouvrage de B. Isaac, *The Limits of Empire, The Roman Army in the East*, Oxford, 1990, 492 p. D'autre part, dans ce livre, les fortifications érigées en Europe ont été privilégiées. Certes, deux articles généraux ont été dédiés à l'Orient et à l'Afrique, mais ils ne pèsent pas lourd face à la production consacrée à notre continent, comme on le verra plus loin. C'est donc un ouvrage qui intéresse surtout la défense de l'Europe pendant le Principat (les diverses contributions proposent souvent un appendice plus ou moins court, souvent d'ailleurs plus que moins, pour envisager la situation pendant le Bas-Empire).

Pour la forme, maintenant, nous remarquerons qu'il s'agit d'une série de contributions, toutes en allemand, éventuellement traduites d'une autre langue. Elles ne comportent pas de notes de bas de pages, mais des bibliographies assez générales ont été regroupées à la fin de l'ouvrage. L'iconographie, luxueuse, est constituée par des dessins et des cartes, et surtout par des photographies en couleurs, parfois des vues d'avion ; elles montrent des sites, des paysages, des ruines et aussi quelques reconstitutions permettant de voir des soldats romains avec tout leur équipement.

Le plan paraît assez logique, dans ses grandes lignes. 1 / Des études générales font l'histoire et l'historiographie de la frontière à l'époque romaine. Elles étudient ses implications géographiques, logistiques et stratégiques, la forme du système défensif, qui n'était pas linéaire mais bidimensionnel (G. Forni, *Denominazioni proprie e improprie dei limiti delle provincie, IX^e Congrès international sur les frontières romaines*, 1974, p. 285-289). La présence de camps entraîne des conséquences culturelles, en diffusant la « romanisation ». Des comparaisons sont établies avec toutes sortes de frontière (il y manque seulement la frontière américaine du XIX^e siècle). Une étude d'ensemble, sur l'Europe, est due à K. Brodersen qui fait de la géographie historique ; dans sa bibliographie, il cite beaucoup K. Brodersen mais pas *L'inventaire du monde*, Paris, 1988, 245 p., de C. Nicolet ; dommage ! Deux synthèses méritent une mention particulière, celle de G. Alföldy, qui montre que les politiques romains avaient une stratégie, et celle qui a été rédigée par H. U. Voß,

qui décrit les échanges de toutes sortes qui ont opposé et uni à la fois Romains et Barbares. On aurait pu placer ici le texte de M. Reddé qui présente plusieurs grands sièges. 2 / Trois études brossent des tableaux généraux de la frontière militaire en Europe, en Orient et en Afrique. L'étude de P. Freeman rappelle qu'il faut tenir compte de l'ennemi, des Iraniens dans ce cas, du problème arménien, et de la géographie ; elle conclut que la situation en Orient fut différente de ce qu'elle avait été en Europe, ce qui est tout à fait sain. 3 / De nombreuses études régionales décrivent la situation dans les différents secteurs qui formaient l'Europe : péninsule Ibérique, Suisse, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Allemagne (on passe de la Rhénanie à la Westphalie), Autriche, Slovaquie, Hongrie, Croatie, Serbie, Roumanie (Dacie, puis Mésie Inférieure) et Bulgarie. Une dernière notice nous rapproche un peu de notre siècle : elle traite du mur d'Anastase qui, au début du VI^e siècle, protégeait Constantinople.

Rédigé par des savants tous incontestables, ce beau livre s'adresse surtout à un public curieux d'antiquités, mais pas forcément spécialiste. Il n'en est pas moins vrai que les professeurs et les étudiants y trouveront d'utiles références et un bon rappel de la problématique propre à chaque partie de la frontière romaine d'Europe.

Yann Le Bohec,

Université de Paris IV - Sorbonne,
1, rue Victor-Cousin,
75230 Paris Cedex 05.

Arveiller-Dulong Véronique, Nenna Marie-Dominique, *Les verres antiques du Musée du Louvre, 2 : Vaisselle et contenants du I^{er} siècle au début du VI^e siècle après J.-C. (Louvre, Département des Antiquités grecques, étrusques et romaines / Départ. des Antiquités égyptiennes / Départ. des Antiquités orientales / Départ. des Arts de l'Islam / Départ. des Objets d'Art)*, Paris, Somogy / Musée du Louvre Éd., 2006, 1 vol. 25 × 28,5, 680 p., 1367 + 14 fig. ds t., 128 pl. h. t.

Il volume presenta reperti databili tra il I e il VII secolo d. C., provenienti da quasi tutte le aree dell'Impero romano. La scelta che ha determinato l'equilibrata impostazione dell'opera è intuibile: documentare nel modo migliore; offrire quanto necessario e sufficiente a tal fine. D'altro canto le problematiche più rilevanti (l'artigianato del vetro, le officine e gli artigiani, le produzioni, il commercio, nelle diverse epoche e aree geogra-

fiche) sono trattate in modo magistrale, anche perché alcune delle scoperte e delle messe a punto più recenti, determinanti per il futuro degli studi nel settore, sono il risultato delle indagini condotte dalle A., in particolare per l'ambito mediterraneo da Marie-Dominique Nenna. Constatiamo così che i testi di inquadramento che precedono le parti in cui è strutturato il catalogo, sono occasione per aggiornamenti sulle pro-

blematiche, per rimandi a materiale inedito (rilevante il caso del MANN, Museo archeologico nazionale di Napoli) e spunti, che, a loro volta, suscitano l'esigenza di approfondimenti e chiarimenti, suggerendo il rilancio e il progresso della ricerca. Da questo punto di vista lo studio e l'edizione delle collezioni del Louvre sono un magnifico pretesto: al lettore il piacere di approfittarne; a chi scrive l'onere di una drastica selezione, nel tentativo di dar conto di un volume così ricco e complesso.

Apprezzabile che già dal titolo ricorrano i termini « vaisselle » accanto a « contenants », poi impiegati sistematicamente, con valore discriminante. Una distinzione basilare, che precede quella relativa alla destinazione d'uso del reperto (valore in passato trascurato). Nello stesso senso va l'osservazione che « les descriptions des objets sont ordonnées par grande catégorie fonctionnelle : vaisselle de table, contenants à parfum et à cosmétique, vases de stockage » (p. 9), secondo un ordine ricorrente, per quanto consentito dai reperti presenti nelle collezioni, nei rispettivi settori areali-cronologici in cui è articolato il catalogo.

Le produzioni (e i consumi) di Roma restano un vuoto da colmare: « Les innombrables fragments de la collection Gorga, tout comme les nombreuses pièces conservées dans les musées occidentaux provenant toutes (?) de Rome ou de ses environs, en sont témoins » (p. 23). Testimonianze da vedere come occasioni di studio: la prima nel senso dell'approfondimento, la seconda nel senso del riaccorpamento e confronto. A queste, altre testimonianze-occasioni si possono aggiungere: « En Campanie, la verrerie semble avoir pris la place de la céramique fine de table à la fin du 1^{er} s. (...) » (p. 25), ma il rimando, in nota, è al ben noto lavoro di Morel risalente al 1979, che nessuno purtroppo ha mai aggiornato; « Enfin, le bateau *Julia Felix* (nome, desunto dalla proprietaria (?), magnifico anche per un'officina vetraria), échoué au large de l'île de Grado au 1^{er} s., offre l'exemple d'un transport maritime d'une collecte, puisqu'il transportait un tonneau qui contenait des verres cassés destinés à être recyclés peut-être dans les ateliers proches d'Aquilée (...) » (p. 26), purtroppo il rimando, in nota, si riferisce a una notizia di 3 p. risalente al 1997, che ne aggiorna altre – almeno dal 1990 – di consistenza anche minore. Così quando le autrici osservano che « la disparité des connaissances entre les différentes régions reste forte » (p. 24), è difficile non essere d'accordo, e, leggendo il libro, è facile constatare il livello modesto delle conoscenze sulla realtà specifica in una regione chiave come la penisola italiana.

Passiamo ora al commento di alcuni esemplari.

— « Bol à décor peint » n° 16, p. 28. Il rimando a « Rostovtzeff, 1963 » (M. Rostovzev, Vasi di vetro dipinto del periodo tardo ellenistico e la storia della pittura decorativa, *Arch. Cl.*, 15,2, 1963, p. 151-179, part. 151-152), richiede di precisare che la conoscenza del contenuto dell'articolo, già citato dalle autrici (vol. 1, p. 168-169, n° 197) e ritenuto fondamentale, è frutto di un'operazione culturale, semplice (quanto una traduzione, dal russo) e tuttavia provvidenziale, di cui dobbiamo essere grati alla lungimiranza di Ranuccio Bianchi Bandinelli.

— « Coupe d'Ennion » n° 27, p. 28. Il numero di ritrovamenti di queste coppe, sempre crescente, e la qualità della loro fattura, sovente mediocre a causa della ripetitività della produzione, invita a un giudizio più equilibrato: anziché considerarle « opere d'arte » o « capolavori », come si è fatto nel passato, suggerirei di riconoscerle come prodotti di un'officina di artigianato artistico (quella di Ennion), realizzati da Ennion (una minoranza) e dai suoi epigoni (la maggioranza).

— « Bouteille carrée » n° 74-75, p. 29. Sul complesso di esemplari (e matrici) con bollo sul fondo « *P GESSI AMPLIATI* » occorrerà tornare a riflettere, anche alla luce del noto esemplare da Sala, Marocco: « *P. GESSIVS AMPLIATVS P.F* » (con o senza punto dopo le P). A proposito della stessa forma, voglio ricordare che un esemplare con bollo di *Caius Salvius Gratus* (p. 29 e n. 102-103) assente nelle Collezioni del Louvre, è però presente e visibile al Musée des Antiquités nationales a Saint-Germain-en-Laye.

— « Unguentarium-chandelier » n° 416, p. 31-32. Di particolare interesse il bollo proposto con qualche incertezza: « *CAP NUM DIAT* ou *I; R* ou *L* » (p. 31); « *CAP NVMDIAT (ou I) LL* » (p. 154); « *CAP NVMDIAILL* » (facsimile pl. 28). Un riscontro tra i rari esemplari noti pare necessario, dato che la sequenza delle tre lettere DIA, in particolare nel mondo dei colliri e dei medicinali, significa « a base di... », « a mezzo di... » oppure « completamente », « tutto », e su di essa si salda il nome della sostanza contenuta o del medicamento (es.: *DIALEPIDOS*; *DIALIBANUM*; *DIARICES*; *DIATESSARON*; ecc.). Dunque sarebbe utile accertare la lettera o le lettere che seguono.

— « Bouteille Mercure » n° 428, p. 32. La fotografia del bollo « *FIRM/HILARI/ETYLAE* », in catalogo, è buona, non così il disegno, a pl. 29: un osservatore attento attribuirebbe i due documenti a esemplari prodotti con matrici diverse.

— « *Ollulae-Ollae* » (termini riassuntivi delle varie forme precisate dalle autrici) n° 432-492, 870 (con altezza compresa tra 5,5 e 33,5 cm; senza anse o con coppia di anse contrapposte; coperchi

n° 493-515), p. 32. Riassumo l'opinione delle autrici: tutti gli esemplari appartengono alla stessa famiglia di « vases de stockage » per derrate; talvolta venivano riutilizzati come urna cinerario (come n° 440 e 485); si rinvenivano soprattutto nella parte occidentale dell'Impero, dove erano prodotti tra la metà del I e la metà del II sec. d. C. Inoltre, a proposito dei vetri dal vicino-orientale dell'epoca: « Parmi les vases de stockage, on note seulement un encrier mais aucune urne. Comme on le sait, la pratique de déposer les restes incinérés des défunts dans de grandes urnes est spécifiquement occidentale » (p. 182). Infine, a proposito dell'esemplare n° 870: « Le second vase de stockage est un objet qu'on peut hésiter à classer entre les aryballes conteneurs d'huile parfumée et les vases cinéraires. De fait, on sait que cette forme a pu servir en Occident à renfermer les cendres des défunts ; mais les urnes cinéraires en verre sont extrêmement rares dans le monde égéen, même si la pratique de la crémation y est attestée à l'époque romaine, et notamment dans les tumulus du Nord de la Grèce, contexte de notre objet » (p. 272). Tutte queste asserzioni sono condivisibili, per il resto rassegnamoci: prima di tutto, evidentemente, in talune aree dell'Impero la conservazione delle derrate avveniva in modi diversi, utilizzando contenitori diversi.

— Alcuni gruppi di reperti — « Flacon cylindrique à embouchure en disque » n° 745-751, p. 187 ; « Balsamaire cylindrique » n° 952-955, p. 322 ; « Flacon cylindrique » n° 1093-1100, p. 360 — rappresentano forme ideali per la conservazione e il trasporto di *aromata*. Al di là delle rispettive aree di produzione (Siria-Palestina; Italia, ma « ils semblent plus nombreux en Orient et une origine syro-palestinienne ou palestinienne a été proposée » ; Siria-Palestina) e cronologie (fine I-II ; III ; III), le autrici, a proposito del primo gruppo notano (con osservazioni estendibili agli altri due): « Ce sont des pièces d'assez petite taille, pas plus de 12 cm, mais à la capacité plus importante que celle des simples balsamai-

res, et probablement plus aptes au transport ». Ritengo che questi tre gruppi siano testimonianza del commercio di esportazione di *aromata* (o di *medicamenta*) dall'Oriente mediterraneo verso Occidente. Quanto alla loro trasportabilità, non escluderei che venissero confezionati, secondo criteri che ci sfuggono, entro cestini o cassette, oppure anche assortiti in cofanetti da regalo, e in tal modo commercializzati.

— Sembra irrinunciabile un richiamo a esemplari, opere di artigianato artistico stupefacenti, che non sfuggiranno al commento di altri recensori. Mi riferisco a: « Gobelet en forme de tête de Dionysos », n° 539 ; « Gobelet à scène dionysiaque », n° 541 ; « Bol à décor peint », n° 871 ; « Coupe d'Homblières », n° 918 ; « Flacon sphérique à décor gravé », n° 948 ; « Flacon à décor peint », n° 1306. Da parte mia subisco il fascino anche di altri: « Flacon à carène », n° 863 ; « Pyxide », n° 869 ; « Amphore de table à décor de côtes et de dépressions », n° 1039-1040 ; nonché, persino, di « Grande bouteille cylindrique », n° 86 ; « Bouteille Mercure », n° 432 ; « Amphore de table en sac », n° 1042.

Dal punto di vista editoriale, si sarebbe apprezzato un maggior impegno per il rispetto delle proporzioni nelle riproduzioni fotografiche in bianco e nero degli esemplari contenuti in una stessa pagina.

Coloro che, più di trenta anni or sono, hanno indirizzato parte della loro attività di ricerca a portare gli studi e le conoscenze sul vetro antico al livello elevato che tale straordinario materiale meritava, e merita, con questo volume hanno l'occasione di constatare che anche il loro impegno è stato premiato.

Luigi Taborelli,

Politecnico di Torino / DICAS,
Corso Adriatico, 20,
I- 10129 Turin.
luigi.taborelli@polito.it

Käch Daniel, *Die Öllampen vom Monte Iato, Grabungskampagnen, 1971-1992* (*Studia Ietina*, IX), Lausanne, Universität Zürich, Archäologisches Institut, 2006, 1 vol. 20 × 28, 371 p., 26 pl. photo. et 25 pl. dessins h. t.

Succédant à une série de publications, qui se sont échelonnées entre 1976 et 1999 et offrent, selon les opportunités, études d'ensembles architecturaux ou de séries de mobiliers céramiques,

ce volume, dont l'édition fut longtemps différée, est réservé aux lampes découvertes pendant plus de vingt ans, au cours des fouilles menées à Monte Iato, site de l'arrière-pays palermitain, par

une équipe suisse d'archéologues. Le mobilier – local, régional ou importé – comprend environ 1 550 lampes ou tessons répartis inégalement entre VI chap. : – I. 723 lampes grecques (au moins sept types engobés, quatre sans engobe) et hellénistiques (deux types moulés) du VI^e au I^{er} s. av. J.-C. ; – II. 399 lampes romaines du I^{er} s. av. J.-C. au III^e s. de n. è. (env. 240 lampes tardorépublicaines, 5 types et env. 150 lampes impériales, 4 types) ; III. 119 lampes de l'Antiquité tardive et, pour l'essentiel, africaines (Atl. VIII et X) du IV^e et V^e s. ; – IV. 299 lampes médiévales entre la fin du X^e s. et la destruction du site en 1246 ; – V. 3 lampes miniatures hellénistiques (?) ; – VI. 8 fragments incertains. L'ensemble se clôt sur un essai d'interprétation historique, qui mobilise également les informations fournies par des vaisselles contemporaines, provenant du site et étudiées pour une part dans les vol. IV, V et VIII de la collection. Un résumé en italien, une table de correspondance (inventaire-catalogue), une bibliographie (jusqu'en 1999, complétée dans le texte par des références plus récentes) aident à la consultation de l'ouvrage, illustré par des photos de bonne qualité et par d'utiles et très nombreux dessins (coupes-profil, marques de potiers).

L'intérêt de l'étude tient évidemment à la durée d'occupation du site, à la diversité des modèles dont elle implique l'usage et aux particularités de leur répartition. Les groupes représentés font l'objet de notices de présentation (typologie détaillée, qualités et provenances, datation générale et locale) qui mettent en évidence, surtout pour les séries grecques et hellénistiques, l'importance à Iaitas des copies siciliennes (par ex. atelier d'Héraios ?), voire locales, par rapport aux importations. Les fiches individuelles, détaillées et précises, souffrent cependant quelque peu, aux yeux du lecteur, d'une présentation typographique très massive. En tout cas, de cette enquête fort attentive et documentée ressortent, parmi une population très variée, mais parfois clairsemée, quelques groupes, ici bien représentés et d'autant plus intéressants qu'ils sont trop rarement étudiés : les lampes ouvertes dites « siciliennes » (*Stocklampen*) et leurs dérivées plus tardives (§ I. 1. 8 et I. 2. 2), les lampes grises moulées (type Délos X, cf. Ricci Dr. 1 à un bec, Dr. 1B [§ I. 3]), qui suscitent l'analyse approfondie des problèmes de productions régionales, les lampes siciliennes tournées à médaillon (§ II. 1) d'époque romaine précoce et, à côté des formes de type arabe, une série de 190 lampes-coupeles (§ IV. 2) à bec pincé, qui garantit, pour la période médiévale, dans une région précise et sous une forme spécifique, la survie de ce modèle

primitif (connu en contexte dès le II^e millénaire av. n. è.).

L'interprétation historique met en relation les datations fournies par le site pour l'usage (lampes grecques précoces, lampes hellénistiques moulées, etc.) ou la disparition rapide de certains modèles (lampes du Haut-Empire, lampes tardives africaines...) et l'histoire présumée de l'habitat, telle que les états successifs des édifices fouillés, les vaisselles céramiques, ou les monnaies trouvées sur place, et la comparaison avec d'autres cités siciliennes permettent de l'imaginer. Ainsi se trouvent retracés le développement, principalement sous l'influence grecque puis sous l'autorité romaine, d'une agglomération de hauteur entre le VI^e s. av. J.-C. et le début de l'Empire, son abandon rapide vers la fin du I^{er} s. (causes naturelles [séisme ?], raisons économiques et sécuritaires associées ?), sa brève réoccupation au Bas-Empire (fin du IV^e-V^e s.), et après un nouvel abandon (VI^e-X^e s.) une reconstruction et une occupation, sous l'hégémonie arabe, pendant env. cent cinquante ans, avant la ruine définitive (destruction par Frédéric II) et la migration des habitants.

Le travail proposé par D. Käch présente de grandes qualités, par la rigueur apportée à l'analyse d'un matériel souvent ingrat du fait de son état déplorable de conservation, par l'abondance de l'illustration, par la qualité de la documentation bibliographique et par le parti que l'A. a su patiemment tirer des ressources inégales qu'offrait un mobilier numériquement et qualitativement très disparate. C'est surtout un travail novateur, car il n'y a pas, à l'heure actuelle, de synthèses similaires consacrées à d'autres sites de fouilles en Sicile. Ce qui limite, comme le déplore D. Käch, les possibilités de comparaisons vraiment fructueuses.

Aussi est-on en droit de se demander pourquoi ce volume, au demeurant si riche d'informations, comporte dans sa présentation deux lacunes techniques qui compromettent, en particulier pour l'amateur, ou l'archéologue non spécialiste, la consultation aisée du volume. Ainsi, un répertoire dessiné des types de référence identifiés sur le site (cf. par ex. Leibundgut, 1977, *Formentafel*) serait d'un grand secours, alors que la majorité d'entre eux ne sont représentés que par des fragments, et parfois très menus. De même, l'utilisation d'un ou plusieurs fonds de carte permettrait au profane, sans mobiliser une bibliothèque, d'évaluer l'importance de l'agglomération, des parcelles fouillées, et d'y situer les témoins, même rares, assortis d'une provenance exacte. Ce matériel, représentatif d'un habitat antique et médiéval, l'est aussi d'un état des fouilles. Et l'on peut toujours s'inter-

roger sur la portée – significative ou aléatoire ? – de certaines configurations (par ex. de la pauvreté des représentants des types tar-do-républicains d'Italie continentale [douze échantillons en tout]). De même, on souhaiterait, grâce à cet ouvrage, pouvoir comprendre, par rapport au plan de 1992 ou à l'état actuel, l'éventuelle extension du chantier (repris par une équipe italienne) et la ventilation d'un nouveau matériel. Quelles raisons – éditoriales, ou budgétaires ? – ont privé une

publication de cette qualité de si modestes et utiles compléments ? C'est ce que se demanderont sans doute les archéologues et historiens qui, néanmoins, la consulteront avec grand intérêt et l'utiliseront avec grand profit.

Colette Bémont,
21, rue Henri-Murger,
75019 Paris.

Landwehr Christa, *Die römischen Skulpturen von Caesarea Mauretaniae, III : Idealplastik, Bacchus und Gefolge - Masken - Fabelwesen - Tiere - Bukranien - nicht benennbare Figuren*, Mayence / Rhin, Philipp von Zabern, 2006, 1 vol. 25,5 × 31,5, XVI + 127 p., 11 fig. ds t., 80 pl., 32 pl. annexes h. t.

Ce troisième volume du catalogue des sculptures de Cherchel – un quatrième, entièrement achevé, devrait incessamment paraître, qui traitera des portraits ; un cinquième fournira un important commentaire d'ensemble et divers *indices* et tables de concordance – achève l'étude de la statuaire idéale commencée avec le t. II (voir mon compte rendu dans *Ant. Cl.*, 71, 2002, p. 513-514) ; comme l'indique le sous-titre, il recense les figures de Bacchus et de différents personnages du thias, les masques, les êtres fantastiques (gorgones, sphinx), les animaux et les bucranes, auxquels s'ajoutent quelques figures non identifiables. Ce sont, au total, 99 entrées de catalogue.

Comme les volumes précédents, celui-ci est préfacé par W. Trillmich, dont l'indéfectible soutien à l'entreprise a grandement aidé Chr. Landwehr à obtenir les subsides nécessaires à son travail. Une fois encore, il souligne combien la démarche de l'A. est essentielle – j'en suis aussi intimement persuadé (*Ant. Cl.*, *cit.*) – pour notre compréhension des mécanismes de création des œuvres romaines ; R. Wünsche – il le rappelle également – avait déjà noté ce que la terminologie de la rhétorique antique permettait d'entrevoir des différents niveaux de cette création artistique : *interpretatio, imitatio, emulatio* (Der Jüngling vom Magdalensberg, dans *Festschrift L. Dussler*, Munich, 1972, p. 45-80). Dans le même esprit, Chr. Landwehr distingue aujourd'hui très clairement des véritables copies d'originaux célèbres de la statuaire grecque classique – au demeurant relativement rares, si l'on veut bien considérer le phénomène avec quelque

rigueur –, ces *Konzeptfiguren* auxquelles elle a consacré un article décisif (*Konzeptfiguren – Ein neuer Zugang zur römischen Idealplastik*, *JdI*, 113, 1998, p. 139-194) et des *Einzelfiguren*, créations authentiquement romaines (« *genuin römische Werke* », ici même p. xvi) dépourvues de copies, dont elle défend avec vigueur l'originalité et relève la qualité – voire l'humour – et le nombre : une étude approfondie de l'iconographie et la recherche de pièces de comparaison montrent en effet que les sculpteurs de ces œuvres à connotation dionysiaque (puisque ce sont elles qui sont essentiellement étudiées ici) excellent dans ces variations sur un thème ou un motif et que les traits des quelques modèles qui les ont inspirés ne sont jamais reproduits de manière servile mais contribuent au contraire, par des combinaisons sans cesse changeantes, à en révéler des aspects toujours nouveaux (p. xvi de l'introduction). C'est bien, comme l'indique l'A., ce dont témoignent aussi les planches de comparaison (*Beil.*, 1-32) qui, comme dans les volumes précédents, complètent l'illustration des œuvres du catalogue proprement dit.

Dans cette production si riche et si variée, quelques exemplaires retiendront tout particulièrement l'attention en raison de leur qualité : le très beau Bacchus couronné de pampres (n° 176), qui sert de fontaine dans les Thermes de l'Ouest, ou celui, malheureusement acéphale, du *frigidarium* du même ensemble, qui invite l'A. à réinterpréter la statuette de bronze plus connue (soi-disant « Narcisse ») de la maison VII. 12. 17 de Pompéi comme une représentation du jeune dieu ivre et titubant (voir le geste de la main

droite et la restitution graphique exacte de cette pondération vacillante à la p. 12) ; l'excellent satyre agaçant une panthère (n° 200), dont la confrontation avec l'exemplaire de Bruxelles (*Beil.*, 12-13 a, et Balty, *Sculpture antique [Musées royaux d'Art et d'Histoire, Guide du visiteur]*, I, Bruxelles, 1990, pl. 24) montre bien la supériorité, ou celui jouant de la flûte traversière (n° 206), d'une « élégance raffinée » (p. 47), bien supérieur lui aussi – on notera l'usage discret du trépan – aux deux autres exemplaires de Cherchel (n°s 204-205).

On soulignera par ailleurs l'intérêt du groupe (*symplegma*) satyre-hermaphrodite trouvé en deux exemplaires aussi dans ces mêmes thermes, tout comme à Rome les deux exemplaires du Museo Torlonia 151 et 157 (*Beil.*, 6 a-c et 7) et celui des deux autres répliques (n°s 204-205) du satyre à flûte traversière provenant toujours de ces mêmes Thermes de l'Ouest, répliques qui s'inscrivent dans ce goût des doublets, voire des images multiples, sur lequel s'est penchée E. Bartman (*Decor et Duplicatio*, Pendants in Roman Sculptural Display, *AJA*, 92, 1988, p. 211-225, et *Sculptural Collecting and Display in the Private Realm*, dans *Roman Art in the Private Sphere*, E. K. Gazda éd., Ann Arbor, 1991, p. 80-81, fig. 3.8-9). En revanche, les deux satyres vêtus d'une peau de porc (n°s 207-208), aux dimensions si semblables, n'ont pas la même origine (bains privés de la « maison des *Iulii* » et *frigidarium* des Thermes de l'Ouest) ; ils témoignent seulement de l'extraordinaire engouement des élites pour ce type d'œuvres, si recherchées pour camper un décor d'*otium* dans une riche demeure comme dans les salles de ces vastes complexes balnéaires.

On appréciera aussi l'excellente notice, due à R. Amedick, sur une œuvre aussi célèbre que le petit tireur d'épine (n° 188), qui montre que, si les différentes répliques connues ne modifient le modèle que pour ce qui est de l'inclinaison du torse (cf. l'intéressante planche comparative, *Beil.*, 3 a-d), suivant en cela une thèse d'A. Zimmermann qui avait recueilli toute une documentation sur ce thème avant de devoir renoncer à participer à ce catalogue, elles peuvent manifester certaines variantes – comme celle de Cherchel précisément, qui insiste sur le côté bucolique du motif en ajoutant un chien à côté de l'enfant (reconstitution graphique du groupe à la p. 21) – et se distinguent, par ex., par l'adoption de modèles distincts pour la tête (cf. le *Spinario* du Palais des Conservateurs, éclectique et classicisant, en regard de l'exemplaire Castellani du British Museum, réaliste et bucolique), ce qui suffit à garantir une seule et même lignée de répliques,

et non une double filiation comme le crurent nombre de chercheurs jusqu'ici.

Les A. s'intéressent à l'angle de vue privilégié sous lequel les œuvres devaient être vues (cf. p. 20-21 pour le tireur d'épine, p. 30-31 pour les deux groupes satyre-hermaphrodite ou p. 39 pour le satyre agaçant une panthère) ; mais je ne vois pas pourquoi préférer, dans ce dernier cas, une vue légèrement oblique, différente de celle qu'impose la forme même de la base triangulaire de l'exemplaire bruxellois (n. 6, p. 40) et que transmettent toutes les photos du musée.

En fin de catalogue, Chr. Landwehr revient sur l'identification traditionnelle d'une impressionnante tête barbue aux cheveux calamistrés (n° 256), tête dans laquelle on avait fini par reconnaître un portrait de Juba I^{er} et où elle propose de voir aujourd'hui un dieu indigène (*deus Maurus* ? ou Saturne ?) ; c'est la thèse qu'elle vient de défendre dans un article récent (*JdI*, 116, 2001, p. 277-297) dont elle résume ici l'argumentation tout à fait convaincante. C'est aussi l'occasion de reprendre l'interprétation d'une magnifique tête féminine colossale (n° 263), parfois précédemment rapprochée des grandes têtes n°s 118-122 du volume précédent. À y regarder de plus près, cependant, quelques différences sautent aux yeux et d'autres comparaisons s'imposent, comme cette tête également colossale de Cuneo (*Beil.*, 28) qui, entièrement creusée à l'arrière et la bouche ouverte, comme la tête de Cherchel, invite peut-être à voir dans ces deux œuvres des images de dieux oraculaires censés répondre aux pèlerins qui venaient les consulter. Un relief encore doit être cité ici, le n° 269 de ce catalogue, aujourd'hui au Louvre (MA 1891) et dont existe dans le même musée un parallèle très exact provenant de Florence (MA 8) que Th. Schreiber déjà n'avait pas manqué de relever (*Die Wiener Brunnenreliefs*, 1888, n°s 61-62, p. 96) : suivant en cela J. Marcadé (*RLouvre*, 1985, p. 345-347), Chr. Landwehr y reconnaît Uranie tendant le bras vers un globe, qui suffit assurément à la caractériser ; mais le rapt d'une femme au flanc du cratère sur lequel elle s'appuie et la raison d'être de cette scène dans un paysage que tout semble caractériser comme dionysiaque résistent encore à toute interprétation (la date proposée, milieu du 1^{er} s. de n. è., p. 95 et 98, ne me paraît pas suffisamment étayée par le parallèle du « relief Torlonia » d'Avezzano, au décor architectural beaucoup plus rude).

Toutes ces notices – certaines très développées, on l'aura compris – se signalent par des analyses sensibles de l'originalité comme de la qualité artistique des œuvres, une documentation comparative abondante et une véritable maîtrise dans la manière de traiter ces différentes confronta-

tions. La bibliographie est parfaitement à jour ; les listes de répliques les plus récentes sont souvent même complétées de quelques exemplaires nouveaux passés dans le marché de l'art (voir n. 3, p. 51, à propos du satyre vêtu d'une peau de porc dont le type venait pourtant de faire l'objet d'une thèse d'A. Zimmermann, *Kopienkritische Untersuchungen zum Satyr mit der Querflöte und verwandten Statuentypen*, Berne, 1994). On n'en appréciera que davantage l'important index des lieux de conservation de toutes les œuvres citées à titre de comparaison dans les trois premiers volumes de ce catalogue (p. 113-127), index qui permettra donc au chercheur de retrouver également, pour chacune d'elles, les derniers travaux qui leur ont été consacrés.

Pour ce catalogue véritablement exemplaire, on ne peut que féliciter très chaleureusement Chr. Landwehr et ses collaborateurs du vol. III (R. Amedick pour les notices des n^{os} 188-190,

193-198 et 201, D. Grassinger pour celles des n^{os} 192 et 200, et A. Zimmermann qui signe avec Chr. Landwehr celles du satyre jouant de la flûte traversière [n^{os} 204-206] et du satyre vêtu d'une peau de porc [n^{os} 207-208]). Les très belles photographies des pièces de Cherchel sont dues, comme pour les volumes précédents, à Florian Kleinfenn ; elles se signalent par leur souci de rendre, de la façon la plus fidèle, la qualité de ces différentes statues, la douceur d'un épiderme, la subtilité d'un modelé. Elles ont été reproduites avec le plus grand soin par l'éditeur, auquel vont, une fois de plus, nos plus vifs remerciements pour cette magnifique réalisation.

Jean-Charles Balty,

Émérite de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV),
1, avenue de la Résistance,
82600 Aucamville.

Gaggadis-Robin Vassiliki, *Les sarcophages païens du musée de l'Arles antique*, Arles, Musée de l'Arles et de la Provence antiques, 2005, 1 vol. 22 × 28, 332 p., fig. ds t.

Le catalogue des sarcophages païens du musée de l'Arles antique est bien plus qu'un catalogue. Après un volume consacré aux lampes à huile, ce musée peut s'enorgueillir d'un beau volume de publication de sa collection de sarcophages, qui, par sa qualité, atteint le niveau d'un ouvrage de synthèse et offre un éclairage très intéressant sur la société d'Arles entre le II^e et le IV^e s. de n. è., c'est-à-dire sur l'Arles impériale, bien après la fondation par César en 46 av. J.-C. de la *Colonia Julia Paterna Arelate Sextanorum*. Si la série des sarcophages chrétiens d'Arles est un des fleurons parmi les grandes collections (après celle du Vatican), celle des sarcophages païens, c'est-à-dire décorés de thèmes mythologiques ou de scènes non explicitement chrétiennes, constitue un ensemble tout aussi intéressant du point de vue archéologique et historique, et ce d'autant plus que, contrairement aux autres collections comme celles du Louvre, les sarcophages d'Arles viennent tous d'un seul et même site. Ce volume constitue l'inventaire complet du matériel accessible, depuis les plus petits fragments jusqu'aux cuves entières dotées encore de leur couvercle, et révèle un certain nombre d'inédits par rapport au célèbre *corpus* d'E. Espérandieu. Il tient compte des nouvelles analyses des pierres et des progrès

de nos connaissances dans ce domaine : cet aspect technique permet de proposer des hypothèses, avec des arguments à l'appui, sur l'origine des sarcophages, soit locale (calcaires régionaux exploités dans les environs de Nîmes), soit étrangère (comme le marbre importé de Proconnèse) : autant d'éléments pour étayer une image précise des échanges commerciaux de la ville d'Arles avec le reste de l'Empire romain, pour évaluer les goûts des clientèles, la place d'Arles dans l'économie régionale de la Provence antique.

L'ensemble étudié présente 92 numéros et comprend 22 cuves entières et 46 fragments, ainsi que 13 couvercles entiers et 11 fragments. Si certaines pièces sont dans un état de conservation tout à fait remarquable, d'autres ont souffert de leur séjour dans le Rhône, ou de leur emploi. Ils sont tous datés entre le début du II^e s. et le dernier quart du IV^e s., sur des critères essentiellement stylistiques. Seuls certains d'entre eux ont un lieu de provenance connu, les Alysamps, quelques pièces proviennent des nécropoles de Trinquette ou encore de la nécropole du Cirque romain, mais l'A. invite à la prudence sur leur véritable lieu d'exposition, tant les déplacements possibles compromettent les certitudes.

Les sarcophages sont judicieusement classés par ateliers : la chronologie n'aurait pas fourni de repères assurés, et l'iconographie, souvent variée et diverse sur un même sarcophage, ne permettait pas de groupements clairs. L'A. distingue, par la typologie, les schémas de décor ou de composition, la facture et le style, de grands ateliers installés dans plusieurs grandes régions de l'Empire romain : des ateliers d'Asie Mineure, des ateliers attiques, des ateliers de Rome et, enfin, des ateliers locaux. Pour constituer ces groupements, c'est la pierre qui sert le plus souvent de fil directeur : son origine est en effet un argument de poids, même si la distinction des marbres (en particulier entre le marbre de Proconèse et celui de Paros) n'autorise pas, là non plus, les certitudes ; heureusement, les parallèles stylistiques apportent des compléments d'information précieux. L'attribution à des ateliers locaux ne pose en revanche aucun problème, puisqu'ils sont faits dans un calcaire beige, souvent coquillier, de Fontvieille, bien repérable.

Doté d'une illustration tout particulièrement remarquable, aussi bien pour les vues d'ensemble que pour les détails et les cartes, ce *corpus* présente en outre tous les outils nécessaires à une utilisation pratique et raisonnée : histoire de la collection, historiographie de la recherche, annexes présentant les méthodes scientifiques d'identification des marbres, tables de concordance, *indices*, glossaire, bibliographie. Il est enfin riche d'un chapitre de synthèse immédiatement exploitable pour l'historien. Ce catalogue est donc un modèle du genre et devrait fournir au monde de la recherche comme au public du musée de l'Arles antique un outil de travail et de culture irremplaçable.

Francis Prost,

École normale supérieure,
45, rue d'Ulm,
75230 Paris Cedex 05.

Stirling Lea M., *The Learned Collector, Mythological Statuettes and Classical Taste in Late Antique Gaul*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2005, 1 vol. 15,5 × 23,5, 320 p., 65 fig. ds. t.

Depuis une vingtaine d'années, on assiste à une floraison de publications portant sur la période de l'Antiquité tardive de l'Empire romain. L'ouvrage de Lea M. Stirling est consacré à l'étude, pour la première fois complète, des statuettes en marbre à sujets mythologiques de cette période, trouvées à travers les provinces de l'Empire romain, notamment en Gaule dans les villas d'Aquitaine. Ces sculptures, familières aux spécialistes de l'époque tardive en Gaule, n'étaient pas étudiées pour elles-mêmes. L'A. se focalise sur les seules statuettes et propose de leur porter un regard neuf d'après l'état actuel des découvertes et d'expliquer le goût de leurs commanditaires. Cette étude, issue de la thèse de l'A. (1994) et de deux articles (*RA*, 1996, et *Aquitania*, 1996), développe une analyse et des hypothèses sur sept chapitres denses et documentés.

Au départ, l'A. oppose deux jugements écrits contradictoires, contemporains des statuettes : celui d'Ausone de Bordeaux, précepteur de l'empereur Gratien (359-392), qui appréciait la statuette mythologique et possédait des collections dans ses demeures bordelaises, et celui de saint Martin de Tours, son contemporain, prêcheur et

évêque de Tours en 371, qui a laissé briser les statues dans les sanctuaires païens. L'A. situe toujours ses références dans l'époque au long de ses analyses, c'est un des mérites de l'ouvrage. Elle cite des ensembles de statuettes mythologiques tardives bien conservées, provenant des villas d'Aquitaine (figurées dans l'ouvrage, pour une grande part au musée d'Aquitaine de Bordeaux, au musée Saint-Raymond de Toulouse, au musée de Montmaurin, dans des collections particulières...) et mentionne des découvertes, éparpillées, dans des maisons des provinces de l'Empire : le Ganymède de Carthage, une Aphrodite rattachant sa sandale de Sidon au musée d'Istanbul, un Satyre de Wellen en Rhénanie, un Bacchus de Walbrook, entouré de figures subsidiaires à plus petite échelle, du musée de Londres, un Méléagre-Hélios au musée de Milan... Ces exemplaires trouvés dans des sites éloignés amènent l'A. à rattacher ces documents au contexte universel du monde romain. Les statuettes d'environ 70 cm de haut, taillées dans un marbre blanc et fin, à thèmes mythologiques ou héroïques, sont de style classicisant, reprenant des modèles de la statuette grecque classique et hellénistique, avec des

modifications délibérées contemporaines. L'A. annonce les thèmes abordés et ses conclusions avant ses preuves concordantes entrecroisées, ce qui amène quelques répétitions. Il faut louer son entreprise ambitieuse.

Au chapitre 2, l'A. nous entretient des lieux de découverte des statuettes mythologiques tardives en Aquitaine. Elle expose sa méthodologie, ses interprétations prudentes des données littéraires et des vestiges archéologiques, et les difficultés rencontrées avec les anciens rapports de fouilles. Elle pose la question du rôle des statues dans les villas – décoratif ou cultuel ? – et envisage la fonction décorative et allégorique, sauf si une inscription votive prouve un usage de dévotion.

L'A. analyse au chapitre 3 six grandes villas de la Gaule du Sud-Ouest dont les plus célèbres, à Saint-Georges-de-Montagne (nom ancien ; le nom moderne Montagne Petit-Corbin est préféré par C. Balmelle, 2001), à Chiragan et à Montmaurin, qui fournissent des informations « inestimables » sur les statues dans un contexte concret. Elle cite de nombreux exemplaires qu'elle confronte aux architectures, et décrit les traits communs caractéristiques des statues permettant leur identification. Elle s'étend longuement sur la villa de Chiragan avec ses sculptures de qualité exceptionnelle, comprenant un large éventail de divinités classiques et d'extraordinaires portraits romains, dont deux d'époque tardive. Elle détermine des groupes. Selon N. Hanstead et M. Bergmann, citées, des statues seraient importées d'Aphrodisias. Elle poursuit son analyse des autres villas qui ont fourni des statues mythologiques et des portraits en marbre importé. Elle conteste la date d'occupation trop haute de la villa de Montmaurin, donnée par le fouilleur, et propose une reconstitution différente de statues à partir de fragments appartenant à la légende d'Adonis. Les villas les plus fastueuses présentaient une décoration composite de luxe (mosaïques, sols en *opus sectile*, marbres et tissus importés) qui était la marque du haut statut social et aristocratique du propriétaire, un *mousikos anèr* selon H. Lavagne (*Mosaïques*, 1979). Peut-être l'A. n'insiste-t-elle pas assez sur la société romaine hiérarchisée et inégalitaire du droit romain transmis aux pays conquis. L'importance des droits et des devoirs était proportionnelle au rang de la personne (Inglebert, Gros, Sauron, 2005). L'A. s'appuie sur les écrits d'Ausone et de Sidoine Apollinaire qui sont un miroir de la société gauloise. Selon elle, les portraits, partie intrinsèque des collections privées, sont rarement contemporains, mais plutôt hérités de la famille ; certains en effet

devaient répondre à la tradition romaine de présenter dans sa maison une galerie des ancêtres et d'afficher sa lignée. L'A. explique la présence des portraits de Marc Aurèle par le fait que les aristocrates voulaient imiter Théodose I^{er} (347-395), qui prétendait descendre de l'Empereur. Dans les bibliothèques de propriétaires cultivés, l'image du stoïcien n'avait-elle pas une résonance plus intellectuelle ?

Au chapitre 4, l'A. répond aux questions difficiles. Elle cherche à situer les statues chronologiquement. Des rapprochements stylistiques de E. K. Gazda, déjà en 1981, entre le Ganymède de Carthage et les statues de Saint-Georges-de-Montagne, semblaient probants. L. M. Stirling ajoute une comparaison stylistique convaincante avec trois statues du *mithraeum* de Sidon, conservées au musée du Louvre et datées de 389 d'après les dédicaces sur les bases. Elle essaie de résoudre la question de leurs origines : les marbres utilisés ne s'accordent avec aucune statue gauloise connue, ni avec aucune carrière des Pyrénées. L'étai présent derrière la nuque de nombreuses statues est une caractéristique des ateliers d'Asie Mineure. L'A. rejette la proposition de M. Brinckmann d'associer toutes les statues à la seule cité d'Aphrodisias, dont les ateliers de sculpture étaient actifs à l'époque tardive ; elle soutient l'hypothèse que le programme de construction de nouveaux monuments à Constantinople par Théodose I^{er}, à la fin du IV^e siècle, avait fait naître dans la capitale des ateliers rassemblant des sculpteurs venus de nombreux centres d'Asie Mineure. Dans les visages, des similarités stylistiques sont frappantes entre les statues mythologiques et les reliefs décorant la base et la Colonne de Théodose et des figures d'anges du sarcophage de Sarigüzel : faces à l'ovale très doux, yeux gonflés, iris des yeux traité avec un trou au front, draperies stylisées. Un style synthétique de cour s'était créé, dont l'un des produits fut les statues mythologiques. Ce mélange de traditions sculpturales rend compte, déclare l'A., à la fois du style entremêlé des statues et de leurs ressemblances avec certains monuments de Constantinople de la fin du IV^e siècle. Mais il lui est difficile de cibler une cité spécifique d'Asie Mineure comme origine des statues. L'unique test isotope d'un marbre a été réalisé sur le Ganymède de Carthage ; l'origine, Éphèse, confirme sa théorie asiatique. L'A. considère d'une extrême importance le centre d'Aphrodisias ; un atelier du IV^e siècle, découvert récemment, renfermait des statues mythologiques à petite échelle inachevées, apparentées aux statues mythologiques de la Gaule : les sculptures d'Aphrodisias lui semblent plus élancées. À

Éphèse, les ateliers produisaient au IV^e siècle des portraits qui présentent des concordances stylistiques avec les statuettes, mais il n'y a pas de preuves de production de statuettes. L'ouvrage de A. Filges (1999), consacré en partie à l'iconographie des statuettes sorties des ateliers du Dokimeion (dont les tailleurs de pierre essaient en 170 vers Sidé), est instructif pour des détails iconographiques similaires aux statuettes de la Gaule. À Constantinople, peu de statuettes mythologiques ont été découvertes ; par contre, l'A. a montré les rapports stylistiques avec les reliefs des monuments publics. Les mêmes ateliers, qui réalisaient au IV^e et au début du V^e siècle les statuettes décoratives mythologiques, exécutaient des sculptures et des sarcophages chrétiens : il n'y avait pas de conflit, déclare-t-elle, entre l'art décoratif et les sculptures à motifs chrétiens (à signaler, des affinités de style avec l'Asie Mineure sur des reliefs de sarcophages d'ateliers de l'Ouest, p. 71-73). L'A. établit que la production des statuettes mythologiques dut s'arrêter assez tôt au V^e siècle. Quant à leur transport, les liaisons commerciales par voies d'eau permettaient d'atteindre les ports de Narbonne, Marseille, Arles pour la Gaule, et de remonter le long du Tarn et de la Garonne. L'A. envisage aussi un acheminement par l'intermédiaire d'un *emporium*, Rome ou Carthage. En outre, sous le règne de Théodose I^{er}, des notables gaulois obtinrent de hautes fonctions dans les capitales de l'Est et de l'Ouest, et leurs déplacements étaient nombreux (Rufinius d'Elosa). Les achats individuels de ces aristocrates gaulois expliqueraient la présence des statuettes mythologiques classicisantes en Aquitaine. Leur taille réduite les rendait transportables malgré leur fragilité. Mais quel attrait exerçaient-elles ? Le goût classique des propriétaires s'applique aussi à la statuaire, selon l'A., pour qui le système d'éducation de l'aristocratie en Gaule, la *paideia*, « en est la clef » : un enseignement à trois niveaux, ayant pour idéal la transmission d'une culture littéraire et sociale, la rhétorique, qui distinguait les élites. Cette éducation universelle dans l'Empire servait aux païens comme aux chrétiens. Le contexte intellectuel aristocratique de la Gaule romanisée explique les regards contrastés d'Ausone et de saint Martin de Tours sur la statuaire mythologique. L'A. contredit le jugement trop commun sur la destruction des statues païennes par les chrétiens ; la motivation est toujours centrée sur la statuaire dans les sanctuaires païens. Les preuves archéologiques dans les villas témoignent que les statuettes mythologiques restèrent intactes et furent brisées pour d'autres raisons (rebut, matériau de construction). Pour preuve, les lois du

Code de Théodose II, établi entre 429 et 438, relatives à la fermeture des sanctuaires païens depuis la conversion de Constantin, distinguent les statues décoratives des statues religieuses et ne proscrirent pas les objets d'art mythologiques dans les habitations.

Au chapitre 6, l'A. élargit son sujet et se lance dans une analyse comparative, la première entreprise, de la statuaire privée à travers les provinces de l'Empire, dans les villas et parfois dans les habitations urbaines occupées au IV^e et au V^e siècle. Ce bilan est la partie la plus novatrice. L'A. cible un échantillonnage de sites, impossibles à citer tous ici, sans se restreindre aux seules collections renfermant des statuettes mythologiques, en commençant par l'ouest de l'Empire, pour finir par l'Est. Elle tire parti des monographies les plus récentes et des bulletins de fouilles. Elle donne chaque fois la liste de la statuaire découverte et la compare à des collections d'autres sites, elle fait son tour d'horizon autour de la Méditerranée avec le même fil conducteur. La lecture en est passionnante et fourmille d'exemples et de renseignements. L'analyse concrète et objective du matériel des différents sites permet d'établir l'universalité des collections privées de l'Antiquité tardive ; les ensembles de statuaire se ressemblent et le paganisme y persiste. Bacchus, par exemple, est très populaire.

Les statuettes mythologiques tardives trouvées en plus grand nombre dans les riches villas gauloises ont fourni matière à étudier la statuaire privée à travers l'Empire romain de cette période. L'A. démontre que les statuettes n'étaient pas isolées, mais faisaient partie des collections rassemblées dans les villas par l'élite aristocratique. Elle détermine leur datation et définit leur style, en montrant leurs affinités avec des sculptures des grands ateliers d'Asie Mineure dont les sculpteurs individuels, affluant à Constantinople à la fin du IV^e siècle, ont créé un style synthétique de cour. Étant donné la frontalité et le manque d'épaisseur de nombreuses statuettes, l'A. présume qu'elles ont été exécutées par des sculpteurs de sarcophages, remarque tout à fait séduisante. On retrouve une iconographie mythologique proche sur des parois de sarcophages de l'Antiquité tardive et des figures subsidiaires d'animaux avec une morphologie curieusement voisine sur des sarcophages campaniens. L'origine asiatique du marbre du Ganymède de Carthage est seule confirmée.

L'A. ouvre une voie d'avenir. Une collaboration scientifique entre les institutions concernées par les statuettes pourrait les amener à s'associer pour un programme commun de recherche sur les identifications des marbres. L. M. Stirling insiste par ailleurs sur la *paideia* reçue par les aristocrates

gaulois, qui explique un penchant artistique classique universel, avec des originalités régionales. Il lui a fallu combattre l'idée encore ancrée que la législation de l'Empire chrétien sonna aussi le glas des collections de statuaire privée. Les thèmes traités, aux résonances multiples, enrichissent notre compréhension de la société gauloise et de l'Empire romain à un moment crucial. Un index

et une bibliographie sont annexés, ainsi qu'une petite carte des villas de l'Aquitaine.

Christiane Pinatel,

Honoraire du CNRS,
26-36, rue de l'Yvette,
75016 Paris.

Balty Jean-Charles, Cazes Daniel, *Sculptures antiques de Chiragan (Martres-Tolosane)*, 1, *Les portraits romains*, 1. 1, *Époque julio-claudienne*, Toulouse, Musée Saint-Raymond / Musée des Antiques de Toulouse, 2005, 1 vol. 20,5 × 24, 210 p., 115 fig. ds t.

Dans son introduction, Daniel Cazes, conservateur du musée des Antiques de Toulouse, précise que le musée Saint-Raymond possède la deuxième collection française de portraits antiques après celle du musée du Louvre. Et, contrairement à celle-ci, la collection de Toulouse présente des objets appartenant pour la grande majorité au territoire de la Narbonnaise. C'est dire toute son importance aux yeux des spécialistes de la question, mais aussi pour les visiteurs du musée qui peuvent ainsi approcher l'art du portrait romain tel qu'il est représenté dans cette région.

En 1995, les deux auteurs, Daniel Cazes et Jean-Charles Balty, ont publié un premier ouvrage sur un cycle dynastique provenant du forum de Béziers, conservé au musée (*Portraits impériaux de Béziers, Le groupe statuaire du forum*, Toulouse, Musée Saint-Raymond, 1995, 133 p., 114 fig.).

Le volume présenté ici est le premier d'une série de six sur les portraits romains découverts à la villa de Chiragan à Martres-Tolosane (Haute-Garonne), datés de l'époque julio-claudienne à l'époque théodosienne. Ces volumes seront suivis d'une série de catalogues présentant toutes les sculptures antiques trouvées sur le site (Travaux d'Hercule, médaillons des dieux, décor architectural, reliefs...).

La parution de ce volume consacré aux portraits datés de la période julio-claudienne a donné lieu à une exposition au musée Saint-Raymond sur les *Portraits du 1^{er} siècle de l'Empire romain*.

La première partie de l'ouvrage, très riche d'informations et passionnante, est consacrée à l'histoire de la collection des Antiques de Toulouse et à la place qu'ont occupée les portraits romains au sein de celle-ci. D. Cazes relate ainsi les différents aménagements au musée des Augustins, les premiers catalogues constitués, comme celui de Léon Joulin ou celui d'Henri Rachou qui reprend en

grande partie celui d'Ernest Roschach. S'ensuivent une présentation des premières entrées au musée entre 1794 et 1826 et du rôle prépondérant que prend peu à peu Alexandre Du Mège, grâce notamment à sa tentative de classement et de présentation des œuvres. L'A. expose ensuite le résultat et les découvertes des campagnes de fouilles de Chiragan, de 1826 à 1828 sous la direction de Du Mège, et les fouilles de la fin du XIX^e siècle. À partir des différents documents historiques et des inventaires anciens, D. Cazes effectue un travail de précision et de patience et tente de retrouver quelles sont les sculptures effectivement trouvées à Chiragan, celles qui ont été oubliées, celles qui ont été ajoutées alors qu'elles n'en proviennent pas. Malgré un grand nombre de doutes et de lacunes, ce que déplore l'A. en conclusion, mais qui est un fait caractéristique des sites anciennement fouillés de Narbonnaise (les mêmes problèmes méthodologiques se retrouvent aussi bien à Arles qu'à Vaison-la-Romaine, à Nîmes, à Vienne, etc.), ce dépouillement préliminaire reste l'élément indispensable à une étude globale et rigoureuse du décor sculpté du site.

Deux annexes du catalogue présentent les portraits pour lesquels D. Cazes a prouvé leur non-appartenance au groupe de Chiragan. La première présente un portrait de fillette que J.-Ch. Balty suppose être Vipsania Agrippina et qu'il placerait volontiers dans le groupe du forum de Béziers. Hypothèse très convaincante qui s'appuie sur des arguments stylistiques, techniques et historiques. Les rapprochements des fig. 103 à 105 puis des fig. 107 à 109, judicieusement choisis et éloquentes, ne peuvent que convaincre les plus sceptiques. La deuxième annexe compte six portraits dont un portrait d'Auguste que D. Cazes a pu restituer à la ville d'Eauze (D. Cazes, L'identification au musée Saint-Raymond, musée des Antiques de

Toulouse, d'un portrait d'Auguste découvert à Eauze, *Itinéraire de Saintes à Dougga, Mélanges offerts à Louis Maurin* [Ausonius, *Mémoires*, 9], Bordeaux, 2003, p. 41-48, 7 fig.).

La deuxième partie de l'ouvrage est constituée du catalogue des sculptures étudiées par J.-Ch. Balty. D'une grande richesse, il apporte un regard nouveau sur le groupe statuaire constitué ici. Datation, identification, stylistique, typologie, marques d'atelier, détails techniques font partie de l'analyse de chacune des statues qui dévoilent ainsi tous leurs secrets. À la lecture de ce *corpus*, le lecteur prend conscience que ces objets, souvent cités et illustrés, n'avaient finalement pas été encore étudiés en profondeur. Il est important également d'insister sur l'étude des problèmes d'ateliers systématiquement proposée pour chaque notice.

Deux portraits viennent assurément de Chiragan. Le premier représente Auguste selon le type de *Prima Porta*. L'A. apporte de nombreuses précisions sur ce type principal dont il existe plus de 150 exemplaires recensés à ce jour. La présentation en vis-à-vis de clichés comparatifs entre plusieurs portraits d'Auguste puis avec le Doryphore de Polyclète complète la notice de remarques très pertinentes sur le problème des répliques et des ateliers. L'étude se termine sur un aparté au sujet de l'influence des portraits d'Auguste sur une série de compositions d'Ingres.

Le second portrait provenant de façon sûre de Chiragan représente un adolescent à l'iconographie proche des princes julio-claudiens. L'A. revient sur une liste de répliques de ce type statuaire, sans pouvoir donner de précision sur l'identité du personnage. L'analyse du type de coiffure, avec la frange frontale « en visière », ne donne malheureusement pas de clé pour dater ou identifier le portrait, tant le spectre de son utilisation est large, que ce soit au niveau de la fourchette chronologique ou pour le statut social des personnages représentés. C'est finalement l'analyse du buste qui permet de dater le portrait entre 20 et 40 apr. J.-C. et de désigner comme candidat possible Tiberius Gemellus.

Sont présentés ensuite quatre portraits d'appartenance probable à Chiragan. Un portrait masculin, daté de 40-20 av. J.-C., probablement issu d'une statue en toge *capite velato*, fait partie de ces portraits de la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. représentant les élites locales romanisées, selon une mode encore influencée par la *gravitas* républicaine et reprise à son compte par Auguste.

Vient ensuite une étude très détaillée et novatrice d'un portrait masculin, longtemps identifié à tort comme Jules César, et que l'A. rattache à des portraits datés des années 10-20 apr. J.-C., notamment l'Auguste de Stuttgart et un inconnu

d'Ensérune. Les fig. 58 et 59 montrent l'implantation particulière des mèches de cheveux sur la partie droite du cou qui caractérisait sans doute le personnage représenté ; détail qui donne une touche de réalisme au portrait et qui démontre la qualité du travail de sculpture effectué par l'artisan. J.-Ch. Balty profite de l'analyse de cette tête pour reprendre le dossier de la coiffure dite en *Flockenhaare* et de ses variantes, souvent très éloignées, dont les exemples sont compris entre le 1^{er} siècle av. J.-C et l'époque tibérienne.

Le portrait suivant représente Antonia Minor selon le type *Schläfenlöckchen* ; l'A. reprend ici l'analyse des portraits de cette princesse julio-claudienne et en propose un classement typologique clair, illustré d'une couverture photographique importante.

Le dernier portrait de cette série est celui de Tibère couronné de chêne, représenté selon une inversion du type Berlin-Naples-Sorrente. L'analyse, très précise, donne lieu à une révision de la typologie complexe des portraits tibériens et notamment du type Berlin-Naples-Sorrente. J.-Ch. Balty se risque, malgré les difficultés de l'analyse, à donner une fourchette chronologique assez serrée, entre 26/27 et 31, tout au plus entre 27 et 37.

Ce catalogue est complété par un arbre généalogique de la dynastie julio-claudienne sur lequel la séparation des branches julienne et claudienne est nettement marquée grâce à l'utilisation de deux couleurs de fond.

Une abondante bibliographie, avec toutes les nouveautés en la matière, enrichit notablement les notes de bas de page alors qu'une bibliographie générale est présentée en fin de volume avec les titres les plus utilisés.

Suit un glossaire des termes techniques spécifiques, pour la plupart des expressions allemandes. L'école allemande a, en effet, été la pionnière dans le renouvellement de l'étude du portrait romain, en établissant une méthode d'analyse stricte liée tant à l'aspect stylistique et typologique qu'à l'aspect technique et historique.

À l'instar du volume publié en 1995 sur les portraits du forum de Béziers, dont il reprend la rigueur et la qualité, cet ouvrage est agréable à découvrir, tant par son format que par sa présentation et par son contenu. Il est indispensable lorsque l'on s'intéresse à l'art du portrait romain en général et aux portraits de Narbonnaise en particulier.

Cécile Carrier,

Chercheur associé au Centre Camille-Jullian,
MMSH, 5, rue du Château-de-l'Horloge, BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 02.

Rémy Bernard éd. *et al.*, *Inscriptions latines de Narbonnaise (ILN)*, vol. 1, *Vienne (Gallia, Suppl. 44)*, Paris, CNRS, 2004, 407 p., fig. ds t.

L'entreprise de réédition des inscriptions latines des Gaules se poursuit avec une régularité exemplaire : ce qui concerne les cités de la Gaule Narbonnaise : ce volume est le premier des trois qui présentent, dans la série des *ILN*, le *corpus* viennois, riche de 935 inscriptions sur pierre. Cette abondance, qui place l'Allobrogie au troisième rang des cités de la Narbonnaise après les Volques Arécomiques et Narbonne, explique le parti adopté et la répartition de la présentation des inscriptions entre plusieurs collaborateurs sous la direction de Bernard Rémy. L'ouvrage s'ouvre par une note éditoriale de J. Gascoü, qui précise les principes de publication adoptés par ce volume et qui seront la règle pour tous ceux qui le suivront dans la série des *ILN* ; elle est suivie d'un avant-propos de B. Rémy présentant la conception de l'ouvrage et par une copieuse bibliographie – ces quatre préliminaires devant être repris dans les deux volumes suivants du *corpus* viennois.

Une longue et utile introduction, valable pour l'ensemble des trois volumes, précède le catalogue épigraphique. B. Rémy, qui s'était déjà attaché à déterminer les limites de la cité, en précise le cadre géographique, un vaste territoire de 13 000 km², le plus étendu de la province de Narbonnaise, entre les premières grandes chaînes alpines de l'Est, le Massif central à l'Ouest, le confluent de l'Isère au Sud et le cours du Rhône au Nord ; si, dans cette direction, l'Allobrogie dépassait, selon César, le cours du fleuve, B. R. ne croit pas à une persistance de cette situation à l'époque impériale ; les raisons produites sont assez convaincantes. J. Gascoü et A. Pelletier retracent l'évolution historique de la cité à partir de la conquête romaine en 121 av. J.-C. : colonie latine à partir de l'époque triumvirale, colonie romaine depuis Caligula, elle a reçu le droit italique à une date indéterminée. J. Gascoü expose les aspects institutionnels des diverses collectivités de la cité, l'épigraphie constituant le seul moyen de les connaître, au demeurant assez limité : on dispose de peu d'informations sur l'organisation intérieure de ce qu'il est convenu d'appeler les « agglomérations secondaires », en particulier Genève et Grenoble qui étaient de véritables villes au sens géographique du terme, et aucun renseignement pour les différents *pagi* dont on connaît seulement les noms. En revanche, le *corpus* viennois procure de nombreux renseignements sur les institutions propres à l'ensemble de la *ciuitas* : moins pour l'époque de la colonie latine, assez courte, où la magistra-

ture suprême est le *quattuorvirat* ; surtout pour l'époque de la colonie romaine, avec l'originalité présentée par le triumvirat pour l'administration du domaine public, supérieur au duumvirat qui dans les autres cités pourvues du droit romain marque normalement le sommet du *cursum* municipal. On saura gré à F. Kayser d'avoir consacré d'excellentes pages aux épitaphes, qui constituent de loin la majorité des inscriptions découvertes tant au chef-lieu de la cité que sur son territoire, et à F. Bertrand de clore cette introduction en rappelant la richesse de l'histoire de l'épigraphie viennoise, déjà bien mise en évidence par le tome XII du *CIL* en 1888, et qu'il a complétée en montrant l'intérêt des travaux publiés depuis cette date, en particulier sur Vienne même, Genève et le département de la Haute-Savoie.

Selon le principe de répartition des inscriptions de ce nouveau *corpus* viennois en trois zones géographiques, ce premier volume rassemble successivement les inscriptions de l'agglomération de Vienne (n^{os} 1-281), de la partie orientale de la vallée du Rhône (n^{os} 282-303) et de la portion du territoire viennois située à l'Ouest du fleuve (n^{os} 304-317) ; conformément à la règle suivie par les *ILN* comme pour les autres séries provinciales, sont exclus de ce recueil l'*instrumentum domesticum* et les inscriptions chrétiennes ; les bornes milliaires ne figurent pas au lieu de leur découverte, car elles ont été regroupées à la fin du troisième volume. La notice de chaque inscription donne d'abord la nature de celle-ci, une brève description du support, l'indication des conditions de sa découverte et le lieu de sa conservation, les caractéristiques extérieures du texte inscrit et la bibliographie (excluant, sauf exception, celle qui est antérieure au *CIL*). Vient ensuite la présentation du texte : d'une part, par une photographie, presque toujours excellente, lorsque l'inscription a été conservée, mais dans le cas contraire, malheureusement fréquent, on regrettera qu'elle n'ait pas été remplacée par un fac-similé chaque fois qu'il a été donné par un auteur précédent ; d'autre part, par une reproduction du texte en capitales avec alignement à gauche, innovation dans la série des *ILN* qui sera appliquée dans les volumes à venir parce qu'elle permet d'« avoir devant les yeux le texte tel qu'il est identifié sur la pierre par l'auteur du *corpus* avant toute interprétation » selon la justification qu'en donne J. Gascoü dans la note éditoriale qui ouvre le volume. Cette présentation est suivie par la reproduction en minuscules du texte aligné à g., avec développements, et la traduction

de celui-ci. Enfin, la notice se termine par un commentaire très complet, qui ne laisse dans l'ombre aucun aspect de la nomenclature des personnages et de leur position sociale, et une proposition de datation du texte.

Ce premier volume fait connaître trente-trois dédicaces religieuses à Vienne même et trois dans la partie traitée du territoire de la cité, sans qu'une divinité bénéficie d'une dévotion particulière ; aucune n'est accompagnée d'une épiclese celtique. En revanche, les dédicaces en l'honneur de l'empereur et de la maison impériale privilégient la famille julio-claudienne (huit occurrences sur treize, n^{os} 34-41) et l'on notera en particulier les deux dédicaces successives du temple du culte impérial, identifiables par les trous de fixation des lettres de bronze sur la frise et l'architrave du monument (n^o 34). En plus de cette double dédicace, l'épigraphie monumentale est représentée par trois textes majeurs : la dédicace fragmentaire de l'enceinte coloniale de Vienne (n^o 47), dont la construction est habituellement rapportée à Auguste mais dont, selon P. Gros, rien dans le texte conservé n'exclut qu'elle puisse être liée à l'élévation de la cité au rang de colonie romaine entre 35 et 41 ; l'inscription dédicatoire, encore plus fragmentaire, de l'odéon, réduite à ce nom qui présente la particularité d'être rare en épigraphie ; les neuf textes (huit identiques, n^{os} 84, 1-8, et un différent, n^o 85) rappelant en divers lieux de la ville la donation de l'aqueduc de la Gère par deux quattuorvirs de l'époque de la colonie latine.

Les dédicaces honorifiques et les épitaphes font pénétrer au cœur même de la société du chef-lieu de la cité. Elles font connaître nombre de membres de l'élite municipale : cinq quattuorvirs de l'époque de la colonie latine en plus des donateurs de l'aqueduc de la Gère ; sept questeurs, six édiles et douze duumvirs de la colonie romaine, dont la magistrature la plus élevée, le *triumvirat* par l'administration des domaines publics, est attestée dans ce premier volume du *corpus* viennois par un nombre égal d'inscriptions au chef-lieu (n^{os} 62-63, 68) et à l'extérieur de celui-ci (n^{os} 303, 315, 317). L'inscription de l'un d'eux, Q. Valerius Macedo (n^o 303), est d'autant plus intéressante qu'elle constitue un exemple du passage possible de l'élite municipale aux élites « nationales », refusé en fait par l'intéressé qui n'a pas accepté l'offre du laticlave par Hadrien, très probablement (on aurait souhaité que l'auteur de la notice en fasse état expressément) parce que la réglementation en vigueur l'aurait contraint à vendre à des conditions désavantageuses une partie de ses biens en Narbonnaise pour en acquérir en Italie à un prix élevé. Vienne est connue pour avoir été avec Nîmes l'une des deux *ciuitates* de la Gaule dont

furent originaires le plus de personnages ayant appartenu aux deux ordres nobiliaires romains ; si les inscriptions qui rappellent les noms de ces sénateurs et de ces chevaliers viennent surtout de l'*ager viennensis* du fait des possessions terriennes qui constituaient l'essentiel de leur fortune, l'épigraphie du chef-lieu de la cité, siège de la vie publique, n'en fait pas moins connaître nombre d'entre eux : on y relève les noms de dix sénateurs, en particulier deux membres de la célèbre famille des *Bellici* (n^{os} 50, 55), parvenus tous deux au consulat, et l'autel des comédiens « asiaticiens » (n^o 117) évoque le nom de D. Valerius Asiaticus, qui fut le premier sénateur non seulement de Vienne, mais de la Narbonnaise et de toute la Gaule à accéder au consulat en 35 ; quatorze inscriptions rappellent le souvenir de onze chevaliers, parmi lesquels on note sous Trajan D. Julius Capito (n^{os} 62-64), que l'on retrouve dans la région lémanique avec d'autres membres de sa lignée qui y étaient richement possessionnés, et à l'époque sévérienne C. Julius Pacatianus (n^o 65), parvenu après un long parcours dans des emplois procuratoriens à la préfecture de la nouvelle province de Mésopotamie.

La moisson n'est pas moins abondante pour d'autres classes de la société, grâce surtout aux épitaphes qui constituent la grande majorité des inscriptions. Trois constatations s'imposent. D'une part, les pérégrins, porteurs d'un nom unique suivi d'un patronyme, ne sont qu'une minorité ; rien d'étonnant à cela dans une cité pourvue du statut de colonie romaine dès le deuxième quart du 1^{er} s. Il s'agit soit surtout de Viennois que les critères habituels de datation permettent de placer à la haute époque (ainsi n^o 180 : un nom latin suivi d'un patronyme gaulois témoignant d'une romanisation onomastique précédant la romanisation juridique), soit parfois d'*incolae* (ainsi un n^o 126 : un Bellovaque datable du 1^{er} s., appartenant à une cité pourvue seulement du droit latin). D'autre part, les noms gaulois sont fréquents dans les nomenclatures des citoyens, qu'il s'agisse de porteurs de *tria nomina* (n^o 136) ou de *duo nomina* seconde manière (n^o 135). Enfin, on relève l'abondance des *cognomina* de type gréco-oriental pour les hommes et les femmes, indiquant clairement une origine servile lorsque figure pour eux la qualité d'affranchi (ainsi le couple du n^o 199) ou la faisant suspecter quand elle manque (ainsi la famille du n^o 118) ; il est peu fréquent de pouvoir rattacher ces affranchis à un membre de l'élite municipale (n^o 72 *a-b*, affranchi de deux questeurs) et il aurait alors été bon de rappeler dans la notice de D. Trebonius Abascantus (n^o 205) que le gentilice de ce personnage portant un *cognomen* gréco-oriental est aussi

celui du *duumvir* viennois Q. Trebonius Rufus connu par une lettre de Pline le Jeune (*Epistulae*, IV,22) et qu'il était ainsi, selon toute vraisemblance, un affranchi de cette famille et peut-être du *duumvir* lui-même, puisque le texte est datable du II^e s. Si les affranchis sont ainsi nombreux, en revanche la mention de la qualité d'esclave ne se rencontre qu'une fois (n° 20) et les noms uniques sans dénomination patronymique, qui font suspecter cette condition, ne sont pas nombreux, qu'ils soient de type gréco-oriental (n° 114 : un père et son fils) ou latin (n° 134 : un ménage).

Pour une ville dont l'activité économique paraît prouvée par les grands entrepôts découverts sur la rive droite du Rhône, il est étonnant d'en trouver peu de témoignages dans son épigraphie : les métiers du bâtiment sont représentés seulement par la corporation des charpentiers (n° 71), le commerce par des marchands de sayons (nos 120, 121, 124) et un négociant en vins (n° 7) ; cela constitue un contraste complet

avec l'image que l'épigraphie donne du paysage économique lyonnais.

Ce premier volume du *corpus* viennois se termine par un index très détaillé, témoignant de la richesse des informations que l'on peut y trouver. Innovation intéressante, dans les différentes rubriques habituelles, les noms et les formules sont présentés transcrits dans la forme où ils apparaissent dans le texte. Les tables de concordance avec les autres recueils épigraphiques acheminent de faire de ce volume un outil indispensable à tout chercheur ; les deux volumes qui suivront achèveront de faire de l'ensemble une somme dont il convient de féliciter dès maintenant le directeur et ses collaborateurs.

Olivier Richier,

Université de Nancy 2 / Centre Albert-Grenier,
3, place Godefroy-de-Bouillon,
54000 Nancy.

Ferdière Alain, *Les Gaules (Provinces des Gaules et Germanies, Provinces Alpines)*, II^e s. av. J.-C. - V^e s. apr. J.-C., Paris, Armand Colin, 2005, 1 vol. 21 × 24, 446 p., fig. ds t.

C'est un épais ouvrage de 447 p. qu'A. Ferdière propose ici à un public de chercheurs, de curieux et d'étudiants, des deuxième et troisième cycles d'histoire principalement si l'on s'en rapporte au catalogue de l'éditeur. Après des prolégomènes consacrés aux sources, à l'historiographie et à la période antérieure à la conquête de la Transalpine, l'A. s'engage dans un survol en trois étapes, de 125 av. n. è. au changement d'ère, du changement d'ère à la fin du II^e s., et, pour finir, des Sévères à la fin de l'Empire. Cherchant à allier archéologie et histoire, le texte proprement dit est complété par un glossaire (remettre les mots – par ex. : « *ager* – archéozoologie, arien, annone » – dans un ordre alphabétique constant), par un index des noms propres bien utile, et par un index des noms communs dont les clés sont parfois peu pertinentes : ainsi, « rivières » renvoie aux « nombreuses épaves découvertes en lacs et rivières » (p. 257) mais « lac » n'apparaît pas dans l'index, non plus qu'« épave », sujet abordé pourtant, bien sûr, dans les chapitres touchant à l'économie (p. 110 par ex.). Le texte est complété par vingt-quatre figures, parfois peu significatives faute d'un plus long développement (fig. 11 par ex.), d'un choix d'échelle (fig. 12) ou d'une reprise gra-

phique (fig. 10) qui rendraient le document plus exploitable et parlant. La mise en page sur un recto et un verso des fig. 17 et 24 est, au reste, peu heureuse.

Un autre, et riche, complément au texte principal est constitué par une très copieuse bibliographie, qui non seulement renvoie aux sources, et souvent aux sources textuelles antiques, mais permet aussi d'aller beaucoup plus loin si on le souhaite, dans une documentation touffue – au point qu'une fois l'A. s'y est perdu : on corrigera (p. 163) les numéros de note « 232 » et « 233 » en « 224 » et « 225 ». Précieux sont ici les encadrés qui débroussaillent véritablement des bibliographies thématiques, par ex. sur « les cités et les villes » (p. 194-200), « l'occupation du sol » (p. 207-212), les « sépultures et nécropoles » (p. 273-275), etc. : ils concernent principalement les chapitres les plus archéologiques.

Et en effet, si, dans chacune des trois étapes de ce survol de la Gaule, l'histoire événementielle ou institutionnelle est scrupuleusement racontée, le texte principal s'allège beaucoup sur les questions plus archéologiques, au point de n'être parfois qu'un fil auquel se rattachent les renvois bibliographiques.

Ainsi, par ex., n'apprend-on de l'équipement urbain (p. 202-205) que la liste des édifices (forum, théâtre, thermes, etc.) nécessaires ou facultatifs à la caractérisation d'une ville romaine typique dans l'Empire, alors que chaque construction monumentale reflète un choix politique de la *civitas* : la construction, en Arles, d'un amphithéâtre flavien qui domine la ville aux dépens de l'enceinte augustéenne témoigne pourtant, elle aussi, et comme ailleurs un texte peut le faire, de deux moments d'histoire, et de l'évolution historique de la société. Il est au reste dommage que, dans le même chapitre, A. Ferdière continue à entretenir l'illusion, issue pourtant d'un « effet de sources », qu'il n'y a guère dans les villes gallo-romaines que des maisons « souvent construites «à la romaine» (*domus*) » (p. 205), alors qu'à Lyon (sites du Verbe Incarné, de la rue des Farges, de Saint-Pierre), Orange (site de Saint-Florent) ou Augst, par ex., apparaît la diversité des plans. De même, dans le chapitre qui évoque « la religion et les pratiques funéraires » à l'époque impériale (p. 266-277), dont A. Ferdière ne mésestime pas le poids dans la vie sociale antique, ne trouve-t-on dans le fil du texte pas de commentaires sur la notion d'« interprétation » des divinités, alors que le mot est employé, mot qui n'apparaît pas davantage dans le glossaire. Et cet autre fait d'histoire qu'est l'arrivée de cultes orientaux est résumé en une phrase (p. 272) sur les « divinités exogènes »,

plus propre à faire croire qu'elles s'opposent aux divinités « indigènes » qu'à éclairer le phénomène : le souci de faire court devient caricature.

Paradoxal de la part d'un A. dont nul n'ignore la contribution à l'archéologie, ce parti, ou ce travers aux yeux d'un archéologue, s'explique sans doute par l'objectif visé : fournir en archéologie des repères aux historiens apprentis ; et, de ce point de vue, on mesure le chemin parcouru, par ex., depuis l'*Histoire de la Gaule romaine (120 av. J.-C. - 451 apr. J.-C.)* de J.-J. Hatt. Mais cet ouvrage est sans doute aussi révélateur d'un moment intermédiaire dans la constitution de la discipline archéologique, dont A. Ferdière a souligné (p. 17) l'apport depuis une quarantaine d'années. De cette masse documentaire, dont il nous donne les clés bibliographiques, les synthèses que P. Gros appelait de ses vœux il y a quinze ans dans *La France gallo-romaine* (« une histoire à réécrire ? », p. 10-14) restent à faire, thème après thème : munis de cet efficace « manuel au sens strict du terme », pour reprendre l'expression d'A. Ferdière (p. 7), ce sera la tâche des chercheurs à venir.

Jean-Claude Béal,

Université Lumière-Lyon 2,
7, rue Raulin,
69007 Lyon.

Török László, *After the Pharaohs, Treasures of the Coptic Art from Egyptian Collections, Museum of Fine Arts, Budapest, 18 March - 18 May 2005*, cat. expo., Budapest, Museum of Fine Arts, 2005, 1 vol. 24,5 × 29,5, 278 p., fig. ds t.

L'exposition couvre les III^e-VII^e s. apr. J.-C., avec quelques tissus et icônes des XII^e-XVIII^e s. Elle réunit 206 objets provenant du Musée copte du Caire, du Musée gréco-romain d'Alexandrie, du nouveau Musée national d'Alexandrie et de collections hongroises. L'A. propose des arguments supplémentaires aux recherches sur la chronologie, le style et le contexte social de l'art copte en reprenant les thèses exposées dans son livre *Transfigurations of Hellenism, Aspect of Late Antique Art in Egypt, AD 250-700*, Leyde / Boston, 2005.

Un chapitre est consacré à l'histoire et à la société dans l'Égypte de l'Antiquité tardive et de la période byzantine jusqu'à l'époque islamique (III^e-X^e s.). Il remarque justement que l'Égypte est intégrée économiquement et culturellement au

monde méditerranéen baigné par l'hellénisme et la romanité. Les archives du notaire et poète Dioscore d'Aphrodité (VI^e s.) sont en cela tout à fait exemplaires de l'influence de la culture grecque sur un notable de village issu d'une famille chrétienne. Il aurait fallu citer la thèse publiée par Jean-Luc Fournet, *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e s., La bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité (MIFAO, 115/1-2)*, Le Caire, 1999. Ce même chercheur organisa en 2005 un colloque international, *Les archives de Dioscore d'Aphrodité cent ans après leur découverte, Histoire et culture dans l'Égypte byzantine*, Strasbourg, 8-10 décembre 2005.

Le catalogue de l'exposition est divisé en seize chapitres, constitués chacun d'un texte introductif suivi des notices d'objets :

— 1. Permanence et changement : la culture égyptienne traditionnelle, adoptée par les Grecs et les Romains, est confrontée à la culture hellénique à travers deux figurines en terre cuite, témoins de deux styles différents, figurines magiques retrouvées à la fois sur des sites païens et chrétiens.

— 2. Disparité et convergence : le milieu gréco-égyptien ; le syncrétisme religieux, marqué par l'assimilation des divinités du panthéon gréco-romain aux divinités égyptiennes, se retrouve dans les formes artistiques : stèles de Kom Abou Billou (fin 1^{er} s. av. J.-C. - milieu du 3^{es} s. apr. J.-C.).

— 3. Art hellénistique de la période romaine : l'art alexandrin, branche de l'art hellénistique apparu dans le monde méditerranéen depuis Alexandre, incorpore les styles grec et romain, parfois liés à l'iconographie égyptienne.

— 4. Manifestation des styles de l'élite dans l'Antiquité tardive 1. Art d'Oxyrhynchos et de Tebtynis des 4^{es} et 5^{es} s. : on regrette qu'il n'y ait pas de carte de l'Égypte pour situer les sites nommés dans les textes et les notices. L'A. indique que, avec l'intégration de l'Égypte dans le monde romain, le déclin des grands temples et la prédominance des formes et des styles classiques, l'élite égyptienne est identifiée non plus par son origine ethnique mais par son statut social et sa culture. Le caractère proprement égyptien des œuvres précédentes se dilue dans ce style, véhiculé par les reliefs en marbre « servant de lest aux bateaux de blé revenant de Rome puis de Constantinople » (p. 67). Cette proposition reprise à la p. 183 se réfère à une hypothèse non fondée de H.-G. Severin (n. 396).

— 5. 1. Manifestation des styles de l'élite dans l'Antiquité tardive 2. Création d'un style égyptien ; textiles de style géométrique et « en silhouette » : les plus anciens exemplaires actuellement datés (début du 1^{er} s. apr. J.-C.) proviennent du Proche-Orient ; en Égypte, ils sont datés du milieu du 3^{es} s.

— 6. Traditions classiques et identité de l'élite dans le royaume des morts : les sculptures d'Oxyrhynchos et d'Hérakléopolis Magna proviennent de monuments funéraires païens, influencés par les formes architecturales et le style gréco-romains ambiants. L'iconographie est liée à la déification du défunt assimilé le plus souvent à des divinités du panthéon grec et romain (voir aussi M.-H. Rutschowskaya, *Conques et tympans du Musée du Louvre, ΘΕΜΕΛΙΑ, Sprachen und Kulturen des Christlichen Orients*, 3, Wiesbaden, 1998, p. 289-292). À propos de la sculpture n° 49, l'A. pense que le centaure et sa proie ont été exécutés par un

maître ; l'acanthé, par un artiste moins habile. Cette affirmation semble aussi difficile à affirmer que la reconnaissance d'un style « dur » et d'un style « doux », maintenant abandonnée. P. 106, n° 50 : les clefs de voûte n'existent pas au 4^{es} s. ; il s'agit plutôt d'un fragment de frise ou de conque découpé.

— 7. Images de la vie aisée : manifestation et style ; l'exposition présente des objets de matériaux divers permettant d'évoquer le mobilier de riches maisonnées, dont on retrouve les équivalents dans tout l'Empire.

— 8. Art pour les moins riches : l'A. remarque justement que la qualité d'exécution d'une œuvre d'art n'est pas forcément la marque d'un déclin. Il rattache donc ces œuvres aux besoins d'une classe moins riche de la population. S'il n'a pas vraiment tort, il est cependant difficile de discerner les différences entre les n°s 60-61 et 82-100, entre les n°s 55, 62-64 et 101-102 (à part l'iconographie). Il omet de préciser que l'utilisation de l'os était un parfait succédané qui permettait aux objets d'avoir l'apparence de l'ivoire à peu de frais.

— 9. Christianisation de l'art égyptien : double lecture ; à Hérakléopolis Magna, les mêmes ateliers travaillaient pour les chrétiens et pour les païens. Les stèles des mères allaitant un enfant sont mises en relation avec les statuettes en terre cuite magiques communes aux païens et aux chrétiens. Ajouter p. 157, n. 351 : M. Zibawi, *Bagawat, Peintures paléochrétiennes d'Égypte*, Paris, 2005. Comme indiqué p. 157 et n. 354, le manuscrit de la *Glazier Collection* (New York, Pierpont Morgan Library, 4^{es} ou 5^{es} s.) fournit le premier exemple d'un livre décoré (croix de vie) ; voir J. Leroy, *Les manuscrits coptes et coptes-arabes illustrés*, Paris, 1974, p. 54 et 57-58, et pl. 2, 1. L'A. indique p. 161, n° 106, que l'oiseau porte dans ses serres soit le foudre de Zeus, soit un feuillage : il s'agit plutôt de la queue éployée de l'oiseau ; voir S. Sauneron et R.-G. Coquin, *Catalogue provisoire des stèles funéraires coptes d'Esna, MIFAO, CIV, 1980*, p. 243, n°s 11-12 et pl. XLI, A et B ; p. 244, n° 16 et pl. XLII, A ; p. 245, n° 17-18 et pl. XLII, B-C ; p. 248, n° 25 et pl. XLIV, B. Les mêmes oiseaux, représentés la queue « rejetée » sur un côté, confirment cette lecture ; une frise en ornaît le chœur de la cathédrale de Faras en Nubie (VII^{es} s.) ; voir Faras, *Die Kathedrale aus dem Wüstensand*, Vienne, 2002, n°s 38-40, p. 108-110.

— 10. Images du paradis : stèles et frises architecturales provenant de monuments funéraires. On ne comprend pas pourquoi l'A. n'a pas repris la traduction complète et correcte de la stèle n° 125 faite pour l'exposition *L'art copte en*

Égypte, 2 000 ans de christianisme, Paris / Agde, 2000-2001, p. 127, n° 103.

— 11 et 12. Témoignage ecclésiastique - Art des grands monastères : il y a une grande unité dans les objets de ces deux sections, et il est tout à fait possible que ceux du chap. 11 proviennent aussi de monastères. L'A. affirme, p. 183 et p. 202, que l'utilisation de *spolia* était déterminée par des considérations idéologiques et non par manque d'artisans ou de ressources financières, ce qui me paraît infondé par manque de témoignage écrit et dans la mesure où la coutume du réemploi, quelle qu'en soit l'époque, repose sur des raisons économiques et pratiques ; voir, par ex., les reliefs coptes remployés dans les mosquées de Baouit (J. Maspero, *Fouilles exécutées à Baouit* [MIFAO, LIX, 1943, pl. II] et Dashlout (E. Chassinat, *Fouilles à Baouit* [MIFAO, XIII, 1911, pl. III-VI]. P. 184, n° 130 : comment sait-on que ce chapiteau a été importé à moitié fini et terminé en Égypte ? P. 188, n. 406 : la datation 734/735 apr. J.-C. du linteau de l'église Al-Mu'allaqa a été définitivement confirmée par J.-L. Fournet, L'inscription grecque de l'église Al-Mu'allaqa, Quelques corrections, *BIFAO*, 93, Le Caire, 1993, p. 237-244. P. 196, n° 138 : ajouter *Égypte, Égypte, Chefs-d'œuvre de tous les temps*, cat. expo. Paris, Institut du monde arabe, 16 juillet 1989 - 14 janvier 1990, Milan, 1989, p. 70-71 et p. 74, n° 13. P. 198, à propos du décor sculpté du Deir el-Abiad, voir Ph. Akermann, *Le décor sculpté du couvent Blanc*, Le Caire, IFAO, 1977. Des travaux de conservation des peintures et des fouilles sont entreprises actuellement par le Consortium for the Research and Conservation in the Monasteries of the Sohag Region, placé sous les auspices de l'American Research Center in Egypt ; voir Darlene L. Brooks Hedstrom, An Archaeological Mission for the White Monastery, *Coptica*, 4, 2005, p. 1-26. P. 202 : la démonstration de Severin indiquant que les églises de Baouit étaient à l'origine des monuments funéraires dans une nécropole ensuite occupée par les chrétiens n'a aucun fondement. Des fouilles ont été reprises dans le monastère de Baouit depuis 2002 par une équipe du Musée du Louvre / IFAO ; voir M.-H. Rutschowskaya, Fouilles du monastère copte de Baouit (Moyenne Égypte), Musée du Louvre / Institut français d'Archéologie orientale du Caire, Saison 2002-2003, *La Revue des musées de France, RLouvre*, 2, avril 2004, p. 27-30. Marie-Hélène Rutschowskaya, « Reprise des fouilles françaises à Baouit : Louvre/Ifao 2002-2003 », dans

Nathalie Bosson, Anne Boud'hors éd., *Actes du VIII^e Congrès international d'études coptes (Paris, 28 juin-3 juillet 2004)*, Louvain-Paris, Dudley, 2007, p. 311-322.

— 13. L'impact de l'art majeur : céramique décorée ; présentation de céramiques peintes de belle qualité.

— 14. Jouets et magie : formes simples ; ces objets auraient pu être placés dans les chap. 7 ou 8.

— 15. Art copte après la conquête arabe : bien que ce soit indiqué discrètement p. 260, n. 567, il aurait fallu insister sur le regain du monachisme au VIII^e s., comme en témoignent les Kellia, les églises des monastères du Ouadi Natroun, celles des couvents près d'Esna (Deir esh-Shouhada et Deir el-Fakkhour), du monastère Saint-Siméon d'Assouan et des monastères de saint Antoine et de saint Paul, qui furent embellis de peintures entre le VIII^e et le XV^e s. Aux XII^e-XIII^e s. on assiste à une véritable « renaissance » culturelle en langues copte et arabe : c'est l'âge d'or des manuscrits enluminés (voir *L'art copte en Égypte, 2 000 ans de christianisme*, Paris-Agde, 2000-2001, p. 57, 73-88 ; M. Capuani, *L'Égypte copte*, Milan, 1999, p. 243-248).

— 16. 1 / Permanence et changement ; 2 / À travers deux thèmes iconographiques sur les tissus (danseurs et animaux), l'A. propose de montrer l'évolution stylistique des formes. Il reprend l'idée de l'exposition du Musée Dobrée à Nantes où, à travers les thèmes du danseur et du cavalier, étaient posés les problèmes de style, d'ateliers et de datations : voir *Au fil du Nil, Couleurs de l'Égypte chrétienne*, Paris, 2001, p. 147-165.

Ce catalogue est superbement illustré de photos couleurs parfois pleine page. Le parti pris du parcours basé en grande partie sur les styles et sur l'acquisition des œuvres par les différentes classes sociales (élite riche, population plus ou moins aisée) ne me paraît pas judicieux, dans la mesure où il conduit forcément l'A. à porter un regard très subjectif. L'intégration des objets dans le cadre de vie des Coptes, permettant de comprendre la civilisation de ces chrétiens du Nil, est malheureusement absente.

Marie-Hélène Rutschowskaya,

Musée du Louvre,
Département des Antiquités égyptiennes,
34-36, quai du Louvre,
75058 Paris Cedex 01.

Aghali-Zakara Mohamed, Drouin Jeannine éd., *Inscriptions rupestres libyco-berbères – Sahel nigéro-malien (École pratique des Hautes Études, II, Hautes Études orientales, 42, Moyen et Proche-Orient, 3)*, Genève, Droz, 2007, 1 vol. 15 × 22, XI + 128 p., pl. en coul. ds le t.

La langue libyque, et la longue histoire qui conduit vers le berbère moderne, suscitent de nouvelles recherches et, pour replacer dans ce cadre le présent ouvrage, elles sont largement tributaires de l'épigraphie et de la philologie. Le colloque de Casablanca s'est interrogé sur *Les débuts de l'écriture au Maghreb* (Colloques de la Fondation du roi Abdul-Aziz Al Saoud, 17-18 janvier et 18-19 avril 2002). L'IRCAM, Institut royal de la culture amazighe, à Rabat, a une notable activité éditoriale où, pour le sujet qui nous intéresse, on remarque le travail de recensement épigraphique d'un groupe de jeunes chercheurs (Ahmed Skounti, Abdelkhalek Lemjidi et Mustapha Nami), qui viennent de publier *Tirra* (2003), qui concerne 60 inscriptions rupestres tiffinagh, parmi lesquelles on relève pour leur ancienneté celles de Taouz, et plus encore celles de Tisserfine (Figuig). En Tunisie, la chaire Ben Ali de l'Université Al Manar organise une série de colloques, et leurs titres, *Le Sahara, lien entre les peuples et les cultures* (Douz), *Osmose ethnoculturelle en Méditerranée* (Mahdia), *Le Sahara et l'homme* (Douz), montrent le rôle qu'y tient le monde libyco-berbère. En Algérie, un colloque, *Le patrimoine culturel immatériel amazigh*, a eu lieu les 28 et 29 juin 2005 sous les auspices du Haut Commissariat à l'Amazighité et vient d'être suivi d'un second (21 mars 2007), colloques où l'épigraphie et la philologie ont eu une large place. En France, nous disposons de *La Lettre du RILB (Répertoire des inscriptions libyco-berbères)*, précieuse feuille d'informations (1-1995, 12-2006). Cette activité et cet intérêt s'expliquent si l'on se rend compte que le travail d'inventaire, de publication et d'analyse a devant lui un très vaste champ de recherche, telle est la quantité d'inédits, qui attendent une publication moderne, et de gisements d'inscriptions à examiner.

Voici donc maintenant deux sites du Sahel, et donc du Sud du Sahara. L'un, non loin d'Abalah, *Iwelen* au Niger (Iwelen signifie « fragments de poterie », auxquels ressemblent les jonchées de cailloux du site). L'autre, à la frontière du Mali, à une quarantaine de kilomètres d'Iwelen : *Adar* (la petite vallée, le pied de l'éminence) en *Bukar*. Nous sommes chez les *Iwellemeden* (p. 13), qui parlent la *tarwellemmet* de la famille du touareg (« donc... une langue connue », nous dit L. Garland, dans une attentive préface), et qui évoluent dans la grande plaine de l'Azawagh.

De gros rochers ont fourni 66 « lignes » d'inscriptions à Iwelen et 43 à AeB (mais numérotées de 67 à 109). Une large illustration en couleur permet de repérer les inscriptions sur les rochers, parfois avec quelque peine, ce qui permet de se rendre compte des difficultés du déchiffrement original. On se rappellera que l'écriture est consonantique, avec deux semi-voyelles Y et W, et (p. 8) une voyelle finale indifférente (très intéressante quand on pense au déchiffrement du libyque). Les auteurs nous fournissent les commentaires les plus précis sur l'alphabet utilisé (et un tableau pour nous guider, p. 28). Les mots ne sont pas séparés, les lignes (horizontales, verticales, boustrophédon, sinueuses...) sont sans orientation obligatoire et le sens de lecture (cependant indiqué souvent par une formule initiale, ou l'orientation de certaines lettres) n'est pas prédéterminé. On ne peut s'étonner alors que des textes soient indéchiffrables, ou plutôt, bien souvent, susceptibles de plusieurs sens. En fait, l'écriture a ce caractère bien connu ailleurs aussi d'exprimer des messages pour initiés, et d'être quelquefois volontairement énigmatique. Ces remarques, qui vaudront sans doute encore pour d'autres publications, impliquent des difficultés considérables, qui ont été maîtrisées ici avec une compétence inégalée.

Chaque inscription est présentée en transcription tiffinagh, puis en transcription latine, puis en berbère vocalisé, puis en traduction, et assortie d'un commentaire polyvalent. Certains textes sont une simple présentation : « Fatima » (car une partie des noms sont d'origine arabe), « c'est moi Akotay ». D'autres donnent de brèves nouvelles (« Atta est en bonne santé »), mentionnent des allées et venues (« Akha est revenu ») ou proclament leurs sentiments (« C'est moi qui aime Umma »). On trouve des réflexions : « C'est le courage que j'aime », à moins qu'il ne faille comprendre : « C'est Téhélé que j'aime », mais Asis nous dit qu'il « aime les hommes généreux ». Nous ignorons souvent le sens des allusions : « C'est au-dessus de tes forces », dit quelqu'un. Il n'est pas surprenant du tout qu'il faille proposer quatre traductions de la même ligne (« il chérit sa fille ; il aime Lasu ; il veut recommander ; il aime la langue / le langage ») ou deux très différentes : « c'est moi qui ai égorgé Elelli Belkhu » (peut-être métaphoriquement) ou « hé, j'ai vu des points d'eau (quand) j'ai traversé

(la vallée d'Abalakh ». On est très intéressé quand on pense ainsi identifier ce toponyme et peut-être une dizaine d'autres, ainsi que quelques noms de tribus. On apprend aussi, peut-être, que Teghisat est près d'accoucher, qu'un autre « commence le chemin de la chanson » qu'il « ne maîtrise pas », et qu'on a peut-être fait une méchante farce à quelqu'un. On nous parle peu de l'eau (79 ? 80 ? 90 ? 104 : un puisard dont on filtre l'eau) et jamais de chameaux ou de bétail (le « faon d'antilope » désigne probablement une jeune femme, ainsi que « la chevette »). De quoi et comment vivait-on ? C'est visiblement trop peu important pour qu'on le mentionne, à moins que le dire ne soit pas du rôle de l'écriture. Le classement des textes que nous proposent les auteurs (p. 21-22 et 26), l'affirmation identitaire, les déplacements, les rapports sociaux et affectifs, seront certainement utiles pour d'autres publications à venir.

Une société grave ainsi sur les rochers sa préoccupation de l'éphémère, mais nous offre une riche documentation onomastique (plus de 100 anthroponymes) et la matière d'un très riche exposé philologique : alphabet et écriture, et syntaxe. On note que l'écriture d'Iwelen est majoritairement verticale, mais surtout dans le sens haut-bas ; et qu'à AeB elle est généralement horizontale, alors que les stèles libyques du Maghreb sont généralement écrites verticalement de

bas en haut. Mais, depuis ces stèles libyques, la distance chronologique (les inscriptions sont essentiellement contemporaines) et spatiale est importante. Nous sommes au Sud-Est de l'Adrar des Ifoghas. À l'Ouest des deux sites, à quelque 250 km, le Niger coule vers le Sud-Est, de Gao à Niamey. Gao, grâce à la vallée du Telemsi et aux puits célèbres de Tin Zouaten, Timmissao, In Ziza ou Ouallen, est le point d'arrivée des caravanes du Maghreb et, par le Hoggar et Ghat, du Fezzan. Dans la direction opposée, à 600 km à l'Est, on rencontre Agadez et la « montagne aux écritures » de l'Air (et on regrette qu'il soit peu probable de lire le nom de l'Air, « yr » sur la ligne 92 d'AeB). Un jour viendra où l'on pourra décrire l'extension et les cheminements de l'héritage libyque en direction et à l'intérieur du Sahel.

C'est donc une enquête modèle que nous offrent les auteurs : vraiment un modèle qui, lorsqu'il sera souvent imité, nous permettra enfin de mieux connaître une langue qui a maîtrisé à son usage la révolution alphabétique à la fin du II^e millénaire, et qui est florissante trois millénaires plus tard.

René Rebuffat,

*École normale supérieure, Laboratoire d'archéologie,
45, rue d'Ulm,
75230 Paris Cedex 05.*

Bintliff John éd., *A Companion to Archaeology*, Oxford, Blackwell, 2006, 1 vol. 17 × 24,5, XXIV + 544 p., fig. ds t.

Ce gros livre, version *paperback* d'un livre d'abord paru en 2004, est un recueil de vingt-sept articles, groupés en quatre sections, qui proposent une revue complète de tous les aspects de l'archéologie, depuis ses objets et ses méthodes jusqu'à ses implications pour l'environnement et la politique, en passant par l'histoire de la discipline et ses perspectives d'avenir.

Il s'agit en fait d'une réflexion approfondie sur les buts de l'archéologie et sur sa place dans le monde moderne, comme science du passé et comme élément pouvant participer, grâce à la connaissance du passé, à une meilleure appréhension du futur. C'est donc une entreprise qui répond au souhait d'originalité que formule l'éditeur dans sa préface.

La première section, intitulée « Thinking about Archaeology », regroupe seulement deux articles, et se présente comme une réflexion méthodologique sur les aspects récents de la science archéologique.

La deuxième section, « Current Themes and Novel Departures », contient huit articles qui font le point sur des aspects particuliers de l'archéologie d'aujourd'hui, sur des thèmes de recherche ou des méthodes apparus assez récemment, comme les liens avec la génétique (chap. 3), la question du genre (chap. 5), les liens entre culture matérielle et langage (chap. 4), l'usage de la technologie (chap. 9), les problèmes de chronologie (chap. 7 et 10), ou l'importance de la sociologie (chap. 6).

La troisième section, « Major Traditions in Archaeology in Contemporary Perspective », explore à travers onze articles les transformations apportées ces dernières années dans les grands domaines de l'archéologie : archéologie des peuples indigènes (chap. 13), archéologie classique (chap. 14), archéologie des mondes modernes (chap. 15), et les relations de l'archéologie avec d'autres domaines connexes : archéologie et environnement (chap. 16-18), archéologie et art (chap. 19), archéologie et sciences dures (chap. 20-21).

La dernière section (six articles), « Archaeology and the Public », s'intéresse aux aspects « extériorisés » de l'archéologie : politiques publiques de gestion de l'archéologie en Europe et aux États-Unis (chap. 22-23), archéologie et musées (chap. 24), place de l'archéologie dans la société moderne, à travers ses rapports avec l'anthropologie (chap. 25), la politique en général (chap. 26) et avec la politique écologique (chap. 27).

Chacun de ces articles est rédigé par des archéologues de renom, dont la recherche est dirigée par la réflexion sur ces différentes questions. On obtient donc au total un livre dense, parfois un peu abstrait, qui apporte de nombreuses pistes à l'archéologue soucieux de définir les buts de son action. Son abord est cependant assez difficile et risquerait de rebuter un débutant. Une dernière remarque : conformément à une habitude qui semble s'installer chez nos collègues anglo-saxons, les articles comportent très peu de notes, mais une riche bibliographie est proposée à la suite de chaque article.

Marion Muller,

HALMA / IPEL UMR 8164,
CNRS / Université de Lille 3 / MCC,
BP 60149,
59653 Villeneuve-d'Ascq Cedex.

Kiderlen Moritz, avec des photographies de Hans-Peter Klut, *Die Sammlung der Gipsabgüsse von Anton Raphael Mengs in Dresden, Katalog der Abgüsse, Rekonstruktionen, Nachbildungen und Modelle aus dem römischen Nachlass des Malers in der Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen Dresden*, Dresde, Biering & Brinckmann / Staatliche Kunstsammlungen Dresden, 2006, 1 vol. 22,7 × 23,3, 503 p., fig. ds t.

M. Kiderlen présente une analyse exhaustive des moulages en plâtre du peintre Anton Raphaël Mengs (1728-1779) dans les collections nationales de Dresde, provenant de la collection romaine du peintre. À la suite de l'inondation par l'Elbe en 2002, ils ont été transférés en 2005 de l'Albertinum au musée des Arts décoratifs. La remarquable étude de K. est parée d'une présentation de qualité ; les éloges s'adressent donc aussi au photographe, H.-P. Klut, et à l'éditeur. Après avoir replacé la collection des plâtres dans son contexte historique, dont la lecture est passionnante, K. aboutit au classement des pièces.

L'ouvrage se compose de trois parties. La première est consacrée à l'étude historique subdivisée en neuf points. Le premier chapitre décrit la vie artistique internationale de Raphaël Mengs dans l'Europe du XVIII^e s. Puis l'A. aborde l'histoire des moulages de la collection de Mengs à Dresde sous de multiples facettes, résultant de ses recherches novatrices mêlées à ses propres réflexions. La deuxième partie (chap. 10) reproduit le premier catalogue des moulages de Mengs à Dresde, acquis en 1782 après son décès à

Rome. Ce somptueux catalogue a été rédigé par Matthäi en 1794 : un texte en français et des aquarelles présentant les moulages dans les galeries des écuries ducales. La troisième partie comprend le catalogue des œuvres moulées conservées à Dresde aujourd'hui.

Étudier les moulages de Mengs dans la collection de Dresde était une entreprise difficile : à partir du dernier quart du XIX^e s., la notoriété des moulages de Mengs était éclipsée par celle de nouveaux moulages provenant des fouilles archéologiques, surtout de Grèce, comme dans toutes les collections universitaires. Les reconstitutions en plâtre des sculptures du fronton Ouest du temple de Zeus à Olympie complétées par G. Treu, directeur de l'Albertinum et ancien fouilleur du temple, étaient appréciées et leurs copies furent acquises par des académies étrangères (comme par le nouveau musée Pouchkine à Moscou : voir la récente publication par T. Burg de la correspondance entre Treu et le Russe Cvetayev). Vers 1920-1930, on dénombrait à Dresde plus de 5 000 pièces. Celles de Mengs, prisées pour leur âge respectable, n'en constituaient plus

qu'une faible part et les réflexions d'ordre esthétique qu'elles suscitérent n'avaient plus cours.

La collection de Dresde eut peu à souffrir des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Mais, à partir de 1962, les plâtres furent transportés des étages supérieurs de l'Albertinum, affectés alors aux peintures, dans les sous-sols, avec le projet d'un dépôt semi-public. La surface du dépôt se rétrécissant, les plâtres devenaient inaccessibles. Cependant, en 1970, un regain d'intérêt pour les moulages de Dresde se faisait jour : édition de lettres de Mengs, monographies, exposition en 1994 à l'Albertinum des « moulages de Treu ». Mais ceux de Mengs n'avaient pas été étudiés pour eux-mêmes.

Devant cet amas de sculptures moulées (cf. fig. 10), après concertation en 1997 entre le directeur des antiquités du musée et ses collaborateurs, et sur proposition de M. K., un programme fut établi sur quatre ans (car sponsorisé sur ce laps de temps) pour étudier la collection scientifiquement et réaliser le vieux projet d'un dépôt visitable. Les aides furent : une équipe de jeunes, un ordinateur sur place, des palettes de bois aux mesures des bases des moulages pour les mouvoir avec un élévateur. 4 700 plâtres ont été inventoriés, rangés et éclairés, dans le dépôt de l'Albertinum, ouvert au public en mai 2000. Ensuite K. a repéré les moulages de Mengs, en partant de l'inventaire figuré de 1794 ; il fut aussi aidé par les types des socles des bustes et par les listes des caisses envoyées de Rome à Dresde, retrouvées dans les archives de la collection (source 14). K. est finalement parvenu à dénombrer 480 pièces, sur les 835 du premier inventaire.

K. décrit longuement l'ascension de Mengs, éduqué par son père miniaturiste et peintre à la cour de Dresde, qui l'emmena faire deux longs séjours à Rome. Il devint peintre à la Cour de Dresde à 17 ans et premier peintre en 1751. C'est en répondant à une commande pour l'église de la Cour qu'il obtient une mission à Rome. Il ne reviendra plus à Dresde. Il fréquente les milieux artistiques et littéraires, devient l'ami de Winckelmann dont l'influence a été grande sur lui et, en 1762, il rédige ses premiers traités rhétoriques sur la beauté et le goût. Il gagne sa vie grâce à des commandes d'aristocrates britanniques faisant le « grand tour », de diplomates, du pape, du cardinal Albani, des Bourbons de Naples et de Madrid, et même de Catherine II. Dès 1763, Mengs rassemble ses premiers moulages dans son atelier où travaillaient ses collaborateurs et ses élèves. Il se déplace : à la Cour royale de Madrid, où il partage la décoration du palais avec Tiepolo et s'occupe de l'Académie royale de San Fernando ; parallèle-

ment il poursuit l'accroissement de sa collection de moulages à Rome, dont il fait venir des doubles à Madrid. En 1767, il gagne Florence ; suit un séjour à Madrid où il propose au roi de lui offrir les modèles de son atelier romain. De retour à Rome en 1777, il commande des doubles à son mouleur Barzetti. Sa mauvaise santé ne lui permet pas d'achever ce travail avant sa mort en 1779. Seul l'inventaire détaillé après décès par le notaire fournit l'énumération des moulages romains de Mengs. Il laissait de nombreuses factures impayées, notamment de Barzetti qui garda probablement les moules. Aussi le liquidateur de la succession décida-t-il de vendre les moulages, et la Cour de Saxe, avertie, a acquis presque la totalité de la collection des moulages romains de Mengs.

K. cherche ensuite quelles sont les provenances des moulages de Dresde, car, au XVIII^e s., créer une grande collection privée demandait de l'énergie et des qualités d'organisation. Les ateliers de grandes institutions, proposant des listes et des catalogues de vente, ne sont apparus qu'au XIX^e s. Il avait donc affaire au marché de l'art. Il commence ses premiers achats auprès de petits marchands et de petits mouleurs. Ses contacts personnels avec les propriétaires d'originaux, l'aristocratie romaine et les cours italiennes, jouèrent un rôle prépondérant pour obtenir l'autorisation d'exécuter des moules. Il se rapproche ensuite du grand marché de l'art, exportant vers l'Angleterre ; ses partenaires deviennent Briten Thomas Jenkins, en possession de nombreux moules (liste), Gavin Hamilton, Charles Townley. Il fréquente le sculpteur, restaurateur et marchand Bartolomeo Cavaceppi. Les moules des sculptures du Belvédère semblent avoir été acquis de façon semi-légale en profitant d'une autorisation papale accordée à l'Académie de Saint-Pétersbourg. Au bout de deux ans, Mengs était enthousiaste devant le résultat. À partir de 1770, il obtient les autorisations de la Cour de Toscane et de l'autorité papale. En revanche, il ne réussit pas à obtenir une coopération avec le Vénitien A. F. Farsetti, qui faisait mouler pour son Académie des sculptures renommées, ni avec l'Institut scientifique de Bologne, ni avec les propriétaires des collections Borghèse et Ludovisi à Rome. La collection Farnèse (un numéro à Dresde) et la collection des plâtres de Charles II à Naples étaient déjà transportées à Madrid et fermées. K. dresse en conclusion un tableau des provenances des originaux représentés par les moulages de Mengs à Dresde.

K. compare la collection actuelle de Mengs à Dresde et celle de l'Académie royale de Madrid, avec leurs ressemblances et différences. Pour

définir les caractéristiques des plâtres de Mengs, il explique la problématique de la formation de cette collection dans le contexte historique et esthétique du XVIII^e s. et par rapport aux goûts de l'artiste. Sa fine analyse très documentée fait appel à des publications du XVIII^e s. jusqu'aux études les plus récentes sur ce siècle, ainsi qu'aux documents d'archives conservés à Rome, Madrid (en partie publiés), Florence et Dresde, dont beaucoup sont reproduits.

Créer une Académie des Beaux-Arts ne correspond en aucun cas pour Mengs à une école pour transmettre du savoir, mais à une institution destinée à la recherche de la beauté dans l'art. En l'absence d'explications écrites de Mengs, K. a recours à ses lettres adressées en 1768-1769 de Madrid à ses collaborateurs romains et à la liste des achats pour l'Académie de Madrid, qui renseignent sur ses priorités. Celles-ci peuvent être confrontées à sa théorie de l'art (*Gedanken über die Schönheit und über den Geschmack in der Malerey*, 1772). Néanmoins, sa politique d'achats n'est pas seulement liée à ses goûts. Pour les antiques, il cherche à se procurer des instruments d'étude qui représentent le « canon », c'est-à-dire presque tous les 90 modèles d'antiques devenus célèbres en Europe, réunis dans le recueil de F. Haskell et N. Penny, *Taste and the Antique*, 1981. Il achète des figures complètes, mais aussi des moulages partiels.

Dans les années 1770, il a compris comme Winckelmann que l'on avait affaire à différentes époques parmi les antiques ; il sut discerner des copies d'originaux grecs d'époque romaine, des créations romaines. Le choix par Mengs de 89 portraits antiques est remarquable, d'après K. : têtes d'expression des deux sexes, de tous âges et de toutes fonctions, de la période grecque classique tardive à l'époque romaine impériale, pouvant être comparées à des bustes modernes dans sa collection. Mengs est en effet ouvert à des modèles postérieurs à l'Antiquité et mêle aux antiques des sculptures modernes de la Renaissance, du Maniérisme et du Baroque. Ce mélange était fréquent au XVIII^e s. dans les grandes collections italiennes, institutionnelles et privées – y compris dans celle de l'Académie de France à Rome –, en Allemagne et dans les châteaux privés anglais. La collection de Mengs recèle des œuvres de Donatello, Ghiberti, Desiderio da Settignano et Michel-Ange. Son choix était cependant sélectif ; le style rococo manque. Parmi les moulages d'œuvres de la Renaissance au Baroque, K. distingue quatre groupes. À signaler, dans le quatrième, les putti en relief et en ronde bosse d'âge baroque ; Mengs a choisi, du côté de l'antique, des Éros à mettre en parallèle. Pour Mengs, les sculptures

des époques plus tardives expriment aussi la beauté, font partie de l'histoire de l'art et incitent à des discussions. Sa collection se concentre sur l'évolution de l'art, mais avec des coupures selon ses perspectives.

Autre curiosité de l'ouvrage : Mengs a cherché à distinguer des styles dans les restaurations d'antiques par les sculpteurs du XVI^e et du XVII^e s. On peut voir (chap. 6) l'exemple crucial des essais de Mengs dans ses trois variantes de reconstitutions en plâtre du groupe du Pasquino. Il propose des solutions en choisissant des parties antiques prises de telle ou telle réplique (Rome, Florence, Palais Pitti...), en excluant tout rajout moderne. Simultanément, il a conservé dans sa collection les moulages avec les restaurations déjà proposées (par Vascellini, Tacca...). L'utilisation de couleurs dans les figures du catalogue permet d'apprécier plus facilement l'apport des diverses combinaisons de restaurations par les sculpteurs et même par des archéologues modernes.

K. étudie aussi la technique des plâtres. Il a constaté que les techniques différentes pratiquées dans les divers ateliers aboutissent à des effets stylistiques distincts. Au XVIII^e s., pour les matériaux pauvres comme le plâtre ou l'argile, des méthodes de reproduction ont été employées pour ennoblir leur surface. L'auteur a été frappé, au cours de ses visites de collections anciennes, de la variété des solutions simultanément appliquées. Il se préoccupe donc des procédés aboutissant aux surfaces caractéristiques des moulages du XVIII^e s., attitude encore trop rare aujourd'hui (sauf à l'Académie de Madrid). Il ajoute qu'il est extrêmement difficile de retrouver les subtiles surfaces d'origine sous des couches de peinture ultérieures ou sous l'encrassement dû à la poussière. Il rappelle aussi les techniques des moules à pièces de cette époque.

K. analyse alors les surfaces des moulages de Mengs à Dresde. La plupart ont un fin revêtement blanc, jauni en surface, tandis qu'à l'Académie de Madrid le plâtre présentait une surface à l'origine non traitée. Il démontre, à l'aide de six sondages stratigraphiques de ce badigeon et de l'analyse de sa composition, qu'il a été posé après l'arrivée des moulages à Dresde, vers 1843 selon les notes dans l'inventaire de 1845, pour masquer la moisissure en surface, consécutive à leur long transport par mer. Par-dessus et par endroits seulement, a été appliqué un pigment de couleur ocre, démontrable aux ultraviolets, dans le but d'animer la forme plastique de la surface, selon l'éclairage.

La troisième partie de l'étude est consacrée au catalogue des 480 numéros des moulages et des terres cuites provenant avec certitude de la collection de Mengs. Est joint un DVD-ROM qui

reprend toutes les données et présente plus de photographies des plâtres que le catalogue imprimé, puisque les pièces en ronde bosse sont vues sur les quatre faces. Sont aussi mentionnés les surmoulages exécutés à la fin du XIX^e s. et au début du XX^e à partir de fragments de la collection Mengs, aujourd'hui perdus. L'auteur ordonne les pièces de la collection par types ; il débute par la ronde-bosse et les reliefs antiques, du classicisme grec à l'époque romaine impériale, en insérant aussi les faux, les pseudo-antiques, les restaurations modernes et les copies. Suivent la ronde-bosse et les reliefs modernes, soit une centaine de pièces. Les photographies témoignent de la couleur des plâtres. Pour les critères les plus techniques, K. renvoie aux explications du chapitre 8. Les notices bibliographiques sont assez brèves et l'auteur invite le lecteur à se reporter pour plus d'informations à la base du site <http://www.dyabola.de>, du même éditeur. La fin du catalogue comprend de nombreux index et

tables de concordances, qui rendent l'ouvrage très performant pour l'utilisateur, et se termine par une abondante bibliographie.

Malgré des disparitions de moulages, l'auteur peut démontrer l'unité de la collection de Mengs à Dresde, dont la constitution s'inscrit dans son temps et résulte de la volonté d'un seul homme. Cette recherche minutieuse va au fond des questions. En redécouvrant les restes cachés des moulages romains de Mengs à Dresde, K. rend la collection, grâce à ce catalogue, très accessible aux historiens de l'art comme au public.

Christiane Pinatel,

*Honoraire du CNRS / Musée du Louvre, DAGER,
26-36, rue de l'Yvette, 75016 Paris.*

Rose Joigny-Grupp,

*Docteur de l'Université de Paris,
104, boulevard de Courcelles, 75017 Paris.*

Dyson Stephen L., *In Pursuit of Ancient Pasts, A History of Classical Archaeology in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Londres / New Haven, Yale University Press, 2006, 1 vol. 16 × 24,5, XVI + 316 p., fig. ds t.

St. L. Dyson, professeur à la State University de New York, Buffalo, et ancien président de l'Institut archéologique d'Amérique, nous propose ici « a very personal history of classical archaeology » (p. XIII), en un ouvrage de quelque 300 pages d'un récit alerte et varié qui constitue une vraie performance, celle de conduire sur plus de deux siècles une histoire où se trouvent impliqués l'Europe et les États-Unis. Le grand mérite de l'A. est d'avoir opéré des choix qui permettent une vision globale cohérente d'une science et de son évolution. Plutôt que d'entreprendre une histoire événementielle exhaustive, impossible à envisager dans ce cadre, St. L. Dyson a privilégié certains thèmes illustrés d'exemples pertinents et a insisté sur les liens que l'archéologie classique a entretenus depuis ses origines avec l'histoire intellectuelle et culturelle, aussi bien que sociale et politique.

Le parcours s'ouvre sur la « protohistoire de l'archéologie classique » (chap. 1), qui reporte les origines de l'archéologie jusqu'à l'humanisme de la Renaissance, et conduit jusqu'aux années 1970. L'archéologie classique européenne ici considérée ne concerne ni la péninsule Ibérique ni la Scandinavie, la Russie et l'URSS étant égale-

ment écartées ; ces « exclusions » sont dictées par l'obstacle linguistique rencontré par l'A., qui juge par ailleurs que la place de l'archéologie ibérique n'est pas centrale. Dans le même ordre d'idées, le monde minoen et mycénien, ainsi que la préhistoire hellénique et orientale ne sont pas évoqués, l'archéologie classique étant considérée de façon strictement intrinsèque. Ce qui pourrait constituer une importante difficulté pour une histoire plus « épistémologique » s'avère acceptable dans l'optique choisie ici et ne nuit pas à l'exposé. Le XIX^e et le XX^e siècles se partagent inégalement les sept chapitres, l'un occupant les cinq premiers et l'autre les deux derniers ; les débuts de l'archéologie classique (« protohistoire » et « fondations », puis « ouverture de la Grèce ») sont présentés en trois chapitres « historiques » selon le déroulement chronologique des faits, qui mettent en évidence les événements majeurs à l'origine de la science, et présentent l'état de l'archéologie jusqu'en 1870. Les quatre chapitres suivants sont thématiques (Nationalisme et traditions nationales – Naissance des grands musées en Europe et en Amérique – Idéologie politique et opportunisme colonial – Capitalisme, corporatisme et marxisme) et s'organisent chronologiquement autour des deux

guerres mondiales. St. L. Dyson souligne le rôle de Bonaparte, *alias* Napoléon I^{er}, dans le processus d'élaboration de l'archéologie moderne, et fait de la conquête de l'Italie en 1796 un tournant décisif, qui marque pour l'élite aristocratique britannique la fin du Grand Tour, dont Rome constituait l'étape principale. Tout le développement sur les multiples manifestations de l'intérêt pour l'Antiquité classique en Grande-Bretagne est tout à fait remarquable par la mise en relation de facteurs d'ordres différents : le voyage culturel en Méditerranée, le rôle des artistes, les développements du collectionnisme et la naissance des musées, le marché de l'art et des antiquités à Rome et en Italie, l'influence de l'architecture antique sur l'architecture britannique... Néanmoins, alors que les Anglais et les Allemands prennent une part égale à la fondation de l'archéologie, les initiatives françaises sont réduites à celles qu'inspire le Premier consul puis l'Empereur. Or, pour ne donner que quelques exemples, l'architecte Julien-David Le Roy fait comme J. A. Stuart et N. Revett le voyage en Grèce, le comte de Caylus intervient au même titre que J. J. Winckelmann dans la diffusion des découvertes de Pompéi et d'Herculanum, le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France est au cours des XVIII^e et XIX^e siècles un véritable centre de recherche archéologique en relation étroite avec les milieux savants européens ; les Français jouent également un rôle déterminant dans la création de l'Institut de correspondance archéologique et dans son fonctionnement jusqu'en 1848. En tout état de cause, l'archéologie française ne commence pas avec Napoléon III, même s'il a grandement contribué à son essor. Le projet même de l'ouvrage et ses limites restreintes expliquent certains phénomènes inévitables de schématisation, de simplification d'une histoire très complexe qui ne peut se réduire à la juxtaposition des diverses réalités nationales et se nourrit au contraire d'intenses échanges internationaux. Seules les recher-

ches historiographiques approfondies activement conduites dans les différents pays européens à partir des fonds d'archives restitueront les conditions dans lesquelles se sont exercées les sciences de l'Antiquité dans le monde occidental.

L'attention que St. L. Dyson porte à l'archéologie classique dans ses implications sociales, culturelles et politiques lui inspire ses développements les plus convaincants, car ils reposent sur une documentation historique plus facilement accessible. Son histoire de l'archéologie classique n'a rien d'abstrait et elle se nourrit de l'évocation des hommes et des femmes qui l'ont faite ; l'A. manifeste ainsi la part qui revient à la biographie intellectuelle dans l'histoire de la science. Les chapitres « thématiques » (4 à 7) sont particulièrement intéressants par la mise en perspective internationale qu'ils parviennent à donner des entreprises archéologiques conduites par les différents pays, invitant au rapprochement et à la comparaison. L'ouvrage se clôt sur le rétablissement des conditions d'exercice d'une science qu'avaient « instrumentalisée » les régimes déchus en Italie et en Allemagne et sur les transformations de l'archéologie classique en Europe et aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale. Comme dans l'ensemble de l'ouvrage, une attention particulière est apportée aux questions soulevées par le développement du tourisme, l'explosion du marché des antiquités ou la multiplication des trafics et des faux.

S. L. Dyson offre de l'archéologie classique un panorama vaste et clair qui permet une vision synthétique et internationale de la discipline et invite le lecteur à poursuivre l'enquête dans les nombreuses perspectives ouvertes.

Ève Gran-Aymerich,

*Chercheur auprès de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
43, rue Saint-Placide,
75006 Paris.*

Golvin Jean-Claude, Khanoussi Mustapha éd., *Dougga, Études d'architecture religieuse, Les sanctuaires des Victoires de Caracalla, de « Pluton » et de Caelestis* (Ausonius, *Mémoires*, 12), Tunis, Institut national du Patrimoine / Bordaux, Ausonius, 2005, 1 vol. 22 × 28,5, 214 p., fig. ds t.

Ce nouveau volume de la collection *Ausonius* regroupe les contributions des très nombreux participants au projet « Études d'architecture religieuse païenne de Dougga », appartenant aussi

bien à l'INP de Tunis qu'au MAP (ancien GAMSU) de Marseille-Luminy ou au Laboratoire d'archéologie de l'ENS-Ulm, sans oublier, bien évidemment, les chercheurs bordelais. Préalable-

ment à la réalisation d'un parc archéologique, il s'agit de la reprise d'études sur des monuments depuis longtemps dégagés, bien « connus » des savants et des touristes qui les visitent régulièrement. Cet effort pour constituer des dossiers correctement étayés, jusqu'alors totalement absents pour ce site, nécessitait en premier lieu de nouveaux relevés réalisés selon des moyens conventionnels. L'objectif ultime était de parvenir à la restitution « la plus vraisemblable », pour reprendre la formule des auteurs. De fait, l'examen attentif du texte et des différentes figures fait apparaître que des solutions différentes ont pu être adoptées, notamment pour restituer les ordres dont rien ne subsistait. On relève ainsi les différences voulues entre le texte et certains dessins. Par ex., pour le temple de Pluton, l'image donne un ordre corinthien, alors que le texte précise que l'ordre toscan est tout autant vraisemblable. L'aspect méthodologique est d'ailleurs très largement développé, vraisemblablement dans le prolongement de la mission de formation assignée à l'équipe. Les choix retenus sont donc largement explicités au préalable et relativisés au final.

On appréciera, par exemple (p. 176), la proposition de restitution d'un parapet bas, au-dessus d'un mur qui fait déjà 5 m de haut, pour limiter le périmètre du sanctuaire de Cælestis à partir de blocs épars sur le site, jusqu'alors totalement négligés.

La documentation ancienne n'est pas pour autant oubliée, qu'il s'agisse des photographies ou des relevés et restitutions existantes pour certains monuments. On dispose, grâce à cela, d'un *corpus* de dessins totalement renouvelé, présenté de façon très convaincante. Un usage standardisé de la couleur permet de rendre les différents degrés de « certitude » et les propositions nouvelles, notamment pour la localisation des blocs isolés. Les dossiers épigraphiques, particulièrement riches pour le sanctuaire de Cælestis, n'ont pas été négligés pour autant et la grande inscription (*CIL*, VIII, 26548), de 63 m de long, fait l'objet de la part de Louis Maurin et de Sophie Saint-Amans, d'un examen détaillé et d'une véritable nouvelle édition, qui occupent près de 30 pages. Celle-ci n'est cependant pas dissociée de l'analyse architecturale et les deux approches s'en trouvent renforcées.

Au total, donc, trois dossiers de grande qualité pour mieux connaître l'architecture religieuse de la Tunisie romaine, des dossiers présentés de façon techniquement irréprochable, comme les Éditions *Ausonius* nous en ont donné l'habitude.

Xavier Lafon,

Université de Provence / CNRS, IRAA,
5, rue du Château-de-l'Horloge,
BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 2.